HISTOIRE ABRÉGÉE   
DE L’ÉGLISE,

où l’on expose ses combats et ses victoires

dans les temps de persécutions,

d’hérésies et de scandales,

et où l’on montre que sa conservation

est une œuvre divine,

ainsi que son établissement.

Pour servir de suite à l’Histoire de la Bible,

**par l’abbé Charles-François Lhomond,**

auteur de la Doctrine chrétienne.

1787-1791

Nouvelle publication par les

ÉDITIONS

NOTRE-DAME AUXILIATRICE

AUBUSSON

2019

|  |  |
| --- | --- |
| maria_auxiliatrix_christianorum_03.jpg | Année de Notre-Seigneur Jésus-Christ 2021  Éditions Notre-Dame Auxiliatrice,  Domus fundáta Nicǽæ-ad-Varum,  Sábbato Sancto 23 aprílis 2011,  internet : maria-auxiliatrix.net  e-mail : 2021@maria-auxiliatrix.net  (L’adresse mail change chaque année, le numéro avant @ est toujours le numéro de l’année en cours.) |

Date de l’impression numérique : .

Prix du livre : 16€

Illustration de couverture : Štefan Šubic (1820-1884), Stéphani lapidátio, SL. Kamenjanje sv. Štefana, 1872, Loc. Preserje, Slovenia. Secúndum Julius Veit Hans Schnorr von Carolsfeld (Leipzig, 1794 – Dresden, 1872), Die Bibel in bildern, 1860.

Titre complet de l’édition copiée

Histoire abrégée de l’Église, où l’on expose ses combats et ses victoires dans les temps de persécutions, d’hérésies et de scandales, et où l’on montre que sa conservation est une œuvre divine, ainsi que son établissement. Pour servir de suite à l’Histoire de la Bible. Par l’auteur de la doctrine chrétienne. À Paris, chez Charles-Pierre Breton, Libraire, 1787.

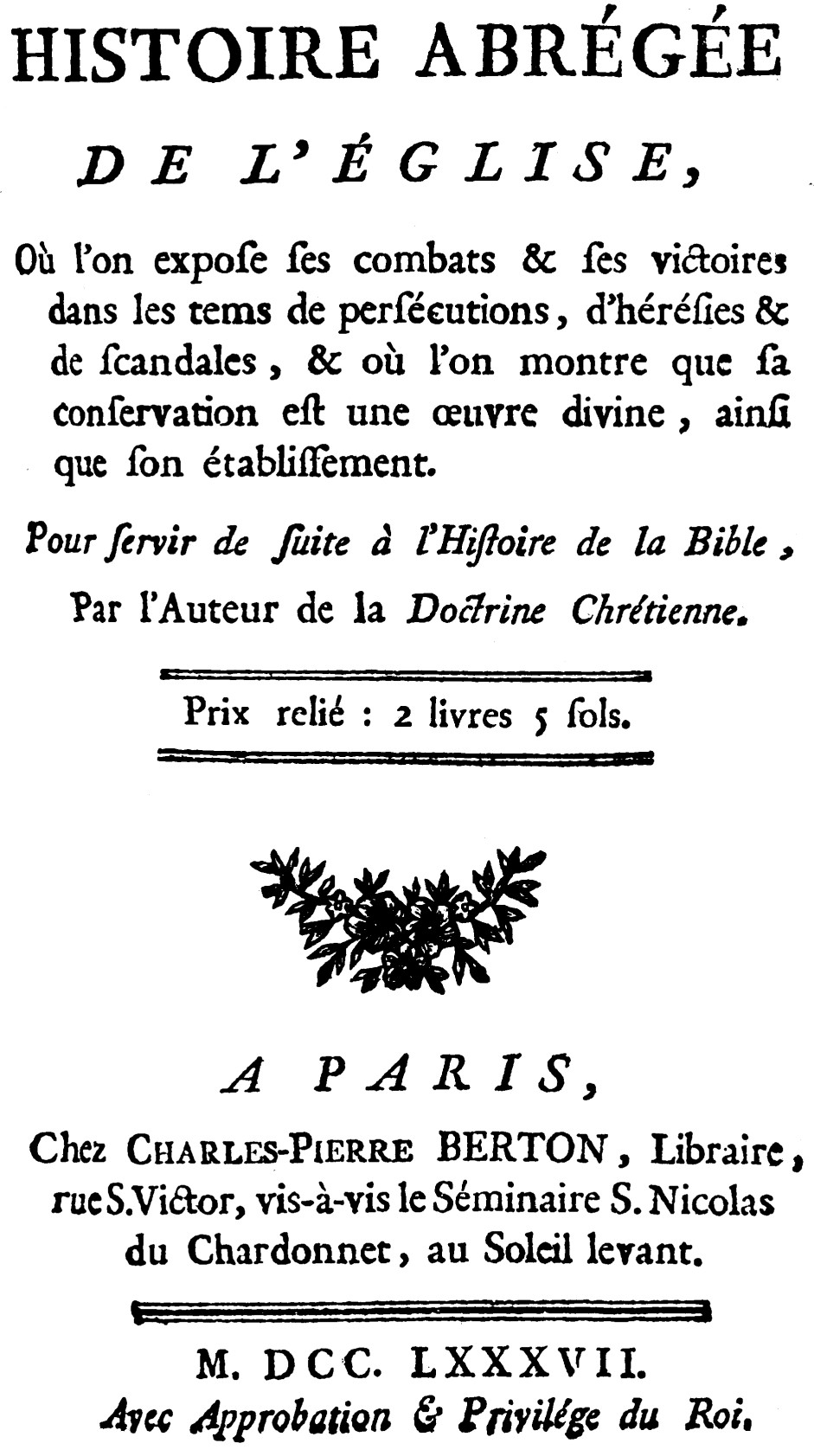


TABLE GÉNÉRALE

Avertissement de la présente édition 5

Notice sur la vie et les écrits de Lhomond 8

Introduction 13

Histoire abrégée de l’Église 19

Table chronologique 274

Annexes 282

Monnaies et unités de mesures 282

Glossaire 282

Petites corrections 283

Commentaires sur les erreurs de l’abbé Lhomond dans son Histoire abrégée de l’Église. 284

Cartes géographiques 291

Table des matières 307

———

## Avertissement de la présente édition

Lhomond est génial !

L’histoire abrégée de l’Église, où l’on expose ses combats et ses victoires dans les temps de persécutions, d’hérésies et de scandales, et où l’on montre que sa conservation est une œuvre divine, ainsi que son établissement publié en 1787, est un chef-d’œuvre indépassable et irremplaçable. La simplicité et l’onction de l’abbé Lhomond sont difficilement égalables. Son livre donne une instruction sur l’histoire de l’Église, sur les vérités de la foi et sur la vie chrétienne. Il allume ou attise fortement, dans le cœur du lecteur, un ardent amour pour l’Église. Ce n’est pas un simple livre d’histoire, c’est une exhortation continue à l’amour de Dieu.

Nous donnons ici l’édition de 1787, dans laquelle nous avons inséré les deux chapitres ajoutés par l’auteur dans l’édition de 1791, copiés dans l’édition donnée par l’abbé La Gravière en 1824 : Violences exercées par les schismatiques ; Courage admirable d’une femme chrétienne. Nous reproduisons également la notice sur la vie de Lhomond de la même édition.

L’ouvrage contient des lacunes et des erreurs. Rendons justice à Lhomond, ce très saint homme : son but était de mettre entre les mains des enfants un livre excellent qui leur ferait connaître et aimer l’Église et la doctrine du salut. Il devait faire face à la censure. Il a rendu son texte acceptable et même louable aux yeux du censeur afin de transmette, à travers le filtre du censeur, une nourriture excellente à ses enfants. S’il se trouve dans son texte quelques erreurs, ce n’est pas de sa faute, et il prend toujours soin de leur apporter la contradiction dans un autre endroit du même ouvrage.

Nous avons voulu donner le texte de Lhomond sans changement. Les passages qui contiennent des erreurs importantes, historiques ou théologiques, sont signalés par [ᵉ] ou encadré par [<ᵉ] et [ᵉ>], le signe ᵉ désignant le mot « erreur ». Une brève correction de ces erreurs se trouve en annexe.

Nous n’avons pas toujours relevé l’erreur de jugement au sujet de la violence exercée par les princes civils ou les chefs de l’Église, prétendument au service de la religion.

Les faits parlent d’eux-mêmes. La violence tournée contre les hérétiques s’est retournée aussitôt contre les orthodoxes. Un principe mauvais produit toujours des mauvais effets. La violence est toujours injuste en matière de religion. Longe divérsa sunt carnificína et píetas « la torture et la piété sont des choses très différentes » (Lactance).

Lhomond appelle « héros » (p. 202) la canaille enrôlée dans les ordres religieux et militaires mais il apporte ailleurs la contradiction à cet éloge, notamment à la fin du chapitre « Violence des Protestants » (p. 247). Si on s’en tient à sa description des bons chrétiens, on conclut que les membres des ordres religieux et militaires sont tous d’affreux traîtres et pas seulement de mauvais chrétiens.

Lhomond passe presque complètement sous silence l’inquisition. La manière dont s’est déroulée la condamnation de Jean Hus n’était pas inquisitoire. Jean Hus n’a pas été poursuivi, il s’est livré lui-même. À cette occasion, Lhomond place cependant une justification de l’inquisition.

Dans l’Histoire abrégée de Lhomond, on trouve une lacune de plus d’un siècle et demi (du concile de Lyon en 1274 au concile de Florence en 1439), interrompue seulement par le récit du concile de Constance en 1378. C’est le temps où l’inquisition a commis le plus d’atrocités, où les chefs de l’Église s’occupaient principalement d’exercer la violence. On voit nettement que, dans ces années abominables, Lhomond ne trouve rien d’édifiant à raconter à ses élèves. Les saints de ce temps-là se trouvaient parmi les victimes de l’inquisition. Si on fait le choix de ne pas parler de l’inquisition, on ne peut parler de ses saints martyrs.

Lhomond évite l’affrontement direct. Cependant, il prononce une condamnation à la fois, simple, calme, évidente, vigoureuse, implacable, terrible contre les inquisiteurs lorsqu’il décrit, en plusieurs endroits, ce que sont les fidèles Chrétiens : Chap. Violences des Protestants, à partir de « Si les maximes… », p. 247. — Chap. Martyre de saint Boniface, « Mes enfants, cessez de combattre… », p. 168. — Et ailleurs, à chercher et noter ici.

Le lecteur qui se renseigne dans une autre histoire sur les actes commis par les inquisiteurs fait lui-même la conclusion : les inquisiteurs sont des monstres et d’horribles traîtres.

Les sujets des croisades et de l’inquisition sont d’une gravité extrême et demandent des explications et des développements qu’on ne peut donner dans cette introduction. Nous n’ajoutons donc rien de plus ici et renvoyons le lecteur à notre Petite apologie de l’Église pour aujourd’hui (2020).

Dans le chapitre sur le pape Grégoire VII (p. 198), Lhomond cite, de la déclaration des évêques de France en 1682, seulement ce qu’elle a de bon et ne dit rien sur ce qu’elle a d’abominable.

Nous avons laissé l’approbation du censeur royal et le privilège général à la place où ils se trouvent dans l’édition originale et dans l’orthographe originale.

Quelques coquilles, erreurs d’impression ou de nombre, ont été corrigées.

Les notes de bas de page sont de nous.

Dans les annexes, nous avons ajouté un glossaire qui donne la définition de quelques mots qui ne sont pas définis dans les petits catéchismes. La première occurrence d’un mot se trouvant dans le glossaire est signalée par un astérisque (\*).

Nous aurions voulu livrer une histoire abrégée, contenant le texte expurgé de Lhomond et complété par un texte écrit à sa manière brève, claire, instructive et chaleureuse. Nous aurions voulu livrer une histoire abrégée qui ne contiennent pas d’erreur connue, dénonce les méfaits que les traîtres ont fait subir à l’Église, fasse le récit de la vie de l’Église parfaite, celle du Libre-Esprit et traite le sujet jusqu’à nos jours. C’est chose impossible pour nous aujourd’hui. Nous devons donc nous contenter des travaux de l’abbé Lhomond. Pour que le chrétien d’aujourd’hui ait cependant une vue d’ensemble de l’histoire de l’Église, sache juger les faits selon les lois imposées par le Christ, nous renvoyons encore à notre Petite apologie.

L’image de couverture illustre parfaitement l’histoire de l’Église. Les pieds et les genoux à terre, l’Église et le chrétien regardent vers le ciel d’où lui viennent les ordres de Dieu qui sont la règle de sa vie et son espérance. Le monde orgueilleux veut imposer sa volonté sur la terre, il use de sa force pour contraindre l’Église et le chrétien de lui obéir et s’acharne à les détruire quand ils lui résistent. Le monde fait souffrir l’Église et le chrétien mais elle est impuissante à les soumettre et ne parvient jamais à les faire disparaître. L’Église et le chrétien triomphent dans la faiblesse mais triomphent toujours.

Écoutons Lhomond nous faire le récit de la vie de l’Église et nous apprendre à l’aimer, elle qui est la cité où Dieu règne, « le séjour de l’éternelle vérité, le sanctuaire de la divine charité. »

## Notice sur la vie et les écrits de Lhomond.

Extraite de l’édition de 1824 par l’abbé La Gravière

Toute la vie de Lhomond fut consacrée aux pénibles et modestes travaux de l’instruction de la jeunesse. Heureux de vivre ignoré dans la solitude d’un collège, ses jours y furent continuellement remplis par le soin de rendre plus faciles aux enfants des études nécessaires, et de leur aplanir une carrière qu’ils ont tant de peine à parcourir. Quels éloges ne doit-on pas à l’homme généreux qui dévoue ainsi ses talents à l’obscurité, pour s’occuper tout entier d’un âge auquel il est sans doute difficile de ne pas s’intéresser, mais qui souvent reconnaît bien tard les tendres soins qu’on lui prodigue ? Lhomond fut assez heureux pour rencontrer des hommes qui surent apprécier les vertueux efforts de son zèle, et des élèves sensibles au charme de sa douceur et de sa piété. Le nom de ce prêtre modeste se conservera environné d’une tendre vénération, tant qu’il y aura des hommes qui s’intéresseront aux bonnes études et à l’éducation des enfants.

Charles-François Lhomond, naquit à Chaulnes, diocèse de Noyon, en 1727. Plus riches d’honneur et de vertus que des biens de la fortune, ses parents sollicitèrent et obtinrent pour lui une place de boursier au collège d’Inville, à Paris. Ses premières études furent très brillantes ; mais des succès qui quelquefois blessent tant d’amours-propres, ne lui firent que des amis des jeunes élèves qui rivalisaient avec lui de talents et d’application. Des qualités plus attachantes encore que celles de l’esprit, la douceur d’un caractère aimable quoique un peu réservé, une candeur, une modestie naïve qu’alarmait le moindre éloge, un cœur enfin qui n’avait d’autres penchants que ceux de la vertu, lui gagnèrent l’affection de ses maîtres et de ses condisciples. Ainsi s’écoulèrent paisiblement les premières années de sa vie dans les douces jouissances de l’étude, et les plaisirs innocents d’une société d’amis que la piété et la vertu avaient formée. « Bientôt les talents naturels de Lhomond, heureusement secondés par une application soutenue, le rendirent capable d’occuper une chaire de professeur dans le même collège où il avait été élevé. Quelques années après, quoique très jeune encore, il en devint principal, et il sut remplir les fonctions de cette charge nouvelle avec toute la sagesse et la modération de l’âge mûr. Lorsque les petits collèges, et de ce nombre fut le collège d’Inville, furent supprimés, Lhomond fut d’abord gratifié d’une pension peu considérable ; et nommé ensuite professeur au collège dit Cardinal-le-Moine, il donna dans cette circonstance une preuve bien touchante de désintéressement. Sa fortune, si l’on peut appeler de ce nom le modeste revenu qui suffisait à peine à son existence, s’éleva au-dessus de ses désirs dès qu’elle fut augmentée par le traitement de professeur ; il crut que c’était trop de bien à la fois, et il renonça à la pension d’ex-principal.

On imagine facilement quels durent être les soins et la tendresse de Lhomond pour ses nouveaux élèves. Toutes les chaires du collège lui furent successivement offertes ; il choisit celle qui, d’ordinaire, n’inspire guère que l’ennui ou le dégoût ; jamais il ne put consentir à se séparer de ses sixièmes. Inutilement on essaya plusieurs fois de l’arracher d’une place qu’on croyait trop peu digne de ses talents : à ces vives sollicitations, que la voix de l’amitié rendait quelquefois plus pressantes, Lhomond ne cessa d’opposer un modeste refus, se croyant trop honoré, disait-il, d’être appelé à faire germer dans les cœurs des plus jeunes enfants les premières semences de la vertu. Et en effet, c’est surtout l’amour de la vertu qu’il s’efforçait d’inspirer à ses élèves, bien persuadé que sans elle la science est toujours un présent funeste à la jeunesse.

Après vingt années passées dans les exercices de l’enseignement, Lhomond, devenu émérite, quitta sa chaire de professeur ; mais il n’oublia pas l’enfance, qui, lui avait toujours été si chère. Les paisibles loisirs de sa retraite furent encore consacrés à cet âge aimable auquel il avait donné les plus belles années de sa vie. Pour se consoler, en quelque sorte, de ne plus voir autour de lui ces jeunes élèves, qu’il s’était plu si longtemps à former à la science et à la vertu, il s’occupa, le reste de ses jours, à écrire des livres qui pussent remplacer les leçons que sa voix ne pouvait plus leur faire entendre. Déjà il avait composé pour eux les éléments de la Grammaire latine, et ceux de la Grammaire française. Témoin des dégoûts et des difficultés que présente aux enfants l’étude si aride de notre langue et de celle des Latins, il essaya de réduire les règles et les principes de l’une et de l’autre à un exposé simple et facile, plein de méthode et de clarté. Puisse, disait il en publiant ces deux petits ouvrages, puisse l’exécution remplir l’unique but que je me propose, celui d’être utile, et d’épargner à cet âge aimable une partie des larmes que les premières études font couler ! Des vœux exprimés avec un abandon si simple et si touchant, ont été pleinement accomplis ; ces deux livres élémentaires, restés entre les mains de tous les jeunes commençants, attestent encore leur grande utilité et le mérite particulier qui les distingue de tous ceux qu’on a publiés en ce genre. On doit aussi citer avec éloge l’Epítome, et le de Viris illústribus[[1]](#footnote-2), destinés aux classes inférieures, et où l’on retrouve la même simplicité, et cette facilité si rare de s’accommoder à la faiblesse de l’intelligence des enfants.

Ce fut à l’époque malheureuse où la France commençait à être inondée par un torrent de livres impies, que Lhomond, profondément affligé de ces scandales, publia l’Histoire abrégée de la Religion. La jeunesse était l’objet de ses craintes et de sa tendre sollicitude ; afin de la prémunir contre ces écrits corrupteurs, il voulut lui apprendre de bonne heure combien la religion est belle dans son origine et dans ses développements ; combien, à raison de son antiquité et de sa certitude, elle mérite notre respect et notre croyance, et combien sont méprisables ces hommes qui la calomnient pour la détruire. Une tâche si noble n’était pas encore entièrement remplie ; il restait à Lhomond de faire voir cette religion toujours vivante sur la terre ; c’est pourquoi il composa l’Abrégé de l’Histoire de l’Église, où il fait connaître les personnages qui l’ont illustrée par leurs talents et leurs vertus ; les combats qu’elle eut à soutenir, et contre les Païens, dont elle fut persécutée pendant trois siècles, et contre les hérétiques, qui l’ont si souvent divisée, et contre les scandales qui l’ont tant de fois attristée ; enfin, il montre l’Église triomphant de tous ses ennemis ; et tandis que tout tombe et périt autour d’elle, seule demeurant immobile au milieu des plus violentes tempêtes. À ces deux ouvrages il joignit l’Abrégé de la Doctrine Chrétienne, où respire la piété la plus tendre, et qui, en apprenant aux jeunes gens ce que la religion nous ordonne de croire et de pratiquer, est comme le complément des deux premiers. Enfin, il nous reste de Lhomond un manuscrit sur la manière de confesser les enfants, et de les préparer à la première Communion. Cet écrit, où l’on voit le zèle le plus tendre, uni à la prudence la plus consommée, se conserve au séminaire de Saint Sulpice, à Paris ; c’est en le lisant que nous avons pu achever de nous convaincre de la connaissance qu’avait Lhomond du cœur des enfants, de l’utilité de ses instructions, et de l’agrément qu’il savait y répandre.

Pour se reposer de ses grandes occupations, Lhomond avait coutume de faire chaque jour une promenade jusqu’à Sceaux. Cet exercice, nécessaire à sa faible santé, fut encore pour lui l’occasion d’acquérir de nouvelles connaissances ; le spectacle délicieux des beautés de la nature dont il jouissait si souvent, lui inspira naturellement le goût de la botanique. Il s’amusait à cueillir quelques plantes, examinait leurs espèces et leurs propriétés diverses ; et par cette suite d’observations qui n’étaient pour lui qu’un délassement, il acquit des connaissances fort étendues en botanique. M. Haüy partageait quelquefois avec lui le charme de ces paisibles promenades : ce fut dans le cours de ces moments de loisir que Lhomond lui donna les premières leçons de cette science, et qu’il l’encouragea dans des études auxquelles ce savant doit sa célébrité.

Lhomond s’avançait paisiblement vers la fin de sa carrière, lorsque la révolution éclata, et vint troubler une vie toute consacrée à faire le bien. Lhomond était prêtre, et ce titre suffit pour faire oublier tous les services qu’il avait rendus à sa patrie. Il fut arrêté parce qu’il refusa de prêter un serment proscrit par les lois de l’Église, et il fut enfermé avec d’autres victimes illustres dans le séminaire de Saint-Firmin, converti en prison. Lhomond échappa toutefois à l’horrible massacre du 2 septembre ; Tallien, qui avait été son élève, voulut s’honorer par un acte de vertu, et il lui fit rendre la liberté.

D’autres ont prétendu que Lhomond avait dû sa délivrance aux femmes de la place Maubert, qui vinrent l’arracher des mains des bourreaux, en criant qu’on leur rendît le saint prêtre de leur quartier. Quoique ce trait ne soit pas conforme aux détails que nous avons recueillis de M. Haüy, nous nous plaisons à le rapporter, parce qu’il peut donner une idée de l’estime et de la vénération que les vertus et la bienfaisance de Lhomond inspiraient à tous ceux qui le connaissaient. Le généreux confesseur éprouva une douleur véritable de n’avoir pas été trouvé digne de donner sa vie pour la cause de la foi ; mais il semble que Dieu voulût éprouver son courage et consoler sa piété par les douleurs cruelles d’une longue maladie qui le conduisit au tombeau. À ses derniers moments, son âme était moins accablée par ses propres souffrances que par malheurs qui désolaient sa patrie. Nous ne craignons pas de dire que la douleur de voir la religion périr, ses ministres tomber sous le fer des bourreaux, ou forcés de fuir dans des terres étrangères, le trône de saint Louis couvert du sang du plus vertueux des rois, l’anarchie étendant ses ravages sur toutes les parties de la France, avança la fin d’une vie qui se fût peut-être encore conservée au milieu des paisibles occupations de l’étude. Lhomond mourut le 31 décembre 1794, emportant tous les regrets qui accompagnent la mort d’un homme de bien.

J. J. V….

## Introduction.

L’Église est cette société que Jésus-Christ a établie pour donner la naissance spirituelle aux enfants de Dieu, pour faire croître dans la vertu et former à la sainteté ceux qui doivent un jour remplir le ciel. Comme l’exécution de ce dessein embrasse tous les siècles, il faut que l’Église subsiste sans aucune interruption jusqu’à la fin du monde : il faut qu’elle soit toujours visible, toujours pure dans sa foi et dans la morale ; il faut qu’elle ait toujours des saints, et que la charité n’y meure jamais. « La race des Chrétiens, dit saint Bernard, ne doit pas cesser un moment, ni la foi sur la terre, ni la charité dans l’Église ; car Jésus-Christ a sanctifié tous les siècles. » Cependant il a été prédit que l’Église serait persécutée par les puissances de la terre, qu’elle serait déchirée par les hérésies et les schismes, qu’il y aurait des scandales\* dans son sein, et que l’ivraie y croîtrait mêlée avec le froment. Il est visible qu’étant ainsi attaquée de toutes parts, elle ne pouvait pas plus subsister, qu’elle n’avait pu s’établir sans le secours d’une main toute puissante. Aussi son divin auteur lui a-t-il promis d’être avec elle tous les jours, c’est-à-dire, de l’assister de sa protection continuelle et invincible jusqu’à la consommation des siècles. Née au milieu des miracles, elle ne s’est soutenue que par un miracle continuel : il a fallu que Dieu la fît triompher de tous les obstacles que les hommes n’ont cessé d’opposer à sa conservation. Sans la protection divine, 1° Elle aurait dû périr sous le glaive des persécuteurs, qui pendant trois-cents ans se sont efforcés de l’étouffer dans son berceau. Mais les persécutions, au lieu de la détruire, n’ont servi qu’à l’étendre et la multiplier. Dieu a inspiré à une foule de héros un courage et une patience bien supérieurs à notre faible nature, et l’admiration qu’ils excitaient, a converti leurs bourreaux mêmes. 2° Elle aurait dû périr par les efforts des hérétiques, qui ont successivement attaqué les différents dogmes de la foi ; mais leurs efforts souvent appuyés de toute la puissance des empereurs et des rois, loin d’altérer la foi, n’ont servi qu’à la mettre dans un plus grand jour, et à l’affermir davantage. Dieu a suscité une foule de saints docteurs pour confondre chaque erreur, aussitôt qu’elle paraissait : il a facilité la tenue des conciles, où la nouveauté était solennellement proscrite, et où la vérité était consacrée par des décisions authentiques, et attachée à des expressions précises, qui écartaient toute équivoque, tout subterfuge. 3° L’Église aurait dû périr par le relâchement qui s’est introduit dans certains temps parmi ses enfants, et même parmi ses ministres : mais malgré les vices et les désordres, qui ont quelquefois abondé dans son sein, l’autorité des pasteurs a toujours été reconnue ; la morale est toujours restée pure ; sa discipline toujours sainte ; son enseignement toujours irrépréhensible. Elle n’a cessé d’opposer au relâchement et aux vices les saintes règles de l’Évangile : elle n’a cessé de former des Chrétiens parfaits, dont l’éminente sainteté réclamait contre les désordres, condamnait hautement tous les vices, et offrait aux regards de l’univers des modèles de toutes les vertus. Cette victoire constante et perpétuelle, que l’Église a remportée sur les tyrans, sur les hérésies et sur les vices, est un miracle frappant de la toute-puissance de Dieu : les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur elle ; mais elle n’est point tombée ; parce qu’elle était fondée sur la pierre, qui est Jésus-Christ, et sur sa promesse inviolable. Qu’elle est belle, qu’elle est respectable cette Église, qui porte dans sa durée comme dans son origine des caractères sensibles de divinité ! quoi de plus admirable qu’une société d’hommes, qui seule dans la vicissitude continuelle des choses humaines ne change jamais, qui tandis que tout passe, que tout périt autour d’elle, reste immobile et inébranlable, comme un rocher au milieu des flots, toujours une, toujours sainte, toujours catholique, toujours apostolique, c’est-à-dire, qu’elle conserve sans aucune interruption tous ses caractères et tous ses avantages au milieu des plus violentes tempêtes. C’est l’accomplissement visible de cette parole de son divin auteur : « Toute puissance m’a été donnée… allez, enseignez toutes les nations… et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu’à la consommation des siècles. » Il ne fallait pas moins qu’un appui tout puissant pour garantir l’Église de l’instabilité attachée à toutes les choses qui sont sur la terre : il ne fallait pas moins qu’une main divine pour construire un édifice immortel, que nulle force, nulle tempête ne pût abattre, ni même ébranler, et qui loin de s’affaiblir, s’affermît et se fortifiât par les efforts même que l’on ferait pour le renverser. « Non, il n’y a rien de plus grand, dit l’illustre Bossuet[[2]](#footnote-3), il n’y a rien de plus divin dans la personne de Jésus-Christ, que d’avoir prédit d’un côté que son Église ne cesserait d’être attaquée ou par les persécutions de tout l’univers, ou par les schismes et les hérésies qui s’élèveraient tous les jours, ou par le refroidissement de la charité qui amènerait le relâchement de la discipline, et de l’autre d’avoir promis que, malgré tous ces obstacles, nulle force n’empêcherait cette Église de vivre toujours, d’avoir toujours des pasteurs, qui se laisseraient les uns aux autres de main en main l’autorité de Jésus-Christ, et avec elle la saine doctrine et les sacrements. Aucun auteur de nouvelles sectes n’a osé dire seulement ni ce qu’il deviendrait lui-même, ni ce que deviendrait le lendemain la société qu’il établissait. Jésus-Christ a été le seul qui s’est expliqué en termes clairs et précis, non seulement sur les circonstances de sa passion et de sa mort, mais encore sur les combats et les victoires de son Église. “Je vous ai établis, dit-il à ses apôtres, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure.” Et comment demeurera-t-il ? Il n’hésite pas à le déclarer, et il annonce de la manière la plus expresse une durée sans interruption et sans autre fin que celle de l’univers. C’est ce qu’il promet à l’ouvrage de douze pécheurs, et voilà le sceau manifeste de la vérité de la parole : on est affermi dans la foi des choses passées, en remarquant comme il a vu clair dans un si long avenir. Deux choses affermissent notre foi, les miracles de Jésus-Christ à la vue des apôtres et de tout le peuple, avec l’accomplissement visible de ses prédictions et de ses promesses. Les apôtres n’ont vu que la première de ces deux choses, et nous ne voyons que la seconde ; mais on ne pouvait refuser à celui que l’on voyait faire de si grands prodiges, de croire la vérité de ses prédictions, comme on ne peut refuser à celui qui accomplit si visiblement les merveilles qu’il a promises, de croire qu’il a été capable d’opérer les plus grands miracles : Ainsi, dit saint Augustin[[3]](#footnote-4), notre foi est affermie des deux côtés : ni les apôtres ni nous ne pouvons douter : ce qu’ils ont vu dans la source les a assurés de toute la suite : ce que nous voyons dans la suite nous assure de ce qu’ils ont vu et admiré dans la source. » « Ainsi ajoute M. Bossuet[[4]](#footnote-5), outre l’avantage qu’a l’Église de Jésus-Christ, d’être seule fondée sur des faits miraculeux et divins, qu’on a écrits hautement et sans crainte d’être démentis dans les temps où ils sont arrivés, voici en faveur de ceux qui n’ont pas vécu dans ces temps, un miracle toujours subsistant, qui confirme la vérité de tous les autres, c’est la suite de la religion toujours victorieuse des efforts qu’on a faits pour la détruire. » Quelle consolation pour les enfants de Dieu ! Quelle conviction de la vérité, quand ils voient que de Pie VI[[5]](#footnote-6), et qui remplit aujourd’hui le premier siège de l’Église, on remonte sans interruption jusqu’à saint Pierre établi prince des apôtres par Jésus-Christ même, d’où en reprenant les pontifes, qui ont servi sous la loi, on va jusqu’à Aaron et Moïse, et de là jusqu’aux patriarches, et jusqu’à l’origine du monde. Quelle suite ! quelle tradition ! quel enchaînement merveilleux ! si notre esprit naturellement incertain et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin dans les questions, où il y va du salut, d’être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l’Église catholique, qui réunit en elle-même toute l’autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu’à sa première origine, qui se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

———————

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J’ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit, intitulé : Histoire Abrégée de l’Eglise, etc. Cet ouvrage manquoit parmi ceux qui doivent entrer dans le plan d’une éducation chrétienne, ou que doivent se procurer les personnes pieuses qui désirent s’instruire plus particulièrement de leur Religion. Quoique l’Auteur ait resserré dans les bornes d’un seul volume la suite nombreuse des faits qu’il avoit à présenter, il a su leur donner le développement nécessaire, pour leur laisser tout l’intérêt qu’ils doivent inspirer. L’ordre & la clarté qui règnent dans son ouvrage, les réflexions également judicieuses & édifiantes, qu’il y a semées, contribuent encore à faire ressortir davantage les triomphes de notre divine Religion, au milieu des combats que lui ont livrés successivement les persécutions, les hérésies & les scandales. Les Lecteurs reconnoitront ici la même main qui leur a exposé ce qu’ils doivent croire & pratiquer dans la Doctrine Chrétienne, ouvrage dont le débit rapide est un sûr garant de l’accueil favorable avec lequel celui-ci sera reçu du Public. A Paris, ce 20 Décembre 1786.

Signé, Beauduin.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu’il appartiendra, Salut. Notre amé le sieur Abbé L\*\*\* ; Nous a fait exposer qu’il désireroit faire imprimer & donner au Public un Abrégé de l’Histoire de l’Eglise, avec des réflexions pour servir de suite à l’Histoire de la Bible, par M. de Sacy, où l’on montre par les faits que l’Eglise est l’ouvrage de Dieu dans sa conservation, ainsi que dans son établissement ; s’il nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilège pour ce nécessaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l’Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume ; Voulons qu’il jouisse de l’effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu’il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeait à propos d’en faire une cession, l’acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Cession ; & alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l’exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l’Exposant décède avant l’expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l’Arrêt du Conseil du trente Août mil sept cent soixante dix-sept, portant Règlement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu’elles soient, d’en introduire d’impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d’imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelle prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six livres d’amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d’état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l’Arrêt du Conseil du trente Août mil sept cent soixante dix-sept, concernant les contrefaçons ; A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d’icelles ; que l’impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége qu’avant de l’exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l’impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l’approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le sieur Hue de Miromesnil ; Commandeur de nos Ordres ; qu’il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de Maupeou, & un dans celle dudit sieur Hue de Miromesnil. Le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu’il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signalée, & qu’aux copies collationnées par l’un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l’Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l’exécution d’icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, quatorzième jour du mois de Février, l’an de grâce mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre Règne le treizième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BÈGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 849. fol, 164, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l’Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 27 Juillet 1787.

Signé, KNAPEN, Syndic.



# Ier siècle.

## Progrès merveilleux de l’Évangile.

Le nombre des disciples de Jésus-Christ croissait de jour en jour. L’Église de Jérusalem était déjà considérable, lorsque saint Luc écrivit ses Actes des apôtres. Nous y voyons qu’elle était composée de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition. Ce n’était pas seulement à Jérusalem que la foi faisait des conquêtes : les apôtres ayant été obligés de se disperser à cause de la persécution qui s’éleva dans cette ville, répandirent partout la semence de la divine parole, et formèrent dans les lieux où ils se réfugièrent, d’autres Églises composées de Juifs et de Gentils. Saint Pierre parcourut diverses provinces, et y fonda des Églises : il établit d’abord son siège à Antioche, et il alla ensuite à Rome, qui était alors le centre de l’idolâtrie, afin de la combattre jusque dans le lieu où elle dominait avec le plus d’empire. Il avait aussi prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, dans la Galatie, la Cappadoce, l’Asie et la Bithynie, à qui il adresse sa première lettre. Il envoya quelques-uns de ses disciples pour fonder diverses Églises en occident. Saint Paul, de son côté, annonçait Jésus-Christ aux Gentils avec le même succès : il alla d’abord à Séleucie, à Salamine, à Paphos, et il y convertit le proconsul Sergius Paulus, qui en était gouverneur : la plus grande partie de l’île reçut l’Évangile. Il traversa ensuite la Pisidie, la Pamphylie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Mysie et la Macédoine ; sa prédication était toujours suivie de la conversion des peuples : il établit à Philippes une Église, qui demeura inviolablement attachée à la doctrine et à la personne du saint apôtre. Après avoir fait une ample moisson sur sa route, il s’arrêta à Thessalonique, capitale de la Macédoine, et il y fonda une Église, dont la ferveur servit de modèle à toutes les autres. De là il passa en Achaïe, et prêcha à Athènes, où il fit au milieu de l’aréopage\* un célèbre discours, qui fut suivi de la conversion de saint Denys et de plusieurs autres. Il se rendit à Rome, où il demeura deux ans entiers, annonçant le royaume de Dieu jusque dans le palais de l’empereur Néron, où il convertit plusieurs personnes. Les autres apôtres se dispersèrent aussi dans les différentes provinces de l’empire romain, pour y porter la bonne et admirable nouvelle du salut. Les conversions furent si fréquentes dans ces commencements de l’Église, et la lumière de l’Évangile fut répandue en tant de lieux, qu’à la fin du premier siècle on voyait des Chrétiens dans la plus grande partie de l’empire romain. Ce fut ainsi à la face de toutes les nations, des Juifs et des Gentils, des Grecs et des Barbares, des savants et des ignorants, des peuples et des princes, que les apôtres rendirent témoignage aux merveilles du Fils de Dieu, et particulièrement à sa résurrection ; merveilles qu’ils avaient vues de leurs yeux, ouïes de leurs oreilles, et touchées de leurs mains. Ils soutinrent ce témoignage sans aucun intérêt et contre toutes les raisons de la prudence humaine, jusqu’au dernier soupir, et ils le scellèrent de leur sang. La promptitude inouïe avec laquelle la religion chrétienne s’établit partout, prouve manifestement qu’elle est divine, qu’elle est l’ouvrage de Dieu. C’est un prodige sensible contre lequel l’incrédulité ne saurait tenir. Jésus-Christ avait prédit que son Évangile serait prêché par toute la terre : cette merveille devait arriver incontinent après sa mort : il avait dit que lorsqu’on l’aurait élevé de terre, c’est-à-dire, qu’on l’aurait attaché à la croix, il attirerait à lui toutes choses. Les apôtres n’avaient pas encore achevé leur course, et déjà saint Paul disait aux Romains que la foi était annoncée dans tout le monde : il disait aux Colossiens que l’Évangile était entendu de toute créature, qu’il était prêché, qu’il fructifiait, qu’il croissait par tout l’univers. En effet, une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta dans les Indes, saint Jean dans l’Asie Mineure, saint André chez les Scythes, saint Philippe dans la Haute-Asie[[6]](#footnote-7), saint Barthélemy dans la grande Arménie[[7]](#footnote-8), saint Matthieu dans la Perse, saint Simon en Mésopotamie, saint Jude dans l’Arabie, et saint Matthias en Éthiopie mais on n’a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité : l’effet parle : tant d’Églises que nous voyons à la fin de ce siècle ne s’étaient pas formées toutes seules : elles montrent avec combien de raison saint Paul applique aux apôtres ce passage du Psalmiste : « Leur voix s’est fait entendre par toute la terre, et leur parole a été portée jusqu’aux extrémités du monde. »

## Vertus des premiers Chrétiens.

Rien n’est plus beau ni plus touchant que le tableau de l’Église naissante : il a été tracé par saint Luc dans les Actes des apôtres : « Toute la multitude de ceux qui croyaient, n’avaient qu’un cœur et qu’une âme, et aucun d’eux ne s’appropriait ce qu’il possédait ; mais ils mettaient tout en commun. II n’y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui avaient des terres ou des maisons, les vendaient, et en apportaient le prix : ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon son besoin. Les fidèles persévéraient dans la doctrine du Sauveur, dans la prière et dans la fraction du pain, c’est-à-dire, dans la participation à la divine Eucharistie. » Et ailleurs : « Ils étaient tous unis ensemble, et tout ce qu’ils avaient était commun : ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et ils les distribuaient selon le besoin de chacun. Ils continuaient d’aller tous les jours en union d’esprit dans le temple, et rompant le pain par les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et étant aimés de tout le peuple. Il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges par les mains des apôtres, et ils étaient tous animés d’un même esprit. Aucun des autres n’osait se joindre à eux dans le temple, mais le peuple leur donnait de grandes louanges, et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur s’augmentait de plus en plus : l’Église s’établissait ainsi, marchant dans la crainte du Seigneur, et elle était remplie de la consolation du Saint-Esprit. » L’historien sacré parle de l’Église de Jérusalem. Quoique les autres Églises, composées principalement de Gentils, fussent au-dessous de cette souveraine perfection, elles ne laissaient pas d’être des prodiges de vertu et de sainteté, si l’on considère l’état où se trouvaient les Gentils avant leur conversion. Quand une fois ils avaient reçu le baptême, on ne s’appercevait plus de ce qu’ils avaient été : ils commençaient à mener une vie nouvelle, toute intérieure et toute spirituelle, et ils trouvaient facile ce qui leur avait paru impossible auparavant : ceux qui avaient été esclaves de la volupté devenaient tout-à-coup chastes et tempérants : les ambitieux ne voyaient plus de solide grandeur que dans la croix : toutes les passions étaient vaincues, toutes les vertus pratiquées. La première et la principale de leurs occupations était la prière, qui est aussi celle que saint Paul recommande en premier lieu, et comme il exhorte à prier sans cesse selon le précepte de Jésus-Christ, ils employaient toutes sortes de moyens pour n’interrompre que le moins qu’il était possible l’application de leur esprit à Dieu et aux choses célestes. Ils priaient en commun le plus qu’ils pouvaient, persuadés que plus il y a de personnes unies ensemble pour demander à Dieu les mêmes grâces, plus ils ont de force pour les obtenir, suivant cette parole du Sauveur : « Si deux d’entre vous s’unissent ensemble sur la terre, tout ce qu’ils demandent leur sera donné par mon Père, qui est dans les cieux, car où il a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m’y trouve au milieu d’elles. » Pour renouveler plus souvent l’attention à Dieu, ils faisaient des prières particulières avant et après chacune de leurs actions : ils étudiaient la loi de Dieu, repassant dans leurs maisons ce qu’ils avaient entendu dire dans le lieu d’assemblée, et ils imprimaient dans leur mémoire les explications du pasteur, s’en entretenant les uns avec les autres. Surtout les pères avaient soin de faire ces répétitions dans leurs familles. Ainsi, la vie chrétienne était une suite continuelle de prières, de lectures et de travail, qui se succédaient selon les heures, sans autre interruption que celle qu’exigent les nécessités de la vie. Cette conduite est bien admirable dans une multitude d’hommes, qui jusque-là avaient été livrés à tous les désordres de l’idolâtrie ! D’où venait un changement si subit et si merveilleux ? Il fallait qu’ils eussent été bien vivement frappés des miracles et des vertus de ceux qui annonçaient cette nouvelle religion : il fallait que l’Esprit de Dieu eût agi bien puissamment sur leur âme, pour en former des hommes nouveaux, des hommes doux et humbles de cœur, des hommes chastes et mortifiés, des hommes détachés des richesses et ne désirant que les biens invisibles et éternels. Un tel changement est manifestement l’ouvrage de cette puissance qui a tiré le monde du néant et qui est encore plus éclatante, lorsqu’elle triomphe des cœurs, sans nuire à la liberté.

## Concile de Jérusalem.

Quelques-uns des Juifs nouvellement convertis restaient encore attachés à la loi de Moïse, et voulaient y assujettir les Gentils, qui se faisaient chrétiens. Il en vint à Antioche, où étaient alors saint Paul et saint Barnabé, et ils y excitèrent un grand trouble, en disant que les Gentils qui se convertissaient à la Foi, ne pouvaient être sauvés sans la circoncision et les autres pratiques ordonnées par Moïse. Saint Paul et saint Barnabé s’y opposaient, soutenant que Jésus-Christ était venu affranchir les hommes de cette servitude, et que la grâce ne servirait de rien à ceux qui regarderaient la circoncision comme nécessaire. Il fut donc résolu qu’ils iraient à Jérusalem consulter les apôtres sur cette question. À leur arrivée ils furent reçus par toute l’Église. Saint Paul avait entrepris ce voyage par une inspiration divine. Il conféra avec les apôtres, qui étaient à Jérusalem, c’est-à-dire, avec saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, que l’on regardait comme les colonnes de l’Église : il compara avec leur doctrine celle qu’il prêchait aux Gentils, et qu’il n’avait apprise d’aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ : tout se trouva conforme de part et d’autre. Les cinq apôtres et les prêtres s’assemblèrent ensuite pour examiner et résoudre la question qui s’était élevée, et après une grande discussion, saint Pierre se leva, et dit : « Vous savez, mes frères, que depuis longtemps Dieu m’a choisi pour faire entendre l’Évangile aux Gentils par ma bouche, et lui qui connaît les cœurs, a rendu témoignage à leur foi, leur donnant le Saint-Esprit comme à nous : (il parlait de la conversion de Corneille) pourquoi donc tentez-vous Dieu, en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n’avons pu porter ? Nous espérons être sauvés par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur, aussi bien qu’eux. » Saint Pierre ayant ainsi parlé, toute l’assemblée se tut, et ils écoutaient les merveilles que racontaient saint Paul et saint Barnabé, et que Dieu avait faites par eux chez les Gentils. Saint Jacques prit ensuite la parole, et confirma l’avis de saint Pierre par les témoignages des prophètes touchant la vocation des Gentils. « C’est pourquoi, dit-il, je juge que l’on ne doit point inquiéter les Gentils, qui se convertissent à Dieu, mais leur écrire seulement de s’abstenir de la souillure des idoles, de la fornication, des viandes suffoquées et du sang. » Les apôtres avertirent les Gentils d’éviter la fornication, parce que la grièveté de ce crime n’était pas connue dans le paganisme ; quant à la défense de manger des viandes suffoquées et du sang, c’était une condescendance des apôtres, qui voulurent conserver pour quelque temps cette seule observance légale, afin de réunir plus facilement les Gentils avec les Juifs. Après que la question eut été décidée, les apôtres, les prêtres et toute l’Église résolurent de choisir quelques-uns d’entre eux, et de les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé, et ils les chargèrent d’une lettre qui contenait la décision du concile, conçue en ces termes : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer d’autre charge que de vous abstenir des viandes immolées aux idoles, des animaux suffoqués, du sang et de la fornication. » Les apôtres, dans ce premier concile, ont donné l’exemple que l’Église a suivi dans les conciles généraux, pour terminer les questions de foi et de discipline. Il s’élève une dispute considérable entre les fidèles, on envoie consulter l’Église de Jérusalem, où la prédication de l’Évangile avait commencé, et où était alors saint Pierre. Les apôtres s’assemblent ; on délibère à loisir ; chacun dit son avis ; on décide. Saint Pierre préside à l’assemblée, il en fait l’ouverture, il propose la question, et dit le premier son avis ; mais il n’est pas seul juge : saint Jacques juge aussi, et le dit expressément : la décision est fondée sur les saintes écritures, et formée par le commun consentement des pasteurs ; on rédige par écrit, non comme un jugement humain, mais un oracle de l’Esprit-saint, et l’on dit avec confiance : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. » On envoie cette décision aux Églises particulières, non pour être examinée, mais pour être reçue et exécutée avec une entière soumission. Le Saint-Esprit s’explique donc par la voix de l’Église. Aussi saint Paul et Silas, qui portèrent aux fidèles ce premier jugement des apôtres, loin de leur permettre une nouvelle discussion de ce que l’on avait décidé, allaient par les villes, leur enseignant à garder les ordonnances des apôtres. C’est ainsi que les enfants de Dieu acquiescent au jugement de l’Église, persuadés qu’ils entendent par sa bouche l’oracle du Saint-Esprit. C’est pour cela qu’après avoir dit dans le symbole : « Je crois au Saint-Esprit, » nous ajoutons aussitôt, « et la sainte Église catholique », par où nous nous obligeons à reconnaître une vérité infaillible et perpétuelle dans l’Église universelle, puisque cette même Église, que nous croyons dans tous les temps, cesserait d’être Église, si elle cessait d’enseigner la vérité révélée de Dieu[[8]](#footnote-9). Cette croyance est fondée sur la promesse solennelle que Jésus-Christ lui a faite en ces termes : « Toute puissance m’a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc, enseignez toutes les nations, leur apprenant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu’à la consommation des siècles. » Jésus-Christ a donné sa toute puissance pour base à cette promesse : avec ce secours tout-puissant, enseignez toute vérité, combattez toutes les erreurs : rien ne pourra vous abattre, et ce secours ne vous manquera jamais : tous les jours je serai avec vous, et j’y serai jusqu’à la fin du monde.

## Mort de saint Jacques le Mineur. An de Jésus-Christ 62.

Saint Jacques, surnommé le Mineur, pour le distinguer d’un autre apôtre du même nom, avait été établi évêque de Jérusalem. C’est lui qui, dans le premier concile, parla après saint Pierre. Il était aimé de tous les fidèles, et respecté des Juifs même, à cause de son éminente sainteté. Sa vie était austère : il ne se faisait point couper les cheveux, et il ne buvait ni vin ni autre liqueur qui pût enivrer. On ajoute qu’il ne portait point de chaussure, et qu’il n’avait qu’un simple manteau d’une étoffe grossière, et une seule tunique. Il avait coutume d’aller au temple aux heures où il n’y avait personne, et là, prosterné devant Dieu, il priait pour les péchés du peuple. Il demeurait si longtemps dans cette posture, que ses genoux s’étaient endurcis comme peau d’un chameau. Ce fut cette assiduité à la prière et son ardente charité qui lui firent donner le surnom de Juste. Après la mort de Festus, gouverneur de la Judée, et avant l’arrivée de son successeur, le grand prêtre Ananus voulut profiter de cet intervalle pour arrêter le progrès de l’Évangile : il assembla un grand Conseil où saint Jacques fut amené : il feignit d’abord de le consulter au sujet de Jésus-Christ. « Le peuple prend Jésus pour le Messie, lui dit-il, c’est à vous à dissiper cette erreur, puisque tout le monde est prêt à croire ce que vous direz. » Ensuite on le fit monter sur la terrasse du temple, afin qu’il pût être entendu de toute la multitude. Lorsqu’il parut sur ce lieu élevé, les scribes et les Pharisiens lui crièrent : « Ô homme juste que nous devons tous croire, puisque le peuple s’égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce que nous devons en penser. » Alors saint Jacques répondit à haute voix : « Jésus le Fils de l’homme dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et il doit venir sur les nues du ciel pour juger tout l’univers. » Un témoignage si formel rendu à la divinité de Jésus-Christ servit beaucoup à confirmer les nouveaux chrétiens dans la foi qu’ils venaient d’embrasser : ils s’écrièrent tout d’une voix : « Gloire au Fils de David ; honneur et gloire à Jésus. » Mais d’un autre côté les Pharisiens se voyant trompés dans leur attente, se disaient l’un à l’autre : « Qu’avons-nous fait ? Pourquoi avons-nous attiré ce témoignage à Jésus ? Il faut précipiter cet homme. » Ils se mirent donc à crier : « Quoi ! le Juste est aussi dans l’erreur ! » Puis, animés d’une fureur aveugle, ils montèrent au haut du temple, et en précipitèrent le saint apôtre. Cependant saint Jacques ne mourut pas sur-le-champ, et il eut encore assez de force pour se mettre à genoux, et pour adresser à Dieu cette prière : « Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu’ils font, » mais ces hommes cruels dirent : « Il faut le lapider ; » et à l’instant même ils lancèrent sur lui une grêle de pierres. Un seul d’entre eux, touché de quelque sentiment d’humanité, dit aux autres : « Que faites-vous ? arrêtez ; le Juste prie pour vous, et vous le faites mourir. » Ces paroles ne purent arrêter leur fureur ; un foulon qui se trouva là, prit son maillet, déchargea un grand coup sur la tête du saint, et acheva son martyre. Le saint apôtre avait une si grande réputation de sainteté parmi le peuple, qu’on attribua à sa mort la ruine de Jérusalem, qui la suivit de près. Il fut enterré à côté du temple, au lieu même de son martyre, et l’on y dressa une colonne. Saint Jacques avait écrit une Épître, qui est dans le Nouveau Testament, et l’une des sept que l’on nomme catholiques, c’est-à dire adressées à l’Église universelle ; il s’attache dans cette Épitre à prouver la nécessité des bonnes œuvres pour être sauvé, parce qu’il avait appris que quelques personnes prétendaient que la foi suffisait sans les œuvres, pour le salut. Le saint apôtre au contraire enseigne, que la justice, quand elle est véritable, renferme essentiellement la volonté d’accomplir les commandements, et que les serviteurs de Dieu sont toujours féconds en bonnes œuvres, ce qu’il montre par l’exemple de tous les saints, qui se sont dans tous les temps distingués par des actions vertueuses.

## Première persécution sous l’empereur Néron. An. 64.

L’Église avait déjà beaucoup souffert de la part des Juifs et des Païens, mais ces persécutions n’étaient pas générales. L’empereur Néron fut le premier qui employa le pouvoir souverain contre les Chrétiens. Ce prince cruel, irrité de ce que plusieurs personnes, même de son palais, abandonnaient le culte des idoles, publia un édit pour défendre d’embrasser la religion chrétienne. Ce fut à l’occasion de l’incendie qui consuma presque toute la ville de Rome. On crut que c’était Néron lui-même qui y avait fait mettre le feu, pour la rebâtir ensuite avec plus de magnificence. Dans la vue d’apaiser les bruits fâcheux qui couraient contre lui, et de donner un objet à la haine publique, il rejeta ce crime sur les Chrétiens, et commença à les persécuter de la manière la plus barbare. On en prit un grand nombre, et on les fit mourir, disent les auteurs païens eux-mêmes, comme convaincus, non de ce crime d’incendie, mais d’être odieux au genre humain, à cause de la religion nouvelle qu’ils professaient. Néron ne se contenta pas même à leur égard des supplices ordinaires : quelques-uns furent enveloppés de peaux de bêtes sauvages, et exposés à des chiens pour en être dévorés : d’autres, après avoir été revêtus de tuniques trempées dans de la poix\*, étaient attachés à des poteaux, on y mettait le feu, et ils servaient ainsi de torches pour éclairer pendant la nuit. L’empereur en fit un spectacle dans ses jardins, où lui-même conduisait ses chariots à la lueur de ces horribles flambeaux. Le peuple romain, qui d’ailleurs haïssait les Chrétiens, en avait néanmoins compassion, et, voyait avec peine qu’on les immolât à la cruauté du tyran. Ce fut pendant cette persécution que saint Pierre et saint Paul terminèrent leur vie par le martyre. On dit que ces saints apôtres furent gardés pendant neuf mois dans une prison, qui était au pied du Capitole, que deux de leurs gardes, étonnés des miracles qu’ils leur voyaient faire, se convertirent, et que saint Pierre les baptisa avec quarante-sept autres personnes, qui le trouvaient alors dans la prison. Les fidèles, qui étaient à Rome, ménagèrent à saint Pierre les moyens de s’évader, et le pressèrent d’en profiter, pour conserver des jours si précieux à l’Église. Le saint apôtre céda enfin à leurs instances ; mais lorsqu’il fut arrivé à la porte de la ville, Jésus-Christ lui apparut, et lui dit qu’il allait à Rome pour y être crucifié de nouveau. Saint Pierre pénétra le sens de ces paroles, et comprit que c’était dans la personne de son vicaire que Jésus-Christ devait être crucifié une seconde fois. Il retourna à la prison, et il fut en effet condamné au supplice de la croix ; mais il demanda à être attaché la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin Maître. Saint Paul, qui était citoyen romain, eut la tête tranchée. On rapporte, qu’en allant au supplice, il convertit trois soldats, qui souffrirent le martyre peu de temps après. Telle fut l’origine de la première persécution que l’Église ait soufferte de la part des empereurs romains, et il lui est glorieux d’avoir eu pour ennemi un prince qui l’était de toute vertu. Le plus méchant des hommes méritait d’être le premier des persécuteurs.

## Prophétie terrible contre la ville de Jérusalem.

Le temps approchait, où devait s’accomplir la prédiction de Jésus-Christ contre la ville et le temple de Jérusalem. La génération ne devait point passer, avant que les malheurs prédits n’arrivassent. C’est une tradition constante, attestée dans le Talmud\* des Juifs, et confirmée par tous leurs rabbins\*, que quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges : tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges ; de sorte qu’un fameux rabbin s’écria un jour : « Ô temple, ô temple ! qu’est-ce qui t’émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ? » Qu’y a-t-il de plus frappant que ce bruit affreux qui fut entendu dans le sanctuaire, le jour de la Pentecôte, et cette voix manifeste qui retentit au fond de ce lieu sacré : « Sortons d’ici, sortons d’ici. » Les saints anges, protecteurs du temple, déclarèrent hautement qu’ils l’abandonnaient, parce que Dieu, qui y avait établi sa demeure durant tant de siècles, l’avait réprouvé. Enfin, quatre ans avant la guerre où Jérusalem fut détruite, les Juifs en eurent un terrible présage, qui a éclaté aux yeux de tout le peuple ; c’est Josèphe, historien juif, qui le rapporte ainsi : « Un nommé Jésus, fils d’Ananus, étant venu de la campagne à la fête des Tabernacles, lorsque la ville était encore dans une profonde paix, commença tout-à-coup à crier : “Malheur à la ville, malheur au temple, voix de l’orient, voix de l’occident, voix des quatre vents, malheur au temple, malheur à Jérusalem.” Il ne cessait, ni le jour ni la nuit, de parcourir la ville, en répétant continuellement la même menace. Les magistrats, pour lui fermer la bouche, le firent châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se justifier ni pour se plaindre mais il continua de crier comme auparavant : “Malheur au temple, malheur à Jérusalem.” Alors on le conduisit au gouverneur romain, qui le fit déchirer à coups de verges. La douleur ne lui fit pas demander grâce, ni même répandre une seule larme. À chaque coup qu’on lui donnait, il répétait d’une voix plus lamentable : “Malheur, malheur à Jérusalem.” Il redoublait ses cris les jours de fêtes, et quand on lui demandait : qui il était, d’où il venait, et ce qu’il prétendait par ses cris, il ne répondait à aucune de ces questions ; mais il continuait de crier de la même manière et avec la même force : enfin on le renvoya comme un insensé, sans qu’il changeât jamais de langage. On observa que sa voix, si continuellement et si violemment exercée, ne fut point affaiblie. Au dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville, en tournant infatigablement autour des remparts ; il criait de toutes ses forces : “Malheur au temple, malheur à Jérusalem, malheur au peuple.” À la fin il ajouta : “Malheur à moi-même !” et à l’instant il fut tué d’un coup de pierre lancée par une machine. » Ne dirait-on pas que la vengeance divine s’était rendue comme visible en cet homme, qui ne subsistait que pour prononcer ses arrêts ; qu’elle l’avait rempli de sa force, afin qu’il pût égaler les malheurs du peuple par les cris, et qu’elle l’en avait fait non seulement le prophète et le témoin, mais encore la victime par sa mort, afin de rendre les menaces de Dieu plus sensibles et plus présentes ? Ce prophète des malheurs de Jérusalem s’appelait Jésus : il semblait que le nom Jésus, nom de salut et de paix, devait tourner à funeste présage pour les Juifs, qui le méprisaient en la personne de notre Sauveur, et que ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçait la grâce, la miséricorde et la vie, Dieu leur envoyait un autre Jésus qui n’avait à leur annoncer que des maux irrémédiables, et l’inévitable décret de leur ruine prochaine.

## Ruine de Jérusalem. An. 70.

Les Juifs, qui avaient toujours porté avec peine le joug des Romains, se révoltèrent contre eux, et cette révolte fut la cause de leur ruine. Les plus sages de la nation sortirent de Jérusalem, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur elle. Ce fut alors que les Chrétiens qui s’y trouvaient, se retirèrent dans la petite ville de Pella, située au milieu des montagnes de la Syrie, suivant l’avis que Notre-Seigneur avait donné à ses disciples, en leur prédisant la destruction du temple. L’armée romaine essuya d’abord un petit échec qui enhardit les rebelles, mais le commandement en ayant été donné à Vespasien, ce général reprit bientôt l’avantage sur eux ; alors la division se mit parmi les Juifs, et il se forma dans la ville différents partis, qui commirent les plus grands excès. Cette malheureuse ville était pressée des deux côtés ; au dedans, par des factions cruelles, et, au dehors, par les Romains. Vespasien, instruit de ce qui se passait dans Jérusalem, laissait les Juifs se détruire eux-mêmes, pour en venir ensuite plus facilement à bout. Ayant été alors reconnu empereur, il chargea Titus son fils de continuer le siège. Ce jeune prince vint camper à une lieue de Jérusalem, et en ferma toutes les issues. Comme c’était vers la fête de Pâque, une grande multitude de Juifs se trouva renfermée dans la ville, et elle consuma en peu de temps tout ce qu’il y avait de vivres. La famine se fit sentir vivement. Les factieux se jetaient dans les maisons pour les souiller ; ils maltraitaient ceux qui avaient caché quelque nourriture, et ils les forçaient par des tourments cruels à la découvrir. La plupart des citoyens en étaient réduits à manger tout ce qu’ils trouvaient, et ils se l’arrachaient les uns aux autres ; on enlevait aux enfants le pain qu’ils tenaient, et on les écrasait eux-mêmes contre terre, pour le leur faire lâcher. Les séditieux n’étaient point touchés de ces maux ; ils n’en étaient que plus animés de fureur, et plus obstinés à continuer la guerre. Cependant Titus ayant pris la forteresse qu’on nommait Antonia, avança ses travaux, vint jusqu’au temple, et se rendit maître des deux galeries extérieures. Ce fut alors que la famine devint horrible : on fouillait jusque dans les égouts, et l’on mangeait les ordures les plus infectes. Une femme, pressée de la faim, et réduite au désespoir, prit son enfant encore à la mamelle, et, le regardant avec des yeux égarés, « Malheureux, lui dit-elle, à quoi te réserverais-je ? À mourir de faim, ou à devenir esclave des Romains. » Elle l’égorge à l’instant, le fait rôtir, en mange la moitié, et cache le reste. Les factieux, attirés par l’odeur, entrèrent dans la maison, et menacèrent cette femme de la tuer, si elle ne leur montrait ce quelle avait caché ; elle leur présenta ce qui restait de son enfant : les voyant saisis d’horreur, et immobiles, « Vous pouvez bien en manger après moi, leur dit-elle, c’est mon enfant, c’est moi qui l’ai tué : vous n’êtes pas plus délicats qu’une femme, ni plus tendres qu’une mère. » Ils sortirent de la maison en frissonnant. Cependant Titus fit attaquer la seconde enceinte du temple, et mettre le feu aux portes, en ordonnant néanmoins de conserver le corps de l’édifice mais un soldat romain, poussé, dit l’historien Josèphe, par une inspiration divine, prit un tison, et, se faisant soulever par ses compagnons, il le jeta dans un des appartements qui tenaient au temple : le feu prit aussitôt, pénétra au-dedans du temple, et le consuma entièrement, quelques efforts que fit Titus pour arrêter l’embrasement. Les Romains massacrèrent tout ce qui se trouva dans la ville, et mirent tout à feu et à sang. Ainsi fut accomplie la prophétie de Jésus-Christ. Titus lui-même déclara que ce succès n’était point son ouvrage, et qu’il n’avait été que l’instrument de la vengeance divine. Il périt dans ce siège onze-cents-mille habitants : les restes de cette malheureuse nation furent dispersés dans l’étendue de l’empire. Qui ne voit dans cet affreux désastre la juste punition de la fureur impie que les Juifs avaient exercée contre le Messie ? D’autres villes ont eu à endurer les rigueurs d’un siège ou de la famine ; mais on n’a jamais vu que les citoyens d’une ville assiégée se soient fait la guerre avec tant d’acharnement, et qu’ils aient exercé les uns contre les autres une cruauté plus atroce que celle qu’ils éprouvaient de la part des ennemis même. Cet exemple est unique, et le sera toujours ; mais cet exemple unique était nécessaire pour vérifier la prédiction de Jésus-Christ, et pour rendre la punition de Jérusalem proportionnée au crime qu’elle avait commis en crucifiant son Dieu ; crime pareillement unique qui ne peut avoir d’exemple ni dans le passé ni dans l’avenir.

## Seconde persécution sous Domitien. An 93.

Les guerres que se firent les empereurs qui suivirent Néron, et le caractère pacifique de Vespasien et de Tite, donnèrent quelque relâche aux chrétiens, jusqu’à ce que leur successeur Domitien commençât la seconde persécution générale. Cet empereur, qui avait tous les vices de Néron, l’imita aussi dans sa haine contre les Chrétiens : il publia un édit, pour renverser, s’il eut été possible, l’Église de Dieu, déjà fermement établie en une infinité de lieux. Dieu avait averti ses serviteurs de cette tribulation, avant qu’elle arrivât, afin qu’ils s’y préparassent par un renouvellement de ferveur. On peut juger de la violence de cette persécution par la manière dont l’empereur traita les personnes les plus distinguées, et même ses plus proches parents. Il fit mourir le consul Flávius Clemens, son cousin-germain, et bannit Domitílla, femme du consul, parce qu’ils s’étaient faits chrétiens. Deux de leurs esclaves, Nérée et Achillée, qui s’étaient aussi convertis à la foi, souffrirent divers tourments, et eurent enfin la tête tranchée. Il y en eut encore beaucoup d’autres que l’on fit mourir, ou que l’on dépouilla de leurs biens, mais ce qui rendit la persécution de Domitien fort célèbre, c’est le martyre de saint Jean. On déféra le saint apôtre au tyran, qui le fit amener à Rome : on le plongea dans une chaudière d’huile bouillante, sans qu’il en reçût aucun mal. Jésus-Christ, qui l’avait favorisé particulièrement entre les apôtres, lui accorda, comme aux autres, la gloire du martyre ; mais il ne voulut pas laisser aux hommes le pouvoir d’abréger une vie si précieuse. C’est ainsi que fut accompli ce que Notre-Seigneur avait prédit, que cet apôtre boirait le calice de sa passion. Ce miracle arriva près de la porte Latine, selon la tradition qui s’en est conservée dans Rome, et l’on en voit encore un monument illustre et fort ancien : c’est une église que les Chrétiens bâtirent en ce lieu, sous son nom, pour perpétuer le souvenir de cet événement. Jean, après avoir échappé à la mort par un miracle évident, fut relégué par Domitien dans l’île de Pathmos, qui est une des îles de la mer Égée. Ce fut en ce lieu qu’il écrivit son Apocalypse ; loin du commerce des hommes, il eut dans son exil des révélations prophétiques, qu’il adressa aux sept principales Églises de l’Asie, plus spécialement commises à ses soins. Dans ce livre divin, après avoir donné à ces Églises les avis qui convenaient à chacune d’elles, éclairé par l’Esprit de Dieu, il prédit sous des images sublimes la ruine de l’idolâtrie et le triomphe de l’Église. Lorsqu’après la mort du tyran, le sénat eut annulé tout ce qu’il avait fait, saint Jean revint à Éphèse, et y passa le reste de sa vie, gouvernant de là toutes les Églises d’Asie. Il était alors âgé de quatre-vingt-dix ans, et une si grande vieillesse ne l’empêchait pas d’aller dans les provinces voisines, tantôt pour y ordonner des évêques, tantôt pour y former et établir de nouvelles Églises. Il y écrivit son Évangile, à la sollicitation des évêques d’Asie, qui le prièrent de rendre par écrit un témoignage authentique à la divinité de Jésus-Christ, que quelques hérétiques attaquaient : il le fit après un jeûne et des prières publiques. Ses Épîtres sont à-peu-près du même temps ; elles respirent partout la charité la plus tendre : on y voit que son cœur était embrasé de ce feu divin qu’il avait puisé dans le sein du Sauveur, sur lequel il reposa dans la dernière cène. La première est adressée aux Parthes ; les deux autres à des personnes particulières : il n’y prend pas le titre d’apôtre, mais celui de vieillard, qu’on lui donnait communément.

## Dernières actions de saint Jean.

On rapporte de saint Jean un trait fort touchant, et qui peint bien l’ardeur de sa charité. Dans un de ses voyages, après avoir fait une exhortation aux fidèles d’une ville d’Asie, il aperçut dans l’assemblée un jeune homme bien fait, et d’un esprit vif : il le prit en affection, et s’adressant à l’évêque, il lui dit devant tout le peuple : « Prenez soin de ce jeune homme ; je vous le recommande en présence de l’Église et de Jésus-Christ. » Puis il retourna à Éphèse. L’évêque instruisit ce jeune homme, et le disposa à recevoir le baptême. Après lui avoir conféré ce sacrement, la confirmation et l’eucharistie, croyant pouvoir l’abandonner à sa propre conduite, il cessa de veiller sur lui, et lui donna plus de liberté. Le jeune homme en abusa, et lia amitié avec des libertins de son âge, qui l’engagèrent à commettre avec eux toutes sortes de crimes. Le jeune homme reçut facilement ces funestes impressions, et par, l’abus qu’il fit de son esprit, il alla même plus loin que ses compagnons de désordres ; il devint chef de voleurs. Quelques années après, saint Jean retourna dans la même ville, et demanda compte à l’évêque du dépôt qu’il lui avait confié. L’évêque fut d’abord surpris, croyant qu’il lui demandait un dépôt d’argent. « C’est le jeune homme que je vous ai confié, dit l’apôtre, c’est l’âme de notre frère. — Il est mort, répondit l’évêque, en baissant les yeux. — Comment, reprit saint Jean, et de quelle mort ? — Il est mort à Dieu, ajouta l’évêque ; il est devenu un méchant, un voleur : il s’est emparé d’une montagne, où il demeure avec une troupe de scélérats comme lui. » À cette nouvelle le saint apôtre jeta un grand cri : « Que l’on me donne, dit-il, un cheval et un guide ! » Il sort de l’église, et se rend au lieu où étaient les voleurs. Leurs sentinelles l’arrêtent, et le conduisent à leur capitaine, qui l’attendait en armes ; mais ce jeune homme ayant reconnu saint Jean, fut saisi de honte, et s’enfuit ; alors le saint apôtre, oubliant la faiblesse de son âge, courut après lui, et lui cria : « Mon fils, pourquoi me fuyez-vous ! pourquoi fuyez-vous votre père, un vieillard sans armes ? Mon fils, ayez pitié de moi ; ne craignez point : il y a encore espérance pour votre salut : je répondrai pour vous à Jésus-Christ, je donnerai volontiers ma vie pour vous, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour nous : arrêtez, croyez-moi, c’est Jésus-Christ qui m’a envoyé vers vous. » À ces mots le voleur s’arrêta, laissa tomber ses armes, et fondit en pleurs. Le saint vieillard l’embrassa avec tendresse, le rassura, en lui promettant d’obtenir du Sauveur le pardon de ses péchés ; il le ramena à l’église ; il pria pour lui ; il jeûna avec lui il l’entretint de discours édifiants, et ne le quitta point qu’il ne l’eût rétabli dans la participation des sacrements. Saint Jean vécut jusqu’à l’âge de cent ans. Sa vieillesse n’était point chagrine : il voulait que l’on prît des récréations innocentes, et il en donnait lui-même l’exemple. Un jour qu’il s’amusait à flatter une perdrix apprivoisée, il fut rencontré par un chasseur, qui parut étonné de voir un si grand homme à abaisser à un tel amusement. « Qu’avez-vous à la main ? lui dit saint Jean. — C’est un arc, répondit le chasseur. — Pourquoi ne le tenez-vous pas toujours bandé ? — Il perdrait sa force, dit le chasseur. — Eh-bien, repartit le saint apôtre, c’est pour la même raison que je donne quelque relâche à mon esprit. »

## Division dans l’Église de Corinthe.

Après saint Pierre, l’Église de Rome fut gouvernée par saint Lin, ensuite par saint Clet, auquel succéda saint Clément, dont il est parlé dans l’Épître aux Philippiens. Ce fut de son temps qu’il arriva un grand trouble dans l’Église de Corinthe. Des laïcs, animés d’un esprit de cabale\*, s’élevèrent contre les prêtres, et en firent injustement déposer quelques-uns. Le pape saint Clément leur écrivit à ce sujet une lettre également touchante et instructive. C’est après l’écriture sainte un des plus beaux monuments de l’antiquité ecclésiastique. Elle commence ainsi : « L’Église de Dieu qui est à Rome, à celle de Corinthe, à ceux qui sont appelés et sanctifiés par la volonté de Dieu, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la grâce et la paix de Dieu tout-puissant s’accroissent par Jésus-Christ sur chacun de vous. » Après leur avoir inspiré de l’horreur pour la division qui troublait alors l’Église de Corinthe, il trace un excellent tableau de la vie chrétienne. « Qui n’estimait pas, dit-il, votre vertu et la fermeté de votre foi ! Qui n’admirait pas la ferveur de votre piété ! Vous marchiez suivant la loi de Dieu : vous étiez soumis à vos pasteurs, et vous honoriez vos anciens : vous donniez aux jeunes gens l’exemple de l’honnêteté et de la modestie : vous avertissiez les femmes d’agir en tout avec une conscience pure et chaste, aimant leurs maris, comme elles le doivent, demeurant dans la règle de la soumission, s’appliquant à la conduite de leur maison avec une grande modestie. Vous étiez tous dans les sentiments d’une humilité sincère, plus portés à obéir qu’à commander, et à donner qu’à recevoir, contents de ce que Dieu vous accorde pour le voyage de cette vie, et vous appliquant soigneusement à écouter sa parole, vous la gardiez dans votre cœur, et vous aviez toujours sa loi devant les yeux : aussi jouissiez-vous de la paix la plus profonde, vous aviez un désir insatiable de faire du bien ; remplis de bonne volonté de zèle et d’une sainte confiance, vous étendiez les mains vers le Tout-Puissant, le suppliant de vous pardonner les péchés de fragilité. Vous lui adressiez vos prières jour et nuit pour tous les frères, afin que le nombre des élus de Dieu fût sauvé par sa miséricorde et par la pureté de leur conscience. Vous étiez sincères et innocents, sans malignité et sans ressentiment. Toute sédition, toute division vous faisait horreur : vous pleuriez les fautes du prochain, comme, si elles eussent été les vôtres : vous faisiez toutes sortes de biens, et vous étiez prêts à toute bonne œuvre : une conduite vertueuse et digne de respect était votre ornement. » Le saint pape oppose ensuite à ce tableau celui des maux que la discorde a causés : « La jalousie, la contention, le désordre règnent maintenant parmi vous. » Il rapporte plusieurs exemples de l’ancien Testament pour montrer les mauvais effets de la jalousie : il exhorte les Corinthiens à la pénitence, à la charité et à l’humilité par l’exemple des saints, par la considération des bienfaits de Dieu, et enfin par les liens sacrés qui unissent les Chrétiens : « Pourquoi y a-t-il entre vous des querelles et des divisions ? N’avons-nous pas tous un même Dieu, un même Christ, un même Esprit de grâce répandu sur nous, une même vocation en Jésus-Christ ? Pourquoi déchirons-nous ses membres ? Pourquoi faisons-nous la guerre à notre propre corps ? Sommes-nous assez insensés pour oublier que nous sommes les membres les uns des autres ? Votre division a perverti plusieurs personnes, en a découragé d’autres, et nous a tous plongés dans l’affliction. Ôtons promptement ce scandale ; jetons-nous aux pieds du Seigneur, supplions-le avec larmes de nous pardonner et de nous rétablir dans la charité fraternelle. » Cette lettre produisit l’effet que le saint pape désirait, et il eut la consolation de terminer le schisme qui déchirait cette Église.

# IIe siècle.

## Troisième persécution sous Trajan. An 106.

La troisième persécution commença sous le pontificat de saint Évariste, qui avait succédé à saint Clément. Elle fut à la vérité moins violente que les deux premières ; mais elle dura plus longtemps, et elle fit un très grand nombre de martyrs. L’empereur Trajan, dont l’Histoire loue d’ailleurs la sagesse et la clémence, contribua aux cruautés que l’on exerça alors contre les Chrétiens. Quoiqu’il n’ait pas rendu de nouveaux édits contre eux, il voulut cependant que les lois sanguinaires déjà portées pat les prédécesseurs, fussent exécutées dans les différentes provinces de l’empire. Il nous reste un monument remarquable de ce fait dans la réponse de ce prince à Pline le jeune, gouverneur de la Bithynie. Pline écrivit à Trajan pour le consulter sur la conduite qu’il devait tenir à l’égard des Chrétiens : il déclare qu’il ne les trouve coupables d’aucun crime : « Toute leur erreur, dit-il, consiste en ce qu’à un jour marqué ils s’assemblent avant le lever du soleil, et chantent à deux chœurs des hymnes en l’honneur du Christ, qu’ils regardent comme un Dieu. Du reste, ils s’engagent par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol ni d’adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt. Je n’ai découvert dans leur culte qu’une mauvaise superstition, portée à l’excès, et par cette raison j’ai tout suspendu pour vous demander vos ordres. L’affaire m’a paru digne de vos réflexions par la multitude de ceux qui sont impliqués dans cette accusation ; car il y en a un très grand nombre de tout âge, de tout sexe et de tout état : ce mal contagieux n’a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. À mon arrivée en Bithynie les temples de nos dieux étaient abandonnés, les fêtes interrompues, et à peine se trouvait-il quelqu’un pour acheter les victimes. » On voit par cette lettre d’un gouverneur païen, combien la religion chrétienne avait déjà fait de progrès à la fin du premier siècle, et quelle était la pureté des mœurs dont les Chrétiens faisaient profession. Ce témoignage rendu à leur innocence par un persécuteur est bien glorieux à la religion. Trajan lui répondit qu’il ne fallait pas rechercher les Chrétiens ; mais que lorsqu’ils étaient accusés et convaincus, on devait les punir de mort : réponse absurde, et qui a de quoi étonner de la part d’un prince, d’ailleurs estimable. Si les Chrétiens sont coupables, pourquoi défendre de les rechercher. Si au contraire ils sont innocents, pourquoi les punir, dès qu’ils sont accusés ? Que les lumières des hommes sont bornées, quand ils ne sont point éclairés du flambeau de la foi ! Que leur justice même est imparfaite et défectueuse ! Ce prince fit en effet mourir plusieurs Chrétiens : un des premiers qui souffrirent alors le martyre, fut saint Siméon, proche parent de Notre-Seigneur : il était évêque de Jérusalem, et âgé de cent-vingt ans : il fut dénoncé comme Chrétien, et comme étant de la race de David. À ce double titre, on lui fit souffrir divers tourments, qu’il endura avec une constance admirable. Tous les spectateurs étaient surpris de voir tant de courage et de force dans une vieillesse si avancée. Enfin on le condamna à être crucifié, et il eut la gloire, en donnant sa vie pour Jésus-Christ, de mourir par le même supplice que son divin Maître.

## Trajan interroge et condamne à mort saint Ignace.

L’empereur Trajan, non seulement laissa agir les magistrats contre les Chrétiens, mais il exerça lui-même la persécution. En passant par Antioche pour aller combattre les Perses, il se fit amener saint Ignace, surnommé Théophore, évêque de cette ville : et lui adressant la parole : « Est-ce vous, dit-il, qui comme un mauvais démon osez violer mes ordres, et qui persuadez aux autres de se perdre ? » Ignace répondit : « Prince, nul autre que vous n’appela jamais Théophore un mauvais démon. » Il faisait allusion à la signification du mot Théophore, qui en Grec veut dire Porte-Dieu. « Bien loin que les serviteurs de Dieu soient de mauvais génies, sachez que les démons tremblent devant eux, et prennent la fuite à leur voix. — Et quel est ce Théophore ? dit l’empereur. — C’est moi, répliqua Ignace, et quiconque porte comme moi Jésus-Christ dans son cœur. — Crois-tu donc, reprit Trajan, que nous n’ayons pas aussi dans le cœur les dieux qui combattent pour nous ? — Des dieux, repartit Ignace : vous vous trompez ; ce ne sont que des démons. Il n’y a qu’un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et il n’y a qu’un Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, au royaume duquel j’aspire. — Parles-tu, ajouta Trajan, de ce Jésus que Pilate fit attacher à une croix ! — Dites plutôt, répliqua le saint évêque, que ce Jésus attacha à cette croix le péché et son auteur, et qu’il donna dès lors à ceux qui le portent dans leur sein, le pouvoir de terrasser l’enfer et sa puissance. — Tu portes donc le Christ au milieu de toi, dit l’empereur ? — Oui, sans doute, répondit Ignace, car il est écrit : J’habiterai en eux, et j’accompagnerai tous leurs pas. » Trajan, fatigué par les reparties vives et pressantes de saint Ignace, prononça contre lui cette sentence : « Nous ordonnons qu’Ignace, qui se glorifie de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers, et conduit sous bonne garde à Rome, pour y être exposé aux bêtes, et y servir de spectacle au peuple. » Le saint, entendant cet arrêt, s’écria dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m’avez donné un parfait amour pour vous, et de ce que vous m’honorez des mêmes chaînes dont vous honorâtes autrefois le grand Paul, votre apôtre. » En disant cela, il se mit lui-même dans les chaînes, pria pour l’Église, et la recommanda à Dieu avec larmes. Puis il se livra à toute la cruauté d’une troupe de soldats inhumains, qui devaient le conduire à Rome, pour servir de pâture aux lions, et de divertissement au peuple. Dans l’impatience où il était de répandre son sang pour Jésus-Christ, il sortit avec empressement d’Antioche, pour se rendre à Séleucie, où il devait s’embarquer. Après une longue et périlleuse navigation, il aborda à Smyrne. Dès qu’il fut descendu à terre, il alla voir saint Polycarpe, qui était évêque de cette ville, et qui avait été comme lui disciple de saint Jean. Leur entretien fut tout spirituel. Saint Ignace témoigna la joie qu’il ressentait d’être enchaîné pour Jésus-Christ. À Smyrne se trouvèrent des députés de toutes les Églises voisines, qui venaient le saluer, et qui s’empressaient d’avoir quelque part à la grâce spirituelle dont il était rempli. Le saint évêque les supplia tous, et particulièrement saint Polycarpe, de joindre leurs prières aux siennes, afin de lui obtenir de Dieu la grâce de mourir pour Jésus-Christ. Il écrivit de là aux Églises d’Asie des lettres pleines de l’esprit apostolique. Puis s’adressant aux députés, qui étaient venus le visiter sur son passage, il les conjura de ne pas le retarder dans sa course, et de souffrir qu’il allât promptement à Jésus-Christ, en passant par les dents des bêtes, qui l’attendaient pour le dévorer. Comme il craignait que les Chrétiens qui étaient à Rome ne missent obstacle au désir ardent qu’il avait de mourir pour Dieu, afin de les en détourner, il leur envoya une lettre admirable par des Éphésiens qui devaient y arriver avant lui.

## Lettre de saint Ignace aux fidèles de Rome.

Saint Ignace, dans la lettre qu’il écrivit aux fidèles de Rome, commence par leur marquer la joie que lui causait l’espérance de les revoir bientôt ; il les conjure ensuite, avec les termes les plus vifs et les plus touchants, de ne pas le priver de l’effet de ses désirs, en empêchant, par leur crédit, qu’il ne soit immolé à Jésus-Christ par le martyre. « Je crains, leur dit-il, votre charité ; j’appréhende que vous n’ayez pour moi une affection trop humaine : il vous est peut-être aisé de m’empêcher de mourir ; mais, en vous opposant à ma mort, vous vous opposeriez à mon bonheur. Si vous avez pour moi une charité sincère, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu : je n’aurai jamais une occasion plus favorable de me réunir à lui, et vous ne sauriez vous-mêmes avoir une plus belle occasion d’exercer une bonne œuvre : il suffit, pour la faire, que vous demeuriez en repos. Si vous ne m’arrachez pas des mains des bourreaux, j’irai rejoindre mon Dieu mais, si vous écoutez une funeste compassion, vous me renvoyez au travail, et vous me faites rentrer dans la carrière. Souffrez donc, je vous en prie, que je sois immolé, tandis que l’autel est dressé ; obtenez-moi plutôt par vos prières le courage qui m’est nécessaire pour résister aux attaques du dedans, et pour repousser celles du dehors. C’est peu de chose de paraître chrétien, si on ne l’est en effet : ce qui fait le chrétien, ce ne sont pas les belles paroles ni de spécieuses apparences ; c’est la grandeur d’âme, c’est la solidité de la vertu. J’écris aux Églises que je vais à la mort avec joie, pourvu que vous ne vous y opposiez pas. Je vous conjure encore une fois de n’avoir pas pour moi une affection qui me serait si désavantageuse : laissez-moi servir de pâture aux lions et aux ours ; c’est un chemin fort court pour arriver au ciel : je suis le froment de Dieu ; il faut que je sois moulu pour devenir un pain digne d’être offert à Jésus-Christ. En arrivant à Rome, j’espère que je trouverai les bêtes prêtes à me dévorer ; puissent-elles ne point me faire languir. J’emploierai d’abord les caresses pour qu’elles me mettent en pièces : si ce moyen ne réussit pas, je les irriterai, afin qu’elles m’ôtent la vie. Pardonnez-moi ces sentiments ; je fais ce qui m’est avantageux : je commence à être un vrai disciple de Jésus-Christ. Rien ne me touche ; tout m’est indifférent, hors l’espérance de posséder mon Dieu. Que le feu me réduise en cendres, qu’une croix me fasse mourir d’une mort lente, qu’on lâche sur moi des tigres furieux et des lions affamés, que mes os soient brisés, mes membres meurtris, tout mon corps broyé, que tous les démons épuisent leur rage sur moi, je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. La possession de tous les royaumes ne saurait me rendre heureux ; et il m’est infiniment plus glorieux de mourir pour Jésus-Christ, que de régner sur toute la terre. Mon cœur soupire après celui qui est mort pour moi ; mon cœur soupire après celui qui est ressuscité pour moi : voilà ce que j’espère recevoir en échange de ma vie. Laissez-moi imiter les souffrances de mon Dieu ; ne m’empêchez pas de vivre, en voulant m’empêcher de mourir. Si quelqu’un de vous porte Dieu dans son cœur, il comprendra aisément ce que je dis ; et il sera sensible à ma peine, s’il brûle du même feu qui me consume : c’est le désir ardent que j’ai de mourir, qui me porte à vous écrire car l’unique objet de mon amour est crucifié, et mon amour pour lui fait que je le suis aussi. Le feu qui m’anime et qui me presse, ne peut souffrir aucun mélange, aucun tempérament qui l’affaiblisse : celui qui vit et qui parle en moi, me dit continuellement au fond du cœur : “Hâtez-vous de venir à mon Père....” Je n’ai plus de goût pour tout ce que les hommes recherchent ; le pain que je veux, est la chair adorable de Jésus-Christ, et le vin que je désire, est son sang précieux, ce vin céleste qui allume dans le cœur le feu vif et immortel d’une charité incorruptible. Je ne tiens plus à la terre, et je ne me regarde plus comme vivant parmi les hommes. Souvenez-vous dans vos prières de l’Église d’Antioche, qui, dépourvue de pasteur, tourne ses espérances vers celui qui est le souverain pasteur de toutes les Églises : que Jésus-Christ daigne en prendre la conduite pendant mon absence ; je la confie à sa providence et à votre charité. » Il n’est pas nécessaire de remarquer que c’est l’Esprit de Dieu qui parle dans cette lettre ; on sent que ce n’est point là le langage de l’homme.

## Martyre de saint Ignace. An 107.

Après quelque séjour à Smyrne, saint Ignace partit de cette ville pour continuer son voyage. On se hâtait d’arriver à Rome, parce que le temps destiné aux spectacles n’était pas éloigné. On mouilla l’ancre à Troade ; on traversa toute la Macédoine, et un vaisseau prêt à faire voile s’étant trouvé sur les côtes de l’Épire, on s’embarqua sur la mer Adriatique ; on gagna la mer de Toscane. Le vent secondait l’empressement du saint martyr, et le vaisseau fut porté à l’embouchure du Tibre. Au bruit de son arrivée, les fidèles de Rome vinrent au-devant de lui. Ils avaient bien de la joie de le voir et de l’entretenir ; mais cette joie était mêlée de tristesse, quand ils pensaient qu’on le conduisait à la mort. Quelques-uns proposèrent de gagner le peuple, comme cela était arrivé quelquefois, afin qu’il conservât la vie à ce vieillard vénérable ; mais le saint évêque leur parla avec tant de force, et les conjura si instamment de ne pas lui envier le bonheur d’aller promptement à Dieu, qu’ils se rendirent à ses prières. Ils se jetèrent tous à genoux, et le saint évêque, élevant sa voix au milieu d’eux, demanda à Jésus-Christ de faire cesser la persécution, de rendre la paix à son Église, et d’entretenir dans le cœur de tous les fidèles une charité tendre et mutuelle. La prière achevée, il fut conduit par les soldats à l’amphithéâtre. C’était un de ces jours que la superstition païenne avait consacrés sous le nom de Fêtes Sigillaires. Toute la ville était présente : le saint martyr, en y entrant, entendit les rugissements des lions : la vue de son supplice ne lui ôta rien de sa fermeté ni de son ardeur, son visage et sa contenance annonçaient au contraire le contentement et la joie, mais une joie modeste et paisible. Il n’attendit pas longtemps la mort ; en un moment deux lions l’eurent dévoré, et il ne resta de son corps que les plus gros ossements, qui furent recueillis avec respect par les fidèles, et portés à Antioche, comme un trésor d’un prix inestimable. Ce fut une grande consolation pour les Chrétiens de tous les lieux par où passèrent ces saintes reliques : elles furent mises dans une châsse, et déposées dans le cimetière qui était proche de la porte de la ville. Ceux qui ont écrit l’histoire de son martyre, la terminent ainsi : « Nous fûmes nous-mêmes témoins de cette mort glorieuse, qui nous fit répandre un torrent de larmes, et nous passâmes la nuit en veille et en prières, suppliant à genoux Notre-Seigneur de soutenir notre faiblesse. Le saint martyr nous apparut comme un athlète qui sort d’un pénible et glorieux combat ; il était debout devant le Seigneur, et environné d’une gloire ineffable. Remplis de joie par cette vision, nous rendîmes grâces à l’auteur de tout bien, et nous le bénîmes du bonheur qu’il avait accordé à son serviteur. Nous vous marquons le jour de sa mort, afin que nous puissions nous assembler tous les ans pour honorer son martyre au temps où il l’a souffert, dans l’espérance de participer à la victoire de ce généreux athlète de Jésus-Christ, qui a foulé aux pieds le démon par le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel la gloire et la puissance soient au Père, avec l’Esprit saint, dans tous les siècles. Amen. »

## Apologie de saint Justin. An 150.

Tandis que les saints martyrs rendaient, par l’effusion de leur sang, un témoignage éclatant à la religion chrétienne, de saints docteurs la défendaient par de savantes apologies. La première de celles qui sont parvenues jusqu’à nous est l’apologie de saint Justin : il eut le courage de mettre son nom à la tête, et de l’adresser à l’empereur Antonin et à ses deux fils, Marc-Aurèle et Commode. Saint Justin était né dans le paganisme, et il n’avait embrassé la religion qu’à l’âge de trente ans, après un sérieux examen, et par un jugement réfléchi, fondé sur les plus solides raisons. La constance des martyrs l’avait rempli d’admiration, et avait commencé à lui ouvrir les yeux. L’étude qu’il fit ensuite des divines écritures, et surtout des prophètes, le convainquit de la vérité de la religion chrétienne. Dans son apologie, il supplie d’abord l’empereur de juger sur leurs actions, et non pas sur leur nom seulement, ceux qui lui seront déférés comme Chrétiens ; de ne pas les condamner uniquement parce qu’ils sont chrétiens. « Nous vous prions, dit-il, de n’écouter ni la passion, ni de faux bruits, pour rendre des jugements qui vous feraient tort à vous-même ; car, pour nous, l’on ne saurait nous nuire, même en nous ravissant la liberté et la vie. Que l’on fasse une recherche exacte des crimes qu’on nous impute ; s’ils sont prouvés, qu’on nous punisse ; mais, si l’on ne nous trouve coupables d’aucun crime, la droite raison défend de maltraiter des innocents. Comment peut-on nous traiter d’impies, nous qui adorons le véritable Dieu, le Père éternel, auteur de toutes choses, son fils Jésus-Christ qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, et l’Esprit saint qui a parlé par les prophètes ? » Pour montrer que ce Jésus crucifié est véritablement Dieu, il dit que Jésus-Christ est la souveraine raison qui change entièrement ceux qui s’attachent à la doctrine. « Nous étions autrefois esclaves des plaisirs, et maintenant nous menons une vie pure et chaste ; nous étions passionnés pour les richesses, et maintenant nous mettons nos biens en commun, pour en faire part aux autres ; nous haïssions nos ennemis, et maintenant nous les aimons et nous prions pour eux. » Il rapporte ensuite quelques préceptes de la morale de Jésus-Christ. « Si vous daignez, dit-il, examiner nos principes et notre conduite, vous serez convaincus que vous n’avez point de sujets plus soumis, et plus disposés à conserver la paix et la tranquillité publique. Vos lois ni vos supplices ne retiennent pas les méchants ; ils savent qu’on peut vous dérober la connaissance de bien des crimes ; pour nous, nous sommes persuadés que rien n’est caché aux yeux de Dieu, et qu’il doit nous juger un jour, et nous punir ou nous récompenser, selon nos œuvres. Nous n’adorons que Dieu seul ; mais nous vous obéissons avec joie dans tout le reste nous vous reconnaissons pour notre empereur et pour maître du monde ; nous ne cessons de demander à Dieu qu’avec la souveraine puissance, vous ayez aussi un esprit droit et une conduite sage. » Puis le saint docteur prouve la vérité de la religion par les prophéties, qui ont été recueillies et conservées selon l’ordre des temps où elles ont été été écrites. Il insiste sur celles qui regardent la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, la vocation des Gentils ; et, après avoir montré combien l’accomplissement alors récent d’une prophétie si remarquable, est décisif en faveur de la religion chrétienne, il en conclut que les autres prophéties, et en particulier celles qui regardent le second avènement de Jésus-Christ, la résurrection et le jugement général auront aussi leur accomplissement. Enfin, pour répondre aux calomnies que l’on publiait sur les assemblées chrétiennes, il expose en détail tout ce qui s’y faisait ; et nous voyons avec consolation une parfaite conformité entre ce que rapporte saint Justin, et ce qui se pratique parmi nous. Il finit par ces mots : « Si cette doctrine vous paraît raisonnable, faites-en l’estime qu’elle mérite ; si, au contraire, elle ne vous plaît pas, ne l’embrassez point ; mais ne condamnez pas pour cela seul à la mort des gens qui n’ont fait aucun mal. » Saint Justin eut dans la suite le bonheur de sceller de son sang le témoignage public qu’il avait rendu à la religion chrétienne.

## Quatrième persécution sous Marc-Aurèle. An 166.

Alors l’Église encore naissante était répandue par toute la terre : elle remplissait non seulement l’orient où elle avait commencé, c’est-à-dire, la Palestine, la Syrie, l’Égypte, l’Asie mineure et la Grèce, mais encore dans l’occident, outre l’Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d’Espagne, l’Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne. Elle s’étendait dans les endroits impénétrables aux armes romaines, et encore hors de l’empire, dans l’Arménie, la Perse, les Indes, chez les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétules et jusqu’aux îles les plus inconnues : tout était plein de Chrétiens. Le sang de ses martyrs la rendait féconde. L’empereur Marc-Aurèle, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeait le christianisme, se montra cruel à l’égard de ceux qui le professaient. Il paraît que la persécution fut très violente, par le grand nombre de ceux qui souffrirent alors le martyre. Elle commença en Asie, et les premières violences s’exercèrent à Smyrne. On y amena plusieurs Chrétiens du voisinage pour les tourmenter. Ils furent conduits au tribunal du gouverneur de l’Asie, qui résidait dans cette ville. Après qu’ils eurent confessé généreusement Jésus-Christ, on leur fit endurer toutes sortes de tortures, dont le détail est rapporté dans la belle lettre que les fidèles de Smyrne, témoins de leur martyre, écrivirent aux autres Églises à cette occasion. « Ces saints martyrs, est-il dit dans cette lettre, ont été tellement déchirés à coups de fouet, qu’on leur voyait les veines, les artères et même les entrailles. Au milieu de ce cruel tourment ils demeuraient fermes, inébranlables, et tandis que les spectateurs étaient attendris jusqu’aux larmes, ces généreux soldats de Jésus-Christ ne jetaient pas le moindre cri, ni le moindre soupir. Ils voyaient sans pâlir leur sang couler par mille ouvertures : ils regardaient d’un œil tranquille leurs entrailles palpitantes : ils se présentaient aux supplices avec un air gai ; ils souffraient en silence, et leur bouche fermée à la plainte ne s’ouvrait que pour bénir le Seigneur. » C’est qu’ils n’étaient plus alors dans leurs corps, ou plutôt c’est qu’ils étaient attentifs à la voix de Jésus-Christ, qui était en eux, et qui parlait à leur cœur ; la joie de sa présence leur faisait mépriser tous les tourments ; ils se trouvaient heureux d’éviter des supplices éternels par une douleur de quelques moments, et le feu qu’ils enduraient leur paraissait un rafraîchissement, en comparaison de ces feux, qui ne s’éteindront jamais : c’est qu’ils avaient les yeux du cœur attachés sur les biens ineffables que Dieu réserve à ceux qui persévèrent, biens que l’œil n’a point vus, que l’oreille n’a point entendus, que le cœur humain n’a jamais compris, mais que Dieu leur découvrait, parce qu’ils n’étaient plus des hommes, mais des anges. Ceux qui ont été condamnés aux bêtes, ont souffert les incommodités d’une longue prison, en attendant le jour destiné à leur couronne. On les étendait nus et sanglants sur des écailles et des pierres pointues : on s’efforçait par mille autres sortes de tortures d’abattre leur courage ; et de les faire renoncer à Jésus-Christ. Car il n’y a rien que l’Enfer n’ait inventé contre eux ; mais par la grâce de Dieu il n’a pu les vaincre, Un jeune homme, nommé Germanique, fortifiait les autres par son exemple. Avant qu’on l’exposât aux bêtes, le proconsul, par un sentiment d’humanité, l’exhortait à avoir pitié de lui-même ; mais le saint martyr lui répondit avec fermeté qu’il aimerait mieux perdre la vie mille fois, que de la conserver au prix de son innocence. Puis s’avançant hardiment vers un lion qui venait à lui, et cherchant la mort dans les griffes et les dents meurtrières de cet animal, il se hâta d’y laisser la dépouille sanglante de son corps, et de sortir d’un monde, où l’on ne respirait que l’impiété et le crime. Cette action héroïque donna du dépit au peuple, et l’on entendit mille voix confuses, qui faisaient retentir l’amphithéâtre de ces paroles : « Qu’on punisse les impies, qu’on amène l’évêque Polycarpe. »

## Saint Polycarpe l’évêque de Smyrne est arrêté et amené au proconsul.

On cherchait partout saint Polycarpe, pour le faire mourir, et les perquisitions devinrent plus rigoureuses depuis que le peuple irrité de la constance des martyrs eût demandé à grands cris qu’on le livrât à sa fureur. Le saint évêque n’en fut point troublé ; il voulait demeurer dans la ville ; mais il céda aux prières des fidèles, et il se retira dans une maison, qui n’en était pas éloignée. Quelques jours après comme on continuait de le chercher, il passa dans une autre maison de la campagne. Il venait d’en sortir, lorsque ceux qui le cherchaient y entrèrent. Ne l’ayant pas trouvé, ils prirent deux jeunes hommes, dont l’un cédant aux tourments découvrit la nouvelle retraite du saint évêque. Les archers qui étaient armés, comme pour prendre un voleur, y arrivèrent un vendredi au commencement de la nuit. Saint Polycarpe était alors couché dans une chambre haute. Il aurait pu se sauver, mais il ne le voulut pas, et il dit : « La volonté de Dieu soit faite. » Il descendit donc, et vint parler aux archers, qui voyant son grand âge et sa fermeté, ne purent s’empêcher de dire : « Fallait-il se presser tant pour prendre ce bon vieillard ? » Ils étaient fâchés d’avoir été chargés d’une commission si odieuse ; mais ils auraient été encore plus fâchés de manquer l’occasion d’une fortune que ces sortes d’expéditions assuraient ordinairement. Saint Polycarpe leur fit donner un grand souper, et ayant obtenu quelque temps pour faire sa prière, il se tint debout pendant deux heures, et pria pour toute l’Église, les yeux élevés au ciel : il le fit avec tant de ferveur que tous les assistants, même ses ennemis, en étaient pleins d’admiration. Quand il fut temps de partir, on le mit sur un âne pour aller à la ville. À son arrivée, il fut aussitôt conduit à l’amphithéâtre, où le peuple était assemblé. On le présenta au proconsul, qui l’exhorta à obéir aux ordres de l’empereur, afin de sauver sa vie. « Épargnez votre vieillesse, lui dit ce magistrat : croyez-vous pouvoir soutenir des tourments, dont la vue seule fait trembler la jeunesse la plus hardie ? » Mais le saint évêque se montra aussi peu sensible à ses menaces, qu’à la fausse pitié qu’il lui témoignait. Le proconsul le pressait, en disant : « Maudis le Christ, et je te laisserai aller. » Polycarpe répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m’a jamais fait de mal : comment pourrais-je blasphémer contre mon roi, qui m’a sauvé ? » Le proconsul continua et dit : « Jure par la fortune des césars. — Vous vous donnez une peine inutile, répondit le saint évêque ; comme si vous ignoriez qui je suis : je vous le déclare donc hautement : je suis chrétien. Si vous voulez savoir quelle est la doctrine des Chrétiens, je vous la ferai connaître. » Le proconsul le menaça de l’exposer aux bêtes. « Il m’est avantageux, dit le saint évêque, d’arriver par les souffrances à la parfaite justice. — Puisque vous ne craignez point les bêtes, ajouta le proconsul, je vous ferai brûler vif. » Le saint évêque répondit : « Vous me menacez d’un feu qui s’éteint en un moment, parce que vous ne connaissez pas le feu éternel, qui est réservé aux impies ; mais que tardez-vous ? faites de moi ce qu’il vous plaira. » En parlant ainsi, il paraissait plein de confiance et de joie : la grâce répandue sur son visage étonnait le proconsul. Alors le peuple furieux s’écria : « Qu’on le livre aux bêtes ; c’est le père des Chrétiens, c’est l’ennemi de nos dieux. » Mais comme le temps des jeux publics était fini, le proconsul condamna le saint évêque à être brûlé vif.

## Martyre de saint Polycarpe. An. 166.

Dès que la sentence eût été prononcée, tout le peuple courut en foule chercher du bois pour construire le bûcher. Alors le saint martyr ôta sa ceinture, se dépouilla de ses habits, et semblable à une victime choisie dans tout le troupeau, il monta sur le bûcher comme sur un autel, pour y être immolé. On se disposait à l’attacher selon l’usage avec des chaînes de fer ; mais il dit aux bourreaux : « Laissez-moi ainsi : celui qui me donne la force de souffrir le feu, me fera demeurer ferme sur le bûcher, sans qu’il soit besoin de vos chaînes. » On se contenta donc de lui lier les mains derrière le dos. Alors élevant les yeux aux ciel le saint martyr fit cette prière : « Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ votre Fils bien-aimé, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître, je vous remercie de ce que vous m’avez fait arriver à ce jour heureux, où je dois entrer dans la société de vos martyrs, et participer au calice de votre Fils, pour ressusciter à la vie éternelle : que je sois aujourd’hui admis en votre présence, comme une victime agréable. Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie par le pontife éternel Jésus-Christ votre Fils, avec qui gloire soit rendue à vous et au Saint-Esprit maintenant et dans tous les siècles. Amen. » Quand il eut achevé sa prière, on alluma le bûcher, et il s’en éleva aussitôt une grande flamme, qui par un miracle frappant ne toucha point au corps du saint martyr, mais qui l’environna en forme de voûte. Il était au milieu du bûcher comme de l’or dans le creuset, et il exhalait une odeur aussi agréable que celle des plus excellents parfums. Les Païens voyant que le corps ne brûlait point, le firent percer d’un coup d’épée, et le sang jaillit avec tant d’abondance qu’il éteignit le feu. Cette histoire du martyre de saint Polycarpe fut écrite par ceux qui en avaient été les témoins. Ils ajoutent que les Païens ne permirent point qu’on enlevât le corps, mais le firent consumer, de peur que les Chrétiens ne quittassent le crucifié, disaient-ils, pour adorer celui-ci. À quoi ceux qui ont écrit cette histoire répondent : « Ne savent-ils pas que nous ne pourrons jamais quitter Jésus-Christ, qui a souffert pour le salut de tous, ni en honorer un autre ? Car nous l’adorons, parce qu’il est le Fils de Dieu, et nous, ne regardons les martyrs que comme ses disciples et ses imitateurs, et nous les révérons avec justice à cause de la fidélité qu’ils ont gardée à leur roi et à leur maître. » Ils finirent ainsi la relation : « Nous retirâmes du feu ses ossements plus précieux que des pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable, où nous espérons nous assembler tous les ans pour célébrer avec joie la fête du saint martyr, afin que ceux qui viendront dans la suite soient excités à se préparer au même combat. » On voit, par ces derniers mots, que dès les premiers siècles l’Église catholique a honoré les saints, comme étant les serviteurs et les amis de Dieu, et qu’elle a de tout temps regardé avec une religieuse vénération leurs reliques ou les restes de leurs corps, comme ayant été les victimes de Dieu par le martyre ou par la pénitence, comme les membres vivants de Jésus-Christ, et les temples du Saint-Esprit Cette pratique est donc autorisée par la tradition de tous les siècles, et par conséquent appuyée sur les fondements même de la religion.

## Légion fulminante. An. 174.

L’empereur Marc-Aurèle fit cesser cette persécution à l’occasion d’une faveur signalée, qu’il reçut du ciel par l’entremise des soldats chrétiens, qui servaient dans son armée ; car les camps ainsi que les villes et les campagnes étaient déjà remplis de Chrétiens, Dieu se servait des soldats romains, comme de missionnaires pour porter la religion dans les pays les plus éloignés, où ils étaient envoyés pour le service de l’État, et il faisait de temps en temps des miracles en leur faveur. Celui qu’il accorda aux prières de la légion fulminante eut un grand éclat. L’empereur faisait la guerre aux Sarmates et à d’autres peuples de la Germanie : l’armée romaine se trouva engagée dans les montagnes arides de la Bohême, et enveloppée par les peuples barbares, qui étaient supérieurs en nombre. C’était au fort de l’été durant une chaleur excessive et il n’y avait point d’eau en cet endroit. Les Romains couraient risque de périr par la soif. Dans cette extrémité ceux qui étaient chrétiens se mirent à genoux, et adressèrent à Dieu de ferventes prières, à la vue de l’ennemi, qui s’en moquait : mais tout-à-coup le ciel se couvrit de nuages, et une pluie abondante tomba du côté des Romains. D’abord ils levaient la tête, et recevaient l’eau dans la bouche, tant la soif les pressait ; ensuite ils emplirent leurs casques, et burent abondamment eux et leurs chevaux. Les Barbares crurent ce moment favorable pour les attaquer, et pendant qu’ils les voyaient occupés à satisfaire une soif ardente, ils se préparaient à fondre sur eux. Mais le ciel s’armant pour les Romains fit tomber sur leurs ennemis une grêle épouvantable, mêlée de foudre, qui écrasait leurs bataillons, tandis que les troupes de Marc-Aurèle, étaient arrosées d’une pluie douce et bienfaisante. Ce prodige rendit les Romains vainqueurs. Les Barbares jetèrent leurs armes, vinrent chercher un asile au milieu de leurs ennemis, pour se mettre à l’abri des foudres, qui désolaient leur camp. Tout le monde regarda cet événement comme miraculeux. Les troupes chrétiennes, qui avaient obtenu cette faveur du ciel furent nommées la légion fulminante, ou incorporées à celle qui portait déjà ce nom. L’empereur écrivit lui-même au sénat à ce sujet. L’historien Eusèbe rapporte que Marc-Aurèle disait dans cette lettre que son armée près de périr avait été sauvée par les prières des Chrétiens. Prenant à leur égard des dispositions plus favorables, l’empereur ordonna de les traiter avec moins de rigueur, et défendit de les rechercher à cause de leur religion. Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, on éleva à Rome un monument durable, et l’on y voit encore aujourd’hui la représentation de cet événement sur les bas-reliefs de la colonne antonienne, érigée en ce temps-là. Les Romains y paraissent les armes à la main contre les Barbares, que l’on voit étendus par terre avec leurs chevaux, et sur eux tombe une pluie mêlée d’éclairs et de foudres, qui semblent les terrasser. À cette occasion l’armée donna à Marc-Aurèle le titre d’Imperator pour la septième fois. Quoiqu’il n’eût pas coutume de le recevoir avant que le sénat l’eut ordonné, il l’accepta alors comme venant du ciel.

## Persécution dans les Gaules. An 177.

Trois ans après le miracle de la légion fulminante, la persécution se ralluma sous le nom et l’autorité de Marc-Aurèle soit qu’on lui eût persuadé dans la suite qu’il était redevable, de ce prodige à ses dieux, soit par la fureur aveugle des peuples, ou par la haine des officiers romains, qui faisaient revivre, quand ils voulaient, les anciens édits. Cette nouvelle tempête éclata surtout à Lyon. On croit que la foi y avait été portée par les disciples des apôtres, et que saint Trophyme, premier évêque d’Arles, y avait été envoyé par saint Pierre. De là le don la foi se communiqua aux provinces voisines. Les progrès rapides de l’Évangile dans cette contrée excitèrent la rage des idolâtres. On commença par rendre les Chrétiens odieux, en leur imputant les plus grands crimes ; on leur interdit l’entrée des marchés et des édifices publics. Ces vexations étaient accompagnées de toutes sortes d’outrages : on les insultait partout où ils paraissaient ; on les frappait ; on leur jetait des pierres : enfin on les traduisit devant les magistrats. Le détail de cette persécution se trouve dans une lettre intéressante que les fidèles de Lyon écrivirent à ceux d’Asie. « Ceux d’entre nous, disent-ils, qui furent interrogés sur la religion, la confessèrent avec courage, et on les resserra étroitement jusqu’à l’arrivée du président, que l’on attendait. Quelques jours après, le président étant venu à Lyon, les fit amener à son tribunal, et ce juge passionné les traita avec tant de dureté, qu’un jeune homme nommé Épagathe qui se trouva présent, ne put s’empêcher de témoigner son indignation. Il était chrétien, et brûlait d’un ardent amour pour Dieu, et d’une charité toute sainte pour le prochain. Ses mœurs étaient pures, et sa vie austère, quoiqu’il fut encore dans l’âge des passions. Il marchait dans la voie du Seigneur, et accomplissait ses préceptes, toujours prêt à servir Dieu, l’Église et le prochain, toujours animé du zèle de la gloire de son Maître, toujours rempli de ferveur pour le salut de ses frères. Il demanda donc qu’il lui fût permis de dire un mot pour défendre l’innocence des Chrétiens, s’offrant de montrer que l’accusation d’impiété et d’irréligion dont on les chargeait, n’était qu’une pure calomnie mais il s’éleva à l’instant contre lui mille voix autour du tribunal. Le juge, de son côté, piqué de la demande qu’il avait faite, de parler en faveur des accusés, lui demanda s’il était chrétien : Épagathe le confessa à haute voix, et à l’heure même il fut mis au rang des martyrs. Le juge lui dona par raillerie le nom glorieux d’avocat des Chrétiens, faisant sans y penser son éloge en un seul mot. Son exemple anima les autres Chrétiens, qui se déclarèrent hautement pour tels, et qui firent, avec une joie qui éclatait sur leur visage et dans le son de leur voix, la confession publique des martyrs. Cependant on avait donné ordre de se saisir du bienheureux Pothin, évêque de Lyon, qui, dans un corps cassé de vieillesse, faisait paraître les sentiments d’une âme jeune et vigoureuse. Il était porté par des soldats, qui le mirent au pied du tribunal. Le peuple le suivit en le chargeant d’opprobres. Le saint vieillard rendit alors un illustre témoignage à la divinité de son Maître ; car le président lui ayant demandé quel était le Dieu des Chrétiens, « Vous le connaîtrez, lui répondit le saint évêque, si vous en êtes digne. » Aussitôt il fut arraché de ce lieu, traîné avec violence, et accablé de coups : ceux qui étaient près du saint vieillard le frappaient des pieds et des mains ; ceux qui en étaient plus éloignés lui jetaient tout ce qu’ils pouvaient rencontrer, sans respect pour son âge. Tous auraient cru commettre une grande impiété, s’ils eussent manqué à insulter l’ennemi de leurs dieux. On le tira à demi-mort des mains de ces furieux, et on le jeta dans une prison, où il expira deux jours après.

## Tourments qu’on fait souffrir aux saints martyrs.

La fureur du magistrat et du peuple s’attacha ensuite à la personne de Sanctus, diacre de l’Église de Lyon, de Matúrus, qui n’était encore que néophyte, d’Attalus, et d’une fille nommée Blandine, qui était esclave. La délicatesse extrême de Blandine faisait craindre qu’elle n’eût pas même la hardiesse de confesser ; mais cette généreuse fille étonna tous les assistants, et lassa les bourreaux, qui, l’un après l’autre, la tourmentèrent depuis le matin jusqu’au soir. Après avoir épuisé sur son corps tout ce que la cruauté peut suggérer de tortures différentes, ils se virent contraints de céder, et de s’avouer vaincus par une fille. Ils ne pouvaient concevoir comment elle respirait encore ; un seul des tourments qu’elle avait endurés étant plus que suffisant pour la faire mourir ; mais cette admirable fille reprenait de nouvelles forces, lorsqu’on changeait de supplice. Le témoignage qu’elle rendait à Jésus-Christ semblait la renouveler : son rafraîchissement et son repos était de dire : « Je suis chrétienne ; il ne se fait point de mal parmi nous. » Le diacre Sanctus souffrit aussi des tourments incroyables. Les Païens espéraient lui faire proférer quelque parole indigne de lui ; mais il eut assez de constance pour ne pas même dire son nom, ni sa patrie, ni sa condition. À toutes les questions qu’on lui fit, il ne répondit que ces mots : « Je suis chrétien. » Sa fermeté irrita le président et les exécuteurs : après les tortures ordinaires, on fit rougir au feu des lames de cuivre, et on les lui appliqua aux endroits du corps les plus délicats et les plus sensibles. Le saint martyr sentit brûler sa chair sans faire le moindre mouvement, sans laisser échapper le moindre signe de douleur. Les bourreaux le quittèrent quand tout son corps ne fut plus qu’une plaie. À peine pouvait-on y reconnaître quelques traces de la forme humaine : tous les membres en étaient rétrécis ou mutilés, ou ils n’occupaient plus leur place naturelle ; mais ce corps, tout défiguré qu’il était, devenait un objet d’admiration : il était animé par Jésus-Christ, qui y opérait des merveilles dignes de sa toute-puissance, et qui faisait servir ces restes informes à confondre le tyran, à vaincre le démon, et à détruire son pouvoir. On voyait sensiblement que l’amour de Dieu, quand il est vif et parfait, chasse toute crainte et ôte le sentiment de la douleur. Les bourreaux altérés de sang, ayant repris le saint martyr pour le tourmenter de nouveau, se flattèrent d’abattre sa confiance, en rouvrant ses plaies encore enflammées ; ils y remirent le fer et le feu, lorsqu’elles étaient dans un état où l’on aurait peine à souffrir la main la plus légère, mais ils furent trompés dans leur attente : par un effet manifeste de la divine puissance, les nouvelles tortures servirent de remèdes aux plaies que les premières avaient faites, et le corps du saint martyr se trouva entièrement guéri. Tous ces divers tourments ayant été inutiles, on jeta les saints martyrs dans un cachot affreux : on leur mit les pieds dans des entraves : c’était une machine de bois qui tenait les jambes des martyrs écartées avec un violent effort. En cet état, le plus horrible qu’on puisse imaginer, les bourreaux, furieux de s’être vus si souvent vaincus par des gens à demi-morts, rassemblaient contre eux tout ce que l’art de tourmenter les hommes leur avait appris. Ce dernier tourment fut si terrible, que plusieurs en moururent. Dieu le permit ainsi pour sa gloire ; mais il conserva les autres ; il rendit la santé à leur corps, et augmenta la force de leur âme pour de nouveaux combats. Quoiqu’ils fussent privés de tout secours humain, ils furent tellement fortifiés, qu’ils consolèrent et encouragèrent ceux qui étaient présents.

## Humilité des saints martyrs.

Ce qui rendait ces saints martyrs encore plus admirables, c’était leur profonde humilité au milieu des vertus héroïques qui brillaient en eux. Quoiqu’ils eussent confessé plusieurs fois Jésus-Christ, qu’ils eussent enduré avec constance d’horribles tourments, et qu’ils portassent sur leurs corps les marques glorieuses de leurs victoires, ils ne croyaient pas encore mériter le nom de martyrs, et ils ne pouvaient souffrir qu’on leur donnât ce titre. « Quand il nous échappait, disent les auteurs de la relation, de les nommer ainsi dans les entretiens, ou quand ils recevaient des lettres qui portaient cette inscription, ils en étaient sensiblement affligés, et ils ne pouvaient s’empêcher de nous en faire de douces, mais sincères réprimandes. “Ce nom glorieux, nous disaient-ils, ne convient qu’à ceux qui ont achevé leur course, et que Jésus-Christ a pris dans le moment de leur confession, et non pas à de viles créatures comme nous.” Puis nous serrant les mains, et les arrosant de leurs larmes, ils nous conjuraient de leur obtenir par nos prières la grâce de terminer heureusement leurs travaux. » Ils possédaient cependant toutes les vertus des martyrs. Leur douceur, leur patience, et surtout le généreux courage qui les élevait au-dessus de la crainte, les rendaient dignes de ce nom qu’ils refusaient. La charité ne régnait pas moins dans leur cœur, que l’humilité sur leur esprit : ils mettaient toute leur étude et toute leur application à imiter la charité de Jésus-Christ, et à former leurs sentiments sur ceux de ce divin Sauveur, qui a aimé les hommes jusqu’à mourir pour eux : ils pardonnaient comme lui à leurs ennemis, et ils adressaient à Dieu de ferventes prières en faveur de ceux qui les persécutaient. Ils ne condamnaient personne, ils avaient de l’indulgence pour tout le monde, et particulièrement à l’égard des pécheurs, qui recouraient à la pénitence. Quelques-uns, par la crainte des tourments, avaient succombé dans le premier interrogatoire, et néanmoins on les avait mis dans la même prison où étaient les saints martyrs : on ne vit point ceux-ci agir envers ces Chrétiens lâches avec un zèle amer, mais leur donnant la main pour les aider à se relever, ils leur témoignaient les sentiments d’une mère tendre et compatissante, et par des torrents de larmes qu’ils répandaient en la présence du Seigneur, ils obtinrent de sa miséricorde infinie la réconciliation de leurs frères. En effet, ceux qui étaient tombés reconnurent leur faute, et la réparèrent ensuite par une confession généreuse. Leur retour ne fut pas moins glorieux à Jésus-Christ que sensible aux Païens. Car dans l’interrogatoire qu’ils subirent une seconde fois, mais à part, et seulement pour la forme, comme devant être renvoyés aussitôt, le juge fut fort surpris de les entendre confesser Jésus-Christ. Ils furent aussi affermis dans leur résolution par un Chrétien fervent, nommé Alexandre, médecin de profession, qui s’était approché du tribunal, et qui par des signes redoublés les exhortait à demeurer fermes dans la foi. Le peuple s’en aperçut, et furieux de voir ceux qui avaient renoncé la foi y revenir, et la confesser hardiment, il tourna sa rage contre Alexandre, et le dénonça au président. Ce magistrat lui demanda qui il était. Alexandre répondit qu’il était chrétien. Sur cette réponse il fut mis au rang des martyrs, et ayant été condamné aux bêtes, il reçut la même couronne.

## Dernier combat des martyrs.

Après qu’on eut laissé les saints martyrs dans la prison pendant quelques jours, on les en fit sortir pour exécuter la sentence qui les condamnait à divers genres de mort. Matúrus, Sanctus, Blandine et Attale furent destinés pour l’amphithéâtre, et l’on choisit un jour où l’on donnait un spectacle au peuple. Après qu’ils eurent passé de nouveau par les tortures qui servaient de prélude au supplice, on les exposa aux bêtes, qui ne parurent point assez furieuses. Alors le peuple demanda qu’on fît asseoir Matúrus et Sanctus dans une chaise de fer rougie au feu. Comme l’on vit qu’après ces divers tourments, ils respiraient encore, on fut obligé de terminer leurs souffrances par un coup d’épée qu’on leur donna dans la gorge. Blandine avait été attachée à un poteau, les bras étendus, et la vue de la sainte qui représentait le Sauveur en croix, soutenait le courage des martyrs. Comme les bêtes n’avaient osé la toucher, on la réserva pour un autre jour ; mais le peuple irrité demanda Attale, qui était fort connu. On lui fit faire le tour de l’amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau où étaient ces mots, Attale, chrétien. Les Païens frémissaient contre lui, et ne cessaient de demander sa mort ; mais le président ayant appris qu’il était citoyen romain, le renvoya en prison avec les autres martyrs, en attendant la réponse de l’empereur, à qui il écrivit à ce sujet. L’empereur répondit qu’il fallait faire mourir tous ceux qui persisteraient à confesser Jésus-Christ, et mettre en liberté ceux qui renonceraient. Alors le président, assis sur son tribunal, se fit amener les prisonniers, et les interrogea de nouveau. Ils persévérèrent tous dans leur confession, et la sentence fut prononcée. Le lendemain, le médecin Alexandre fut conduit dans l’amphithéâtre avec Attale, que le juge, pour faire plaisir au peuple, avait condamné au même supplice, malgré sa qualité de citoyen romain, l’un et l’autre, après avoir enduré tous les tourments ordinaires, furent égorgés. Enfin, le dernier jour des spectacles, Blandine fut amenée avec un jeune chrétien, nommé Pónticus, âgé de quinze ans. On les appliqua à toutes sortes de tortures, sans avoir égard ni à l’âge de l’un, ni au sexe de l’autre. Ils demeurèrent fermes dans la foi, et ils allèrent à la mort avec plus de joie qu’on n’a coutume d’aller au festin. Le jeune homme consomma le premier son sacrifice, et Blandine resta seule dans l’arène. Elle fut enfermée dans un filet, et exposée à un taureau furieux, qui la secoua longtemps ; mais l’espérance d’une vie éternelle, et son amour pour Dieu la rendaient insensible. Enfin, comme une victime pure et obéissante, elle tendit la gorge au couteau qui l’immola au Dieu qu’elle adorait. De l’aveu des Païens mêmes, jamais femme n’avait souffert des tourments si cruels ni si multipliés. Leur haine n’était point encore assouvie ; elle s’exerça sur les cadavres même. Ces hommes, qui avaient perdu tout sentiment d’humanité, donnèrent aux chiens les corps des saints martyrs ; ensuite ramassant tous les restes épars, ils les brûlèrent, et en jetèrent les cendres dans le Rhône. Toutes ces précautions furent inutiles contre la puissance du Seigneur. On connut depuis par révélation l’endroit où leurs cendres étaient rassemblées. Elles furent recueillies avec respect, et mises sous l’autel de l’église, qui fut bâtie en l’honneur des saints apôtres, et qui est aujourd’hui nommée de saint Nizier. Ces saints martyrs étaient au nombre de quarante-huit, et leurs noms ont été conservés.

## Martyre de saint Épipode et de saint Alexandre.

Le sang de tant de martyrs n’avait point éteint le feu de la persécution. Un grand nombre d’autres souffrirent alors dans les Gaules. La ville de Lyon eut encore la gloire de donner à l’Église deux héros, Épipode et Alexandre. C’était deux jeunes hommes d’une naissance distinguée. Une tendre amitié les avait unis, et la piété en avait serré les nœuds. Ayant été dénoncés au président, ils sortirent de la ville, et se réfugièrent dans la cabane d’une pauvre veuve, où ils furent quelque temps en sûreté ; mais comme on faisait d’exactes recherches, ils furent découverts, et mis en prison. Trois jours après, on les fit comparaître, les mains liées derrière le dos, devant le tribunal du président. Ce juge leur demanda comment ils s’appelaient, et quelle religion ils professaient. Ils dirent leur nom, et déclarèrent hautement qu’ils étaient chrétiens. Aussitôt il s’éleva des clameurs contre eux, et le juge en furie s’écria : « Quoi ! on ose encore violer les édits de nos princes ! À quoi ont donc servi les tourments que nous avons fait souffrir aux autres ? » Aussitôt, de peur qu’ils ne s’encourageassent l’un l’autre, on les sépara. Alexandre, qui était plus âgé, fut reconduit en prison : et l’on appliqua à la torture Épipode, qui paraissait plus faible ; mais avant de le tourmenter, le juge, qui espérait le gagner par des discours flatteurs, lui dit : « Il ne faut pas vous obstiner à périr : nous adorons des dieux immortels, que tous les peuples de la terre et les empereurs adorent avec nous : nous honorons ces dieux par la joie, par les festins et par les jeux. Vous autres vous adorez un homme crucifié, à qui l’on ne peut plaire qu’en renonçant à tous ces plaisirs. Quittez l’austérité pour jouir des douceurs de la vie, qui conviennent si fort à votre âge. » Épipode répondit : « Votre cruelle compassion ne me touche point : vous ne savez pas que Jésus-Christ, après avoir été crucifié, est ressuscité, et qu’étant par un mystère ineffable Dieu et homme, il ouvre à ses serviteurs l’entrée du royaume céleste : mais pour vous parler des choses qui soient plus à votre portée, ignorez-vous que l’homme est composé de deux substances, de l’âme et du corps ? Chez nous l’âme commande, et le corps obéit. Les voluptés auxquelles vous vous livrez en l’honneur de vos dieux, flattent à la vérité les sens, mais elles tuent les âmes. Nous faisons la guerre au corps, mais c’est pour faire vivre l’âme, et lui conserver son empire. Pour vous, après que vous avez cherché à le satisfaire, comme les bêtes, vous ne trouvez qu’une triste mort, au lieu que quand vous nous faites périr, nous entrons dans une vie éternelle. » Le juge, irrité de cette réponse, le fit frapper sur la bouche à coups de poing, puis étendre sur le chevalet, et deux bourreaux vinrent des deux côtés lui déchirer les flancs avec des ongles de fer : mais la cruauté du juge était trop lente au gré du peuple furieux : il demanda à grands cris qu’on lui abandonnât le saint martyr pour le mettre en pièces. Le président, qui craignit qu’on ne perdit le respect dû à sa dignité, donna ordre qu’on lui coupât la tête. Après un jour d’intervalle, le président, qui voulait satisfaire sa rage et celle du peuple par les supplices qu’il réservait à Alexandre, le fit comparaître devant son tribunal, et lui dit : « Vous pouvez encore profiter de l’exemple des autres : nous avons fait si bonne guerre aux chrétiens, que vous êtes, je pense, le seul qui nous reste. » Alexandre répondit : « Je rends grâces à Dieu, de ce qu’en me rappelant les triomphes des martyrs, vous m’animez par leur exemple : au reste, vous vous trompez ; le nom chrétien ne peut périr. Je suis chrétien, et je le serai toujours. » Le président le fit étendre sur le chevalet, les jambes fort écartées, et frapper par trois bourreaux, qui se relevaient tour-à-tour. Pendant ce tourment, le saint martyr invoquait avec ardeur le secours du ciel, et il en reçut tant de force, que les bourreaux se lassèrent plutôt de frapper, qu’il ne se lassa de souffrir. Enfin, le juge le voyant inébranlable, le condamna à mourir en croix.

## Martyre de saint Symphorien.

Dans la même persécution, la ville d’Autun offrit un spectacle aussi édifiant dans la personne de saint Symphorien, jeune homme d’une famille distinguée. Un jour qu’on célébrait avec pompe une fête de Cybèle, (déesse du paganisme,) Symphorien témoigna l’horreur qu’il avait de ce culte impie. On l’arrêta, et on le conduisit au gouverneur, qui était alors à Autun, pour rechercher les Chrétiens. Celui-ci monté sur son tribunal, lui dit : « Comment donc avez-vous pu échapper jusqu’ici à mes recherches, car je crois avoir purgé cette ville de ceux qu’on appelle chrétiens ? Dites-moi, pourquoi avez-vous refusé d’adorer la grande Cybèle ? » Symphorien répondit : « Je suis chrétien je n’adore qu’un seul Dieu, qui règne dans le ciel ; pour l’image du démon, non seulement je ne l’adore pas, mais, si vous me le permettez, je la mettrai en poudre. — C’est apparemment votre naissance, dit le juge, qui vous inspire cette hardiesse impie ; mais connaissez-vous les ordonnances de l’empereur ? » Puis il fit lire l’édit qui ordonnait de faire mourir quiconque refuserait de sacrifier aux dieux. « Qu’avez-vous à répondre, ajouta le juge ? Pouvons-nous aller contre les ordres du prince ? — Cette idole, répondit Symphorien, est une invention du démon, qui s’en sert pour perdre les hommes ; un Chrétien qui se livre au crime, tombera dans l’abîme : notre Dieu a des châtiments pour le péché, comme il a des récompenses pour la vertu. Je n’arriverai au port de la bienheureuse éternité qu’en persévérant dans la confession de son saint nom. » Sur cette réponse, le juge le fit battre de verges, et l’envoya en prison ; il l’en fit tirer quelques jours après, et lui offrit une gratification prise sur le trésor public, avec une charge dans la milice, s’il voulait adorer la statue. « Un juge, lui dit Symphorien, ne doit pas perdre le temps en discours inutiles, ni tendre des pièges à l’innocence. Je ne crains pas la mort : nous devons rendre notre vie à celui qui en est l’auteur pourquoi n’offririons-nous pas à Jésus-Christ, comme un don, ce que nous devons un jour lui payer comme une dette ? Vos faveurs ne sont qu’un poison caché sous une amorce perfide : le temps emporte vos biens, comme un torrent rapide ; il n’y a que notre Dieu qui puisse nous accorder une félicité constante et inaltérable. L’antiquité la plus reculée, n’a pas vu le commencement de sa gloire et la suite des siècles futurs n’en verra point la fin. — Vous lassez ma patience, reprit vivement le juge : si vous ne sacrifiez à Cybèle, je vous condamnerai aujourd’hui à la mort, après vous avoir fait souffrir d’horribles tourments. » Symphorien dit : « Je ne crains que le Dieu tout-puissant qui m’a créé, et je ne sers que lui seul : mon corps est en votre pouvoir, et non pas mon âme. » Alors le juge en fureur prononça la sentence en ces termes : « Que le sacrilège Symphorien meure par le glaive pour venger les dieux et les lois. » Comme on le conduisait au lieu du supplice, sa mère accourut, non pour l’attendrir par ses larmes, mais pour l’affermir et l’animer par ses exhortations elle lui criait du haut des murailles : « Mon fils Symphorien, mon cher fils, souvenez-vous du Dieu vivant ; montrez votre courage, mon fils : on ne doit pas craindre une mort qui conduit sûrement à la vie. Pour ne pas regretter la terre, levez vos regards vers le ciel, et méprisez des tourments qui ne durent que quelques instants : si vous avez de la constance, ils vont être changés en une félicité éternelle. » La foi qui fit triompher cette généreuse mère de la tendresse qu’inspire la nature, n’est pas moins admirable que celle qui fit triompher le fils des horreurs de la mort.

## Apologétique de Tertullien.

Les lumières concouraient avec les souffrances au triomphe du christianisme, et l’Église n’était pas moins vengée par les écrits solides de ses défenseurs, qu’honorée par le courage invincible de ses martyrs. Tertullien, prêtre de Carthage, publia alors, en faveur de la religion chrétienne, un ouvrage, qu’il intitula Apologétique, et qui porta un coup mortel au paganisme, D’abord il se plaint de ce que l’on condamnait les Chrétiens sans vouloir les entendre. « Les Chrétiens, dit-il, sont les seuls à qui l’on ôte la liberté de se défendre devant leurs juges, et de les informer de ce qu’ils doivent savoir pour prononcer avec justice. » Il fait voir que les lois qui condamnent la religion chrétienne, sont manifestement injustes ; qu’elles ont été portées par de méchants princes, dont les Païens eux-mêmes détestaient la mémoire et les actions. Il répond au reproche qu’on faisait aux chrétiens de ne point adorer les dieux de l’empire. Après avoir exposé l’origine des divinités païennes, l’absurdité de leur culte, l’indécence de leurs cérémonies, il conclut que ces dieux sont indignes du culte suprême, que ce sont des démons qui trompent les hommes. « Que l’on amène ici, dit-il, quelqu’un de ceux que l’on croit agités de quelque divinité, et qui rendent des oracles : le premier venu des Chrétiens, en lui commandant de parler, le forcera d’avouer qu’il est véritablement un démon, et qu’ailleurs il se fait adorer comme un Dieu : s’il ne le confesse pas, n’osant mentir à un Chrétien, je consens que ce chrétien soit mis à mort. » Il fallait que le don de chasser les démons fût encore bien commun dans l’Église, pour que Tertullien osât faire publiquement un tel défi. Il justifie ensuite les Chrétiens de l’accusation d’impiété, en assignant le véritable objet de leur culte. « Le Dieu des Chrétiens, dit-il, est celui qui a tiré l’univers du néant par sa puissance, qui a tout arrangé par sa sagesse, et qui régit tout par sa providence : c’est à cet être suprême que le magnifique spectacle de la nature rend le témoignage le plus éclatant ; les Païens eux-mêmes, quelque aveuglés qu’ils soient par les préjuges de l’éducation et par leurs passions, lui rendent naturellement témoignage, lorsqu’au milieu des dangers, ils s’écrient : grand Dieu ! bon Dieu ! témoignage d’une âme naturellement chrétienne. C’est cet être qui, dans tous les temps, s’est fait rendre témoignage à lui-même, de vive voix et dans les écrits, par des prophètes qu’il a suscités, et qu’il a remplis de son esprit. Ces écrits ne peuvent être suspects ; ils sont entre les mains de nos ennemis, des Juifs, qui les lisent publiquement dans leurs synagogues. L’antiquité de ces écrits ne saurait être contestée : il est certain que Moïse, le premier de ces auteurs, a vécu longtemps avant qu’il fût question ni de Grecs ni de Romains ; ceux même des prophètes qui sont venus les derniers, ne sont pas moins anciens que vos premiers historiens et vos premiers législateurs. L’accomplissement de ces prophéties prouve manifestement qu’elles sont divines, et nous garantit la vérité de celles qui doivent s’accomplir dans la suite. Les écritures ont annoncé les malheurs des Juifs, que nous voyons aujourd’hui littéralement arrivés. Dieu les avait comblés de faveurs à cause de la piété de leurs pères, et il leur a continué sa protection jusqu’à ce qu’ils aient mérité d’en être abandonnés. On ne peut méconnaître la main vengeresse de Dieu, en voyant l’état malheureux où ils sont réduits, bannis de leur propre pays, errants dans tout l’univers, sans lois, sans magistrats, sans patrie. Les mêmes oracles qui leur avaient prédit ces malheurs, marquaient en même-temps que Dieu se choisirait, de toutes les nations et dans tous les lieux, des adorateurs plus fidèles, à qui il communiquerait sa grâce, en vue des mérites de celui qui devait être leur chef et leur maître. » Tertullien parle ensuite de Jésus-Christ et du mystère de son incarnation ; il établit sa divinité par les prophéties, par ses miracles, par la résurrection ; il dit que les circonstances de sa mort ont paru si frappantes aux Païens même, que Pilate en donna avis à l’empereur Tibère, que la relation en fut déposée dans les archives de Rome, et que Tibère aurait cru en Jésus-Christ, si l’on pouvait être tout à la fois césar et chrétien.

## Suite de l’Apologétique de Tertullien.

Après avoir établi la vérité du christianisme, Tertullien repousse avec force les calomnies dont on chargeait les Chrétiens. « On nous accuse de ne point honorer les empereurs par des sacrifices : nous n’offrons pas des victimes ; mais nous prions pour le salut des empereurs le seul Dieu véritable, éternel : nous les respectons ; mais nous ne les nommons pas dieux, parce que nous ne savons pas mentir. Au reste, notre fidélité ne saurait être suspecte : vous en avez une preuve convaincante dans notre patience à souffrir la persécution : souvent le peuple nous jette des pierres ; on brûle nos maisons ; dans la fureur des Bacchanales, on n’épargne pas même les morts ; on les tire de leurs sépulcres, et on les met en pièces. Qu’avons-nous fait pour nous venger de toutes ces injustices ? Si nous voulions vous faire une guerre ouverte, manquerions-nous de forces et de troupes ? Nous ne sommes que d’hier, et déjà nous remplissons vos villes, vos châteaux, vos bourgades, vos camps, le palais, le sénat, la place ; nous ne vous laissons que vos temples. Ne serions-nous pas bien propres à la guerre, même à forces inégales, nous qui ne craignons pas la mort, si ce n’était une de nos maximes de la souffrir plutôt que de la donner ? Il suffirait même, pour nous venger, de vous abandonner, et de nous retirer hors de l’empire : vous seriez, épouvantés de votre solitude. » Pour montrer que les assemblées des Chrétiens n’étaient rien moins que factieuses, Tertullien décrit ce qui s’y passait : « Nous faisons, dit-il, un seul corps, parce que nous avons la même religion, la même morale, les mêmes espérances ; nous nous assemblons pour prier Dieu en commun, comme si nous voulions le forcer à nous accorder nos demandes : cette violence lui est agréable. Ceux qui président à nos assemblées, sont des vieillards d’une vertu éprouvée, qui sont parvenus à cet honneur, non par argent, mais par le bon témoignage de leur vie ; car, dans l’Église de Dieu, rien ne se fait par argent. S’il y a chez nous quelque espèce de trésor, il ne fait pas honte à la religion : chacun y contribue comme il veut ; personne n’est contraint de donner : ce qui s’amasse ainsi, est un dépôt sacré : nous ne le dépensons point en festins inutiles ; mais il sert à l’entretien des orphelins, au soulagement des pauvres et de tous les malheureux. Il est étrange que cette charité soit pour quelques-uns un sujet de nous blâmer. Voyez, disent-ils, comme ils s’entr’aiment ; voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres. Notre union les étonne, parce qu’ils se haïssent entre eux. Comme nous n’avons tous qu’une âme et qu’un esprit, nous ne faisons pas difficulté de nous communiquer nos biens : il ne faut donc pas être surpris si une telle amitié produit des repas communs. Ces repas communs se nomment Agapes, qui veut dire charité. Les pauvres comme les riches y sont admis : tout s’y passe dans la modestie et l’honnêteté. Avant de se mettre à table, on fait la prière ; on s’y entretient, comme sachant que Dieu est présent. Le repas finit de la même manière qu’il a commencé, c’est-à-dire, par la prière. » Telles étaient les assemblées des Chrétiens, si fort décriées parmi les infidèles. « Comment peut-on dire, ajoute Tertullien, que nous sommes inutiles au commerce de la vie ? Nous vivons avec vous ; nous usons de la même nourriture, des mêmes habits, des mêmes meubles ; nous ne rejetons rien de ce que Dieu a créé ; seulement nous en usons avec modération, rendant grâces à celui qui en est l’auteur : nous naviguons avec vous, nous cultivons la terre, nous portons les armes, nous trafiquons avec vous. En quoi donc méritons-nous la mort ? Vous qui jugez les criminels, parlez ; y en a-t-il un seul qui soit chrétien ? J’en prends à témoin vos registres : parmi les malfaiteurs que l’on condamne tous les jours pour leurs crimes, il n’y a pas un seul chrétien, ou, s’il y est, ce ne peut être qu’à cause de son nom ; s’il y est pour une autre cause, il n’est plus chrétien. L’innocence est pour nous une nécessité ; nous la connaissons parfaitement, l’ayant apprise de Dieu, qui est un maître parfait, et nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par ce juge que l’on ne peut tromper. » Telle était encore la vie des Chrétiens dans le IIIe siècle de l’Église.

# IIIe siècle.

## Cinquième persécution sous l’empereur Sévère. An 202.

Après la mort de Marc-Aurèle, l’Église jouit de quelque tranquillité : l’empereur Sévère marqua d’abord de l’humanité pour les Chrétiens : on crut même qu’il leur était favorable ; mais il parut par la suite qu’il n’en avait laissé augmenter le nombre que pour avoir plus de victimes à immoler à la fureur. La dixième année de son règne, il publia contre eux de sanglants édits, qui furent exécutés avec tant de rigueur, que les fidèles crurent que le temps de l’Antéchrist était arrivé. La persécution commença en Égypte, elle y fut très violente. Parmi les martyrs, qui y répandirent leur sang pour la foi, se signala une jeune esclave nommée Potamienne. Le maître à qui elle appartenait essaya plusieurs fois de la corrompre ; mais elle résista constamment à ses sollicitations. Se voyant rebuté, il entra en fureur, et résolut de perdre cette sainte fille : il la dénonça comme Chrétienne au gouverneur d’Alexandrie ; mais en même-temps il engagea ce gouverneur à le seconder dans sa passion, lui promettant une grosse somme d’argent s’il pouvait déterminer Potamienne à se rendre à ses désirs ; et l’on ne devait la condamner au supplice que dans le cas où elle persévérerait dans son refus. Elle fut donc conduite devant le tribunal du gouverneur, qui employa tous les moyens qu’il put imaginer pour la séduire ; mais cette généreuse fille demeura ferme : elle ne se laissa ébranler ni par les caresses trompeuses de ce juge inique, ni par les supplices dont il la menaçait. Cette fermeté irrita le gouverneur, qui la condamna à être jetée dans une chaudière de poix ardente. Comme on se préparait à la dépouiller, elle pria les exécuteurs de ne point lui ôter ses habits mais en échange de cette grâce que la pudeur demandait pour elle, elle consentit à être descendue lentement dans la cuve, afin que la longueur de ses souffrances fût une preuve de la puissance de Jésus-Christ, et de la fidélité qu’elle voulait lui garder. Les bourreaux lui accordèrent ce qu’elle souhaitait, et ils affectèrent une telle lenteur qu’ils firent durer son supplice pendant trois heures ; ils se convainquirent eux-mêmes que la grâce de Jésus-Christ élève ses serviteurs au-dessus des plus longues et des plus cruelles épreuves. Un des gardes qui assistaient à son exécution, nommé Basilide, traitait la sainte avec honnêteté, et empêchait la populace de l’insulter : elle lui marqua de la reconnaissance, et lui promit de s’intéresser pour lui auprès de Dieu. En effet quelques jours après Basilide touché de Dieu se déclara chrétien. On crut d’abord qu’il se moquait ; mais quand on vit qu’il persistait dans la confession de foi, on le conduisît au juge, qui l’envoya en prison. Les fidèles vinrent le visiter, et lui donnèrent le baptême. Dès le lendemain il eut la tête tranchée, après avoir glorieusement confessé Jésus-Christ. Il n’y a qu’une religion divine que l’on persuade ainsi au milieu des supplices les plus cruels.

## Martyre de saint Irénée, évêque de Lyon.

La persécution s’étendit jusque dans les Gaules, et il n’y a point lieu de douter que ce ne soit celle qui couronna saint Irénée, évêque de Lyon. Il avait été disciple de saint Polycarpe, et ce fut à son école qu’il puisa cette science de la religion qui le rendit une des lumières de l’Église. Saint Polycarpe lui forma tout à la fois l’esprit et le cœur par ses leçons et par ses exemples. De son côté, le disciple était pénétré de vénération pour les éminentes vertus de son maître : il observait chacune de ses actions, afin de se remplir de son esprit. « J’écoutais, dit-il lui-même, ses instructions très attentivement ; je les gravais, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur. J’ai encore présent à l’esprit quelle était la gravité de sa démarche, la majesté de son visage, la pureté de sa vie, les saintes exhortations dont il nourrissait son peuple ; il me semble que je lui entends encore dire de quelle sorte il avait conversé avec saint Jean, et avec plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ, les paroles qu’il avait entendues de leur bouche, toutes les particularités qu’ils lui avaient apprises des miracles et de la doctrine de ce divin Sauveur, et tout ce qu’il en rapportait était conforme aux divines écritures. » Saint Irénée fut choisi pour succéder à saint Pothin dans le siège de Lyon : il avait toutes les qualités nécessaires pour consoler et soutenir cette Église dans des temps si difficiles, savoir un zèle ardent, une profonde érudition, et une sainteté éprouvée. Il n’en fallait pas moins pour réparer les pertes qu’elle avait faites, et pour former un nouveau peuple de martyrs, qui allaient bientôt renouveler ses triomphes. On assure que l’empereur Sévère, voyant le nombre des fidèles se multiplier à Lyon par les soins de ce saint prélat, prit une résolution digne de sa cruauté. Il donna ordre à ses soldats d’entourer la ville, et de faire main basse sur tous ceux qui se déclareraient chrétiens : le massacre fut presque général ; saint Irénée fut conduit devant le tyran, qui le fit mettre à mort, s’applaudissant d’avoir égorgé le pasteur et le troupeau. C’est ce que nous apprennent les actes de saint Irénée, et ce qui est encore confirmé par d’autres monuments. Saint Adon dans sa chronique rapporte que saint Irénée souffrit le martyre avec une multitude innombrable de Chrétiens, et une ancienne inscription que l’on voit encore à Lyon, marque que, sans compter les femmes et les enfants, le nombre des martyrs alla à dix-neuf-mille. On peut le croire si l’on considère la cruauté de l’empereur Sévère, et la constance des fidèles. C’est sans doute ce qui a fait dire à saint Eucher que Lyon avait un peuple de martyrs, et à saint Grégoire de Tours qu’il y eut une si grande multitude de Chrétiens égorgés pour la foi, que leur sang coulait par ruisseaux dans les places publiques. Les saints pères ont donné de magnifiques éloges à ce grand évêque. Un saint prêtre, nommé Zacharie, qui échappa au carnage prit soin de sa sépulture, et fut à ce qu’on croit son successeur ; Dieu l’ayant conservé comme une étincelle pour rallumer dans cette Église le feu sacré, qui venait de purifier tant de victimes.

## Martyre de sainte Perpétue et sainte Félicité. An. 205.

La persécution n’était pas moins violente à Carthage : on arrêta en cette ville quatre jeunes hommes, Saturnin, Révocat, Secondule et Satur, et avec eux deux jeunes femmes, Perpétue et Félicité. La première qui était de condition noble et sœur de Satur, avait un enfant encore à la mamelle ; la seconde était enceinte. Rien n’est plus touchant que l’histoire de leur combat écrite par Perpétue elle-même. Elle s’exprime en ces termes : « Lorsqu’on nous eut arrêtés, on nous garda quelque temps avant de nous mettre en prison. Mon père, qui était le seul de ma famille qui ne fût pas chrétien, accourut aussitôt, et s’efforça de me faire changer de résolution. Comme il me pressait beaucoup de ne pas me dire chrétienne, je lui montrai un vase qui se trouvait là : Mon père, lui dis-je, peut-on donner à ce vase un autre nom que celui qui lui convient ? — Non, répondit-il. — Eh bien ! je ne puis pas non plus me dire autre que je suis. À ces mots il se jeta sur moi, comme pour m’arracher les yeux, puis il se retira confus de son emportement : il ne revint pas de quelques jours, et je goûtai un peu de repos. Dans cet intervalle nous fûmes baptisés, et le Saint-Esprit m’inspira alors de ne demander autre chose que la constance dans les tourments. Peu après on nous conduisit en prison : je fus saisie en y entrant ; car je n’avais jamais vu ces sortes de lieux. La pénible journée ! quelle chaleur ! on y étouffait, tant on y était pressé : ajoutez à cela la brutalité des soldats qui nous gardaient. Mais ce qui m’inquiétait le plus, c’est que je n’avais pas mon enfant. Enfin on me l’apporta, et deux diacres Festine et Pompone, obtinrent à force d’argent qu’on nous mît pendant quelques heures dans un endroit moins incommode. Chacun songeait à ce qui l’intéressait davantage ; pour moi, je n’eus rien de plus pressé que d’allaiter mon enfant qui mourait de faim. Je le recommandai instamment à ma mère, qui était venue me voir. J’étais sensiblement affligée de voir ma famille dans la douleur à cause de moi, et cette peine dura plusieurs jours, mais elle se dissipa ensuite, la prison même me devint un séjour agréable. Un jour mon frère me dit : vous avez beaucoup de crédit auprès de Dieu, priez-le de vous faire connaître si vous souffrirez la mort ou si vous serez renvoyée. Comme j’avais déjà éprouvé la bonté de Dieu, je promis à mon frère de l’en instruire le lendemain. En effet, après ma prière, je vis une échelle d’or qui s’élevait jusqu’au ciel, mais si étroite qu’il n’y pouvait monter qu’une personne à la fois : des deux côtés elle était bordée d’épées, de poignards, de lances, de manière que sans une grande attention, et sans regarder en haut, on ne pouvait manquer d’être blessé par tout le corps. Au bas de l’échelle était un dragon terrible, prêt à s’élancer sur ceux qui montaient. Satur était monté, et du haut de l’échelle, il me dit : Perpétue, je vous attends ; mais prenez garde au dragon. Je répondis : Il ne me sera point de mal, j’espère en Notre-Seigneur tout-puissant. J’approchai en effet, et alors le dragon détourna doucement la tête, comme s’il avait eu peur de moi ; je mis le pied sur sa tête, qui me servit de premier échelon. Arrivée au haut de l’échelle, je découvris un jardin immense, et dans le milieu un homme vénérable sous la forme d’un pasteur, environné d’une multitude de personnes vêtues de blanc. Il me dit avec douceur : Ma fille, soyez la bienvenue, et il me mit dans la bouche une nourriture délicieuse, que je reçus en joignant les mains. Toute la troupe répondit amen, ce qui m’éveilla, et je m’apperçus que je mâchais encore quelque chose d’une merveilleuse douceur. Le lendemain, je racontai ce songe à mon frère, et nous en conclûmes que nous devions bientôt endurer le martyre. Nous commençâmes à nous détacher entièrement des choses de la terre, et à tourner toutes nos pensées vers l’éternité.

## Interrogatoire et condamnation des saints martyrs.

Sainte Perpétue continue ainsi l’histoire de son martyre : Peu de jours après, le bruit se répandit que nous allions être interrogés. Mon père vint de nouveau à la prison, et accablé de tristesse, il me dit : Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs, ayez pitié de votre père : si je vous ai élevée avec tant de soin ; si je vous ai chérie plus que mes autres enfants, ne couvrez pas ma vieillesse d’opprobre : ayez égard à votre mère ; songez à votre enfant qui ne peut vivre sans vous : quittez cette obstination qui nous perdra tous. En parlant ainsi, il me prenait les mains, il les baisait et les arrosait de ses larmes. Ses instances me perçaient le cœur, et je le plaignais de ce que seul de toute ma famille, il s’affligeait de mon martyre. Cependant sans me laisser ébranler, je lui dis : il arrivera dans l’interrogatoire tout ce qu’il plaira à Dieu car nous ne sommes point en notre puissance, mais en la sienne, et il se retira. Le lendemain, comme nous dînions, on vint tout-à-coup nous prendre pour nous mener au juge : toute la ville en fut informée, et nous trouvâmes la place couverte d’un peuple innombrable. On nous fit monter sur l’échafaud, et d’abord on interrogea mes compagnons, qui confessèrent courageusement Jésus-Christ. On en vint à moi, et à l’instant mon père reparaissant avec mon enfant, me tira de ma place, et me sollicita plus vivement que jamais. Le juge se joignit à lui : Épargnez, me dit-il, épargnez la vieillesse de votre père et l’enfance de votre fils : sacrifiez pour la prospérité des empereurs. — Je ne sacrifierai pas, répondis-je. — Vous êtes donc chrétienne ? — Oui je le suis. Comme mon père s’efforçât de me tirer de l’échafaud, le juge ordonna qu’on l’en fît sortir lui-même, et on alla jusqu’à le frapper pour le faire obéir. Je ressentis le coup qu’on lui donna, comme si je l’eusse reçu moi-même, et j’avais le cœur déchiré de voir mon père maltraité dans sa vieillesse. Alors le juge prononça notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes pleins de joie à la prison ; mais cette joie était troublée par l’état où Félicité se trouvait au huitième mois de sa grossesse : elle appréhendait extrêmement que son martyre ne fut différé : c’est pourquoi tous se mirent à prier avec ferveur pour obtenir de Dieu que Félicité fût délivrée avant le jour du combat. À peine avaient-ils achevé leur prière, que Félicité sentit les douleurs de l’enfantement, et comme elle n’était point à un terme, les douleurs étaient très vives : elle souffrait beaucoup, et la violence du mal lui faisait jeter des cris de temps en temps. Un des gardes en prit occasion de lui dire : Si vous vous plaignez à présent, que serez-vous donc, quand vous serez déchirée par les bêtes ? À quoi cette généreuse femme répondit : Maintenant c’est moi qui souffre ; mais alors il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. Elle accoucha d’une fille qu’une femme chrétienne vint prendre, et qu’elle éleva comme son enfant. Cependant le geôlier de la prison nommé Pudens, s’étant aperçu que Dieu nous accordait plusieurs faveurs, avait beaucoup d’attentions pour nous, et il laissait entrer librement tous ceux qui venaient nous voir. Peu de jours avant les spectacles, je vis entrer mon père qui venait me livrer un dernier assaut. Il était dans un accablement qu’on ne saurait exprimer : il s’arrachait la barbe, il se jetait par terre, et y demeurait couché sur le visage, poussant des cris et maudissant sa vieillesse. Je mourais de douleur en le voyant dans cet état ; mais Dieu me soutint encore contre la violence de cette attaque.

## Supplice des martyrs.

Lorsque le jour des spectacles fut arrivé, on tira les saints martyrs de la prison, pour les conduire à l’amphithéâtre. La joie était peinte sur leur visage ; elle brillait dans leurs yeux, elle paraissait dans leurs gestes ; elle éclatait dans leurs paroles. Perpétue marchait la dernière. La tranquillité de son âme se faisait remarquer dans son air et dans sa démarche : elle tenait les yeux baissés pour en dérober la vivacité aux spectateurs. Félicité ne marquait pas moins de contentement de ce qu’elle était suffisamment rétablie pour mourir avec les autres. Saturnin et Satur menaçaient de la colère de Dieu le peuple idolâtre qui les environnait, et lorsqu’ils furent près du juge qui les avait condamnés, ils lui dirent avec autorité : Vous nous condamnez aujourd’hui, mais bientôt Dieu vous jugera vous-même. Le peuple, irrité de ces reproches, demanda qu’ils fussent fouettés. Ravis d’acquérir ce nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur, les saints martyrs n’en marquèrent que plus d’allégresse. Dieu leur accorda le genre de mort que chacun d’eux avait souhaité ; car tandis qu’ils s’entretenaient tous ensemble des divers supplices qu’on faisait souffrir aux chrétiens, Saturnin témoigna le désir qu’il avait de combattre contre toutes les bêtes de l’amphithéâtre ; en effet, après avoir été attaqué, aussi bien que Révocat, par un léopard furieux, ils furent traînés l’un et l’autre par un ours. Satur au contraire ne craignait rien tant que l’ours, et il souhaitait qu’un léopard lui ôtât la vie du premier coup de dent. Cependant il fut d’abord livré à un sanglier ; mais l’animal se retourna contre le piqueur qui le conduisait, et le blessa à mort. On l’exposa ensuite à un ours, qui ne sortit point de sa loge : ainsi, Satur ne reçut alors aucune blessure. Les deux saintes Perpétue et Félicité furent exposées dans un filet à une vache furieuse. L’animal prit d’abord Perpétue, l’enleva avec violence, et la laissa retomber sur les reins ; Perpétue se releva, renoua ses cheveux, et ayant aperçu Félicité, que la vache avait aussi attaquée, et qui était étendue sur le sable, toute froissée de ses blessures, elle lui donna la main, et l’aida à se relever. Jusque là elle n’avait pas remarqué ce qui s’était passé en elle, et elle demanda : quand est-ce donc qu’on nous livrera à cette vache ? Pour la persuader qu’elle avait déjà souffert, il fallut lui montrer ses habits déchirés et les meurtrissures qu’elle avait reçues. Alors ayant reconnu un catéchumène, nommé Rustique, elle le pria d’appeler son frère Satur, et lorsqu’ils se furent approchés tous deux, elle les exhorta à la constance dans la foi. Satur s’étant retiré sous un des portiques de l’amphithéâtre, disait au geôlier Pudens, qui s’était converti : « Ne vous l’avais-je pas dit, que les premières bêtes ne me feraient point de mal, et que ce serait la dent d’un léopard qui me donnerait la mort. Un moment après, ayant été exposé pour la troisième fois, un léopard s’élança sur lui, et d’un seul coup de dent lui fit une si large blessure, qu’il fut tout couvert de sang. Le peuple s’écria : Le voilà baptisé une seconde fois. Alors Satur, tournant ses regards sur Pudens : Adieu, cher ami, lui dit-il ; souvenez-vous de ma foi, et imitez-la : que ma mort ne vous trouble point, mais quelle vous encourage à souffrir. Puis demandant au geôlier l’anneau qu’il portait au doigt, et l’ayant trempé dans son sang, il le lui rendit comme un gage de sa foi et de son amitié, et il tomba mort. Ainsi, Satur mourut le premier, selon la vision de Perpétue. Sur la fin des spectacles, le peuple demanda que les autres martyrs fussent ramenés au milieu de l’amphithéâtre, pour y recevoir le coup de la mort : ils y vinrent d’eux -mêmes, et se laissèrent égorger sans faire le moindre mouvement. Perpétue tomba entre les mains d’un gladiateur maladroit, qui la fit languir quelque temps, et elle fut réduite à conduire elle-même à sa gorge l’épée, et à marquer ainsi l’endroit où il devait la plonger. Un tel héroïsme dans des femmes délicates ne saurait venir de la nature : il est évident qu’elle ne va pas jusque là, et qu’il faut recourir à la divinité.

## Belles qualités d’Origène.

Dans le même temps, Origène se rendit célèbre dans toute l’Église dès sa première jeunesse. Il était fils de saint Léonide, qui souffrit pour la foi dans la persécution d’Alexandrie, sous l’empereur Sévère. Le saint martyr l’avait élevé avec le plus grand soin : non content de l’exercer dans les arts libéraux et les belles-lettres, il l’avait instruit des saintes écritures, dont il lui faisait apprendre tous les jours quelques sentences. Le jeune Origène s’appliquait à cette étude avec une ardeur incroyable, et son père admirait encore plus en lui les bénédictions, dont la grâce le prévenait, que ses talents naturels. Souvent il s’approchait de lui tandis qu’il dormait, et lui découvrant la poitrine, la baisait avec respect, comme étant le temple du Saint-Esprit. Durant, la persécution, Origène conçut un désir si vif de souffrir le martyre, qu’il se serait présenté lui-même, si sa mère ne l’eût retenu par les larmes et par ses prières. Lorsque son père eut été arrêté pour la foi, son empressement redoubla, et l’on fut obligé de cacher ses habits, pour l’empêcher d’aller le joindre. Ne pouvant faire autre chose, il lui écrivit une lettre fort touchante, où il l’exhortait au martyre. « Ne vous mettezpoint en peine de vos enfants, lui disait-il ; Dieu prendra soin de nous. » Léonide eut la tête tranchée. Ses biens ayant été confisqués, sa famille fut réduite à indigence : Origène trouva un asile dans la maison d’une dame fort riche. Bientôt après, il ouvrit une école de grammaire, afin de subsister sans le secours d’autrui : enfin il fut établi chef de l’école d’Alexandrie, qui était très célèbre. Alors il vendit tous ses livres profanes, pour s’appliquer uniquement à l’écriture sainte, et en même temps pour fournir à sa subsistance, car ses leçons étaient gratuites : il ne tira de ce fonds que six sols par jour, et ce peu suffit à la vie pénitente qu’il menait. Malgré cette austérité, il avait une douceur qui charmait tout le monde : l’aménité de son caractère, autant que l’éclat de ses talents, lui attirait une foule prodigieuse d’auditeurs, non seulement parmi la jeunesse, mais même parmi les savants et les philosophes, soit chrétiens, soit même Gentils. Il opéra un grand nombre de conversions, et plusieurs de ses disciples devinrent des saints illustres : quelques-uns même remportèrent la couronne du martyre. C’était surtout à l’égard de ceux qui étaient arrêtés pour la foi, qu’il remplissait avec zèle les fonctions d’un maître chrétien : il les visitait dans les fers ; il les accompagnait à l’interrogatoire, et jusqu’au lieu du supplice ; il les encourageait par des signes, et même quelquefois par des discours animés. Il exposa plusieurs fois sa vie dans cet exercice de zèle : souvent il pensa être lapidé ou assommé. Il fut même arrêté, chargé de chaînes, et jeté dans un cachot. Si on ne le mit point à mort, ce ne fut que dans l’espérance, dont, se flattaient ses persécuteurs, de lasser sa patience, et d’entraîner une multitude de Chrétiens par l’exemple de la chute d’un si grand homme. On lui fit éprouver la faim, la soif, la nudité, sans que la rigueur ni la durée de ces souffrances ébranlât son courage. L’habitude d’une vie austère l’avait endurci à toutes les épreuves : il jeûnait presque toujours : il passait la plus grande partie de la nuit à prier, à méditer l’écriture sainte, et pendant le peu de repos qu’il était obligé d’accorder à la nature, il n’avait pour lit que la terre nue. Chacun admirait l’étendue de son génie ; il n’y avait aucune sorte de science, qu’il ne possédât, et chez lui cette multitude de connaissance ne nuisait point à la clarté ; son expression était si nette, qu’elle faisait comprendre aisément les choses les plus difficiles, et il parlait avec une grâce qui inspirait l’amour des vérités qu’il enseignait.

## Ouvrages d’Origène.

L’écrit le plus célèbre d’Origène, est celui qu’il publia contre Celse, pour réfuter les calomnies que ce philosophe païen avait publiées contre les Chrétiens. On regarde cet ouvrage comme l’apologie la plus complète de la religion chrétienne, qui nous soit restée de l’antiquité. Voici la substance de cet écrit : « Il aurait peut-être été plus à propos, dit Origène, d’imiter Jésus-Christ, qui gardait un profond silence devant ses juges, et qui ne répondait aux calomnies de ses ennemis que par la sainteté de sa vie, et par l’éclat de ses miracles : ainsi, pourrait-on regarder comme inutile de réfuter les calomnies, que la malice des hommes ne cesse de répandre contre lui, puisqu’il se défend assez par la vertu solide de ses véritables disciples, dont l’éclat dissipe tous les mensonges : je n’écris donc pas pour les vrais fidèles ; une apologie est superflue pour eux ; mais j’écris pour les infidèles, à qui cette instruction pourra être utile. » Après avoir réfuté les objections particulières de Celse, il établit victorieusement la vérité de la religion chrétienne par des faits que l’on ne saurait contester, par les prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, par ses miracles et par les mœurs de ses disciples. « Quant aux prophéties, il est juste, dit-il, d’ajouter foi aux livres des Juifs, comme à ceux des autres nations ; on ne peut douter de leur antiquité, si l’on considère les preuves qu’en donnent Josèphe et Tatien, dont l’autorité est d’un grand poids. » Origène rapporte les prophéties qui ont prédit clairement la naissance, la passion, la mort et toutes les circonstances de l’avènement de Jésus-Christ. Il observe que depuis que Jésus-Christ est venu, les Juifs n’ont plus ni prophéties ni miracles, ni aucune marque de la protection divine, comme l’on en voit chez les Chrétiens. À l’égard des miracles, Celse ne niait pas que Jésus-Christ en eût fait ; mais il les attribuait à la magie. Origène répond qu’il y a des moyens sûrs pour discerner les prestiges du démon d’avec les vrais miracles, qui ont Dieu pour auteur. Ces moyens consistent à examiner les mœurs de ceux qui les font, leur doctrine et les effets que ces miracles produisent. « Moïse et les prophètes, Jésus-Christ et ses disciples n’ont rien enseigné qui ne soit très digne de Dieu, très conforme à la raison, très utile aux bonnes mœurs et à la société civile. Ils ont pratiqué les premiers ce qu’ils enseignaient, et l’effet a été grand et durable. Moïse a formé une nation entière, gouvernée par des lois saintes. Jésus-Christ a rassemblé toutes les nations dans la connaissance du vrai Dieu, et dans la pratique de toutes les vertus. Les fourbes, les imposteurs ne cherchent point à corriger les hommes, et leurs prestiges ont eu peu de suites. La Résurrection de Jésus-Christ, qui est le grand miracle, le fondement de la religion, ne peut être soupçonnée d’aucun artifice. Jésus-Christ est mort en public, sur une croix, devant tout le peuple juif. Après avoir été enseveli et après être resté trois jours dans un tombeau scellé et gardé par des soldats, il a apparu pendant quarante jours à Pierre, aux douze apôtres, puis à cinq-cents disciples tout à la fois. S’ils ne l’avaient pas vu ressuscité, s’ils n’avaient pas été convaincus de sa divinité, jamais ils ne se seraient exposés aux souffrances et à la mort, pour annoncer en tous lieux par son ordre la doctrine qu’ils avaient reçue de lui. Sa mort honteuse aurait effacé l’opinion qu’ils en avaient conçue : ils se seraient regardés comme trompés, et ils auraient été les premiers à le condamner. Il fallait qu’ils eussent vu quelque chose de bien extraordinaire pour embrasser ses maximes, et pour les faire embrasser aux autres aux dépens de leur repos, de leur liberté et de leur vie. Comment des hommes ignorants et grossiers, s’ils ne se fussent sentis soutenus par une vertu divine, auraient-ils pu entreprendre de changer l’univers ? Comment les peuples, à leur prédication, auraient-ils quitté leurs anciennes coutumes pour suivre une doctrine contraire, s’ils n’avaient été changés par une puissance extraordinaire et par des faits merveilleux ? »

## Suite de l’apologie d’Origène.

Origène prouve ensuite la divinité de la religion chrétienne par le changement merveilleux qu’elle produit dans ceux qui l’embrassent. « Le grand effet de la prédication de l’Évangile, dit-il, c’est la réforme des mœurs. Si quelqu’un avait guéri cent personnes du vice de l’impureté, on aurait peine à croire qu’il n’y eût rien en lui de surnaturel : que doit-on donc penser d’une si grande multitude de Chrétiens, qui sont devenus d’autres hommes depuis qu’ils ont reçu cette doctrine, embrassant la continence parfaite, et cela dans toutes les provinces de l’empire ? Les maximes des Chrétiens les mettent bien au-dessus de ceux qui ne le sont pas : un Chrétien dompte ses passions les plus violentes dans la vue de plaire à Dieu, au lieu que les Païens se plongent dans les plus honteuses voluptés sans en rougir, et au milieu de leurs dérèglements ils prétendent conserver encore le caractère d’honnête homme. Le chrétien le moins instruit est infiniment plus éclairé sur l’excellence et l’étendue de la chasteté que les philosophes, les vestales et les pontifes les plus réglés parmi les Païens. Nul d’entre nous n’est souillé de ces désordres, ou s’il s’en trouve quelqu’un, il n’est pas du nombre de ceux qui assistent à nos assemblées, il n’est plus chrétien. » En effet, on chassait de l’Église ceux qui tombaient dans quelque péché, surtout d’impureté : on les pleurait comme morts à Dieu, et quand ils revenaient par la pénitence, on les soumettait à de plus longues épreuves que pour le baptême ; il ne leur était plus permis d’exercer aucune fonction publique dans l’Église. « La fidélité des Chrétiens à leur souverain est à toute épreuve : ils sont si éloignés d’exciter la moindre sédition, que selon l’ordre qu’ils ont reçu de leur Législateur, ils n’emploient jamais d’autres armes que la patience à l’égard de leurs ennemis. Jésus-Christ a voulu qu’ils se laissassent égorger comme des brebis plutôt que de se permettre la moindre violence : Dieu se charge de leurs intérêts et de leur défense ; et ils gagnent plus par cette douceur qu’ils ne feraient par leur résistance : bien loin qu’on ait pu les exterminer, la mort des martyrs n’a fait qu’en augmenter le nombre. » La rigueur qu’on exerçait à l’égard des Chrétiens ne pouvait ralentir leur zèle pour la conversion des infidèles : il y en avait qui n’étaient occupés qu’à parcourir les villes, les bourgs et les villages, pour annoncer l’Évangile ; et, de peur qu’on ne les soupçonnât de le faire par intérêt, souvent ils ne recevaient pas même leur subsistance, ou, si le besoin les y obligeait, ils se contentaient du pur nécessaire, quoiqu’on voulût leur donner davantage. « Maintenant, ajoute Origène, que, dans la multitude de ceux qui se convertissent, il se trouve des riches, des personnes constituées en dignités, des femmes nobles, on dira peut-être qu’il y a quelque gloire à annoncer notre doctrine ; mais ce soupçon ne pouvait avoir lieu au commencement ; à présent même l’honneur que nous pouvons recevoir de quelques-uns des nôtres, n’égale pas le mépris et les outrages que nous souffrons de la part des Païens. » Origène observe que les Chrétiens malgré le zèle ardent dont ils étaient animés pour attirer les infidèles à la foi, ne laissaient pas d’éprouver, autant qu’il était possible, ceux qui voulaient l’embrasser, ils les préparaient en particulier par des exhortations, avant de les recevoir dans l’assemblée, et, quand ils les voyaient dans la résolution sincère de mener une vie réglée, ils les y faisaient entrer, les distinguant encore en deux ordres, l’un des commençants, et l’autre de ceux qui étaient plus avancés. Il y avait des personnes chargées de veiller sur leur conduite, pour éloigner ceux qui ne menaient pas une vie conforme à la sainteté du christianisme, et pour guider les autres dans la pratique de la piété. Telle était encore la vertu des Chrétiens longtemps après le siècle des apôtres, que nos anciens apologistes, témoins des faits, la citaient en preuve de la divinité de la religion, et qu’ils en prenaient occasion de convaincre d’injustice leurs persécuteurs, de reprocher aux Païens leurs désordres.

## Sixième persécution sous l’empereur Maximin. An 235.

Pendant l’espace de vingt-quatre ans, on laissa les Chrétiens en paix. Les empereurs, qui succédèrent à Sévère, ne les persécutèrent point. Alexandre leur était même favorable et honorait Jésus-Christ comme l’un de ses dieux, et il avait placé sa statue dans une espèce de temple domestique ; il avait conçu le dessein de le faire mettre solennellement au nombre des divinités par le sénat. Ce prince goûtait singulièrement cette maxime, qu’il avait apprise des Chrétiens : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas pas qu’on vous fît. » Il la fit graver dans son palais, et quand il avait condamné au supplice quelque malfaiteur, il la faisait crier dans les rues par un héraut. Cette disposition favorable d’Alexandre pour les Chrétiens fut pour Maximin, son successeur, une raison de les persécuter. Ce prince, qui était d’ailleurs d’un naturel féroce, publia contre eux de nouveaux édits. On croit qu’un soldat chrétien y donna occasion par une action qui eut beaucoup d’éclat : quand on proclama Maximin empereur, ce prince fit, selon la coutume, des libéralités aux troupes. Chaque soldat devait se présenter au nouvel empereur avec une couronne de laurier sur la tête : il en parut un qui avait la tête nue, et qui tenait sa couronne à la main. Il était déjà passé, sans que le tribun y fît attention, quand les murmures de ses compagnons le lui firent remarquer. Cet officier demanda au soldat pourquoi il ne portait pas comme les autres sa couronne sur la tête ? « C’est parce que je suis chrétien, répondit le soldat, et que ma religion ne me permet pas de porter vos couronnes. » (C’était apparemment une marque d’idolâtrie.) Le soldat fut dépouillé de son habit militaire, et mis en prison. Cette affaire donna lieu à une persécution générale : cependant l’empereur n’ordonna la peine de mort que contre ceux qui enseignaient les autres et gouvernaient les Églises, persuadé que les peuples, destitués de l’appui de leurs pasteurs, seraient facilement vaincus. D’ailleurs il craignait de dépeupler l’empire, en étendant la persécution sur la multitude des fidèles ; car les villes et les campagnes, les armées et le barreau, tout était plein de Chrétiens. Le fort de la persécution tomba donc sur les évêques et les prêtres : l’on condamna aux derniers supplices tous ceux dont on put se saisir. Le pape saint Pontien fut un des premiers qui souffrirent alors pour la foi. Saint Antère, qui lui succéda, ne tint le siège que pendant six semaines, et l’on croit qu’il reçut aussi la couronne du martyre. Le règne de ce prince ne fut qu’une suite de cruautés ; mais le détail n’en est pas parvenu jusqu’à nous. On remarque seulement qu’il y eut des églises brûlées ; ce qui montre que dès lors les Chrétiens avaient des lieux publics pour tenir leurs assemblées. Cette persécution ne dura que trois ans, parce que Maximin, qui s’était rendu odieux, fut tué par ses propres soldats, après un règne fort court.

## Septième persécution sous l’empereur Dèce. An. 249.

L’empereur Dèce fut l’auteur de la septième persécution. Dès le commencement de son règne, il publia contre les Chrétiens un édit sanglant, qu’il envoya à tous les gouverneurs des provinces. L’exécution s’en fit avec une extrême rigueur : les magistrats n’étaient occupés qu’à rechercher les Chrétiens, et à réunir tous les genres de supplices pour les tourmenter. Les prisons, les fouets, le feu, les bêtes féroces, la poix bouillante, la cire fondue, les pieux aiguisés et les tenailles brûlantes furent mis en usage ; mais l’Église eut la consolation de voir une multitude de ses enfants demeurer fermes, et souffrir les tourments les plus longs et les plus cruels avec une constance admirable. Le pape saint Fabien leur donna l’exemple, et fut une des premières victimes immolées dans cette persécution. Saint Alexandre, évêque de Jérusalem, vieillard vénérable, fut présenté au tribunal du gouverneur de la Palestine, et confessa généreusement le nom de Jésus-Christ pour la seconde fois car il lui avait déjà rendu témoignage sous l’empereur Sévère, environ quarante ans auparavant : il fut mis en prison, et mourut dans les fers. Saint Babylas, évêque d’Antioche, reçut aussi la couronne du martyre, et, avec lui, trois jeunes enfants qu’il instruisait. Le nombre de ceux qui souffrirent alors pour la foi fut si grand, que, selon le rapport de l’historien Nicéphore, il ne serait pas possible de les compter. Après avoir inutilement employé les supplices les plus violents, les persécuteurs mirent en œuvre les tortures lentes, afin de lasser la patience des martyrs, et quelquefois tous les attraits de la volupté pour les corrompre. Voici deux exemples de ce raffinement de cruauté, auquel ils eurent alors recours. Un chrétien avait déjà souffert les ongles de fer et les lames ardentes ; son corps était couvert de plaies : on le fit enduire de miel, et, après lui avoir lié les mains derrière le dos, on l’exposa couché à la renverse à un soleil ardent, pour le livrer aux piqûres insupportables des mouches et des autres insectes. Un autre, qui était jeune encore, fut mené, par ordre du juge, dans un jardin enchanté, entre les lys et les roses, près d’un ruisseau qui coulait avec un doux murmure, sous des arbres dont les feuilles étaient légèrement agitées par le vent. Là, on l’étendit sur un lit de plumes, et on l’y laissa seul, après l’avoir attaché avec des liens de soie : on lui envoya ensuite une courtisane qu’on avait choisie comme la plus propre à amollir le cœur du jeune martyr, et à le séduire. Il faut un effort violent pour résister à une tentation violente. Exposé à une attaque si dangereuse, le saint jeune homme, au défaut des autres moyens, se coupa la langue avec les dents, et la cracha au visage de cette malheureuse femme, qui se retira toute interdite. Beaucoup de Chrétiens, pour se soustraire à cette persécution, où l’on employait tantôt la violence, tantôt la séduction, s’enfuirent dans les déserts. De ce nombre, fut saint Paul, né dans la Thébaïde, province d’Égypte : il se retira fort jeune dans la solitude, et il y mena une vie angélique dans une entière séparation du commerce des hommes, et dans une continuelle union avec Dieu.

## Martyre de saint Pione.

Entre tous les généreux athlètes qui souffrirent la mort pour Jésus-Christ dans la persécution de l’empereur Dèce, il n’y en eut point de plus illustre que saint Pione, prêtre de Smyrne. Un jour qu’il était en prière dans son Église, il connut par une révélation qu’il serait pris le lendemain. Aussitôt il se mit lui-même une chaîne au col, pour montrer aux persécuteurs qu’il était disposé à souffrir, et en cas qu’on le menât au temple des faux dieux, pour faire connaître aux spectateurs que c’était par violence et malgré lui. On vint en effet le lendemain, et l’officier qui l’arrêtait lui demanda s’il connaissait les ordres de l’empereur. « Nous n’ignorons pas, répondit le saint prêtre, qu’il y a un commandement ; c’est celui qui nous oblige à adorer un seul Dieu. — Venez à la place, dit l’officier, et vous verrez l’édit de l’empereur, qui ordonne de sacrifier aux dieux. » Lorsqu’ils y allaient, une grande multitude de Païens et de Juifs les suivit. Saint Pione, fit un assez long discours à ce peuple, qui l’écouta avec attention. Lorsqu’il eut déclaré à la fin de ce discours qu’il n’adorait point leurs dieux ni leurs images, on essaya de le faire changer de résolution : « Laissez-vous persuader, lui disaient-ils : un homme de votre mérite est digne de vivre : croyez-nous ; il est bon de voir la lumière. — Sans doute, reprit le saint martyr, la vie est un bien, et un Chrétien ne la méprise point, mais nous désirons une autre vie, qui lui est bien préférable : je vous remercie de l’affection que vous me témoignez ; mais je soupçonne de l’artifice. La haine déclarée est moins nuisible que des caresses trompeuses. » Puis se tournant vers le juge : « Si votre commission, lui dit-il, est de me persuader ou de me punir, punissez-moi, car vous ne me persuaderez point. » Après plusieurs questions auxquelles le saint prêtre répondit avec fermeté, le juge commença à instruire le procès, et à interroger juridiquement, afin que tout fût prêt pour l’arrivée du proconsul, que l’on attendait dans peu de jours. Ce magistrat étant arrivé à Smyrne, fit amener saint Pione à son tribunal : « Persistez-vous, lui dit-il, dans votre résolution ? Ne voulez-vous pas vous repentir enfin ? » Le saint martyr répondit qu’il ne changerait jamais. Alors le proconsul lui fit donner la question, après laquelle il lui dit : « Je vous laisse encore le loisir de vous consulter vous-même. — Le délai est inutile, dit saint Pione, je ne puis changer. » Alors le juge prononça la sentence : elle était écrite sur une tablette, en ces termes : « Nous ordonnons que Pione, sacrilège, qui s’est avoué chrétien, soit brûlé vif, pour venger les dieux, et donner de la crainte aux hommes. » Le martyr alla gaiement et d’un pas ferme au lieu de l’exécution : il se dépouilla lui-même, s’étendit sur le poteau, et se laissa clouer. Quand il fut attaché, l’exécuteur lui dit : « Revenez de votre erreur ; il est encore temps ; promettez de faire ce que l’on vous demande, et l’on ôtera les clous. — Non, reprit le saint martyr, je me hâte de mourir, pour ressusciter. » Alors on l’éleva attaché au poteau, et on le tourna vers l’orient ; puis on entassa autour de lui une grande quantité de bois, où l’on mit le feu. Comme il fermait les yeux, le peuple crut qu’il était mort ; mais il priait en silence. Sa prière finie, il ouvrit les yeux, lorsque la flamme commençait à s’élever, et regardant le feu d’un air gai, il dit : « Amen ; Seigneur, recevez mon âme. » Aussitôt après il expira, en rendant un léger soupir. Après que le feu fut éteint, les fidèles qui étaient présents trouvèrent son corps entier, et comme en pleine santé, la chevelure intacte, la barbe belle, tout le visage éclatant. Les Chrétiens étaient confirmés dans la foi ; les infidèles se retiraient épouvantés, et agités des reproches de leur conscience.

## Huitième persécution sous l’empereur Valérien. An 257.

La persécution, qui s’était un peu ralentie, recommença avec une nouvelle violence sous l’empereur Valérien. Ce prince était animé contre les Chrétiens par un de ses ministres qui les haïssait, et qui lui persuada que pour réussir dans la guerre qu’il avait alors à soutenir, il devait abolir le christianisme. Dans cette vue il publia des édits, qui procurèrent la gloire du martyre à un grand nombre de Chrétiens. Le plus illustre de ces martyrs fut saint Laurent, le premier des diacres de l’Église romaine. Lorsqu’on conduisit au supplice le pape saint Sixte, qui l’avait élevé au diaconat, saint Laurent animé du désir de donner aussi sa vie pour Jésus-Christ le suivait en versant des larmes, et lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? Saint pontife, où allez-vous, sans votre ministre ? » Sixte, lui-répondit : « Mon, fils, un plus grand combat vous est réservé. Vous me suivrez dans trois jours. » Le saint diacre consolé par ces paroles, se prépara au martyre, et se hâta de distribuer aux pauvres tout l’argent qu’il avait entre les mains ; car c’étaient les diacres, qui avaient alors la dispensation des biens de l’Église. Le préfet de Rome, instruit que l’Église avait beaucoup de richesses, voulut s’en emparer : il envoya chercher le saint diacre, qui en était le dépositaire, et lui dit : « Vous vous plaignez, vous autres Chrétiens que l’on vous traite avec rigueur ; mais il ne s’agit point ici de tourments. Je vous demande avec douceur ce que vous pouvez donner. Je sais que vous avez des vases d’or et d’argent pour vos sacrifices : remettez-moi ces trésors, le prince en a besoin pour entretenir ses troupes. » Saint Laurent répondit : « J’avoue que notre Église est riche, et que l’empereur n’a point de trésors aussi précieux. Je vous en ferai voir une bonne partie : accordez-moi seulement un peu de temps pour mettre tout en ordre. » Le préfet n’entendit pas de quelles richesses on lui parlait ; il accorda trois jours de délai. Dans cet intervalle le saint diacre parcourut toute la ville, pour rassembler tous les pauvres que l’Église nourrissait : il alla ensuite dire au préfet que tout était prêt. Le préfet le suivit, et voyant cette troupe d’aveugles, de boiteux, d’estropiés, au lieu des vases précieux qu’il attendait, il jeta sur le saint diacre un regard menaçant. « De quoi vous fâchez-vous, lui dit saint Laurent ? L’or n’est qu’un vil métal, et qui est la cause de bien des maux : l’or véritable, c’est la lumière divine qui éclaire ces pauvres : voilà les trésors que je vous avais promis. — C’est donc ainsi que tu me joues, dit le préfet en fureur : je sais que les Chrétiens se piquent de mépriser la mort ; aussi n’espère pas de mourir promptement ; je ferai prolonger les tortures, et tu ne mourras que par degrés. » En effet on commença par déchirer son corps à coups de fouet ; puis on prépara un gril de fer sur des charbons allumés, et l’on attacha le saint martyr sur ce gril, de manière que le feu ne pénétrât que lentement sa chair. Mais le feu de la charité, qui embrasait son cœur, était plus fort que celui qui brûlait son corps, et le rendait comme insensible à ce tourment : il n’était occupé que de la loi du Seigneur, et son supplice devenait pour lui un vrai rafraîchissement. Après avoir enduré longtemps cette horrible torture, il dit tranquillement au juge : « Mon corps est assez rôti de ce coté là ; faites-le tourner de l’autre. » Et quelques moments après il ajouta : « Ma chair est maintenant assez rôtie ; vous pouvez en manger. » Puis levant les yeux au ciel, il pria Dieu pour la conservation de Rome, et rendit l’esprit. Quel courage ! quelle tranquillité au milieu des plus cuisantes douleurs ! vainement en chercherait-on le principe ailleurs que dans la force toute puissante du secours divin.

## Saint Cyprien est arrêté et envoyé en exil.

Ce fut dans la même persécution que saint Cyprien, évêque de Carthage, souffrit le martyre. Il était né en Afrique d’une famille distinguée. Avant sa conversion, il enseigna la rhétorique à Carthage avec beaucoup de réputation. Ce ne fut que dans un âge mûr et après bien des réflexions, qu’il embrassa le christianisme : il avait hésité longtemps pour se déterminer à quitter la religion païenne, où il était né. Il lui semblait bien difficile de renaître pour mener une vie nouvelle, et de devenir un autre homme, en gardant le même corps. « Comment peut-on disait-il, détruire des habitudes invétérées, et qui sont devenues comme une seconde nature ? Comment apprendre la frugalité, quand on est accoutumé à une table abondante et délicate ? » C’est ce qu’il écrivait lui-même à un de ses amis : « mais, ajoute-t-il, lorsque l’eau de la régénération, eut lavé les taches de ma vie passée, et que mon cœur purifié eut reçu la lumière céleste, toutes mes difficultés s’évanouirent ; je trouvai facile ce qui m’avait paru impossible. » Il fit de si grands progrès dans la vertu, que l’on crut devoir l’élever à la prêtrise peu de temps après son baptême. Dans la suite, l’évêque de Carthage étant mort, le peuple fidèle le demanda avec instance pour pasteur. À cette nouvelle, le saint prêtre prit la fuite, cédant aux plus anciens un honneur dont il se croyait indigne mais on découvrit le lieu où il s’était caché, et il fut obligé de se soumettre. Ses vertus parurent avec un nouvel éclat dans cette dignité. Sa charité pour les pauvres n’avait point de bornes. Il s’appliqua avec un zèle infatigable à affermir la discipline et à instruire son troupeau. Il échappa à la persécution de l’empereur Dèce, en se retirant pour quelque temps, parce que c’était lui principalement que les Païens cherchaient à faire mourir, et plusieurs fois l’amphithéâtre avait retenti de ces cris redoublés, « Cyprien aux lions ! Cyprien aux lions ! » Sa retraite ne fut pas oisive ; il travailla sans relâche au bien de son peuple, soit par lettres, soit par le ministère de ceux à qui il en avait confié le soin. De retour à son Église, il étendit ses soins sur toute l’Afrique : rien n’échappait à sa vigilance. Il était occupé de ces saintes fonctions, lorsque la persécution de l’empereur Valérien éclata. Paterne, proconsul d’Afrique, le fit arrêter et amener à son tribunal. « L’empereur m’ordonne, lui dit-il, de faire professer par tous ses sujets la religion qu’il professe lui-même : qui êtes-vous ? » Le saint évêque répondit : « Je suis chrétien et évêque ; je ne connais qu’un seul vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre : c’est ce Dieu que nous servons, et que nous prions en particulier pour la prospérité des empereurs. — Je veux savoir, ajouta le proconsul, qui sont les prêtres attachés à votre Église. — Je ne puis les découvrir, répliqua saint Cyprien ; vos lois elles-mêmes condamnent les délateurs. » Après quelques autres questions et des réponses aussi fermes, le proconsul l’envoya en exil à Curube, petite ville située sur la côte d’Afrique, qui n’était pas fort éloignée de Carthage. Plusieurs autres évêques d’Afrique et un grand nombre de prêtres furent bannis en même-temps et dispersés en des lieux sauvages, où ils eurent mille incommodités à souffrir. Le saint évêque les consola par une lettre, qu’on ne peut lire, sans ressentir quelque étincelle de ce feu divin dont son cœur était embrasé, et qui lui faisait mettre son bonheur à souffrir pour Jésus-Christ.

## Martyre de saint Cyprien.

Saint Cyprien demeura une année entière dans le lieu de son exil puis il fut ramené à Carthage, pour y être jugé de nouveau par le proconsul, qui avait succédé à Paterne. La persécution s’était rallumée avec une nouvelle violence, et l’édit de l’empereur Valérien portait que les évêques, les prêtres et les diacres seraient mis à mort sur-le-champ. Saint Cyprien fut confié au capitaine des gardes, qui logeait dans un faubourg de Carthage. Ses amis eurent la liberté de le voir, et tout le peuple y courut. Les Chrétiens craignant qu’on ne le fît mourir pendant la nuit, la passèrent toute entière à la porte de la maison où il était gardé. Le proconsul était alors à sa maison de campagne, et le saint évêque y fut conduit par un temps fort chaud. Un soldat le voyant trempé de sueur, l’engageait à changer d’habits. « À quoi bon, dit le saint, chercher à adoucir des maux qui vont finir ? » Dès que le proconsul l’aperçut, il lui demanda si c’était lui qui se nommait Cyprien. « C’est moi-même, répondit le saint évêque. — L’empereur vous ordonne de sacrifier aux dieux, dit le proconsul. — Je n’en ferai rien, répondit saint Cyprien. — Pensez à vous, ajouta le juge. » Saint Cyprien répliqua : « Dans une affaire si juste il n’y a point à délibérer. » Enfin le proconsul ayant pris l’avis de son conseil, parla ainsi au saint évêque : « Il y a longtemps que vous faites profession d’impiété, sans que nos empereurs aient pu vous ramener à de meilleurs sentiments. Puisque vous êtes le chef de cette secte pernicieuse, vous servirez d’exemple à ceux que vous avez entraînés dans la désobéissance : la discipline des lois sera affermie par votre sang. » Alors, prenant la tablette où la sentence était écrite, il la lut à haute voix ; elle était conçue en ces termes : « Il est ordonné que Cyprien sera puni par l’épée. » Le saint évêque répondit : « Je rends grâces à Dieu. » Les fidèles, qui étaient en grand nombre dans l’assemblée, s’écrièrent : « Que l’on nous coupe aussi la tête. » On avait choisi pour le lieu de l’exécution une place bordée de grands arbres, à quelque distance de la ville. Quoique cette place fut très spacieuse, elle se trouva trop petite pour la multitude qui s’y rassembla. Le saint évêque donna jusqu’à la fin des preuves de sa sollicitude pour son troupeau. Ayant su que, dans la foule, il y avait de jeunes vierges, il ordonna que l’on eût soin de les mettre à l’abri de tous dangers. Arrivé au lieu de son supplice, il se prosterna le visage contre terre, et adressa à Dieu une fervente prière. Quand elle fut achevée, il ôta ses habits, qu’il donna à ses diacres ; il prit ensuite le bandeau pour se couvrir les yeux, et, comme il avait de la peine à le nouer par derrière, un prêtre et un diacre lui rendirent ce dernier office. Alors l’exécuteur parut, et le saint martyr lui fit donner vingt-cinq écus d’or : puis il se mit à genoux, et, tenant les mains croisées sur sa poitrine, il attendit le coup qui devait le faire passer de cette vie à la glorieuse immortalité. Les fidèles recueillirent son sang dans des linges qu’ils avaient étendus autour de lui avant qu’on lui tranchât la tête, et ils conservèrent cette précieuse relique avec un respect religieux.

## Suite de la persécution en Afrique.

La persécution ne fut point apaisée par la mort de saint Cyprien, et il y eut encore quelques mois après une multitude de martyrs. Les plus illustres étaient saint Montan et ses compagnons, au nombre de huit. Nous avons encore la relation de leur martyre, commencée par eux-mêmes dans la prison, et achevée par un témoin oculaire. Voici comme ils s’expriment : « Lorsqu’on nous eut arrêtés, nous apprîmes que le gouverneur devait nous condamner à être brûlés vifs, et que l’exécution devait se faire le lendemain mais Dieu, qui tient en la main le cœur des juges, ne permit pas que l’on nous fît souffrir ce genre de supplice. Le gouverneur changea de résolution, et l’on nous remit en prison. Ce lieu n’eut pour nous rien d’affreux ; son obscurité fit place à une clarté toute céleste : un rayon du Saint-Esprit éclaira cette noire demeure, et fit naître la lumière dans les ténèbres. Le lendemain, sur le soir, nous fumes tout-à-coup, enlevés par les soldats, et conduits au palais, pour être interrogés. Ô jour heureux ! ô que les chaînes, dont on nous chargea, nous parurent légères ! Le gouverneur nous fit plusieurs questions ; auxquelles il mêla des menaces et des promesses. Nos réponses furent modestes, mais fermes, généreuses et chrétiennes ; enfin nous sortîmes de l’interrogatoire vainqueurs du démon. On nous renvoya en prison, et nous nous y préparâmes à un nouveau combat. Le plus rude que nous eûmes à essuyer, ce fut la faim et la soif ; car, après nous avoir fait travailler le jour entier, on nous refusait tout, même un peu d’eau. Dieu nous consola lui-même, en nous faisant connaître dans une vision que nous n’avions plus que quelques jours à souffrir, et qu’il ne nous abandonnerait point ; il nous procura aussi quelques rafraîchissements par le ministère de deux chrétiens, qui parvinrent à nous les faire passer. Ce secours nous soulagea un peu : nos malades se rétablirent : nous oubliâmes bientôt nos fatigues, et nous nous mîmes à bénir la miséricorde divine qui avait daigné adoucir nos peines. Ce qui contribue beaucoup à nous soutenir et à nous consoler, c’est l’union intime qui est entre nous ; nous n’avons tous qu’un même esprit, qui nous unit dans la prière et dans les entretiens. Vous le savez, rien n’est plus doux que cette charité fraternelle, qui est si agréable à Dieu, et avec laquelle on obtient de lui tout ce qu’on demande, suivant cette parole si consolante de Jésus-Christ : “Si deux personnes s’unissent sur la terre pour demander quelque chose à mon père, ils l’obtiendront infailliblement.” Enfin le gouverneur les fit citer de nouveau à son tribunal. Tous déclarèrent hautement qu’ils persistaient dans leur première confession. Alors le gouverneur rendit une sentence, par laquelle il les condamnait à avoir la tête tranchée, et on les conduisit au lieu où ils devaient être immolés. Il s’y fit un grand concours de peuple : les fidèles et les Gentils y accouraient à l’envi. Les saints martyrs avaient la joie peinte sur le visage, et cette joie venait de ce qu’ils se voyaient sur le point d’arriver à un bonheur éternel ; ils exhortaient avec force ceux qui les environnaient, les fidèles, à demeurer fermes dans la foi, et à conserver avec soin ce précieux dépôt ; les idolâtres, à reconnaître et adorer le vrai Dieu. “Tout homme, leur disaient-ils, qui sacrifie aux fausses divinités, sera exterminé : c’est une impiété horrible d’abandonner le vrai Dieu, et d’adorer les démons.” Ils eurent tous la tête tranchée. »

## Constance admirable d’un enfant.

Le Seigneur, qui sait rendre, quand il lui plaît, les enfants même éloquents, pour en tirer sa gloire, voulut aussi qu’ils servissent au triomphe de la foi, en la confessant généreusement. À Césarée en Cappadoce, un enfant, nommé Cyrille, montra un courage extraordinaire, qui remplit les fidèles de joie et d’admiration. Ce saint enfant avait sans cesse à la bouche le nom sacré de Jésus-Christ, et il sentait, en le prononçant, une force qui le rendait insensible aux menaces et aux promesses qu’on lui faisait. Il avait un père idolâtre, qui, ne pouvant le porter à invoquer les faux dieux, le chassa de chez lui, après l’avoir maltraité. Le juge de la ville, qui en fut informé, envoya des soldats pour prendre le jeune Cyrille, et se le fit amener. « Mon enfant, lui dit-il avec douceur, je veux bien vous pardonner vos fautes en considération de votre âge : il ne tient qu’à vous de rentrer dans les bonnes grâces de votre père et dans la jouissance de ses biens : soyez sage, et renoncez à votre superstition. » Le saint enfant répondit : « Je suis bien aise de souffrir des reproches pour ce que j’ai fait. Dieu me recevra, et je serai bien mieux avec lui qu’avec mon père : je me réjouis d’être chassé de la maison paternelle ; j’en habiterai une qui est plus grande et plus belle : je renonce volontiers aux biens temporels, pour être riche dans le ciel : je ne crains point la mort, parce qu’elle est suivie d’une meilleure vie. » Il prononça ces paroles avec un courage qui montrait bien que Dieu parlait en lui. Alors le juge prenant un ton propre à intimider le saint enfant, le menaça de la mort : il le fit lier, comme pour le mener au supplice : il ordonna de préparer un bûcher et d’y mettre le feu ; mais cet admirable enfant, loin d’en être ébranlé, n’en parut que plus ferme et plus assuré : il se laissa conduire sans verser une seule larme : on l’approcha du feu, on le menaça de l’y jeter ; mais il ne perdit rien de sa constance. Le juge avait donné ordre en secret que l’on se contentât de lui faire peur. Quand on vit que la vue du supplice n’avait fait aucune impression sur lui, on le ramena au juge, qui lui dit : « Eh bien ! vous avez vu le feu, vous avez vu le glaive ; serez-vous sage à présent, par votre soumission à ma volonté et à celle de votre père, mériterez-vous qu’il vous rende son affection, et qu’il vous reçoive chez lui ? » Le jeune Cyrille répondit : « Vous m’avez fait grand tort de me rappeler ; je ne crains ni le feu ni l’épée : je me hâte d’aller à une maison beaucoup plus désirable, et je soupire après des richesses bien plus solides que celles de mon père. C’est Dieu qui doit me recevoir et me récompenser : hâtez-vous de me faire mourir, afin que j’aille à lui plus promptement. » Les assistants pleuraient en l’entendant parler ainsi ; mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir au lieu de pleurer ; au lieu de chercher à m’affaiblir par vos larmes, vous devriez m’encourager et m’animer à tout souffrir : vous ne savez pas quelle est la gloire qui m’attend, quelle est mon espérance : laissez-moi finir ma vie temporelle. » Ce fut dans ces sentiments qu’il alla au supplice, comme le disent les actes de son martyre, qui ne rapportent pas quel genre de mort il souffrit. C’est ainsi que la force du secours divin dont nous avons déjà vu des preuves si sensibles dans un sexe faible et délicat, se manifestait encore dans un âge où la timidité et l’inconstance sont si naturelles.

## Punition des persécuteurs. Charité des Chrétiens.

La vengeance divine éclata sur Valérien, qui fut un des plus cruels persécuteurs du christianisme. Ce prince, après avoir perdu une bataille, s’engagea imprudemment dans une conférence avec Sapor, roi de Perse, qui se saisit de sa personne, le retint prisonnier, et le traita avec la dernière indignité. Quand Sapor voulait monter à cheval, il faisait courber l’empereur devant lui, il lui mettait le pied sur le cou, et s’en servait comme d’étrier ; enfin il le fit écorcher vif, et sa peau teinte en rouge fut suspendue dans un temple de la Perse, comme un monument de l’opprobre des Romains. Les Païens s’étonnaient du malheur de Valérien ; mais les Chrétiens reconnaissaient la main de Dieu justement appesantie sur la tête d’un prince qui les avait cruellement persécutés. L’empire fut alors plongé dans les plus affreuses calamités : des peuples barbares se répandirent dans toutes ses provinces ; les Goths coururent la Thrace et la Macédoine, et laissèrent dans toute la Grèce des marques de leur fureur ; les Germains passèrent les Alpes, et s’avancèrent en Italie, jusqu’à Ravenne ; d’autres entrèrent dans les Gaules, et passèrent en Espagne ; les Sarmates ravagèrent la Pannonie ; les Parthes pénétrèrent jusqu’en Syrie : il y eut des guerres civiles dans tout l’empire, et l’on compta jusqu’à trente tyrans qui se disaient alors empereurs romains. Il y eut des tremblements de terre, et la mer débordée inonda plusieurs villes. La peste succéda à tous ces maux ; elle était si violente à Rome, que, souvent en un seul jour, elle emportait plusieurs milliers d’hommes. Elle ne fit pas moins de ravages à Alexandrie. « C’était, dit saint Denys, évêque de cette grande ville, c’était un deuil universel ; il n’y avait point de maison, qui ne pleurât quelque mort ; la ville retentissait de gémissements. » Le saint évêque ajoute que cette maladie était pour les Païens la plus cruelle de toutes les calamités, et pour les Chrétiens une occasion d’exercer la plus héroïque charité : il n’y avait qu’eux qui eussent le courage de secourir les malades. « La plupart de nos frères, dit-il, ne se sont point épargnés ; ils ont été visiter les malades, ils les ont consolés, ils les ont servis généreusement : ils n’étaient point arrêtés par le danger de gagner eux mêmes la maladie ; de sorte que plusieurs sont morts en guérissant les autres. Beaucoup de prêtres, de diacres et de laïcs vertueux ont ainsi sacrifié leur vie ; mais ceux qui restent prennent leur place, et continuent de rendre aux malades les mêmes services. Les Païens au contraire prennent la fuite, ils abandonnent ceux qu’ils aimaient le plus ; ils les jettent dans les rues, même avant leur mort, et ils laissent les corps sans sépulture, comme du fumier, tant ils craignent de contracter la maladie, que toutefois ils n’évitent pas. » Cette différence dans la conduite des uns et des autres frappait tout le monde, et on déclarait hautement que les Chrétiens étaient les seuls qui connurent la véritable piété. L’Église honore encore comme martyrs ceux qui à l’occasion de cette peste furent les victimes de la charité.

## Neuvième persécution sous l’empereur Aurélien. An 274.

L’empereur Aurélien qui, dans les premières années de son règne, ne s’était pas montré contraire aux chrétiens, changea tout-à-coup de conduite à leur égard. Il crut gagner l’affection du sénat et du peuple, en persécutant les ennemis de leurs dieux. Il était sur le point de signer un édit terrible contre eux, lorsqu’il fut arrêté par la foudre qui tomba à ses pieds. La frayeur, dont il fut saisi, lui fit abandonner pour lors ce dessein ; mais sa volonté ne changea point, et la persécution ne fut que différée. « Quelque temps après, s’étant livré à la corruption de son cœur, dit Lactance, auteur presque contemporain, Aurélien publia contre nous des édits de sang et de carnage ; mais c’était heureusement sur la fin de son règne, qui fut très court, en sorte que les édits n’avaient pas encore été portés dans les provinces éloignées, quand il mourut. Ainsi, le Seigneur fit-il voir qu’il ne laisse aux puissances du siècle la liberté de persécuter ses serviteurs que selon les desseins de sa justice ou de sa miséricorde sur eux ; cependant, comme les inclinations connues des souverains ne sont guère moins efficaces que leurs ordres, la haine du nom chrétien, que cet empereur avait manifestée avant sa mort, ne laissa pas de faire beaucoup de martyrs. Un des plus illustres fut saint Conon, qui souffrit en Lycaonie. Comme le juge se moquait de sa vie austère et mortifiée, le saint martyr répondit avec fermeté : « La croix fait toutes mes délices ; ne croyez pas m’intimider par l’appareil des tourments, j’en connais le prix, et je sais combien ils contribuent au véritable bonheur ; les plus rudes et les plus longs sont l’objet de mes désirs. Le juge, pour l’amollir, lui demanda s’il avait des enfants ? J’en ai un, répondit-il, et je voudrais bien qu’il eût part à mon bonheur. Le juge l’envoya aussitôt chercher, et il les condamna tous deux au même supplice. On leur coupa les mains avec une scie de bois ; on les mit sur un lit de brasier, et ensuite on les fit passer dans une chaudière d’huile bouillante, où ils rendirent l’esprit en louant Dieu. [ᵉ] On rapporte aussi à cette persécution le martyre de saint Denys[[9]](#footnote-10), premier évêque de Paris. Ce saint évêque, après avoir établi dans cette capitale une Église florissante, travailla, par le ministère de ses disciples, à étendre la foi dans les provinces voisines, avec un zèle qui lui a mérité le titre d’apôtre des Gaules. On ne sait pas le détail de la vie de ces hommes apostoliques ; mais ils cultivèrent avec fruit cette partie du champ du Seigneur, et pour la rendre plus fertile, il fallait qu’outre leurs sueurs, ils y répandissent encore leur sang. Dieu couronna les travaux de leur généreux chef par un glorieux martyre, dont nous n’avons pas les actes ; tout ce qu’on en sait, c’est qu’une subite persécution s’étant élevée, il fut pris avec le prêtre Rustique et le diacre Éleuthère, par ordre du président Fescennin ; qu’après avoir confessé généreusement la foi, ils souffrirent les fouets et divers genres de supplices, et qu’ils eurent enfin la tête tranchée. Une tradition constante, appuyée par d’anciens monuments, nous apprend que ce fut sur une montagne proche de Paris, nommée depuis pour ce sujet le Mont des martyrs, et vulgairement Montmartre. On montre à Paris le lieu où saint Denys fut emprisonné, et celui où il fut mis à la torture ; on y a bâti ensuite deux églises en son honneur. Le président avait ordonné de jeter dans la Seine les corps des martyrs ; mais une dame païenne, qui songeait à embrasser la foi, sut gagner ceux qui étaient chargés de cette commission, et elle fit enterrer secrètement les saintes reliques.

# IVe siècle.

## Dixième et dernière Persécution sous Dioclétien. An 303.

L’empire romain, qui depuis trois siècles livrait inutilement au christianisme des attaques presque continuelles, fit un dernier effort pour le détruire, et au lieu de le renverser, il acheva de l’établir. Dioclétien régnait alors en orient, et Maximien en occident. Le premier publia à Nicomédie, l’an 303, un édit qui ordonnait d’abattre les églises, et de brûler les saintes écritures ; mais ce n’était que le prélude des édits cruels qui suivirent, et qui firent couler des flots de sang dans toutes les provinces de l’empire : car Maximien, son collègue, imita un exemple si conforme à son inclination féroce. On exerça contre les Chrétiens des cruautés inouïes, et on employa des tortures qui avaient été jusque-là inconnues. En Mésopotamie quelques-uns furent pendus la tête en bas, et étouffés par un feu lent : en Syrie, on les faisait rôtir sur des grils : dans la province du Pont, on leur enfonçait des roseaux pointus sous les ongles : puis on versait sur eux du plomb fondu : en Égypte, après les avoir tenaillés, on leur déchirait le corps avec des morceaux de pots cassés : dans la Phrygie, une ville entière, dont les habitants étaient tous chrétiens, fût investie par les soldats, qui eurent ordre d’y mettre le feu. Les hommes, les femmes et les enfants, tous périrent dans les flammes, en invoquant le nom de Jésus-Christ. L’historien Eusèbe, qui avait été témoin oculaire d’une partie de ces scènes barbares, dit que les cruautés exercées contre les Chrétiens dans cette horrible persécution surpassent tout ce qu’on peut en raconter. Toute la terre, dit Lactance, fut inondée de sang depuis l’orient jusqu’à l’occident. Dieu, qui ne manque jamais à son Église, la soutint visiblement dans cette terrible épreuve, et il proportionna son secours à la violence de l’attaque. La persécution commença par le palais même de l’empereur. Plusieurs de ses premiers officiers étaient chrétiens : on voulut les obliger de sacrifier aux idoles ; mais ils aimèrent mieux perdre la faveur du prince, être dépouillés de leurs dignité, et souffrir les plus cruelles tortures, que de manquer de fidélité à Dieu. Un d’entre eux, nommé Pierre, endura avec une constance invincible des tourments, dont le récit seul fait frémir : après l’avoir dépouillé de ses habits, on l’attacha à une machine qui l’élevait fort haut, puis le laissait retomber sur le pavé. Quoiqu’il eut le corps tout brisé de cette chute, on le frappa à grands coups de bâton, qui lui meurtrirent tous les membres : les plaies étaient si profondes, que l’on y voyait les os à découvert : on y versa ensuite du sel et du vinaigre. Les horribles douleurs qu’il ressentait n’ébranlèrent pas son courage. Alors on apporta du feu et un gril, sur lequel on fit rôtir chaque partie de son corps l’une après l’autre, et pour prolonger cet effroyable supplice, on le retirait du feu par intervalles, pour l’y remettre ensuite. Tout ce raffinement de cruauté fut inutile, et le martyr, victorieux de la douleur et du tyran, expira sur ce lit affreux, sans avoir laissé échapper moindre marque de faiblesse. Qu’elle force ! quelle constance ! Non, l’homme n’est pas ainsi par lui-même : il faut une vertu plus qu’humaine, pour le rendre comme insensible au milieu d’un brasier ardent.

## Martyre de saint Quentin.

Maximien avait établi Rictius Varus son préfet dans les Gaules : ce préfet, cruel comme son maître, courait de ville en ville, portant avec lui l’épouvante et l’horreur, inondant du sang des Chrétiens tous les lieux par où il passait. Il vint à Amiens, où saint Quentin, fils d’un sénateur romain, annonçait avec zèle et avec succès la doctrine évangélique. Il fit arrêter le saint apôtre, et l’ayant cité à son tribunal, il lui demanda son nom. « Je suis chrétien, c’est là mon nom, répondit le saint ; si vous voulez en savoir davantage, mes parents m’ont nommé Quentin. — Quels sont vos parents ? » reprit le préfet. Quentin dit : « Je suis citoyen romain, et fils du sénateur Zénon. » Le préfet ajouta : « Comment, étant d’une si noble famille, vous êtes-vous laissé entêter de ces folles superstitions ? » Quentin répondit : « La plus excellente noblesse est de connaître Dieu, et d’obéir fidèlement à ses commandements. Pour le nom de superstition, que vous donnez à la religion chrétienne, il ne peut lui convenir, puisqu’elle conduit au souverain bonheur, qu’elle fait connaître le vrai Dieu et son Fils Jésus-Christ, par qui toutes choses ont été faites, et qui est égal en tout à son Père. — Si tu ne sacrifies dans le moment, ajouta le préfet, je te jure par nos dieux et nos déesses, que je te ferai mourir dans les plus cruelles tortures. — Et moi, dit Quentin, je vous promets par le Seigneur mon Dieu, que je ne ferai pas ce que vous me commandez : je ne crains pas plus vos menaces que vos dieux. » Le tyran commença par le faire cruellement fouetter, puis il ordonna qu’il fut resserré dans une étroite prison. Un ange l’y visita, et lui commanda d’aller instruire le peuple. Il sortit sans obstacle du cachot, et courut prêcher dans la place publique. L’éclat de ce miracle, et ses souffrances pour Jésus-Christ, donnèrent tant de force à ses paroles, qu’il convertit près de six-cents personnes. Ses gardes même, s’étant convaincus de la délivrance miraculeuse, crurent en Jésus-Christ. Saint Quentin comparut une seconde fois devant le préfet, qui tâcha de le gagner par de flatteuses promesses. Comme elles étaient aussi inutiles que les menaces, ce tyran eut recours à de nouveaux tourments, pour vaincre la constance du saint martyr. Il le fit étendre, par le moyen des poulies, d’une manière si violente, que tous ses membres furent disloqués : ensuite on lui déchira le corps, en le frappant avec des chaînes de fer : on versa sur ses plaies de l’huile bouillante, de la poix et de la graisse fondue : enfin on lui appliqua des torches ardentes. Ce n’est que contre les martyrs de Jésus-Christ que la cruauté des hommes a été si ingénieuse. Comme malgré ces tortures Quentin ne cessait de louer le Seigneur, Varus lui fit remplir la bouche de chaux et de vinaigre. Puis il ordonna qu’on le chargeât de chaînes, et qu’on le conduisît dans la capitale du Vermandois, où il devait se rendre. La providence avait destiné le saint martyr pour être le patron de cette ville, à laquelle il a donné son nom. Varus y étant arrivé, fit un dernier effort pour le gagner, mais inutilement. Voyant que le saint semblait tirer de nouvelles forces de ses tourments, il se laissa aller à toute sa rage. Par son ordre, on perça le saint de deux broches de fer, depuis le col jusqu’aux cuisses. On lui enfonça des clous entre les ongles et la chair des doigts. Comme après cet affreux supplice le saint vivait encore, le juge le condamna enfin à avoir la tête tranchée. Quentin ayant été conduit au lieu du supplice, obtint de ses bourreaux un peu de temps pour faire sa prière. Aussitôt qu’il l’eût achevée, il se tourna vers eux, et leur dit : « Je suis prêt : faites ce qui vous est commandé. » Ils lui coupèrent la tête, et la jetèrent avec le corps dans la rivière de Somme ; mais Dieu ne permit pas que les reliques d’un si illustre martyr demeurassent sans honneur. Une dame chrétienne, nommée Eusébie, trouva le corps, et l’enterra sur une colline voisine. La relation du martyre a été écrite par un auteur, qui y avait été présent.

## Martyre de la légion thébaine.

L’empereur Maximien passa dans les Gaules pour réprimer une faction qui s’y était formée : il crut nécessaire de renforcer son armée, et fit venir d’orient la légion thébaine : elle était toute composée de Chrétiens, et la foi inspirait un nouveau courage à ces généreux soldats. La légion était commandée par Maurice : les principaux officiers après lui étaient Exupère et Candide. Elle joignit, avant le pacage des Alpes, le corps de l’armée, qui fit quelque séjour à Octodure, aujourd’hui Martigny-en-Valais. Maximien, qui avait encore plus à cœur d’exterminer les Chrétiens que les ennemis de l’État, commanda la légion thébaine pour aller persécuter les fidèles ; ou comme portent d’autres actes, il voulut l’obliger à prendre part aux sacrifices solennels, qu’il faisait à ses dieux, en entrant dans les Gaules. Ces braves soldats répondirent qu’ils étaient venus pour combattre les ennemis de l’État, et non pas pour tremper leurs mains dans le sang de leurs frères, ou pour les souiller par un culte impie. Maximien fut si irrité de cette réponse, qu’il fit aussitôt décimer la légion. Ceux sur qui le sort tomba, se laissèrent égorger sans là moindre résistance. Cette boucherie n’effraya point leurs camarades ; elle ne fit que les animer de plus en plus au martyre : ils s’écrièrent avec une nouvelle ardeur qu’ils détestaient le culte des idoles. Lorsque cette résolution eût été rapportée à Maximien, ce prince ordonna que la légion fût décimée une seconde fois, ce qui fut exécuté. Comme on pressait les autres d’obéir au tyran, ils lui présentèrent la remontrance suivante : « Nous sommes vos soldats, seigneur ; mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu : nous vous devons le service de guerre ; mais nous devons à Dieu l’innocence des mœurs : nous recevons de vous la paie ; il nous a donné et il nous conserve la vie : nous ne pouvons vous obéir en renonçant à Dieu notre Créateur, notre maître et le vôtre : nous sommes disposés à exécuter vos ordres, en tout ce qui n’offense pas Dieu ; mais s’il faut choisir entre désobéir à Dieu ou à un homme, nous préférons d’obéir à Dieu : menez-nous à l’ennemi, nos mains sont prêtes à combattre les rebelles et les impies ; mais elles ne savent point répandre le sang des citoyens et des innocents. Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le faire ; eh ! comment pourriez-vous compter sur notre fidélité, si nous manquions à celle que nous avons jurée à Dieu ? Si vous cherchez à faire mourir des Chrétiens, nous voici : nous confessons un Dieu Créateur de toutes choses, et Jésus-Christ son fils ; nous sommes disposés à nous laisser égorger comme nos compagnons, dont nous envions le sort. Ne craignez pas de révolte ; les Chrétiens savent mourir et non se révolter : nous avons des armes : mais nous ne nous en servirons pas ; nous aimons beaucoup mieux mourir innocents que de vivre coupables. » Une remontrance si généreuse et mesurée ne fit qu’allumer la fureur du tyran. Désespérant de vaincre leur constance héroïque, il prit la résolution de massacrer la légion entière. Il la fit envelopper par toute l’armée, et il donna ordre de la passer au fil de l’épée. Ces braves guerriers jetaient bas leurs armes, ils se dépouillaient de leurs cuirasses, et présentaient le col aux persécuteurs. On n’entendit ni plaintes ni gémissements ; ils ne parlèrent que pour s’animer les uns les autres à mourir pour Jésus-Christ. La terre fut en un moment jonchée de leurs corps et teinte de leur sang. Ils étaient, à ce que l’on croit, plus de six-mille. Quel spectacle que de voir une légion entière de soldats armés dans des dispositions si saintes et si sublimes ! Une religion capable de former des hommes si parfaits ne porte-t-elle pas un caractère visible de divinité ? Il n’y a que l’esprit de Dieu qui puisse inspirer un tel héroïsme et une si haute sagesse, qui sait allier ainsi tous les devoirs, être fidèle à Dieu, et ne pas résister au prince, même quand il est injuste et cruel.

## Martyre de saint Victor de Marseille.

Peu de temps après le martyre de la légion thébaine, saint Victor, de Marseille, rendit aussi à Jésus-Christ un témoignage bien glorieux. C’était un homme de guerre distingué par sa noblesse, par sa bravoure, et plus encore par la fermeté de sa foi. L’empereur Maximien s’était mis en marche pour se rendre à Marseille, et la persécution avait redoublé au seul bruit de son arrivée. Victor s’appliquait à rassurer les fidèles ; il visitait surtout ceux de sa profession : il les exhortait à se montrer dans cette occasion de véritables soldats de Jésus-Christ, et à mépriser une vie passagère par l’espérance d’une vie qui ne finit jamais. Il fut surpris dans les exercices de son zèle, et conduit au tribunal des préfets. Comme il s’agissait d’un homme de qualité, ceux-ci crurent devoir renvoyer à l’empereur la connaissance de cette cause. Maximien étant arrivé fit comparaître Victor à son tribunal : il employa des promesses et des menaces pour l’engager à sacrifier aux dieux ; mais le saint martyr confondit le tyran et ses officiers, en démontrant la vanité des idoles et la divinité de Jésus-Christ. Alors Maximien jugeant qu’un guerrier serait plus sensible à l’ignominie qu’à la douleur, le condamna à être traîné dans les rues, les pieds et les mains liées. Après ce premier tourment, le saint martyr fut ramené tout ensanglanté au tribunal des préfets. Ceux-ci, le croyant abattu par ce qu’il avait souffert, le pressaient de sacrifier aux dieux de l’empire mais il leur répondit avec fermeté qu’il n’avait jamais rien fait contre le service de l’empereur et de l’État, et qu’il ne pouvait adorer les dieux du paganisme, dont il releva en même temps les infamies. Alors on le fit attacher sur le chevalet, où il fut longtemps et cruellement tourmenté. Pendant ce supplice, le saint avait les yeux attachés au ciel, demandant à Dieu la patience. Jésus-Christ lui apparut, tenant sa croix, et lui dit : « La paix soit avec vous, je suis Jésus qui souffre dans mes saints : prenez courage ; je vous soutiens dans ce combat, et je vous récompenserai après la victoire. » Ces paroles consolantes fortifièrent Victor, et lui ôtèrent le sentiment de la douleur. Comme on ne gagnait rien à le tourmenter, on le reconduisit en prison. Dieu l’y visita, et pendant la nuit son cachot parut tout éclatant de lumière. Trois soldats, qui le gardaient voyant cette lumière se jetèrent aux pieds du saint, et lui demandèrent le baptême. Maximien en ayant été informé, ordonna de faire mourir les soldats, s’ils n’abjuraient leur foi. Tous trois la confessèrent avec courage, et eurent la tête tranchée. L’empereur le fit ensuite amener Victor après l’avoir appliqué à de nouvelles tortures, il fit dresser un autel, et il l’exhorta à offrir de l’encens, en lui promettant la faveur, s’il obéissait, Victor s’étant approché comme pour sacrifier, renversa l’autel d’un coup de pied. Le tyran en fureur lui fit couper le pied sur-le-champ, et il ordonna que le saint fût écrasé sous la meule d’un moulin. On exécuta cette sentence cruelle, mais le saint respirait encore, lorsque la machine se rompit. Pour l’achever, on lui coupa la tête, et l’on entendit une voix du ciel, qui dit : « Tu as vaincu, Victor, tu as vaincu. » Maximien fit jeter dans la mer les corps des martyrs mais ils vinrent à bord, et furent ensevelis par les Chrétiens dans une grotte où Dieu opéra beaucoup de miracles.

## Martyre de saint Vincent de Saragosse. An 304.

L’Espagne donna aussi dans la même persécution des témoignages éclatants de la foi, et elle enfanta beaucoup de martyrs. Le plus illustre fut saint Vincent, diacre, de Saragosse. Dacien, qui en était alors gouverneur, l’un des plus cruels ennemis du christianisme, le fit arrêter et jeter dans une obscure prison. Il l’y laissa quelque temps, presque sans nourriture, dans le dessein d’abattre son courage, en affaiblissant son corps par la faim : puis, l’ayant fait venir devant lui, il lui fit les plus belles promesses, il le menaça des plus grands supplices, pour le porter à adorer les idoles ; mais le saint diacre ne se laissa point ébranler ; il déclara qu’il était chrétien, et prêt à tout souffrir pour le vrai Dieu. Alors Dacien le fit appliquer à la question. On l’attacha sur le chevalet ; on l’étendit avec tant de violence, que ses os en furent disloqués, et ses membres presque arrachés. En cet état, on lui déchira les côtés avec des ongles de fer ; en sorte qu’on lui voyait les entrailles. Au milieu de ces cruelles tortures, le saint martyr était plein de joie. Sa patience inaltérable et la sérénité de son visage mirent le juge en fureur ; il s’en prit aux bourreaux, et les fit frapper eux-mêmes, afin qu’ils redoublaient de violence, On recommença donc à tourmenter le saint martyr avec de plus grands efforts qu’auparavant : les bourreaux étaient hors d’haleine, les bras leur tombaient de lassitude. Le juge lui-même voyant le sang couler de toutes parts, et l’état affreux du saint martyr, sans qu’il en fût ébranlé, ne pouvait revenir de sa surprise, et commençait à s’avouer vaincu. Il fit cesser les tourments, pour tenter encore les voies de douceur. « Ayez pitié de vous-même, disait-il au saint diacre ; sacrifiez aux dieux, ou du moins livrez-moi les écritures des Chrétiens. » La réponse de Vincent fut qu’il craignait moins les tortures qu’une fausse compassion. Dacien, plus furieux que jamais, fit étendre le martyr sur un lit de fer, dont les barres, garnies de pointes aigües, étaient posées sur un brasier ardent : en même-temps on appliquait des lames toutes rouges aux parties du corps qui ne touchaient pas à ce lit douloureux ; on jetait du sel sur les plaies, et les pointes de ce sel, aidées par l’activité du feu, entraient fort avant dans sa chair. Pendant cet horrible supplice, Vincent demeurait immobile, les yeux élevés vers le ciel. Dacien déconcerté ne savait plus quel parti prendre : il le renvoya en prison, avec ordre de le coucher sur des morceaux de pots cassés, et de lui mettre les pieds dans des entraves, qui lui tinssent les jambes fort écartées. Mais Dieu n’abandonna pas son serviteur : des anges descendus du ciel vinrent le consoler, et le saint martyr chantait avec eux les louanges de Dieu. Le geôlier entendit ces cantiques, et se convertit sur-le-champ. Dacien l’ayant appris, en pleura de rage. Pour ôter au saint martyr la gloire de mourir dans les tourments, il ordonna qu’on le mît sur un lit, où il était mollement couché. Alors ce généreux athlète, que les ongles de fer et les brasiers ardents n’avaient point lassé, supportant avec peine un adoucissement qui retardait son bonheur, demanda au Seigneur la couronne qu’il lui avait promise, et rendit doucement l’esprit. Jamais on ne vit plus manifestement le triomphe de Jésus-Christ sur le démon. Tous les genres de supplices furent épuisés dans ce glorieux martyre ; mais Dieu inspira à son serviteur un courage supérieur aux tourments, et força son ennemi à s’avouer vaincu. Il n’y a point de sagesse, point de prudence, point de force contre le Seigneur.

## Réflexions sur les persécutions.

Dieu, pour faire voir que l’Église est son ouvrage, a voulu qu’elle s’établît malgré l’opposition des hommes, et qu’elle fût fondée par le martyre. Il l’a tenue dans cet état pendant trois-cents ans, sans qu’elle eût un seul moment pour se reposer. Il avait lui-même prédit à ses disciples qu’ils seraient persécutés, traînés devant les rois et les magistrats, maltraités et mis à mort pour son nom ; il leur avait promis de rendre inutiles tous les efforts de leurs ennemis. « Ne craignez point ceux dont tout le pouvoir se borne à ôter la vie du corps : il ne peut tomber un cheveu de votre tête, sans que votre Père céleste le permette. Par la patience, vous possèderez votre âme en paix : c’est moi qui serai votre soutien ; je vous donnerai le courage et la force de vaincre vos ennemis ; j’ai vaincu le monde, et je vous en ferai triompher vous-mêmes. » En effet, dès que le christianisme parut dans le monde, toutes les puissances de la terre se soulevèrent contre lui : les sens, les passions, tous les intérêts combattaient pour l’idolâtrie ; elle était faite pour le plaisir ; les jeux, les spectacles et la licence y faisaient partie du culte divin : les fêtes du paganisme n’étaient que des divertissements, et il n’y avait aucune circonstance de la vie où la pudeur fût moins respectée que dans ses cérémonies et ses mystères. La religion chrétienne, chaste, sévère, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles, ne pouvait plaire à des esprits si corrompus. Les Chrétiens, qui ne prenaient aucune part aux fêtes des Païens, devaient en être haïs, détestés. À ces motifs, vint se joindre l’intérêt de l’État : la politique romaine se croyait attaquée dans ses fondements, quand on méprisait ses dieux. Rome se vantait d’être une ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des auspices divins et dédiée par son auteur au Dieu de la guerre ; elle se croyait redevable de ses victoires à sa religion ; c’était par-là qu’elle s’imaginait avoir dompté les nations. Ne pas reconnaître les dieux, c’était renverser les fondements de l’empire, c’était haïr les victoires et la puissance du peuple romain : ainsi, les Chrétiens ennemis de ses dieux étaient regardés en même-temps comme les ennemis de la république : les empereurs avaient plus à cœur de les exterminer que d’abattre les Parthes, les Sarmates et les Daces. Aussi, depuis l’empire de Néron, les Chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les méchants empereurs. L’origine de ces persécutions était tantôt un ordre de l’empereur ou la haine particulière des magistrats, tantôt les décrets du sénat ou le soulèvement des peuples, que l’on animait encore contre les Chrétiens, en les calomniant. Des causes particulières adoucissaient quelquefois la persécution pour un peu de temps mais la haine publique prévalait bientôt ; la fureur des Païens se rallumait, et tout l’empire ruisselait du sang des Chrétiens. C’était surtout lorsqu’elle était ordonnée par la puissance publique que la persécution devenait plus violente et plus générale : c’est par ces renouvellements de violence que les historiens ecclésiastiques comptent dix persécutions sous dix empereurs différents. Le nombre des martyrs fut très considérable ; et l’on en compte plusieurs millions. Les empereurs idolâtres se flattaient d’anéantir par ce carnage une religion qu’ils haïssaient mais cette religion prenait de nouveaux accroissements sous le fer et dans le feu. Ils employèrent vainement contre elle les supplices les plus affreux. Ongles de fer, roues armées de lames tranchantes, grils ardents, bûchers, dents des bêtes féroces, tous les genres de tourments furent mis en usage, et ne servirent qu’à multiplier ceux que l’on voulait détruire. Plus la persécution était violente, plus le nombre des Chrétiens augmentait : le sang des martyrs était une semence féconde, qui les reproduisait au centuple. Ils n’opposaient que la patience à la fureur des tyrans, et, selon la promesse de leur divin Maître cette patience, les faisait triompher de toute la rage des persécuteurs. Il n’y a jamais eu la moindre révolte de leur part : durant tant de siècles d’une persécution si cruelle, l’Église ne s’est jamais échappée ni un seul moment ni dans un seul homme, et on l’a vue aussi soumise sous Dioclétien, lorsqu’elle remplissait toute la terre, que sous Néron, lorsqu’elle ne faisait que de naître. Souffrir tout pour la vérité était un exercice ordinaire parmi les Chrétiens, et ils couraient aux supplices avec plus d’ardeur que les Païens à leurs fêtes licencieuses. Des vieillards infirmes, des vierges délicates bravaient les tourments, montaient avec joie sur les échafauds et sur les bûchers : on a vu des enfants, qui bégayaient encore, confesser Jésus-Christ avec intrépidité, et endurer sans se plaindre des tortures cruelles. Le fer tombait de la main des bourreaux, et eux-mêmes changés tout-à-coup présentaient aussi leur tête, et devenaient martyrs à leur tour. Les tyrans vaincus étaient obligés d’arrêter la persécution, pour ne pas dépeupler l’empire. C’est-là qu’on voit véritablement le doigt de Dieu : les Païens eux-mêmes étonnés de la constance et des miracles des martyrs y reconnaissaient une force divine ; on entendit plusieurs fois en plein théâtre ces cris du peuple : « Le Dieu des Chrétiens est grand. Qu’il est grand le Dieu des Chrétiens ! » Certainement on ne peut considérer la durée, l’étendue et la cruauté du massacre, qui a ravagé l’Église naissante, sans reconnaître dans la fermeté de ses héros une vertu surnaturelle, un courage inspiré de Dieu, et invincible comme lui. S’il y a quelques exemples d’hommes opiniâtres, qui aient sacrifié leur vie pour l’erreur, ils sont en petit nombre et d’ailleurs c’était pour des opinions sur lesquelles on peut se tromper ; au lieu que les premiers martyrs du christianisme sont morts pour attester des faits qu’ils avaient vus, qu’ils avaient touchés, dont ils s’étaient assurés par le témoignage constant de tous leurs sens. On peut se passionner pour une opinion, mais on ne s’entête pas pour des faits douteux ou faux : on ne se fait point égorger pour assurer que l’on a vu ce qu’en effet on n’a point vu. Les martyrs des siècles suivants ont pareillement rendu témoignage à la vérité d’une religion qu’ils voyaient établie sur ces faits incontestables. Concluons : tant d’efforts inutiles de toute la puissance romaine conjurée pour exterminer les Chrétiens, c’est-à-dire, des hommes qui ne savaient que souffrir et mourir pour leur religion, démontrent que cette religion était l’ouvrage de Dieu, et que les hommes n’avaient pas établi ce que les hommes ne pouvaient détruire.

## Constance Chlore favorise les Chrétiens. An. 305.

Au fort de la persécution la plus violente et la plus générale que l’Église eut encore essuyée, Dieu qui prescrit des bornes à la mer dans sa plus grande furie, en mit aussi à la puissance des deux tyrans. Dioclétien et Maximien furent contraints de quitter la pourpre impériale et de céder l’empire à Constance Chlore et à Galère, qui occupaient déjà depuis longtemps le second rang avec le titre de césars. Le dernier, né barbare et de parents pauvres, avait des inclinations encore plus basses que sa naissance ; il continua la persécution en orient. Constance Chlore, au contraire mérita également les éloges des Chrétiens et des Païens : plein de bonté et de clémence, il fit consister sa gloire à rendre ses sujets heureux, et à s’en faire aimer : il estimait le christianisme, parce qu’il aimait la vertu. On rapporte de lui un trait remarquable, qui ne lui fit pas moins d’honneur qu’à la religion : il avait un grand nombre de Chrétiens dans son palais, et parmi les officiers attachés à sa personne. N’étant encore que césar, lorsque l’édit de Dioclétien parut contre les Chrétiens, il les assembla, leur notifia les ordres de l’empereur, et leur déclara qu’il fallait sacrifier aux idoles, ou renoncer aux charges qu’ils possédaient. Cette proposition de la part d’un prince, qui jusqu’alors avait été favorable à la religion, fut un coup de foudre pour les Chrétiens. Ils en furent consternés, mais tous n’en furent point abattus. La plupart protestèrent qu’ils aimaient mieux sacrifier leurs biens et leur vie même, que de perdre la foi. Quelques-uns, plus faibles, et suivant le génie des courtisans, qui souvent n’ont d’autre Dieu que leur fortune, et d’autre religion que celle du souverain, consentirent à offrir de l’encens aux idoles, pour conserver sa faveur et les places dont il les avait honorés. Alors Constance, déclarant ses véritables sentiments, combla d’éloges la généreuse fermeté des premiers, et blâma avec de vifs reproches la lâche et criminelle complaisance des autres : « Comment, leur dit-il, garderez-vous à l’empereur une fidélité inviolable, vous qui vous montrez traîtres et perfides à l’égard de Dieu ? » Ensuite il les chassa de son palais, comme indignes d’être à son service. Mais pour ceux qu’il avait trouvés prêts à renoncer à tout plutôt qu’à leur foi, il les regarda comme ses plus fidèles serviteurs, il leur conserva leurs charges, et les honora toujours de son affection et de sa confiance. Il disait qu’un prince devait préférer des serviteurs de ce caractère, à tous les trésors de son épargne. Un tel prince était bien éloigné de répandre le sang des Chrétiens : aussi étant devenu empereur, il ne cessa jamais de les favoriser. La chrétienté des Gaules, qui étaient sous sa domination, répara bientôt les pertes qu’elle avait faites sous celle du cruel Maximien. Dès que l’orage fut passé, les ouvriers évangéliques se répandirent avec une nouvelle ardeur dans toutes les provinces, et ils firent une abondante récolte dans des terres engraissées, pour ainsi dire, et encore toutes fumantes du sang de tant de martyrs. Les Églises se multiplièrent de toutes parts, et l’on remplit les sièges, dont le glaive de la persécution avait moissonné les pasteurs. Ce n’était cependant encore là que l’aurore de la paix que Dieu allait donner à son Église. Il était réservé, non à Constance Chlore, mais à son fils, de devenir le disciple de cette religion, que tant d’empereurs avaient persécutée, et de la faire ainsi triompher de l’orgueil des Césars. Constance, quoique favorable au christianisme, n’eut pas le courage de l’embrasser ; mais Dieu, en établissant l’empire dans sa famille, accorda une récompense sur la terre à ses vertus morales, qui sans la foi sont stériles pour le ciel.

## Conversion de Constantin. An. 312.

Lorsque Dieu eut rendu sensible le miracle de sa protection dans l’établissement de l’Église, et qu’il eût assez fait connaître que toutes les puissances de la terre ne pouvaient la renverser, il y appela enfin les empereurs, et il fit du grand Constantin le protecteur déclaré du christianisme. Ce prince était fils de Constance Chlore ; il réunissait dans sa personne les plus éminentes qualités : un génie vif, mais tempéré par une rare sagesse, était encore relevé en lui par une taille avantageuse, et une figure noble. L’empereur Galère, qui le haïssait, lui tendit plusieurs fois des pièges, pour le faire périr ; mais Dieu l’en délivra toujours, parce qu’il avait de grands desseins sur ce prince. Après la mort de son père, Constantin fut proclamé empereur, à l’âge de trente-et-un ans. Cette dignité lui fut disputée par Mayence, fils de l’empereur Maximien : ils se livrèrent quelques légers combats, où Maxence eut d’abord l’avantage : enfin, Constantin prit la résolution d’en venir à une bataille décisive : il conduisit donc son armée en Italie, et s’approcha de Rome. Comme l’armée de Maxence était plus forte que la sienne, il comprit qu’il avait besoin d’un secours extraordinaire, et il songea à se rendre favorable le Dieu des Chrétiens. Il le pria avec les vœux les plus ardents de se faire connaître à lui : ce prince avait le cœur droit ; il fut exaucé. Vers l’heure de midi, lorsqu’il marchait à la tête de ses troupes par un temps calme et serein, il aperçut dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle étaient tracés en caractères de lumière ces mots : « par ce signe, vous serez victorieux. » Toute l’armée vit ce prodige ; mais personne n’en fut plus frappé que le prince. Il s’occupa le reste du jour à chercher ce que signifiait cette merveille. La nuit suivante, pendant son sommeil, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe, et lui ordonna de faire sur ce modèle un étendard pour le porter dans les combats, comme une sauvegarde contre ses ennemis. Le matin l’empereur appela des ouvriers, et leur traça le dessein de l’étendard. C’était une espèce de pique couverte de lames d’or, avec une traverse en forme de croix, d’où pendait un voile tissé d’or. Au haut de la croix était une couronne enrichie de pierreries : on voyait au milieu de la couronne les deux premières lettres du nom de Christ entrelacées, et au-dessus du voile paraissaient les images de l’empereur et de ses enfants. On donna à cet étendard le nom Labarum. Constantin choisit cinquante hommes des plus braves et des plus pieux de ses gardes, pour le porter l’un après l’autre. Encouragé, par cette vision céleste, il n’hésita point à livrer bataille à son ennemi. En effet, Maxence fut vaincu, il prit la fuite, et en fuyant, il tomba dans le Tibre. Rome ouvrit aussitôt ses portes à Constantin, qui y entra victorieux. Alors il appela auprès de lui des évêques, pour s’instruire des vérités de la religion chrétienne, et il en fit une profession publique. Rien n’est plus certain dans l’Histoire que cette vision miraculeuse rapportée par Eusèbe de Césarée, et confirmée par une multitude d’écrivains et de monuments de toute espèce. « Si un autre nous l’eût racontée, dit cet historien, il aurait eu peine à nous persuader ; mais l’empereur Constantin nous ayant lui-même fait le récit de ce prodige, et nous l’ayant assuré avec serment à nous qui écrivons cette Histoire, quelqu’un pourrait-il en douter, surtout après que l’événement a justifié la promesse ? » Ainsi parlait Eusèbe, dans le temps qu’une infinité de personnes, qu’il dit avoir été les témoins oculaires de ce fait, vivaient encore, et pouvaient le démentir.

## Triomphe de la religion chrétienne.

Constantin, après la défaite de son ennemi, rendit hommage de la victoire à Jésus-Christ, et il s’appliqua à le faire régner dans toute l’étendue de son empire. Comme il connaissait le caractère de la religion chrétienne, qui n’emploie pour se faire des disciples, que l’instruction et la persuasion, il se garda bien de révolter les esprits par des édits rigoureux. Quoiqu’il eût horreur de l’idolâtrie, il laissa néanmoins à ses sujets une entière liberté à l’égard de la religion : imposer silence au paganisme révéré depuis tant de siècles, c’eût été soulever tout l’empire : il crut qu’il suffisait de protéger la vraie religion, de la mettre en état de confondre son ennemie par la sagesse de ses dogmes et par la pureté de sa morale : il n’usa donc que de moyens doux et modérés pour gagner les Païens, et cette modération en convertit un grand nombre. Il commença par remédier à tous les maux qu’avaient faits les empereurs précédents : il rappela les exilés : il fit rendre aux chrétiens tous les lieux d’assemblée qu’on leur avait enlevés ; plein de zèle pour la majesté du culte divin, il en releva l’éclat, en faisant part de ses trésors aux églises, en les enrichissant de vases précieux, de magnifiques ornements. Il traita avec toute sorte d’honneurs les ministres de la religion, et il leur accorda de grands privilèges. Les évêques de Rome, persécutés jusqu’alors d’une manière particulière, attirèrent la principale attention de ce prince religieux : il leur donna le palais de Latran, et d’un autre palais voisin il fit une basilique, qui fut nommée Constantinienne : c’est aujourd’hui l’église de saint Jean de Latran : ce fut là le premier patrimoine des papes. Les Chrétiens se trouvaient dans une situation bien différente de celle où ils avaient été pendant trois siècles. Ils considéraient avec étonnement et avec actions de grâces les merveilles de la puissance divine, la religion chrétienne sur le trône, le culte du vrai Dieu en honneur, les exilés rappelés, les églises rebâties et décorées avec magnificence. Un changement si peu attendu inspirait pour le présent la joie la plus pure, et pour l’avenir les espérances les plus douces. La religion chrétienne paraissait vénérable aux Païens même, lorsqu’ils voyaient l’empereur en pratiquer publiquement tous les devoirs. Ce prince avait dans son palais un oratoire, où il se rendait tous les jours pour lire l’écriture sainte, et pour faire des prières réglées à certaines heures. Son exemple attirait au christianisme beaucoup d’idolâtres. La religion pénétra jusque dans le sénat romain, qui était le plus fort rempart du paganisme. Anícius, illustre sénateur, fut le premier qui l’embrassa, et bientôt on vit se soumettre au joug de l’Évangile ce qu’il y avait de plus distingué à Rome. Constantin en ressentait la joie la plus vive, et il était plus content d’apprendre la conversion d’un seul homme que la conquête d’une province. Son zèle s’étendit même au-delà des bornes de l’empire romain : il envoya des prédicateurs à des peuples barbares, qui ne lui étaient pas soumis, pour les exhorter à adorer le vrai Dieu et Jésus-Christ son Fils. À son entrée dans Rome, il voulut que la croix, qui avait été le gage de sa victoire, fût le plus bel ornement de son triomphe : la statue qu’on lui érigea le représentait, tenant au lieu de pique cet instrument de notre rédemption. C’est ainsi que la croix, qui avait été jusqu’alors un objet d’ignominie et le supplice des esclaves, devint un signe de salut et de gloire pour les césars même, qui en ornèrent leur couronne, et qui l’arborèrent jusque sur le Capitole, comme pour annoncer à l’univers le triomphe d’un Dieu crucifié.

## Invention de la vraie croix. An. 326.

De toutes les preuves que Constantin donna de son respect pour la religion chrétienne, la plus éclatante fut ce qu’il entreprit pour honorer les lieux consacrés par la présence visible de Jésus-Christ. Il forma le projet de bâtir une église magnifique à Jérusalem. Sainte Hélène, mère de ce prince, avait comme lui une grande dévotion pour les saints lieux : elle passa en Palestine, quoiqu’elle fût âgée de près de quatre-vingts ans. À son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d’un désir ardent de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert la mort. La recherche n’en était pas aisée : les Païens, pour tâcher d’abolir la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, avaient amassé beaucoup de terre à l’endroit du sépulcre, et après avoir construit une grande plateforme, ils y avaient élevé un temple à Vénus, afin de détourner les Chrétiens de visiter ce lieu ; mais rien ne put arrêter la pieuse princesse : elle consulta les vieillards de Jérusalem : on lui répondit que si elle pouvait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instruments de son supplice. En effet c’était la coutume chez les Juifs d’enterrer auprès du corps tout ce qui avait servi à l’exécution d’une personne condamnée à mort. L’impératrice fit aussitôt démolir le temple profane ; on nettoya la place, et l’on se mit à creuser. Enfin l’on trouva la grotte du saint sépulcre. Près du tombeau étaient trois croix, avec l’inscription qui avait été attachée à celle de Jésus-Christ, mais séparément des croix, et les clous, qui avaient percé son sacré corps. Il ne s’agissait plus que de distinguer parmi ces croix celle du Sauveur. Une foi vive peut tout obtenir. Sainte Hélène, par le conseil de Macaire, évêque de Jérusalem, fit porter les croix chez une femme affligée depuis longtemps d’une maladie incurable : on lui appliqua successivement chacune de ces trois croix, en priant Dieu de faire connaître celle qu’il avait arrosée de son sang. L’impératrice était présente, et toute la ville dans l’attente de l’événement. Deux croix n’opérèrent rien ; mais, dès qu’on eut approché la troisième, la malade se trouva parfaitement guérie, et se leva à l’instant. L’historien Sozomène assure qu’on l’appliqua aussi au cadavre d’un homme mort ; et que cet homme ressuscita. Saint Paulin rapporte la même chose. La pieuse princesse fut transportée de joie, lorsqu’elle se vit en possession du trésor qu’elle préférait à toutes les richesses de l’empire. Elle prit une partie de la vraie croix, pour la porter à son fils, et ayant enfermé l’autre partie dans une châsse d’argent, elle la remit entre les mains de l’évêque de Jérusalem, pour être déposée dans l’église que Constantin avait donné ordre de bâtir sur le saint sépulcre. Cet édifice fut construit avec une magnificence digne de la sainteté du lieu. Il embrassait dans son enceinte le sépulcre, et il s’étendait jusqu’au mont Calvaire. Sainte-Hélène fit aussi bâtir deux autres églises, l’une à l’endroit où le Sauveur était monté au ciel, et l’autre à Bethléem, où il était né. Sa piété ne se borna point à la pompe des édifices. Elle répandit ses bienfaits dans tous les lieux par où elle passa : elle soulageait par d’abondantes aumônes les pauvres, les orphelins et les veuves : elle marquait une affection particulière pour les vierges consacrées à Dieu : un jour elle rassembla toutes celles de Jérusalem, et leur donna un repas dans lequel elle voulut les servir elle-même : elle ne survécut pas longtemps à son voyage de Jérusalem. Dieu s’était servi de la conversion de son fils, pour l’amener elle-même au christianisme : elle l’embrassa avec un cœur sincère et un esprit éclairé. Enfin, comblée de mérites devant Dieu et devant les hommes, elle mourut âgée de quatre-vingts ans, entre les bras de Constantin, qui se montra, surtout dans ces derniers moments, fidèle aux devoirs de la piété filiale, dont il s’était toujours exactement acquitté.

## Institution des solitaires. Saint Antoine. An. 306.

Lorsque les persécutions cessèrent, l’Église donna au monde un nouveau spectacle aussi édifiant que celui des martyrs. On vit alors les déserts se peupler de solitaires, dont la vie ressemblait à celle des anges. Il y avait eu auparavant des Chrétiens fervents, que l’on nommait ascètes, qui renonçant aux affaires du monde, s’appliquaient aux exercices de la prière et de la mortification ; mais ils restaient seuls assez près des villes et des bourgades, au lieu qu’alors ils se rassemblèrent dans le désert, et formèrent des communautés. Saint Antoine qui fut l’auteur de cette nouvelle institution, était né en Égypte de parents nobles, riches et vertueux, qui l’élevèrent chrétiennement, et le préservèrent des dangers de la jeunesse. Mais il les perdit de bonne heure. Ayant un jour entendu lire dans l’église ces paroles de l’Évangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, » il se les appliqua à lui-même ; étant retourné à sa maison, il vendit tous ses biens, et en distribua le prix aux pauvres : s’étant ensuite retiré dans une solitude, il s’occupa uniquement de son salut. Il s’y exerçait aux œuvres de pénitence, pour dompter sa chair ; il travaillait des mains, pour se procurer la nourriture, et pour fournir aux besoins des pauvres. Animé d’une pieuse émulation, lorsqu’il entendait parler de quelque serviteur de Dieu, il allait aussitôt le trouver pour en recevoir quelque leçon ou quelque exemple, qu’il pût pratiquer ou imiter. Par-là, il devint bientôt un modèle accompli de toutes les vertus. L’ennemi du salut ne put voir sans dépit ce que présageaient de si heureux commencements : il eut recours à des tentations de tous les genres pour le faire succomber. Le jeune solitaire surmonta tout par la prière et par la mortification : son lit était une natte, et souvent il couchait sur la terre nue : il ne mangeait qu’une fois le jour après le coucher du soleil, et seulement du pain avec un peu de sel ; il ne buvait que de l’eau : son habit consistait en un cilice, un manteau de peau de mouton et un capuce. Comme l’Esprit saint le destinait à peupler les déserts, il le porta à se retirer dans les lieux les plus écartés. Antoine passa le Nil, et s’enfonça dans la Thébaïde. Après qu’il y eut demeuré longtemps séparé du commerce des hommes, Dieu qui voulait faire connaître son serviteur, l’honora du don des miracles. Les guérisons qu’il opérait lui attirèrent bientôt une foule de disciples, qui demandèrent à vivre sous sa conduite. On fut obligé de bâtir un grand nombre de monastères, pour les recevoir. Antoine instruisait ses disciples tantôt en particulier, tantôt en commun ; et il leur prescrivait les règles saintes, qu’ils devaient observer : « Que le souvenir de l’Éternité, leur disait-il, ne sorte jamais de votre esprit : pensez tous les matins que peut-être vous ne vivrez pas jusqu’à la fin du jour ; pensez tous les soirs que peut-être vous ne verrez pas le lendemain. Faites chacune de vos actions comme si elle était la dernière de votre vie : veillez sans cesse contre les tentations, et résistez courageusement aux efforts du démon ; cet ennemi est bien faible, quand on sait le désarmer : il redoute le jeûne, la prière, l’humilité et les bonnes œuvres : il ne faut que le signe de la croix pour dissiper ses prestiges et ses illusions : oui, ce signe de la croix du Sauveur, qui l’a dépouillé de sa puissance, suffit pour le faire trembler. » Formés par ces leçons, les disciples d’Antoine furent un objet d’admiration pour saint Athanase même : « Leurs monastères, dit-il, sont comme autant de temples, où la vie se passe à chanter des psaumes, à lire, à prier, à jeûner, à veiller, où l’on met toute son espérance dans les biens à venir, où l’on est uni par une charité admirable, où l’on travaille moins pour son entretien que pour celui des pauvres : c’est comme une vaste région, entièrement séparée du monde, dont les heureux habitants n’ont d’autre soin que celui de s’exercer dans la justice et la piété.

## Saint Hilarion établit des monastères en Palestine. An. 329.

Ce que saint Antoine avait fait en Égypte, saint Hilarion, son disciple, le fit dans la Palestine et dans la Syrie. Il fut le premier qui y établit des monastères et forma des solitaires. Les parents d’Hilarion étaient idolâtres ; mais, prévenu dès l’enfance des bénédictions de Dieu, Hilarion embrassa le christianisme à l’âge de douze ans. Du bourg de Tabathe, lieu de sa naissance, on l’avait envoyé étudier à Alexandrie. Outre les sciences humaines, il y avait appris la science inestimable du salut. Afin de s’y perfectionner de plus en plus, il alla trouver saint Antoine : il demeura quelque temps auprès de lui, et il se forma à sa manière de vivre, à la prière assidue, à l’humilité, à la persévérance dans le travail, aux austérités. Sorti de cette excellente école, il revint dans sa patrie, avec quelques moines, pour y pratiquer dans la solitude le même genre de vie. Son père et sa mère étant morts, il distribua tout son bien aux pauvres, et il se retira avec ses compagnons dans le désert, qui, commençant à la ville de Gaza, s’étendait fort au loin sur les rives de la mer. Ce désert était plein de voleurs qui en parcouraient sans cesse l’étendue, pour surprendre les voyageurs, ou dépouiller les navigateurs échappés à la tempête. Il n’y avait pas longtemps qu’Hilarion y était, lorsque ces brigands entrèrent dans sa cellule. Il les aborda d’un air si assuré, qu’ils en furent surpris. « Vous ne nous craignez donc point, dit l’un d’eux ? — Eh ! pourquoi craindrais-je, répondit Hilarion, puisque je ne possède rien ? — Nous pouvons vous ôter la vie. — Quand on n’a d’attache à rien en ce monde, répliqua le jeune solitaire, on craint peu de le quitter. » En effet, Hilarion n’avait pour habillement qu’un sac et une tunique de peau, que lui avait donnée saint Antoine : son lit consistait en une simple natte de joncs, étendue par terre, et sa cellule, à peine de la grandeur de son corps, ressemblait plus à un sépulcre qu’à une maison. Six onces de pain d’orge et un peu d’herbes cuites étaient toute sa nourriture de chaque jour : une vie si austère ne l’empêcha pas de parvenir à l’âge de quatre-vingts ans. Son occupation était de labourer la terre, de faire des corbeilles de joncs : en travaillant, il méditait le sens des divines écritures, qu’il avait apprises par cœur. Dieu, pour manifester la sainteté de son serviteur, lui accorda le don des miracles, et les guérisons qu’il opéra, lui attirèrent une multitude de disciples. On vit bientôt la Palestine remplie de monastères. Lorsqu’il faisait la visite des solitaires qui étaient sous sa conduite, il s’en rassemblait autour de lui jusqu’à trois mille. Il retira de l’idolâtrie plusieurs peuples, qui furent touchés des merveilles dont ils étaient témoins ; mais, comme on troublait sa solitude par de fréquentes visites, et qu’on affligeait son humilité par les marques de respect qu’on rendait à sa vertu, il s’en plaignait, en disant : « Hélas ! je suis revenu dans le siècle ; et j’ai reçu ma récompense en cette vie. » Il voulut passer dans un lieu où il fut inconnu mais la nouvelle s’en étant répandue, toute la Palestine en fut consternée comme d’un malheur public : en quelque endroit qu’il allât, on le suivait partout comme un homme de Dieu, qui avait le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, et d’obtenir par ses prières la conversion des âmes. Quand il demandait la guérison de quelqu’un, il joignait toujours quelque instruction à ce bienfait, et il tâchait de lui faire comprendre que les maladies de l’âme sont bien plus à craindre, et que l’on doit être beaucoup plus empressé à s’en délivrer. Quoique sa vie eût été si pénitente et si remplie de bonnes œuvres, la crainte des jugements de Dieu le saisit aux approches de la mort, et il s’excitait à la confiance par ces paroles : « Sors, mon âme, sors ; pourquoi cette inquiétude et cette crainte ? Tu as eu le bonheur de servir Jésus-Christ pendant soixante-dix ans, et tu crains la mort ! »

## Vie des solitaires.

La vie des solitaires avait pour objet de s’élever à la perfection chrétienne par la pratique des conseils évangéliques, c’est-à-dire, de la continence parfaite et de la pauvreté. Pour y parvenir, ils employaient quatre moyens principaux, la solitude, le travail des mains, le jeûne et la prière. Ils s’éloignaient de toute habitation, et s’enfonçaient dans les déserts, où l’on ne pouvait arriver qu’après plusieurs journées de chemin. Ces déserts n’étaient pas de vastes forêts, ni des terres abandonnées, que l’on pût défricher et cultiver ; c’étaient des lieux non seulement inhabités, mais inhabitables, des plaines arides, des montagnes stériles, d’affreux rochers. Les solitaires s’arrêtaient dans les endroits où ils trouvaient de l’eau, ils y bâtissaient de pauvres cellules de bois ou de roseaux. Là, éloignés de tous les objets des passions, ils s’efforçaient d’acquérir, cette pureté de cœur, dont la récompense sera de voir Dieu ; ils s’exerçaient à détruire en eux tous les vices, et pratiquer toutes les vertus avec plus de liberté et plus de sûreté ; ils combattaient l’avarice par la pauvreté et par la fidélité à ne rien posséder en propre. Ils domptaient la paresse par un travail continuel : ce travail n’occasionnait aucune dissipation, et ne troublait point leur application à Dieu : il consistait à faire des nattes ou des corbeilles de jonc. Ils y trouvaient le double avantage d’éviter l’oisiveté, et de se procurer de quoi vivre, sans être à charge à personne. Comme ils dépensaient peu, ils étaient même en état de faire des aumônes abondantes, et ils ne manquaient pas de distribuer aux pauvres ce qui leur restait chaque jour du prix de leurs ouvrages. Ils jeûnaient toute l’année, excepté les dimanches et le temps pascal. Toute leur nourriture était du pain et de l’eau. La quantité du pain était réglée à une livre romaine, c’est-à-dire, douze onces par jour, et ils en faisaient deux petits repas, l’un à l’heure de none, l’autre au soir. Ils s’étaient bornés à cette mesure après de sages réflexions, et guidés par l’expérience ; elle suffisait pour entretenir leurs forces, et pour les rendre capables de travailler beaucoup et de dormir peu. En effet, ce régime austère prolongeait leur vie, et fortifiait leur santé : ils parvenaient ordinairement à une extrême vieillesse, et n’éprouvaient aucune maladie. Saint Antoine, leur instituteur, vécut plus de cent ans. La prière était réglée avec la même sagesse : ils ne s’assemblaient pour prier en commun que deux fois en vingt-quatre heures. À chaque fois, ils récitaient douze psaumes entremêlés d’oraisons, et ajoutaient à la fin deux leçons de l’écriture. Les frères chantaient tour-à-tour chacun un psaume, étant debout au milieu de l’assemblée : tous les autres écoutaient, assis et gardant un profond silence, sans se fatiguer la poitrine ni le reste du corps, ce que ne leur permettait pas leur jeûne et leur travail continuel. Le reste du jour, ils priaient en travaillant, enfermés dans leurs cellules : ils avaient reconnu que rien n’est plus propre à fixer les pensées, et à empêcher les distractions, que d’être toujours occupé. L’obéissance était le remède qu’ils opposaient à l’orgueil, qui est si naturel à l’homme, et qui lui convient si peu : ils étaient soumis comme des enfants à leurs supérieurs, quoiqu’il y eût des communautés très nombreuses sous la conduite d’un même abbé, car en peu de temps ils se multiplièrent extrêmement, et une vie si mortifiée devint commune parmi les fidèles : les déserts se peuplèrent de saints pénitents, qui exerçaient sur eux-mêmes une justice plus sévère que celle des juges contre les criminels : on vit même des innocents punir en eux, avec une rigueur incroyable, cette pente malheureuse que nous avons au péché. Enfin il y eut tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes, tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée. Tels ont été les fruits de vertu qu’a produits l’Évangile. L’Église n’a pas été moins riche en exemples qu’en préceptes, et sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints.

## Hérésie d’Arius. An. 319.

L’Enfer, dit saint Cyprien, voyant les idoles renversés, inventa un nouveau moyen de troubler l’Église : ce fut l’hérésie et le schisme. Il chercha à altérer la foi, et à rompre l’unité ; mais, en lui livrant de nouvelles attaques, il lui fournit la matière de nouveaux triomphes. Il y avait déjà eu des hérésies ; mais elles n’avaient eu ni autant d’éclat ni des suites aussi funestes qu’en eut l’arianisme. Arius, prêtre de l’Église d’Alexandrie, homme turbulent et ambitieux, aspirait à être évêque de cette grande ville ; mais, ayant été frustré de ses espérances par l’élection de saint Alexandre, et n’écoutant plus que sa jalousie et son ressentiment, il se mit à décrier la doctrine de ce saint prélat, et à lui opposer une doctrine nouvelle. C’est l’orgueil qui enfante les hérésies ; mais il a soin de se déguiser : une modestie affectée, un extérieur mortifié, joint à un âge déjà avancé, donnaient du crédit à ce novateur, et contribuèrent à lui gagner quelques prosélytes. Il osa attaquer la divinité de Jésus-Christ, et avancer que le Fils de Dieu n’est pas égal à son Père en toutes choses. Cette doctrine, inconnue jusqu’alors, et contraire à ce qu’on avait toujours cru, causa un grand scandale : on en eut horreur, et l’on cria à l’impiété, au blasphème. C’était le cri de la foi qui repoussait la nouveauté. Saint Alexandre essaya d’abord de ramener Arius par des avertissements charitables, et il usa envers lui d’une extrême patience ; mais, voyant que sa douceur et ses exhortations paternelles étaient inutiles, et que l’impiété commençait à s’étendre, il éleva la voix avec force, et il excommunia l’hérésiarque dans un synode composé de tous ses suffragants\* : il écrivit au pape et à tous les évêques du monde ce qui s’était passé, pour les avertir du danger qui menaçait l’Église, et pour donner plus de poids à son jugement. Ce coup étonna Arius, mais ne l’abattit point : il se retira dans la Palestine, où il se fit quelques partisans ; de là il passa à Nicomédie, séjour ordinaire de l’empereur, et il eut l’adresse de gagner à son parti l’évêque Eusèbe, qui devint son principal appui. Se voyant soutenu, il s’efforça de répandre son dogme impie parmi le petit peuple : pour cela, il composa des cantiques, où il glissa ses erreurs. Par ce moyen facile, le peuple avalait le poison presque sans s’en apercevoir. L’empereur apprit avec douleur cette funeste division ; il en parla à Eusèbe, qui lui fit entendre que le mal ne venait que de l’aversion de l’évêque Alexandre contre le prêtre Arius, et qu’il était de sa piété d’en arrêter le progrès, en leur imposant silence à tous deux. Constantin, ainsi trompé, crut qu’il suffisait d’écrire à Alexandre et à Arius, pour les exhorter à se réunir de sentiments. Dans cette vue, il envoya à Alexandrie Osius, évêque de Cordoue, en qui il avait une confiance particulière : c’était un vieillard respectable, évêque depuis trente ans, qui avait confessé la foi dans la persécution de Maximien, et qui était renommé dans toute l’Église. Osius étant arrivé à Alexandrie avec la lettre de l’empereur, y assembla un synode nombreux : il n’oublia rien pour concilier les esprits ; mais il y trouva tant de fermentation, qu’il fut obligé de revenir à Nicomédie, sans avoir rien fait. Arius et ses partisans, par une opiniâtreté commune à tous les hérétiques, refusèrent de se soumettre au silence que l’empereur leur imposait. D’un autre côté, Alexandre et son clergé, bien assurés d’être en possession de la vérité, dont ils devaient conserver et transmettre le dépôt, ne pouvaient consentir à la retenir captive. Ce fut pour Osius une occasion de faire connaître à l’empereur la vérité dans toute son étendue et la grandeur du mal qui affligeait l’Église.

## Concile de Nicée. An. 325.

L’empereur Constantin ayant appris le peu d’effet qu’avait produit sa lettre, résolut, par le conseil des évêques, d’assembler un concile œcuménique, c’est-à-dire, universel, pour terrasser l’erreur, et en réprimer les partisans. Sous les empereurs païens, on n’avait pu tenir de si grandes assemblées ; mais Constantin, devenu maître de tout l’empire, pouvait exécuter ce dessein si digne de sa piété, et l’on ne saurait s’empêcher d’admirer la providence, qui rendit alors cette exécution facile, en réunissant tant de pays sous la domination d’un seul homme. La ville de Nicée fut choisie pour le lieu de l’assemblée, parce qu’elle était voisine de Nicomédie, où résidait l’empereur. Constantin envoya donc à tous les évêques des lettres d’invitation, pour les engager à s’y rendre, et il donna ordre de leur fournir à ses frais les voitures et tout ce qui était nécessaire pour le voyage. L’affaire était de trop grande importance, pour que les évêques ne répondissent pas à la convocation avec le plus grand empressement ; aussi se trouvèrent-ils bientôt à Nicée au nombre de trois-cent-dix-huit, rassemblés de toutes les provinces de l’empire, sans compter les prêtres et les diacres. Osius, évêque de Cordoue, présida au concile, et y représenta le pape saint Sylvestre, qui y avait encore envoyé deux prêtres, ne pouvant y aller en personne, à cause de son grand âge. Saint Alexandre, évêque d’Alexandrie, était accompagné du diacre Athanase, encore jeune, qu’il estimait particulièrement, et qui lui fut d’un grand secours. Jamais assemblée ne fut plus vénérable. Plusieurs des évêques, qui la composaient, étaient éminents en sainteté, et portaient encore les cicatrices des plaies qu’ils avaient reçues pour la foi pendant la dernière persécution. Tel, entre les autres, était saint Paphnuce, évêque de la haute Thébaïde, à qui on avait crevé l’œil droit. L’empereur le faisait souvent venir dans son palais ; il prenait plaisir à s’entretenir avec lui, et par respect il baisait la plaie qui lui restait au visage. Le jour de la séance publique étant arrivé, tous ceux qui devaient y assister se rendirent dans une grande salle, où Constantin, après tous les autres, entra lui-même, en donnant les plus grandes marques de respect pour cette auguste assemblée. Il voulut que les évêques traitassent avec une entière liberté les questions de la foi. On commença par examiner la doctrine d’Arius, qui fut cité et entendu. Il osa avancer et soutenir ses blasphèmes en présence du concile. Tous les pères se bouchaient les oreilles, et marquaient la plus vive indignation. On réfuta avec force les nouveautés impies ; on y opposa l’autorité des livres saints et les écrits des premiers pères. Sur ce fondement, on établit la doctrine de l’Église. Le concile déclara donc que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu, égal à son Père, sa vertu, son image, subsistant toujours en lui, enfin vrai Dieu. Comme les Ariens, féconds en subtilités, avaient l’art d’éluder la force de ces expressions, et de les admettre, sans renoncer à leur erreur, le concile ne trouva point de terme plus propre, pour exprimer l’unité indivisible de nature, que le mot de consubstantiel ; et ce mot, qui ne laissait aucun subterfuge à l’hérésie, fut depuis la terreur des Ariens : il exprimait clairement que le Fils est en tout égal à son Père, et qu’il est un même Dieu avec lui. Les Ariens se récrièrent, mais les pères du concile se tinrent constamment attachés à ce terme, qui devint ensuite la marque distinctive des catholiques. On dressa donc la profession de foi solennelle, qui est si connu sous le nom de symbole de Nicée. Tous les évêques, hors un petit nombre d’Ariens, souscrivirent ce symbole, et prononcèrent l’anathème contre Arius et ses sectateurs. En vertu de ce jugement, que la puissance séculière appuya, mais qu’elle ne prévint pas, l’empereur condamna Arius à l’exil. Telle fut la conclusion de cette célèbre assemblée, dont la mémoire a toujours, été en vénération dans l’Église.

## L’empereur se laisse surprendre et exile saint Athanase.

L’esprit de l’hérésie, qui est toujours inquiet et remuant, ne put être réprimé par l’autorité du saint concile de Nicée. Les Ariens, quoique confondus, se mirent à susciter de nouveaux troubles. Ils écrivirent à l’empereur, et feignant d’admettre la foi de Nicée, ils obtinrent d’être rappelés de leur exil. Ensuite ils travaillèrent à prévenir l’empereur par différents artifices contre les évêques catholiques, en particulier contre Athanase, qui avait succédé à saint Alexandre dans le siège d’Alexandrie, et qu’ils regardaient comme leur plus redoutable adversaire. Ils entreprirent de disculper Arius devant le prince, en lui faisant entendre qu’il n’avait été condamné que parce qu’il s’était mal expliqué ; ils lui représentèrent que, comme Arius était dans de bons sentiments, ce serait une chose agréable à Dieu d’ordonner à Athanase de le recevoir dans son Église. C’était un piège qu’ils dressaient au saint évêque : ils s’attendaient bien que le prélat refuserait constamment de le faire, et, par son refus, indisposerait l’empereur. Le pernicieux conseil fut suivi : Athanase eut ordre de recevoir Arius, sous peine d’être déposé. Les Ariens n’en demeurèrent pas là : ils publièrent différentes calomnie contre le saint évêque, et ils firent tant de bruit que l’empereur crut qu’il fallait du moins examiner si des accusations si graves étaient fondées. Il indiqua donc une assemblée d’évêques dans la ville de Tyr, pour examiner la conduite d’Athanase, et il ordonna à l’accusé de s’y rendre. Les Ariens avaient eu soin de faire nommer pour juges des évêques de leur parti, qui traitèrent le saint évêque de la manière la plus indigne : ils ne lui permirent pas de prendre séance avec eux : ils l’obligèrent même de se tenir debout comme un criminel, qui attend que l’on prononce la sentence. Le saint prélat écouta tranquillement les accusations dont on le chargeait, et il les détruisit toutes de manière à confondre ses accusateurs. Les Ariens ne pouvant rien opposer à l’évidence de ses réponses étaient transportés de fureur contre lui, et ils l’auraient mis en pièces, si le commissaire de l’empereur ne l’eût arraché de leurs mains. Saint Athanase, voyant que sa vie n’était point en sûreté, prit le parti d’aller à Constantinople pour se justifier devant l’empereur. Pendant son absence, les Ariens ne laissèrent pas de prononcer contre lui une sentence de déposition et ils ne rougirent point d’insérer, dans la sentence les mêmes calomnies, qui avaient été si pleinement réfutées : puis l’ayant suivi à Constantinople, ils ajoutèrent contre lui une nouvelle accusation, qu’ils crurent propre à faire beaucoup d’impression sur l’esprit de l’empereur. Ils dirent qu’Athanase avait menacé d’empêcher le transport du blé que l’on envoyait tous les ans d’Alexandrie à Constantinople. Le saint évêque eut beau protester contre la fausseté de l’accusation, Constantin prévenu le jugea coupable, et l’exila à Trêves, ville considérable de la Gaule Belgique, éloignée de huit-cents lieues d’Alexandrie. Athanase partit aussitôt pour le lieu de son exil, et il y arriva au commencement de l’année 336. Telle est la triste destinée des princes : avec les meilleures intentions, ils commettent quelquefois de grandes injustices, parce qu’ils sont exposés à être trompés par les méchants, et à donner leur confiance à des hommes, qui prennent les dehors de la vertu, pour persécuter la vertu même.

## Mort funeste d’Arius. An. 336.

Les Ariens, enhardis par le succès de leur intrigue contre saint Athanase, entreprirent de rétablir Arius à Alexandrie. Cet hérésiarque profitant de l’absence de saint Athanase se rendit dans cette ville, et alla se présenter à l’Église ; mais le peuple catholique ne put l’y souffrir, et il y eut à cette occasion de grands troubles, qui obligèrent l’empereur à donner ordre à Arius d’en sortir, et de venir à Constantinople. Pour le dédommager de ce qu’il n’avait pas été reçu dans l’Église d’Alexandrie, les Ariens résolurent de le faire recevoir d’une manière éclatante dans celle de Constantinople. L’évêque de cette ville impériale était un vieillard vénérable et fort attaché à la foi de Nicée. Les Ariens firent d’inutiles efforts auprès du saint évêque, pour l’engager à admettre Arius à la communion. Il refusa constamment ce qu’ils lui demandaient. Les Ariens s’emportèrent contre lui ; ils le menacèrent de le faire déposer et d’obtenir un ordre de l’empereur pour faire recevoir de force Arius dans son église. Cet ordre vint en effet, et l’on avait choisi un dimanche pour le rétablissement de cet impie, afin d’y mettre plus d’éclat. Alors le saint évêque eut recours au ciel. Il se retira dans son Église : là, seul au pied de l’autel, le visage contre terre, les yeux baignés de larmes, il adressa à Dieu cette prière humble et fervente : « Seigneur, si Arius doit être reçu dans l’église, je vous conjure de me retirer de ce monde auparavant ; mais si vous avez, compassion de votre Église, comme je n’en doute pas, ne permettez point qu’elle devienne un objet de mépris. » Le lendemain, les partisans d’Arius s’assemblèrent, et se mirent en devoir de le conduire à l’église malgré l’évêque. Ils l’accompagnaient dans les rues comme en triomphe, et ils se permettaient des discours insultants contre le saint prélat. Lorsqu’on approchait de la place, et qu’on apercevait déjà l’église, Arius pâlit à la vue de tout le monde, et il eut en même-temps un besoin naturel, qui l’obligea de quitter son cortège, et de se retirer dans un lieu secret. Comme il tardait beaucoup, on y entra, et on le trouva mort, renversé par terre, nageant dans son sang, et ses entrailles hors de son corps. L’horreur d’un tel spectacle fit trembler ses sectateurs même. Ce lieu cessa d’être fréquenté : on n’osait en approcher et on le montrait au doigt, comme un monument de la vengeance divine. Le bruit s’en répandit bientôt, et le lendemain, le saint prélat, à la tête de tout son peuple, rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, non pas de ce qu’il avait fait périr Arius, dont il plaignait le malheureux sort, mais de ce qu’il avait daigné repousser l’hérésie, qui marchait avec audace, pour forcer l’entrée du sanctuaire. L’empereur fit de profondes réflexions sur cet événement : il y reconnut la main de Dieu, et il en conçut plus d’aversion pour cette secte impie. Il sentit enfin la faute qu’il avait commise, en bannissant saint Athanase, et il allait le rappeler, quand la mort l’empêcha d’exécuter sa résolution ; mais il en donna l’ordre avant d’expirer.

## Rappel et justification de saint Athanase. An. 337.

L’empereur Constantin avait laissé trois fils, Constantin, Constance et Constant, qui partagèrent l’empire entre eux. Le premier sous la domination duquel se trouvaient les Gaules, rétablit saint Athanase sur son siège. Il le renvoya à Alexandrie avec une lettre, où il donnait de grands éloges à sa vertu, et marquait beaucoup d’indignation contre ses ennemis. Il dit qu’en rendant le saint prélat à son troupeau, il ne fait qu’exécuter le pieux dessein de son père, qui l’aurait rappelé lui-même, si la mort ne l’eût prévenu. Saint Athanase fut reçu dans Alexandrie avec des transports de joie : le clergé et les fidèles accouraient en foule pour le voir : toutes les églises retentissaient d’actions de grâces. Cent évêques s’assemblèrent à Alexandrie : ils justifièrent pleinement le saint patriarche\* ; ils écrivirent au pape et à tous les évêques orthodoxes, afin de se fortifier mutuellement, en se réunissant contre l’erreur. Saint Athanase alla lui-même à Rome : on y reconnut son innocence, et on le confirma dans la possession de son siège. Le rétablissement du saint prélat mortifiait sensiblement les Ariens : ils firent jouer de nouveaux ressorts pour le perdre : ils intriguèrent surtout auprès de Constance, qui avait eu l’orient en partage ; ils lui représentèrent Athanase comme un esprit inquiet, qui depuis son retour avait excité des troubles et des séditions : ils l’accusèrent même d’avoir commis des violences et des meurtres. Le saint évêque démontra facilement la fausseté de ces accusations ; cependant, même après que la calomnie fut découverte, Constance n’en resta pas moins dans ses préventions contre lui. Les Ariens, auxquels ce prince s’était livré, lui inspirèrent leurs propres sentiments, et l’amenèrent au point qu’il leur permit d’élire un nouveau patriarche\* d’Alexandrie. La permission étant accordée, les hérétiques déposèrent Athanase, et ils élurent à sa place un cappadocien, nommé Grégoire, ils le placèrent à main armée sur le siège d’Alexandrie, et commirent à cette occasion des excès et des impiétés horribles. On vit alors, comme on l’a vu mille fois depuis, quel est l’esprit qui anime les hérétiques, et à quelles fureurs ils se portent, quand ils sont soutenus par la puissance souveraine. Le préfet d’Égypte qui avait déjà signalé sa haine contre les catholiques, accompagnait Grégoire avec une troupe de soldats. On força une église, où les fidèles s’étaient réfugiés : les uns furent foulés aux pieds, les autres assommés à coups de massue ou passés au fil de l’épée ; des vierges consacrées à Dieu souffrirent les derniers outrages : les prêtres étaient traînés au tribunal du préfet, et battus de verges en présence de Grégoire, quand ils refusaient de communiquer avec les impies. Ce qui ajoute à l’atrocité de cette conduite, c’est que ces scènes cruelles se passaient dans les jours qui précèdent la fête de Pâques. Le vendredi saint, Grégoire entra avec une escorte dans une église dont il voulait se mettre en possession ; il fit fustiger et emprisonner plus de trente personnes de marque : il ne respecta pas même le saint jour de Pâque, et tandis que partout ailleurs on célébrait avec joie la résurrection du Sauveur, la ville d’Alexandrie était dans le deuil et l’affliction. Le préfet commençait par piller les églises, puis il les livrait à Grégoire, et les fidèles se trouvaient dans la triste alternative, ou de se bannir du lieu saint, ou de communiquer avec les Ariens. Cette situation affligeante dura jusqu’à la mort de l’intrus, que la justice divine ne laissa pas jouir longtemps du fruit de ses forfaits.

## Violences exercées par les schismatiques.[[10]](#footnote-11)

Le peu de succès qu’avait eu l’entreprise d’un premier usurpateur, ne déconcerta pas les ennemis de saint Athanase. Ils prirent mieux leurs mesures pour établir un autre évêque à Alexandrie, et pour l’y faire recevoir. Ils élurent un Cappadocien, nomme Grégoire ; et, par l’autorité de l’empereur, ils le mirent, à main armée, en possession du siège de saint Athanase, qui fut obligé de prendre la fuite ; et, à cette occasion, ils commirent des excès et des impiétés horribles. On vit alors, comme on l’a vu souvent depuis, quel est l’esprit qui anime les schismatiques, et à quelles fureurs ils se portent quand ils sont soutenus par la puissance souveraine. L’intrusion violente de Grégoire avait jeté l’alarme dans Alexandrie. Le peuple catholique remplissait les églises qui étaient encore ouvertes. L’officier de l’empereur gagne la populace, les Juifs, les gens déréglés ; il assemble les pâtres et la jeunesse la plus insolente des places publiques ; il les échauffe, et les envoie par troupes contre les catholiques retirés dans les églises. Les uns furent foulés aux pieds ; les autres assommés à coups de massues ou passés au fil de l’épée. Les prêtres étaient traînés au tribunal du gouverneur, et frappés en présence de Grégoire, quand ils refusaient de communiquer avec les impies. Des vierges, consacrées à Dieu, furent dépouillées et battues de verges. On ôtait le pain aux ministres de l’Église, pour les faire mourir de faim ; et, ce qui ajoute à l’atrocité de cette conduite, c’est que ces scènes indécentes et cruelles se passaient dans les jours qui précèdent la fête de Pâques. Le jour même du vendredi saint, Grégoire entra avec une escorte de soldats païens dans une église dont il voulait s’emparer, et il fit fustiger publiquement et emprisonner trente-quatre personnes, dont la plupart étaient des vierges et des femmes honnêtes. Il se saisit ainsi de toutes les églises, en sorte que le clergé et le peuple catholique étaient réduits, ou à se bannir du lieu saint, ou à communiquer avec l’intrus. Le pape prit la défense de saint Athanase ; et dans un concile de cent soixante-dix évêques, il déclara nulle l’ordination de l’intrus ; ce qui n’empêcha pas qu’après la mort de Grégoire, les ennemis de saint Athanase ne lui nommassent un successeur, et ne renouvelassent toutes les scènes de la première intrusion. Les schismatiques troublèrent le peuple assemblé pour prier. Ils enlevèrent plusieurs vierges de leurs maisons, et en insultèrent d’autres dans les rues, principalement par leurs femmes, qui, se promettant insolemment comme des bacchantes cherchaient l’occasion d’outrager les femmes catholiques. La persécution ne s’exerça pas seulement à Alexandrie, elle s’étendit dans toute l’Égypte. Il y eut un ordre de l’empereur pour chasser des églises des évêques catholiques. À leur place, on mettait de jeunes débauchés qui traitaient les affaires de l’Église selon une politique tout humaine. Ces faux pasteurs commencèrent à altérer la foi en Égypte, où la doctrine catholique avait été prêchée jusque-là avec une entière liberté ; et comme les vrais fidèles s’éloignaient d’eux, ce fut une nouvelle occasion de les outrager, de les mettre en prison et de confisquer leurs biens. Le schisme a reparu depuis dans l’Église, toujours avec les mêmes caractères, avec des traits si ressemblants, qu’il est impossible de s’y méprendre. Ce sont les mêmes scènes, les mêmes indécences, les mêmes violences. Il faut bien, si l’on peut s’exprimer ainsi, que ce soit là sa physionomie naturelle. On ne saurait mettre en question de quel côté est le schisme : la chose n’est pas douteuse. Dans tous les temps, les persécuteurs ont été les schismatiques ; les persécutés étaient toujours les catholiques.

## L’empereur Constance trouble toute l’Église. An. 353.

Constance, étant devenu seul maître de tout l’empire par la mort de ses deux frères, publia un édit pour obliger tous les évêques à souscrire la condamnation d’Athanase, sous peine d’exil. Il croyait ne pouvoir détruire la foi de Nicée qu’en perdant son plus zélé défenseur. Pour y parvenir, il fit assembler les évêques à Arles, puis à Milan : il se porta lui-même pour accusateur. Les évêques représentèrent à ce prince qu’ils ne pouvaient condamner Athanase, sans violer les saints canons. « Que ma volonté vous tienne lieu de canon, répondit l’empereur : obéissez, ou allez exil. » Ils lui remontrèrent que l’empire n’était pas à lui, mais à Dieu, qui le lui avait confié, qu’il devait craindre ses jugements, et ne pas confondre le gouvernement de l’Église avec celui de l’État. Cette, réponse, si digne de la fermeté épiscopale, mit Constance en fureur ; il tira l’épée, et donna ordre de mener au supplice quelques-uns des évêques. Ensuite changeant d’avis, il se contenta de les exiler. Ceux donc qui refusèrent de souscrire furent chassés de leurs, sièges, et l’on mit à leur place des évêques de la faction arienne. [<ᵉ] Le pape Libère, qui montra d’abord beaucoup de fermeté, fut exilé à Bérée en Thrace ; mais succombant ensuite aux incommodités de son exil, il eut la faiblesse de signer la condamnation d’Athanase ; il se releva bientôt de cette chute, et il répara promptement le scandale qu’il avait donné. [ᵉ>] Peu de temps après, l’empereur, qui était plus occupé à troubler église qu’à gouverner l’empire, fit tenir un concile à Rimini, en Italie, en même temps qu’il s’en tenait un à Séleucie dans l’orient ; ce dernier, beaucoup moins nombreux, fut sans effet, et l’on se sépara sans rien conclure. Le concile de Rimini, tant qu’il fut libre, maintint la vérité catholique : il refusa d’admettre une nouvelle profession de foi : il déclara qu’il fallait s’en tenir au symbole de Nicée, où il n’y avait rien à retrancher, rien à ajouter : il anathématisa Arius et ses partisans. Les évêques, au nombre de trois-cent-vingt, souscrivirent ce décret, et les Ariens qui refusèrent de le faire, furent condamnés et déposés. Mais l’empereur, prévenu par les Ariens, envoya ordre au préfet Taurus de ne pas laisser séparer le concile, jusqu’à ce que les évêques eussent signé une formule captieuse, où n’était pas le mot consubstantiel, et d’exiler ceux qui seraient les plus opiniâtres à la rejeter. Alors la plupart des pères qu’on retenait à Rimini, ennuyés d’être si longtemps éloignés de leurs églises, intimidés par les menaces de Taurus, le laissèrent tromper par les Ariens, et croyant que le sens du mot consubstantiel était exprimé en d’autres termes, ils souscrivirent une formule, dont ils n’apercevaient pas le venin. Les Ariens ne tardèrent pas à triompher. Dès que les pères de Rimini connurent la fraude, ils témoignèrent leur indignation et leurs regrets : ils rejetèrent hautement le mauvais sens que les Ariens donnaient à la formule souscrite : ils déclarèrent leur attachement à la foi de Nicée ; c’est ce qui a donné lieu à cette parole célèbre de saint Jérôme, que le monde fut étonné de se trouver Arien : il ne l’était donc pas ; car on n’est pas étonné de se trouver ce que l’on est en effet. Toute la faute des pères de Rimini était d’avoir par surprise, et sans y penser, donné lieu au triomphe de l’arianisme. D’ailleurs le très grand nombre des évêques répandus dans toute l’Église n’eut aucune part à la séduction ; au contraire, ayant le pape Libère à leur tête, ils s’élevèrent avec force contre ce scandale, et désavouèrent les actes du concile de Rimini. Il est si vrai que l’enseignement public de la foi ne changea point alors, que saint Athanase, deux ans après ce concile, disait dans sa lettre à l’empereur Jovien : « La foi de Nicée, que nous confessons, a été de tout temps : toutes les églises la suivent, celle d’Espagne, de la Grande-Bretagne, de la Gaule, de l’Italie, de la Dalmatie, de la Dacie, de la Mysie, de la Macédoine, celle de toute la Grèce, de toute l’Afrique, des îles de Sardaigne, de Crète, de Chypre, de la Pamphylie, de la Lycie, de l’Isaurie, de l’Égypte, de la Lybie, du Pont, de la Cappadoce, ont la même foi, et toutes celles d’orient, à la réserve d’un très petit nombre. » Ainsi, non seulement tout l’empire romain, mais encore tout l’univers, jusqu’aux peuples les plus barbares, pensaient de même, et il n’y eut jamais qu’un très petit nombre dans le parti de l’erreur, en comparaison de ceux qui la rejetaient : ni le concile de Rimini, ni les longues et cruelles persécutions de Constance, ni la faveur qu’il accorda aux Ariens, ne purent altérer la foi de l’Église catholique.

## Zèle de saint Hilaire de Poitiers pour la foi de Nicée. An. 355.

Dieu suscita dans les Gaules un illustre défenseur de la consubstantialité de son Fils, dans la personne de saint Hilaire, évêque de Poitiers. Ce saint prélat fit en occident ce que saint Athanase faisait en orient : il s’opposa avec un courage inébranlable à l’impiété des Ariens ; il eut le bonheur de préserver sa patrie de la contagion, et d’y maintenir la foi de Nicée. Comme l’empereur Constance travaillait depuis plusieurs années à répandre l’arianisme, il présenta à ce prince une requête, dans laquelle il le supplia de faire cesser les persécutions injustes que souffraient la plupart des Églises privées de leurs pasteurs, et livrées à de faux évêques, qui s’en emparaient à main armée. La liberté généreuse avec laquelle il parla à l’empereur était devenue nécessaire. Il s’opposa avec force aux intrigues de Saturnin, évêque d’Arles, aussi décrié pour ses vices que pour ses liaisons avec les Ariens, qui le protégeaient puissamment. Constance, informé par Saturnin du zèle de saint Hilaire, exila le saint évêque en Phrygie. Cet exil fut un trait de la providence divine, qui sait servir à l’exécution de ses desseins la mauvaise volonté des hommes. L’empereur convoqua peu de temps après un concile à Séleucie, dans le dessein d’y anéantir les canons de Nicée, Comme les hérétiques étaient divisés entre eux, et formaient deux partis opposés, saint Hilaire fut invité à ce concile par l’un de ces partis, qui espérait se l’attacher, et en tirer avantage pour confondre le parti contraire. Le saint prélat se rendit à Séleucie, et il y défendit la foi de Nicée avec une fermeté qui en imposa aux ennemis de la vérité. Il alla ensuite à Constantinople ; il demanda à l’empereur une conférence publique, pour y combattre les hérétiques en sa présence, et leur démontrer la fausseté de leur doctrine par les changements continuels qu’ils y faisaient : « Depuis le saint concile de Nicée, dit-il, ceux à qui vous accordez votre confiance ne font autre chose que composer des symboles. Leur foi n’est pas la foi des Évangiles, mais celle des conjonctures : l’année dernière ils ont changé quatre fois leur symbole : chez eux la foi varie comme les volontés, et la doctrine comme les coutumes. Tous les ans, tous les mois, ils produisent de nouveaux symboles ; ils détruisent ce qu’ils avaient fait, ils anathématisent ce qu’ils avaient soutenu. Ils ne parlent que d’écriture sainte et de foi apostolique ; mais c’est pour tromper les faibles, et pour donner atteinte à la doctrine de l’Église. » On aura lieu d’appliquer cette réflexion aux différentes hérésies, qui sont nées depuis le siècle de saint Hilaire. Les Ariens, qui redoutaient l’ardeur de son zèle et la force de ses raisons, évitèrent la conférence, qu’il demandait, et pour le délivrer d’un homme qu’ils craignaient, ils engagèrent l’empereur à le renvoyer à son Église. Le saint évêque, en retournant dans son diocèse, traversa l’Illyrie et l’Italie. Partout il ranimait les Chrétiens faibles et chancelants dans la foi. Son premier soin, à son arrivée dans les Gaules, fut de remédier aux maux de l’Église. Saturnin fut excommunié et déposé comme coupable d’hérésie et de plusieurs autres crimes. Le retour du saint prélat produisit les plus heureux effets : la foi fut rétablie dans toute sa pureté : la discipline de l’Église recouvra son ancienne vigueur : les scandales cessèrent, et la paix succéda aux troubles. La mort de l’empereur Constance, qui arriva, en 361, ôta aux Ariens leur principal appui.

## Saint Martin, évêque de Tours. An. 360.

Le plus illustre des disciples de saint Hilaire fut saint Martin, qui s’attacha particulièrement à ce grand évêque, dont il admirait les vertus, et qui prit part à tous ses combats pour la foi. Martin naquit à Sabarie, ville de la Pannonie, de parents idolâtres. Dieu prévint le saint enfant d’une bénédiction si singulière, qu’à l’âge de dix ans, il alla à l’église des Chrétiens, et se fit mettre au nombre des catéchumènes. Comme il était fils d’un tribun, il fut obligé de suivre le parti des armes ; mais cette profession, qui est pour tant d’autres une école de licence et de désordres, devint pour lui l’apprentissage des vertus les plus héroïques. Il le distingua surtout par un tendre amour pour les pauvres : il ne pouvait rien leur refuser, et tout ce qui lui restait de sa solde il le leur distribuait. Un jour pendant un hiver rigoureux, il trouva à la porte d’Amiens un mendiant nu et transi de froid. Ce spectacle excita la charité du saint cavalier ; mais il ne lui restait que ses armes et son habit militaire. Il tire son sabre, coupe la moitié de son manteau, et la donne à ce pauvre pour se couvrir. Une si belle action ne resta pas sans récompense : la nuit suivante, Martin vit en songe Jésus-Christ revêtu de cette moitié de manteau, et lui entendit dire aux anges qui l’environnaient : « Martin encore catéchumène m’a revêtu de ce manteau. » Cette vision consolante le détermina à demander le baptême ; dès qu’il l’eut reçu, il songea à quitter le service. Attiré auprès de saint Hilaire de Poitiers par la haute réputation de ce saint évêque, il fit bâtir à deux lieues de cette ville un monastère, où il se retira avec quelques disciples. Il sortait de temps en temps de sa retraite pour aller prêcher la foi aux idolâtres, qui étaient encore en assez grand nombre dans les villages, et Dieu autorisa le zèle de son serviteur par des miracles éclatants. Il ne tarda pas à être connu dans toute la Gaule, et on le jugea digne de l’épiscopat. Le peuple de Tours le demanda pour pasteur ; mais il fallut user d’artifice et même de violence, pour l’arracher à sa solitude. Saint Martin fut le même, sur le siège de Tours, qu’il avait été dans son monastère : on ne vit aucun changement ni dans ses habits ni dans sa table ; il ne voulait honorer sa dignité que par ses vertus. La destruction de l’idolâtrie devint l’objet le plus ordinaire de ses travaux : il parcourut plusieurs fois la Touraine avec un zèle infatigable, et partout ses discours et les miracles qui les accompagnaient convertirent les idolâtres. Étant un jour dans un bourg rempli de Païens, après les avoir exhortés à abandonner leurs superstitions, il entreprit de faire abattre un vieil arbre, qui était l’objet d’idolâtrie. Les Païens n’y consentirent qu’à condition qu’il se tiendrait du côté où l’arbre devait tomber. Martin plein de foi accepta la condition. On coupa l’arbre, mais dans l’instant de la chute, le saint évêque fit le signe de la croix, et l’arbre se redressa pour tomber de l’autre côté, au grand étonnement des Païens, qui demandèrent le baptême. Le saint prélat n’interrompait ses missions que pour d’autres œuvres de charité : il allait quelquefois intercéder auprès des princes en faveur des malheureux : ce fut pour ce sujet qu’il fit deux voyages à Trêves où était alors l’empereur Maxime mais il demandait ces grâces en évêque et avec un ton de dignité, qui en imposait au prince même. Maxime n’en conçut que plus d’estime pour lui, et plusieurs fois il l’invita à manger à sa table. Saint Martin s’en défendit d’abord, mais ensuite il crut devoir se rendre à cette invitation. Maxime en eut tant de joie qu’il appela comme à une fête solennelle les plus distingués de sa cour. Le saint évêque était à table avec un prêtre de l’Église de Tours, dont il se faisait toujours accompagner. Quand on servit à boire, l’empereur fit signe à l’officier de donner la coupe à saint Martin, croyant qu’il la recevrait ensuite de sa main ; mais le saint évêque la présenta à son prêtre, comme à la personne la plus respectable de la compagnie. Cette action ne déplut point au prince, qui loua saint Martin d’avoir préféré à la toute puissance impériale, l’honneur dû au sacerdoce de Jésus-Christ. Tant de vertus, que relevaient encore des miracles, sans nombre, rendirent saint Martin très célèbre dans toute l’Église.

## L’empereur Julien veut rétablir le paganisme. An. 362.

Julien, qui succéda à l’empereur Constance, abandonna le christianisme, ce qui lui fit donner le surnom d’Apostat. Étant monté sur le trône, il commença par accorder à chacun le libre exercice de la religion, et par rappeler tous ceux qui avaient été exilés pour cette cause. Il agissait ainsi, moins dans la vue de se concilier l’affection publique que de rendre odieux le gouvernement de Constance. Saint Athanase profita de cette liberté, et revint à Alexandrie. Son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe : le peuple alla au-devant de lui jusqu’à une journée de chemin, et en si grand nombre que toute l’Égypte y paraissait rassemblée : on montait sur les toits et sur les arbres pour le voir : on regardait comme une bénédiction de recevoir l’ombre de son corps ; mais cette joie que causa le retour du saint évêque ne fut pas de longue durée. L’empereur, qui à de grandes qualité joignait esprit faux et bizarre, avait conçu le projet insensé de détruire le christianisme, et de rétablir le culte des idoles. Pour y parvenir, il chassa saint Athanase d’Alexandrie, et ce grand homme fut encore obligé de se cacher dans la crainte d’éprouver de plus mauvais traitements. Cependant Julien n’employa point la violence[[11]](#footnote-12), mais la séduction : il fomenta les divisions entre les catholiques et les hérétiques, pour affaiblir les uns par les autres, et les écraser tous ensuite par un dernier coup. La liberté de religion, qu’il laissait en apparence aux chrétiens, n’était au fond qu’un dur esclavage : il ne les condamnait pas à mort par un édit général ; mais il prenait d’ailleurs les voies les plus sûres pour les accabler. Toutes les faveurs étaient prodiguées aux Païens : les Chrétiens n’éprouvaient de sa part que mépris, que vexations, que disgrâces. Il dépouilla les ecclésiastiques de leurs privilèges : il supprima les pensions que Constantin avait assignées pour la subsistance des clercs, des vierges et des veuves. « C’était, disait-il par dérision, afin de leur faire pratiquer la pauvreté évangélique, et par-là leur faciliter l’entrée du royaume des cieux. » Il exigeait des Chrétiens des sommes considérables pour la réparation des temples du paganisme ; il y faisait transporter les vases sacrés et les ornements des églises. Ces recherches donnaient lieu à une infinité de violences : on emprisonnait les clercs, on les appliquait à la torture. Julien n’admettait les Chrétiens dans aucune magistrature, sous prétexte que l’Évangile leur défend de faire usage du glaive : il les privait de tous les droits qu’on osait leur disputer, et il ne leur permettait pas même de se défendre devant les tribunaux. « Votre religion, leur disait-il, vous interdit les procès et les querelles. » Les villes, qui se signalaient en faveur de l’idolâtrie,étaient assurées de sa bienveillance : les villes Chrétiennes, au contraire, n’obtenaient pas justice. Il refusait audience à leurs députés : il rejetait leurs requêtes. Il fit défense aux chrétiens d’enseigner les lettres humaines, parce qu’il savait qu’elles sont utiles pour confondre l’erreur et pour défendre la vérité ; mais il donnait pour raison que les Chrétiens devaient demeurer dans l’ignorance, et croire sans raisonner. Ce genre de persécution aurait peut-être été plus funeste à l’Église que la cruauté des Néron et des Dioclétien, si Dieu, qui la protège n’eût mis des bornes étroites à la vie de ce prince, et n’eût ainsi renversé ce projet infernal, en détruisant l’auteur par un souffle de sa bouche.

## Julien entreprend de rebâtir le temple de Jérusalem. Sa mort. An. 363.

L’empereur Julien, en s’efforçant de détruire la religion chrétienne, fournit lui-même une nouvelle preuve de la divinité de son auteur, et de la vérité de ses oracles. Il connaissait les prophéties, qui annoncent la ruine du temple de Jérusalem comme irréparable : il savait que Jésus-Christ avait prédit qu’il n’y resterait pas pierre sur pierre. Pour donner un démenti aux écritures, il entreprit de relever le temple, et quoiqu’il n’aimât point les Juifs, il les invita lui-même à concourir à cette entreprise. Il fournit en même temps les sommes nécessaires, et il envoya sur les lieux un de ses officiers le plus affidé, nommé Alýpius, pour presser l’exécution de ses ordres. Bientôt les Juifs accoururent de toutes parts : une multitude innombrable d’ouvriers se rassembla sur le terrain du temple. On nettoie la place ; on fouille la terre : on travaille avec ardeur à arracher les anciens fondements. Les vieillards, les enfants, les femmes même prennent part aux travaux. Elles reçoivent dans le pan de leurs robes les pierres et la terre des décombres. Cependant Cyrille, évêque de Jérusalem, se moquait de leurs efforts : il disait hautement que le temps était venu, où l’oracle du Sauveur allait être accompli à la lettre, que de ce vaste édifice il ne resterait pas pierre sur pierre. En effet, lorsque les fondements de l’ancien temple furent démolis, il survint un horrible tremblement de terre, qui combla les fouilles, dispersa les matériaux qu’on avait amassés, renversa les édifices voisins, tua ou blessa les ouvriers. Les ouvrages étaient ruinés ; mais l’opiniâtreté des Juifs n’était pas vaincue. Revenus de leur frayeur, ils remettent la main à l’œuvre. Alors des globes de feu sortent du sein de la terre, repoussent sur les ouvriers les pierres, qu’ils s’efforçaient d’y placer, et consument les outils de fer. Ce terrible phénomène se renouvela à plusieurs reprises, et ce qui montrait évidemment l’action d’une intelligence qui commande à la nature, c’est que le feu reparut autant de fois que le travail recommença, et ne cessa que quand on l’eut abandonné. Une merveille si frappante étonna tous les spectateurs. Beaucoup de Juifs, et encore, plus d’idolâtres confessèrent la divinité de Jésus-Christ, et demandèrent le baptême. L’empereur, aveuglé au milieu de la plus vive lumière, fut déconcerté sans être éclairé. Ce fait est incontestable : il a été unanimement attesté, non seulement par tous les auteurs ecclésiastiques du temps, mais, par les Païens, même, tel qu’Ammien Marcelin. Saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome l’ont relevé publiquement, en présence d’une multitude, d’auditeurs, dont plusieurs avaient été témoins oculaires, et ils n’ont pas été contredits. Un fameux rabbin, qui écrivait dans le siècle suivant, quoiqu’il fut intéressé à le cacher, rapporte ce fait, et il le rapporte d’après les annales de sa nation. Julien lui-même avoue qu’il a tenté de rebâtir le temple de Jérusalem et son silence sur les obstacles qui l’ont fait renoncer à son entreprise est un aveu tacite de ce que racontent les écrivains de son temps. Julien entreprit alors contre les Perses une guerre, où il périt misérablement, et sa mort fut l’effet de la vengeance divine sur ce prince apostat, et d’une providence particulière sur l’Église qu’il persécutait.

## Jovien, empereur, protège la foi catholique. An. 363.

Aussitôt après la mort de Julien, les principaux officiers de l’armée tinrent conseil, et déférèrent unanimement l’empire à Jovien. Il était commandant des gardes impériales, et ses qualités personnelles l’avaient élevé à la plus haute considération. Outre une valeur reconnue, il avait l’art de trouver des ressources dans les circonstances les plus critiques. Comme l’armée romaine était alors au milieu de la Perse, on avait besoin d’un chef de ce caractère ; mais ce qui était le plus intéressant pour l’Église, c’est que sa foi était pure, et qu’il avait donné, sous le règne précédent, des preuves éclatantes de son attachement à la religion chrétienne : car l’empereur Julien, dans le temps qu’il se disposait à combattre les Perses, l’ayant fait venir, lui dit d’un ton sévère : « Sacrifie aux dieux, ou rends-moi ton épée. » Jovien la remit sans hésiter. Cependant l’empereur la lui fit bientôt reprendre, parce qu’il ne voulait pas se priver des services d’un officier si distingué, dans une circonstance où ils lui devenaient nécessaires. Avant de prendre les marques de la dignité impériale, Jovien assembla l’armée, et déclara qu’étant attaché à la religion chrétienne, il ne voulait pas commander à des soldats idolâtres, que Dieu ne protégerait pas. Les soldats s’écrièrent tous d’une voix : « Ne craignez rien, seigneur, vous commandez à des Chrétiens : les plus âgés d’entre nous ont été instruits par le grand Constantin, les autres par ses fils. Julien a régné trop peu de temps pour affermir l’impiété dans ceux même qu’il a séduits. » Cette réponse fit beaucoup de plaisir à Jovien : il se mit à leur tête, et par les sages mesures qu’il prit, il les ramena en peu de jours sur les terres de l’empire. Alors le pieux empereur s’appliqua à guérir les plaies que Julien avait faites à l’Église. Un de ses premiers soins fut de rappeler saint Athanase, et de le rétablir sur son siège. La lettre qu’il écrivit au saint évêque exprime la profonde vénération qu’il avait pour lui. Athanase sortit encore de ses déserts, et reparut à Alexandrie : les disgrâces de ce saint prélat étaient celles de l’Église, et il triomphait toujours avec elle. Les Ariens tentèrent néanmoins de prévenir Jovien contre lui, mais ils ne réussirent pas : l’empereur n’en conçut que plus d’estime pour le saint prélat, et il l’honora toujours d’une confiance particulière. Pour s’affermir dans la foi, et ne pas s’écarter du point fixe de la croyance de l’Église, il pria saint Athanase de lui envoyer une exposition nette et précise de la doctrine catholique. Le saint évêque satisfit au désir de l’empereur : il lui développa la foi de Nicée, et il lui fit comprendre qu’il n’y avait point d’autre moyen de faire cesser les maux de l’Église, que de procurer la soumission aux décrets de ce concile. L’Église commençait à respirer après tant de traverses : elle éprouvait de la part de Jovien une faveur dont elle était privée depuis Constantin. Le pieux empereur avait rendu aux clercs, aux veuves et aux vierges leurs immunités : il avait ordonné aux gouverneurs des provinces de favoriser les assemblées des fidèles, de veiller à l’honneur du culte divin et à l’instruction des peuples. L’on s’attendait à jouir longtemps de tous ces avantages, lorsque Jovien, qui n’était âgé que de trente-deux ans, fut trouvé mort dans son lit. On croit qu’il fut étouffé par la vapeur du charbon qu’on avait allumé dans sa chambre pour la sécher. Cette mort prématurée replongea l’Église dans le trouble et les alarmes.

## Valens renouvelle les troubles de l’arianisme. An 367.

Valentinien, qui fut élevé sur le trône impérial après Jovien, partagea l’empire avec Valens son frère. Le premier était sincèrement attaché à la vraie foi, et, dans toute l’étendue de sa domination, l’Église fut en paix ; mais Valens, qui avait eu l’orient en partage, y exerça une violente persécution contre les catholiques, et renouvela tous les malheurs du règne de Constance. Il commença par bannir saint Athanase, qui était toujours le principal objet de la haine des Ariens et la première victime de leur fureur. Les coups portés au saint prélat furent le signal d’une persécution générale ; dès lors les catholiques eurent à souffrir toutes sortes de mauvais traitements : les outrages, les confiscations de biens, les chaînes, les supplices, tout fut employé contre eux : c’était un crime de se plaindre : en voici un trait parmi beaucoup d’autres. Les fidèles de Constantinople, ne pouvant se persuader que l’empereur autorisât les vexations qu’ils souffraient, lui députèrent quatre-vingts ecclésiastiques vertueux pour se plaindre de ces excès. Valens écouta leurs plaintes, et dissimula sa colère. Mais il ordonna à Modeste, préfet du prétoire, de les faire périr. Le préfet, craignant un soulèvement dans la ville si on les mettait à mort publiquement, prononça contre eux une sentence d’exil, à laquelle ils se soumirent avec joie. On les fit embarquer tous dans le même navire, et les matelots qui le conduisaient eurent ordre d’y mettre le feu lorsqu’ils seraient hors de la vue du rivage. De ces quatre-vingts prêtres, il ne s’en sauva pas un seul : tous périrent dans les flammes ou dans les eaux. Les solitaires, ayant appris le danger où était l’Église d’orient, crurent qu’ils devaient la secourir selon leur pouvoir : ils quittèrent leurs retraites, pour venir encourager leurs frères. Un d’entre eux, vénérable par son âge et par sa sainteté, fut aperçu de l’empereur : « Où vas-tu ? lui dit ce prince ; que ne restes-tu dans ta cellule, plutôt que de courir ainsi par les villes et d’exciter les peuples à la révolte ? » Le saint vieillard lui répondit avec la fermeté que donne un zèle ardent : « Prince, je suis resté dans ma solitude tant que les brebis du céleste pasteur ont été en paix ; mais maintenant que je les vois troublées, et près d’être dévorées, me conviendrait-il de demeurer tranquille dans ma retraite ? Si j’étais une fille retirée dans la maison de mon père, et que je visse quelqu’un y mettre le feu, devrais-je me tenir en repos et me laisser brûler avec la maison ? Ne faudrait-il pas plutôt aller chercher du secours, jeter de l’eau, faire tous mes efforts pour éteindre l’incendie ? C’est ce que je fais maintenant : vous avez mis le feu à la maison du Seigneur : de ma cellule j’ai aperçu l’incendie, et je tâche de l’éteindre. » L’empereur ne répliqua rien à une réponse si sensée et si généreuse ; il parut même s’adoucir à l’égard de saint Athanase, il lui permit de retourner à son Église ; mais ce n’était pas qu’il eût changé de disposition, c’est qu’il craignait d’irriter son frère Valentinien, qui respectait le saint évêque. Saint Athanase revint donc à Alexandrie, et après s’être signalé par tant de combats, cinq fois banni et cinq fois rappelé, il y demeura paisible pendant les six dernières années de sa vie.

## Intrépidité de saint Basile, évêque de Césarée. An 370.

Valens, toujours occupé du soin d’établir l’arianisme dans ses États, parcourut en personne plusieurs provinces pour en chasser les évêques catholiques ; mais il trouva de généreux défenseurs de la vérité. Saint Basile, évêque de Césarée, en Cappadoce, se distingua entre tous les autres par sa fermeté. Ce grand prélat fut un rempart inébranlable contre lequel vinrent se briser tous les efforts de l’hérésie. L’empereur, avant d’aller à Césarée, envoya Modeste, préfet du prétoire, pour le gagner, ou du moins pour l’intimider, et l’obliger de recevoir les Ariens dans sa communion. Le préfet manda le saint évêque : il prit tout l’appareil de sa dignité, la plus grande de l’empire : il était assis sur son tribunal, ayant autour de lui ses licteurs armés de leurs faisceaux. Basile se présenta avec un air serein et tranquille. Le préfet le reçut d’abord avec honnêteté ; il le pressa, par des paroles insinuantes, de se rendre aux désirs de l’empereur et de communiquer avec les Ariens. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et dit avec un ton de colère : « Y pensez-vous de vous opposer à un si grand empereur, aux volontés duquel tout le monde obéit ? Ne craignez-vous pas de ressentir les effets de son indignation ? N’est-il pas le maître de vous dépouiller de vos biens, de vous exiler, de vous ôter même la vie ? — Ces menaces me touchent peu, répondit Basile : celui qui ne possède rien ne peut rien perdre, à moins que vous ne vouliez m’enlever ces misérables vêtements que je porte, et quelques livres, qui font toute ma richesse. Quant à l’exil, je n’en connais point, n’étant attaché à aucun lieu. Toute la terre est à Dieu : elle sera partout ma patrie, ou plutôt le lieu de mon passage. À l’égard de la mort, je ne la crains pas, elle sera même une faveur pour moi, puisqu’elle me fera passer à la véritable vie : il y a longtemps que je suis mort à celle-ci : les tourments ne sont pas capables de m’ébranler ; mon corps est dans un tel état de maigreur et de faiblesse, qu’il ne pourra les souffrir longtemps : le premier coup terminera ma vie et mes peines. » Ce discours, tout nouveau pour les oreilles d’un homme de cour, étonna le préfet. « Jamais, dit-il, on n’a parlé avec tant de hardiesse. — C’est, reprit le saint prélat, c’est qu’apparemment vous n’avez jamais eu affaire à un évêque. » Le préfet ne put s’empêcher d’admirer la fermeté de cette âme supérieure aux promesses et aux menaces. Il alla rendre compte à l’empereur du mauvais succès de sa commission. « Prince, lui dit-il, nous sommes vaincus par un seul homme : n’espérez ni l’effrayer par des menaces, ni le gagner par des caresses. Il ne vous reste que la violence. » L’empereur ne jugea pas à propos d’employer alors cette voie : il craignait le peuple de Césarée, et il sentait malgré lui du respect pour le saint prélat.

## Courage admirable d’une femme chrétienne.[[12]](#footnote-13)

Ce ne furent pas seulement les évêques et les prêtres, mais les simples fidèles et les femmes même qui signalèrent leur foi et leur courage dans cette persécution de l’empereur Valens. En voici un exemple bien remarquable. Ce prince avait exilé l’évêque d’Édesse, ville de Mésopotamie, à cause de son attachement à la foi de Nicée, et y avait fait ordonner un autre évêque. Il avait chargé le préfet Modeste, d’obliger les prêtres et les diacres à communiquer avec le nouvel évêque, ou de les reléguer aux extrémités de l’empire. Modeste, les ayant assemblés, essaya de les persuader ; mais il n y réussit pas. L’un d’eux répondit généreusement au nom de tous : « Nous ayons un pasteur légitime, et nous n’en reconnaissons point d’autre. » Ils furent donc envoyés en exil. Le peuple, encouragé par leur exemple, refusa de communiquer avec l’intrus. Il sortait de la ville, à l’heure de l’office, et s’assemblait dans la campagne pour prier. L’empereur l’ayant su, s’emporta contre le préfet, et lui fit de vifs reproches de ce qu’il n’avait pas eu soin d’arrêter ces assemblées. Il lui donna ordre de ramasser tout ce qu’il avait de soldats, pour dissiper cette multitude. Modeste, quoiqu’il fût opposé aux catholiques, n’aimait pas les voies de rigueur ; il fit avertir secrètement les fidèles de ne pas se rendre le lendemain à l’endroit où ils avaient coutume de prier ensemble, parce que l’empereur lui avait commandé de punir ceux qui s’y trouveraient. Il espérait, par cette menace, empêcher que l’assemblée ne se tînt, et, par ce moyen, adoucir l’empereur ; mais les catholiques n’en furent que plus empressés à venir au lieu de la prière : ils s’y rendirent de grand matin, et en plus grand nombre. Le préfet en ayant été informé, ne savait ce qu’il devait faire. Il se mit en marche néanmoins vers ce lieu, mais faisant avec sa troupe un bruit extraordinaire, pour intimider le peuple et l’engager à se retirer. Lorsqu’il passait dans la ville, il aperçut une pauvre femme qui sortait brusquement, sans même songer à fermer la porte de sa maison, tenant un enfant par la main, et laissant traîner négligemment son manteau, au lieu de le relever à la manière du pays ; elle traversa ainsi la file des soldats qui marchaient devant le préfet, et passa avec un extrême empressement, sans marquer la moindre crainte. Modeste la fit arrêter, et lui demanda où elle allait si vite. « Je cours, dit-elle, au champ où les fidèles sont assemblés. Tu ne sais donc pas, ajouta le préfet, qu’il y a ordre de faire mourir tous ceux que l’on y trouvera ? Je le sais, répondit cette femme, et c’est pour cela même que je me presse d’arriver, dans la crainte de manquer l’occasion de souffrir le martyre. Mais pourquoi mènes-tu cet enfant avec toi ? C’est, dit-elle, afin qu’il ait part à la même gloire. » Modeste, étonné du courage de cette femme, retourna au palais, entretint l’empereur de ce qui lui était arrivé, et lui persuada de renoncer à une entreprise où il ne réussirait pas, et dont le succès même ne pouvait lui faire honneur. Ce trait seul suffit pour faire comprendre quels étaient les sentiments des premiers fidèles à l’égard du schisme. Attentifs à pratiquer cette parole de Jésus-Christ : « Les brebis suivent le véritable pasteur ; elles écoutent sa voix avec docilité, mais elles fuient l’étranger, » ils demeuraient attachés inviolablement à l’évêque que l’Église avait envoyé, et ils étaient disposés à sacrifier ce qu’ils avaient de plus cher, et à perdre la vie même, plutôt que de communiquer avec un intrus.

## Valens tremble devant Saint Basile.

L’empereur, se trouvant à Césarée le jour de l’Épiphanie, se rendit à la grande église pour y assister à l’office divin. Il y entra accompagné de tous ses gardes, comme pour ébranler le saint évêque par cette pompe imposante ; mais quand il vit le bel ordre, la modestie d’un peuple immense et le profond recueillement de saint Basile, qui était debout devant le sanctuaire, le corps immobile, le regard fixe, l’esprit uni à Dieu, la piété des ministres sacrés qui l’environnaient, plus semblables à des anges qu’à des hommes, le prince fut frappé de ce spectacle religieux ; il demeura comme ébloui et glacé de crainte. S’étant néanmoins un peu remis, il voulut présenter son offrande ; mais comme aucun des ministres ne s’avançait, selon l’usage, pour la recevoir, parce qu’on ne savait si saint Basile voudrait l’accepter, il fut saisi d’un tremblement soudain : ses genoux chancelaient sous lui, et il eut besoin d’être soutenu par un des prêtres qui s’aperçut de sa faiblesse. Le saint prélat crut qu’en cette occasion il pouvait se relâcher de la rigueur de la discipline ecclésiastique, et il usa de condescendance, en recevant l’offrande de l’empereur. Ce prince s’adoucit, et il essaya de gagner saint Basile, en lui envoyant des magistrats, des officiers de son armée et différentes personnes des plus qualifiées : enfin il eut lui-même un entretien avec le saint évêque, qui, sans sortir des bornes du respect, lui parla avec une liberté apostolique et imposa silence à un courtisan qui osait le menacer en présence de ce prince. Cette conférence n’indisposa point l’empereur : elle tourna à l’avantage du saint prélat, à qui il accorda même des terres pour fonder un hôpital à Césarée ; mais les Ariens, qui l’obsédaient, le firent bientôt changer de disposition. Valens était déterminé à exiler saint Basile, lorsque son fils fut attaqué d’une fièvre violente, à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L’empereur, persuadé que cette maladie était une juste punition de ce qu’il avait résolu contre saint Basile, l’envoya chercher ; le saint évêque ne fut pas plutôt entré dans le palais, que le jeune prince se trouva mieux : il assura que l’enfant ne mourrait pas pourvu qu’on s’engageât à le faire élever dans les principes de la doctrine catholique. La condition ayant été acceptée, il se mit en prières, et l’enfant fut guéri. Mais l’empereur ne tint pas la parole qu’il avait donnée ; il permit à un évêque Arien de baptiser son fils, qui retomba malade, et mourut peu de temps après. Ce coup ne convertit point Valens : il condamna une seconde fois le saint prélat à l’exil ; mais quand il voulut en signer l’ordre, la plume se rompit trois fois entre ses mains, et il trembla au point de ne pouvoir tracer une seule lettre. Enfin Dieu fit éclater sa colère sur ce prince impénitent, qui périt dans une bataille, où il disparut, sans qu’on ait pu trouver son corps. On crut qu’ayant été blessé d’un coup de flèche, il s’était fait porter dans une cabane, à laquelle les ennemis mirent le feu.

## Vertus de saint Grégoire de Nazianze. An 372.

Saint Basile était lié d’une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze, qui ne fut pas moins zélé que lui pour la pureté de la foi. Cette liaison, formée dès le temps de leurs études à Athènes, se fortifia de plus en plus, et dura autant que leur vie. « Nous avions tous deux le même but, dit saint Grégoire dans l’admirable écrit qu’il fait lui-même de ce qui avait donné lieu à cette sainte amitié ; nous cherchions le même trésor, la vertu ; nous songions à rendre notre union éternelle, en nous préparant à la bienheureuse immortalité ; nous nous servions nous-mêmes de maîtres et de surveillants, en nous exhortant mutuellement à la piété ; nous n’avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étaient déréglés dans leurs mœurs, et nous ne fréquentions que ceux qui par leur modestie, leur retenue et leur sagesse, pouvaient nous soutenir dans la pratique du bien, sachant qu’il en est des mauvais exemples comme des maladies contagieuses qui se communiquent aisément ; nous ne connaissions à Athènes que deux chemins, celui de l’église, et celui des écoles ; pour ceux qui conduisaient aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées, nous les ignorions absolument. » Quel plus beau modèle peut-on proposer aux jeunes gens que ces deux saints enfants ? Heureux ceux qui, dans un âge encore tendre, ne forment de liaisons que pour s’exciter à la vertu, et qui comprennent de bonne heure la vanité des plaisirs et des amusements que le monde leur présente ! Saint Grégoire de Nazianze passa la plus grande partie de se vie dans la retraite, pour laquelle il avait beaucoup de goût. En ayant été tiré par les instances de son illustre ami, et élevé contre son gré à l’épiscopat, il fut envoyé, vers l’an 379, à Constantinople, pour gouverner cette église, et pour s’opposer aux progrès de l’arianisme, qui dominait dans cette grande ville. Sa vertu, sa science, son éloquence, tout semblait promettre un heureux succès. Il osa attaquer l’hérésie dans le séjour même des empereurs qui la protégeaient. En butte à toutes sortes de mauvais traitements, il n’opposa que la patience ; il témoignait une grande charité à tout le monde, en même-temps qu’il menait une vie dure et mortifiée, gémissant devant Dieu dans le secret, et se préparant à l’exercice du saint ministère par la prière et par la méditation des saintes écritures. Cette conduite vraiment épiscopale lui gagna en peu de temps l’affection des habitants de Constantinople ; on passa de ces premiers mouvements de bienveillance au respect et à la vénération pour un homme si saint et si savant. La profonde connaissance qu’il avait des écritures, son raisonnement juste et pressant, son imagination féconde et brillante, sa facilité incroyable à s’énoncer, la pureté et la précision de son style lui attirèrent l’admiration de toute la ville. Il défendait la vérité d’une manière victorieuse, en même-temps qu’il édifiait par l’exemple de ses vertus mais, d’un autre côté, le peu de complaisance qu’il avait pour les grands, et la jalousie, qu’excitaient ses talents, lui suscitèrent bien des traverses, qui lui firent prendre le parti de la retraite. Il se hâta de regagner sa chère solitude, et il en goûta plus que jamais les douceurs, comme il le marque lui-même à un de ses amis : « Je ne puis, dit-il, assez estimer le bonheur que mes ennemis m’ont procuré par leur jalousie : ils m’ont retiré d’un embrasement, en me délivrant des dangers de l’épiscopat. » Les discours de ce saint docteur sont la plus grande partie des écrits que nous avons de lui. Rien n’est plus sublime, plus majestueux, plus digne de la grandeur de nos mystères que ces discours, qui ont acquis à saint Grégoire le surnom de théologien par excellence.

## Hérésie des macédoniens.

La mort de Valens mit fin aux ravages que l’arianisme, appuyé de l’autorité impériale, faisait en orient ; mais du sein de cette hérésie il s’en éleva une autre, qui n’était pas moins contraire au dogme de la sainte Trinité ; elle attaquait la divinité du Saint-Esprit. L’auteur de ce nouveau scandale était Macedónius, demi-arien, qui avait usurpé le siège de Constantinople. Pendant plusieurs années, elle s’était cachée sous le manteau de l’arianisme, et elle n’avait pas fait un bruit particulier au milieu des grands troubles qu’excitaient les Ariens : cependant, dès le commencement du règne de Valens, saint Athanase, à qui rien n’échappait de ce qui intéressait la foi, en avait été averti, et il avait composé un traité exprès pour la combattre. Le saint docteur prouve dans cet ouvrage que l’Église a toujours cru et enseigné qu’il y a une Trinité en Dieu, et que la sainte Trinité n’a qu’une seule et même nature, qu’elle n’est qu’un seul et même Dieu. Il montre par les saintes écritures que le Saint-Esprit est Dieu que ce qui lui est attribué, ne convient qu’à Dieu, comme d’être sanctifiant, vivifiant, immuable, immense. Il proteste à la fin du traité qu’il n’a rien dit que ce qu’on lui a appris, comme étant la doctrine des apôtres. Lorsque les Ariens commencèrent à perdre leur crédit, les macédoniens prirent faveur, et jouèrent un rôle à part. Leurs mœurs étaient réglées, leur extérieur fort grave et leur vie austère. Comme le peuple se laisse aisément surprendre par cette piété apparente, les macédoniens formèrent une secte, et leur parti acquit de la considération dans la ville de Constantinople. Cette nouvelle hérésie se répandit même dans la Thrace, dans la Bithynie et l’Hellespont. L’empereur Théodose, qui avait succédé à Valens, consacra les prémices de son gouvernement par son zèle à arrêter les progrès de l’erreur. Ce prince, à qui ses beaux exploits, et plus encore la haute piété et son amour pour l’Église, ont mérité le surnom de grand, publia, peu de temps après son baptême, une loi célèbre, dans laquelle il désigne la communion avec l’Église romaine comme une marque sûre de catholicité. « Nous voulons, dit-il que tous les peuples de notre obéissance suivent la religion que le prince des apôtres a enseignée aux Romains, et que nous voyons suivre à-présent au pontife Damase en sorte que, selon la doctrine de l’Évangile et les enseignements apostoliques, nous croyions une seule divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, avec une égale majesté et dans une adorable Trinité : nous ordonnons que ceux qui tiennent cette doctrine pure, portent le nom de catholiques, et que les autres, dont nous réprouvons l’impiété téméraire et insensée, soient appelés du nom ignominieux d’hérétiques, et que leurs assemblées ne soient point honorées du titre d’Église, en attendant qu’ils ressentent les effets de la vengeance divine. » En effet, la foi catholique est celle que Jésus-Christ a enseignée, que les apôtres ont publiée, et que les pères ont conservée. L’Église est fondée sur cette foi : quiconque s’en écarte, n’est point catholique. On est sûr de confondre tous les hérétiques, en leur montrant que leur doctrine, ne vient pas de la source, qu’elle est nouvelle. La vraie doctrine est plus ancienne que les hérésies : les apôtres ont été avant les auteurs de chaque secte : la vérité a précédé l’erreur : en un mot la doctrine vraiment divine est celle qui a été reçue la première ; celle qui est venue depuis est nécessairement fausse et étrangère.

## Concile de Constantinople, second œcuménique. An. 381.

Théodose savait qu’il fallait autre chose qu’une constitution impériale pour opérer la réunion de tous les esprits. Dès son avènement au trône, il avait conçu le désir d’assembler un concile de toute la domination, à l’exemple du grand Constantin ; mais pour en venir à l’exécution, il attendit qu’il fût en paix. Il écrivit donc à tous les évêques d’orient pour les inviter à se rendre à Constantinople, qu’il avait choisie pour le lieu de l’assemblée, parce qu’il voulait y assister. Tous les ordres furent donnés pour la subsistance et le logement des évêques, et Théodose ne fut pas moins magnifique que Constantin ne l’avait été pour les pères de Nicée. Les évêques accoururent de toutes les parties de l’orient, au nombre de cent-cinquante. Mélèce, évêque d’Antioche devait présider à cette auguste assemblée. L’empereur souhaitait beaucoup de le connaître, tant à cause de la réputation de sainteté que ce prélat s’était acquise, qu’à cause d’un songe, où ce prince l’avait vu lui présenter la pourpre d’une main et la couronne de l’autre. Théodose l’avait toujours honoré singulièrement depuis ce temps-là, quoiqu’il ne l’eût jamais vu d’ailleurs. Dès que les évêques furent arrivés, ils allèrent tous ensemble saluer l’empereur, qui voulant éprouver s’il reconnaîtrait Mélèce parmi les autres, défendit qu’on le lui montrât. Comme les traits du vieillard, qui lui avait apparu, étaient restés profondément gravés dans son esprit, il se distingua dans la foule ; il courut à lui, l’embrassa avec un empressement mêlé de respect et de tendresse ; il baisa la main qui l’avait couronné d’avance. Il pria ensuite tous les évêques de chercher les meilleurs moyens de rendre la paix à l’Église, et il leur promit de les appuyer de toute son autorité. L’ouverture du concile se fit avec beaucoup de solennité. On essaya d’abord de ramener les macédoniens : Théodose les exhorta lui-même à rentrer dans la foi et la communion de l’Église ; mais ils le refusèrent opiniâtrement, et se retirèrent du concile, qui alors les traita comme des hérétiques déclarés. On renouvela donc les décrets du concile de Nicée, et en confirmant le symbole de ce concile, on y ajouta seulement quelques paroles, pour expliquer ce qu’il renfermait déjà touchant l’incarnation du Fils de Dieu, et la divinité du Saint-Esprit. Ce symbole, en parlant de l’incarnation, disait seulement : « Il est descendu des cieux, s’est incarné, s’est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et il viendra juger les vivants et les morts. » Le symbole de Constantinople dit qu’il est descendu des cieux, s’est incarné, par le Saint-Esprit, de la Vierge Marie, et s’est fait homme, qu’il a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, qu’il a souffert et a été enseveli, est ressuscité le troisième jour, suivant les écritures, est monté aux cieux, est assis à la droite du Père, et qu’il viendra de nouveau juger avec majesté les vivants et les morts, et que son règne n’aura point de fin. Touchant la troisième personne de la sainte Trinité, le symbole de Nicée n’exprimait la foi que par ces deux mots : « Nous croyons au Saint-Esprit. » Celui de Constantinople ajoute à cause des macédoniens : « Nous croyons au Saint-Esprit qui est aussi Seigneur, et confère la vie, qui procède du Père, qui avec le Père et le Fils reçoit les mêmes adorations, et une même gloire, qui a parlé par les prophètes. » L’empereur Théodose reçut cette décision, comme sortie de la bouche de Dieu même : il fit une loi pour ordonner l’exécution de tout ce qui avait été réglé dans le concile. Quoique cette assemblée n’ait été composée que des évêques d’orient, cependant l’approbation que le pape et les évêques d’occident lui donnèrent ensuite, fit reconnaître ce concile pour œcuménique ou universel.

## Clémence de Théodose. An. 387.

Théodose était naturellement vif et prompt à s’enflammer ; mais il se laissait fléchir, et la piété dont il était animé mettait un frein à sa colère. Il y eut une grande sédition dans la ville d’Antioche, à l’occasion d’un impôt, que l’on venait d’établir. Le peuple dans son emportement abattit et traîna dans les rues la statue de l’empereur et celle de l’impératrice. Théodose informé de cet attentat entra dans une violente colère ; il voulait dans un premier mouvement détruire la ville, et ensevelir les habitants sous ses ruines. Revenu à des sentiments plus modérés, il nomma deux commissaires pour informer contre les coupables, avec pouvoir de vie et de mort. Pendant ce temps-là le peuple d’Antioche, rentré en lui-même, sentit la grandeur de son crime, et tremblait dans l’attente du châtiment. Tous les habitants consternés n’osaient sortir de leurs maisons, et ils y attendaient la mort dans des alarmes continuelles. Flavien, évêque d’Antioche, était plongé dans la douleur la plus amère : ses entrailles étaient déchirées, il passait les jours et les nuits à verser des larmes devant Dieu, le priant d’amollir le cœur du prince. Enfin ce vieillard, encore plus vénérable par sa sainteté que par son âge, alla trouver l’empereur pour lui demander la grâce de son peuple. Lorsqu’il parut devant Théodose, il se tint d’abord éloigné, les yeux baissés vers la terre, comme s’il eût été seul chargé du crime de ses enfants. L’empereur le voyant confus et interdit, s’approcha lui-même, et rappelant tous les bienfaits dont il avait comblé la ville d’Antioche, il ajoutait à chaque trait : « C’est donc ainsi que j’ai mérité tant d’outrages. » Flavien pénétré de ces justes reproches, et poussant un profond soupir : « Prince, dit-il, nous méritons tous les supplices : détruisez Antioche jusqu’aux fondements : réduisez-la en cendres : nous ne serons pas encore assez punis. Il reste cependant un remède à nos maux : vous pouvez imiter la bonté de Dieu ; outragé par ses créatures, il leur a accordé le pardon, il leur a ouvert les cieux. Si vous nous pardonnez, nous vous devrons notre salut, mais votre clémence ajoutera un nouvel éclat à votre gloire. Les infidèles s’écrieront : Qu’il est grand le Dieu des Chrétiens ! Il élève les hommes au-dessus de la nature ; il sait en faire des anges. Ne craignez pas que l’impunité, corrompe les autres villes : hélas ! notre sort ne peut que les effrayer : la consternation où nous sommes plongés est le plus cruel des supplices. Ne rougissez pas de céder à un faible vieillard ; ce sera céder à Dieu même : c’est lui qui m’envoie vous présenter l’Évangile, et vous dire de sa part : Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre Père céleste ne vous remettra pas les vôtres. Représentez-vous ce jour terrible où les princes et les sujets comparaîtront au tribunal de la justice suprême, et faites réflexion que toutes vos fautes seront alors effacées par le pardon que vous aurez accordé. » Théodose s’attendrit, versa des larmes, et répondit : « Pourrais-je refuser le pardon à des hommes semblables à moi, après que le maître du monde, s’étant réduit pour nous à la condition d’esclave, a bien voulu demander grâce à son Père pour les auteurs de son supplice, qu’il avait comblés de ses bienfaits ? » Puis il renvoya le Saint évêque à son peuple. « Allez, lui dit-il, allez, mon père : hâtez-vous de vous montrer à votre troupeau : rendez le calme à la ville d’Antioche ; elle ne sera parfaitement rassurée après une si violente tempête, que lorsqu’elle reverra son pilote. »

## Chute et pénitence de Théodose. An. 389.

Théodose oublia quelque temps après la modération qu’il avait montrée dans l’affaire d’Antioche, et il se laissa aller aux premiers transports de sa colère. La ville de Thessalonique, capitale de l’Illyrie, s’était révoltée contre son gouverneur, qui avait perdu la vie dans cette sédition. La nouvelle de ce soulèvement excita l’indignation de l’empereur, qui sur-le-champ ordonna le massacre des habitants de cette ville, sans distinction des innocents et des coupables. Sept-mille hommes y périrent. Théodose était alors à Milan. Saint Ambroise, évêque de cette ville, écrivit à l’empereur pour lui représenter la grandeur de sa faute, et pour le faire rentrer en lui-même. Il finissait par l’avertir que jusqu’à ce qu’il l’eût expiée par la pénitence, il ne pouvait assister aux saints mystères. Théodose ne laissa pas de s’avancer vers l’église ; mais le saint évêque alla au-devant de lui : « Arrêtez, prince, lui dit-il ; vous ne sentez point encore l’énormité de votre péché : faites-y réflexion, de quels yeux verrez-vous le temple saint ? Comment entrerez-vous dans le sanctuaire du Dieu terrible ! Vos mains fument encore du sang innocent : oserez-vous y recevoir le corps du Seigneur ? Retirez-vous, prince, et n’ajoutez pas le sacrilège à tant d’homicides. » Comme l’empereur voulait excuser sa faute par l’exemple de David, qui s’était rendu coupable d’adultère et d’homicide : « Vous l’avez imité dans son péché, repartit Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. » Théodose reçut cet arrêt comme de la bouche de Dieu même. Il retourna à son palais en soupirant, et il y demeura renfermé pendant huit mois. Aux approches de la fête de Noël, il sentit redoubler sa douleur : « Quoi, disait-il, le temple du Seigneur est ouvert aux derniers de mes sujets, et l’entrée m’en est interdite ! » Il se rendit, non à l’église même, mais dans une salle voisine, où il pria le saint évêque de l’absoudre. Ambroise lui représenta qu’il ne pourrait assister aux saints mystères qu’après s’être soumis à la pénitence publique. Théodose accepta la condition. Le saint évêque exigea encore qu’il fît une loi, pour suspendre pendant trente jours l’exécution des sentences de mort. Théodose à l’instant fit écrire la loi, la signa et promit de l’observer. Alors saint Ambroise, touché de sa docilité et de l’ardeur de sa foi, leva l’excommunication, et lui permit l’entrée de l’église. Théodose prosterné, baignant la terre de ses pleurs, et se frappant la poitrine, prononça à haute voix ces paroles de David : « Mon âme est demeurée attachée contre la terre : rendez-moi la vie, Seigneur, selon votre promesse. » Tout le peuple, pénétré d’un si grand exemple, l’accompagnait de ses prières et de ses larmes ; cette majesté souveraine dont l’impétueuse colère avait fait trembler tout l’empire, n’inspirait plus alors que des sentiments de compassion et de douleur. Saint Ambroise en fut plus attendri que personne : aussi crut-il pouvoir dans cette conjoncture se relâcher des règles ordinaires, qui n’accordaient qu’à la mort la grâce de réconciliation pour le crime d’homicide. L’illustre pénitent n’en eut qu’une douleur plus vive ; et il la conserva pendant tout le reste de sa vie, qui dura encore huit ans depuis ce trait admirable. La mémoire de ce grand prince a toujours été en vénération dans l’Église : les auteurs ecclésiastiques et les conciles même le proposent comme le modèle des princes chrétiens.

## Schisme des donatistes.

Le schisme des donatistes, qui désola l’Église d’Afrique pendant deux-cents ans, avait commencé dès le règne de Constantin ; mais ce ne fut d’abord qu’une étincelle, qui devint ensuite un grand incendie. Il ne s’agissait au commencement que de savoir si Cécilien, évêque de Carthage, avait été légitimement ordonné. Quelques évêques, ayant à leur tête Donat, prétendirent que cette ordination n’avait pas été légitime, et ils se séparèrent de sa communion. L’affaire fut portée au pape, qui prononça en faveur de Cécilien, dont il reconnut l’innocence, et ce jugement fut ensuite appuyé par un décret de l’empereur Constantin ; mais Donat et ses partisans refusèrent opiniâtrement de s’y soumettre : ils élevèrent autel contre autel, en établissant un autre évêque à Carthage. Ils écrivirent des lettres de tous côtés en Afrique, pour détourner les fidèles de la communion de Cécilien. Cette malheureuse rupture causa des maux infinis en Afrique. L’excommunication, que l’Église emploie contre ses enfants rebelles, n’effrayait pas les donatistes, qui ne cherchaient qu’à se séparer, et à former une société à part. Ce moyen était sans force contre des gens dont le crime consistait à rompre l’unité de l’Église. Leur parti s’accrut insensiblement, et quand ils se trouvèrent assez forts, ils se portèrent à des violences horribles, qu’on aurait peine à croire, si l’expérience n’avait appris que l’esprit de schisme, ainsi que celui d’hérésie, est capable des plus grands excès. En effet l’opiniâtreté des donatistes dégénéra en fureur : ils s’emparaient des églises à main armée ; ils en chassaient les évêques, brisaient les autels et les vases sacrés. Leur impiété alla jusqu’à rebaptiser de force ceux qui avaient reçu le baptême hors de leur communion, comme si l’Église avait péri dans le reste du monde, et qu’elle ne subsistât que dans un petit coin de l’Afrique, que ce parti séditieux occupait. Quand on refusait de recevoir de leur main un second baptême, on éprouvait les traitements les plus inhumains. Non contents de couvrir de plaies ceux qui leur résistaient, ces forcenés poussaient la barbarie jusqu’à leur mettre dans les yeux de la chaux et du vinaigre. On rapporte qu’en une seule occasion ils avaient rebaptisé quarante-huit personnes, qui n’avaient pas eu la force de soutenir ces tourments. Les évêques catholiques n’opposèrent d’abord que la douceur et la patience aux cruautés des schismatiques : ils espéraient les gagner par ce moyen. Saint Augustin, évêque d’Hippone, qui devint si célèbre dans la suite, entreprit les plus grands travaux pour les ramener à de meilleurs sentiments, et pour les réunir à l’Église : il réussit à en convertir un grand nombre ; mais les autres n’en devinrent que plus furieux. Ils lui dressèrent des embûches, lorsqu’il allait visiter les paroisses catholiques. Un jour, il pensa tomber entre leurs mains, et il y aurait péri sans la méprise de son guide, qui s’écarta, par inadvertance, du droit chemin, où ces scélérats l’attendaient. Leur audace croissant de jour en jour, les évêques catholiques crurent qu’ils devaient implorer la protection de l’empereur, qui publia contre ces sectaires une loi sévère, par laquelle il leur défendait sous peine de mort de tenir des assemblées publiques.

# Ve siècle.

## Célèbre conférence de Carthage, fin du schisme. An 411.

Les évêques catholiques, qui songeaient bien plus à convertir les donatistes qu’à les faire punir, supplièrent l’empereur d’employer pour les ramener à l’Église des moyens plus doux. Ils proposèrent la voie des conférences, et l’empereur approuva ce parti. Tous les évêques d’Afrique, tant les donatistes que les catholiques, eurent ordre de se rendre à Carthage, afin que les prélats choisis de part et d’autre pussent conférer ensemble. Le tribun Marcellin fut chargé par l’empereur d’y maintenir l’ordre et la tranquillité. Ce fut le seizième jour de Mai de l’année 411 que se tint cette célèbre conférence. L’on choisit de chaque côté sept évêques pour conférer ensemble, et quatre notaires ecclésiastiques pour rédiger les actes. Pour plus grande sûreté, quatre évêques furent chargés de veiller sur les notaires. Quand tout fut disposé, les évêques catholiques donnèrent un exemple admirable de modération et de générosité : ils firent de vive voix et par écrit cette déclaration : « Si nos adversaires ont l’avantage dans la conférence, nous consentons à leur céder nos sièges et à nous mettre sous leur conduite ; si au contraire les donatistes, étant vaincus, se réunissent à l’Église, nous partagerons avec eux l’honneur de l’épiscopat. » Ils portèrent la générosité encore plus loin : « Que si les fidèles, ajoutent-ils, ont de la peine à voir deux évêques ensemble dans une même Église, contre l’usage ordinaire, nous nous retirerons et nous leur abandonnerons nos sièges. Il nous suffit pour notre salut d’être chrétiens : c’est pour le peuple qu’on nous ordonne évêques : s’il est utile aux fidèles que nous renoncions à notre dignité, nous y consentons de tout notre cœur. » On remarque avec admiration que parmi près de trois-cents prélats catholiques, qui étaient à cette conférence, il n’y en eut que deux à qui cette résolution magnanime déplut d’abord ; encore revinrent-ils bientôt au sentiment général. Saint Augustin, qui l’avait inspirée, non seulement fut un des sept évêques, que les catholiques choisirent pour soutenir la cause de l’Église, mais les six autres se reposèrent sur lui du soin de répondre aux chicanes des donatistes. Tout se passa avec beaucoup d’ordre dans cette conférence, qui dura trois jours. Saint Augustin prouva avec évidence qu’il ne peut y avoir aucune cause légitime de se séparer de l’Église catholique, et que c’est un grand crime de rompre son unité ; qu’il faut être dans le sein de l’Église pour se sauver, et que sans cela il n’y a point de salut à espérer, parce que hors de cette Église unique, il ne peut y avoir ni véritable sainteté, ni véritable justice ; que la véritable Église qui est la seule épouse de Jésus-Christ, est selon les promesses répandue par toute la terre, et non pas renfermée dans un coin de l’Afrique ; qu’elle est sur la terre mêlée de bons et de méchants ; qu’à la vérité il ne faut pas communiquer avec les méchants dans leur iniquité, mais qu’on ne doit pas se séparer d’eux extérieurement. Dieu bénit le zèle du saint docteur : les schismatiques qui conservaient quelque amour pour la vérité, et les peuples qui furent informés de ce qui s’était passé dans cette célèbre conférence, ouvrirent enfin les yeux, et depuis ce temps-là ils vinrent en foule se réunir à l’Église.

## Hérésie des Pélagiens. An. 412.

Le schisme des donatistes s’éteignait insensiblement, lorsque l’Église se vit attaquée par de nouveaux ennemis, qui lui livrèrent de longs et de dangereux combats. Pélage, né dans la Grande-Bretagne en fut le chef. C’était un esprit subtil, artificieux, hypocrite, qui, sans changer de sentiments, savait changer de langage. Il vint à Rome et y débita sourdement une nouvelle doctrine, qui avait sa source dans l’orgueil humain, qu’elle flatte. Il niait le péché originel et la nécessité de la grâce du Rédempteur. Il n’osa d’abord s’expliquer ouvertement, de peur de révolter les esprits, en combattant la croyance ancienne et universelle ; mais, pour les disposer peu-à-peu à recevoir ses erreurs, il les enveloppait dans des paroles équivoques. Il s’attacha un disciple, nommé Célestius, qui contribua beaucoup au progrès de cette secte impie. Celui-ci passa en Afrique, et comme il était plus hardi et plus entreprenant que son maître, il y enseigna sans détour, contre la doctrine de saint Paul, que le péché du premier homme ne s’est point communiqué à ses descendants, et que l’homme sans une grâce intérieure peut, par ses seules forces naturelles, accomplir les commandements de Dieu. Cette profane nouveauté excita des troubles. Saint Augustin la réfuta avec force dans de savants écrits ; il prouva, par les paroles expresses de l’écriture et par le baptême qu’on administre aux enfants, que nous naissons coupables du péché de notre premier père. Il démontra, par la prière que Notre-Seigneur nous a apprise, le besoin que nous avons d’une grâce, qui prévienne et qui aide notre volonté dans toutes les actions utiles au salut. Célestius fut donc condamné à Carthage et privé de la communion ecclésiastique. Pendant ce temps-là Pélage, qui était passé en Palestine, avait réussi, par la dissimulation et les mensonges, à tromper les évêques de ce pays. Il en devint plus fier, et envoya à Augustin son apologie, où il se prévalait du jugement favorable que l’on avait porté de sa personne en orient. Ce scandale excita le zèle des évêques d’Afrique, et l’on y tint deux conciles, l’un à Carthage, et l’autre à Milève, où l’on définit, conformément à la foi catholique, que le péché d’Adam a passé à ses enfants, et que sans une grâce intérieure, qui nous inspire la bonne volonté, l’on ne peut faire aucun bien surnaturel ou utile au salut. Les pères de ces conciles écrivirent au pape saint Innocent, pour le prier de confirmer cette décision par l’autorité du Siège apostolique. Le souverain pontife répondit aux lettres synodales des évêques d’Afrique : il loue leur zèle à maintenir la pureté de la foi ; il établit solidement la doctrine ancienne du péché originel et de la nécessité de la grâce pour toutes les actions de la piété chrétienne : il condamne solennellement Pélage, Célestius et leurs sectateurs, et il les déclare séparés de la communion de l’Église, à moins qu’ils ne renoncent à leurs erreurs. Après ce décret du pape, saint Augustin regardait la cause comme terminée : « Rome a parlé, dit ce saint docteur : le jugement des évêques d’Afrique a été envoyé au Siège apostolique : les lettres du pape, qui le confirment, sont venues : la cause est finie ; plaise à Dieu que l’erreur le soit aussi. »

## Intrigues et opiniâtreté des Pélagiens.

Le désir de saint Augustin ne fut pas rempli : l’erreur continua de subsister, malgré la condamnation qu’elle avait essuyée. Pélage et ses sectateurs songèrent non pas à se soumettre au jugement que l’on avait porté contre eux, mais à effacer aux yeux des hommes la tache que ce jugement leur imprimait. Le pape Innocent, qui les avait condamnés, était mort. Pélage écrivit d’une manière fort respectueuse à son successeur Zosime, pour se justifier. Célestius alla lui-même à Rome, et lui présenta une confession de foi captieuse, en promettant de condamner tout ce que le saint Siège condamnerait. Le nouveau pape se contenta de lui faire diverses questions, auxquelles Célestius répondit avec cette apparence de simplicité et de droiture, dont la fourberie sait si bien se parer. Il ne poussa point les précautions plus loin, et il le jugea innocent, non qu’il approuvât ses erreurs, mais parce que cet imposteur se déclarait soumis d’avance au jugement du saint Siège. Zosime écrivit aux évêques d’Afrique une lettre, où il se montre convaincu de la sincérité de Pélage, et où il leur fait quelque sorte de reproche de leurs procédés à l’égard de ce novateur, sans dire néanmoins un mot qui favorise sa mauvaise doctrine. Quand on eut reçu cette lettre en Afrique, on reconnut que le pape avait été trompé par ces habiles fourbes : on s’empressa d’assembler le concile le plus nombreux qu’il fut possible. Il s’y trouva deux-cent-quatorze évêques : on dressa des instructions plus développées sur cette affaire : on expliqua tout ce qui s’était passé en Afrique : on exposa le venin caché dans les professions de foi, et les fourberies de ces hérétiques : on fit des canons dogmatiques, que l’on envoya à Rome avec une lettre conçue en ces termes : « Nous avons statué que la sentence rendue par Innocent contre Pélage et Célestius ait son effet, jusqu’à ce qu’ils confessent nettement que la grâce de Jésus-Christ doit nous aider non seulement pour connaître, mais pour suivre les règles de la justice en chaque action, en sorte que, sans ce secours, nous ne pouvons rien avoir, penser, dire ou faire, qui appartienne à la piété. Il ne suffit pas que Célestius se soit vaguement soumis au décret du saint Siège : pour lever tout scandale, il faut lui faire anathématiser, sans la moindre équivoque, sans la moindre ambigüité, ce qu’il y a de suspect dans son écrit, de peur que plusieurs n’imaginent, non que le sectaire a quitté ses erreurs, mais que le saint Siège les a approuvées. » Ces représentations eurent leur effet : le pape Zosime examina tout avec attention, et s’étant convaincu de la mauvaise foi de Célestius, il rendit une sentence, qui confirmait les décisions des évêques d’Afrique, et qui condamnait Pélage et ses sectateurs. Cette sentence fut reçue avec respect de tout le monde chrétien. On vit alors combien sont peu sincères les protestations de docilité, que les hérétiques font avant leur condamnation. Les Pélagiens appelèrent de ce décret, du pape au concile général ; mais saint Augustin prouva que cet appel était illusoire, et que l’Église assemblée ne ferait autre chose que confirmer ce qui avait été décidé par les évêques d’Afrique unis au pape, que l’hérésie était suffisamment condamnée, et qu’il ne s’agissait plus de l’examiner, mais de la réprimer. Aussi l’empereur Honorius appuya ce jugement, et il prononça la peine de bannissement contre ceux qui s’obstineraient à soutenir les erreurs condamnées.

## Erreur des Demi-pélagiens.

L’hérésie pélagienne foudroyée tomba et s’éteignit peu-à-peu ; mais il sortit de ses cendres une autre secte, qui adoucit ce que la première avait de plus révoltant, et qui prit le milieu entre la doctrine de Pélage et la foi orthodoxe. Ce furent quelques prêtres de Marseille qui donnèrent cours à ce pélagianisme mitigé : on les nomma Demi-pélagiens. Ils attribuaient au libre arbitre le commencement de la foi, et les premiers mouvements de la volonté humaine vers le bien : selon eux, Dieu en conséquence de ces premiers efforts donne l’accroissement de la foi et la grâce des bonnes œuvres. Ainsi, les Demi-pélagiens admettaient comme les catholiques le péché originel et la nécessité d’une grâce intérieure pour faire le bien ; mais ils disaient que l’homme peut mériter cette grâce par un commencement de foi, par un premier mouvement de vertu, dont Dieu n’est pas l’auteur. Saint Augustin s’éleva avec force contre cette pernicieuse erreur, et poursuivit le pélagianisme jusque dans son dernier retranchement. Il composa à ce sujet deux ouvrages, où il montre que non seulement l’accroissement, mais encore le commencement de la foi, est un don de Dieu, que la première grâce ne peut être fondée sur nos mérites, et qu’elle ne vient de nous en aucune manière. Il allègue en preuve plusieurs passages de l’écriture, qui enseigne que c’est Dieu qui prépare les volontés, et qui les tourne vers le bien : il insiste sur ces paroles de l’apôtre : « Qu’avez-vous que vous n’ayez reçu ? » Paroles qui font voir que l’homme a besoin de la grâce de Dieu pour commencer et pour faire le bien d’une manière utile au salut, que Dieu n’appelle pas les hommes parce qu’ils sont fidèles, mais afin qu’ils deviennent fidèles. Il fait observer que l’Église a toujours attesté par ses prières qu’elle attend la grâce de la miséricorde divine, et non en conséquence de nos mérites, et que la grâce cesserait d’être grâce, si elle n’était point gratuite. Enfin il démontre cette vérité par le baptême des enfants, qui sont appelés à cette grâce, sans qu’il ait rien de leur part, qui ait pu la leur mériter : « car, dit-il, où est la foi, où sont les œuvres qui aient précédé cette grâce ? » Le pape saint Célestin, informé que les prêtres de Marseille avaient des sentiments contraires à cette doctrine de saint Augustin, les condamna, et définit contre eux que Dieu opère tellement dans le cœur des hommes, que la sainte pensée, que le pieux dessein, qu’enfin tout mouvement de la bonne volonté dans l’ordre du salut vient de Dieu, et que si nous pouvons quelque bien, c’est par celui sans lequel nous ne pouvons rien. Enfin toutes ces disputes furent terminées par le célèbre canon du second concile d’Orange, auquel présida l’illustre saint Césaire d’Arles, et qui est exprimé en ces termes : « Si quelqu’un dit que soit l’accroissement, soit le commencement même de la foi, et ce premier mouvement du cœur, par lequel nous croyons en celui qui justifie le pécheur, n’est point l’effet du don de la grâce ; mais que cette disposition se [trouve][[13]](#footnote-14) naturellement en nous ; il contredit les dogmes apostoliques, puisque saint Paul dit : “Nous avons cette confiance que celui qui a commencé en vous la bonne œuvre la perfectionnera jusqu’au jour de Notre-Seigneur” et encore : “Il vous a été donné de croire en Jésus-Christ.... c’est par grâce que vous êtes sauvés par le moyen de la foi, et cela ne vient pas de vous, mais c’est un don de Dieu[[14]](#footnote-15).” »

## Saint Jérôme.

Saint Jérôme, l’un des plus illustres docteurs de l’Église, se joignit à saint Augustin pour combattre l’hérésie de Pélage. Né en Dalmatie de parents chrétiens et riches, il fit bientôt voir de si heureuses dispositions pour les sciences, que son père crut devoir par toutes sortes de moyens cultiver en lui ce germe précieux. Il envoya son fils à Rome, et ce jeune homme y fit de grands progrès dans les lettres humaines et dans l’éloquence ; mais comme l’estime des hommes était plutôt l’objet de ses études que le désir de s’avancer dans la science du salut, Dieu permit qu’il tombât dans le désordre. Ses égarements ne durèrent pas longtemps : vers l’an 374, il se retira dans le désert de Chalcide en Syrie. C’était une vaste solitude, brûlée par les ardeurs du soleil, et néanmoins habitée par quelques solitaires, que l’amour de la pénitence y avait conduits. Frappé de la crainte des jugements de Dieu, Jérôme ne songeait dans sa retraite qu’à en prévenir les rigueurs lorsque Pélage passa en Palestine, et s’efforça d’y répandre ses erreurs. Le pieux solitaire, alarmé du péril où il voyait la foi, s’éleva avec force contre la nouvelle doctrine. Pélage entra en fureur, et non seulement il écrivit pour défendre ses erreurs, mais il échauffa les disciples contre saint Jérôme, au point qu’ils se portèrent à d’horribles violences ; ils attaquèrent le monastère où il était, le pillèrent et y mirent le feu. Saint Jérôme fit un voyage à Antioche, où Paulin qui en était évêque l’ordonna prêtre, mais il ne voulut point demeurer dans cette ville, ni s’attacher à aucune Église, parce que son dessein était de continuer à vivre dans la solitude. Il alla à Constantinople où il demeura quelque temps avec saint Grégoire de Nazianze, et il s’appliqua sous la direction de cet habile maître à l’étude de l’écriture sainte, qui faisait ses chastes délices. De là il passa à Rome, où le pape Damase le retint auprès de lui, pour répondre à ceux qui le consultaient sur l’écriture ou sur quelque point de morale. Après la mort du pape Damase, il retourna en Palestine, et fixa sa demeure à Bethléem. Ce fut alors que ce saint docteur, jouissant du repos qu’il avait souhaité, fit la plupart de ses grands ouvrages sur l’écriture sainte, et qu’il rendit par-là à l’Église le service le plus important. Il entreprit de traduire en latin le texte de l’écriture : dans cette vue, il fit une étude laborieuse et réfléchie de la langue hébraïque, et pour la connaître à fond, il prit des leçons d’un Juif, qui était très habile, et il se rendit son disciple. Il travailla ensuite infatigablement à éclaircir les difficultés de l’écriture. non seulement il enrichit l’Église d’une nouvelle version, il composa encore des traités pour faciliter l’intelligence des livres saints. Nous avons plusieurs commentaires de saint Jérôme : dans la préface de celui qu’il a fait sur le prophète Isaïe, qui vivait sept-cents ans avant Notre-Seigneur, il dit qu’il ne le regarde pas seulement comme un prophète, mais comme un évangéliste et un apôtre, parce qu’il renferme dans ses prophéties tous les mystères du Sauveur, sa naissance d’une vierge, les merveilles de sa vie, l’ignominie de sa mort, la gloire de sa Résurrection, l’étendue de son Église par toute la terre. « Isaïe, dit ce savant interprète, parle avec tant de clarté de toutes ces choses, qu’il semble plutôt composer une histoire d’événements passés que prédire l’avenir. »

## Vertus et souffrances de saint Jean Chrysostome. An 407.

Dans le même temps, saint Chrysostome, archevêque de Constantinople, honorait la religion par son zèle apostolique pour la réforme du clergé et du peuple de cette grande ville. Il reprenait avec une généreuse liberté, l’avarice des riches, le luxe des femmes, et l’orgueil des grands. La cour même éprouva son zèle : il parla souvent à l’empereur et à Eudoxie, son épouse, de leurs obligations. Cette vigueur épiscopale lui suscita des ennemis puissants : l’impératrice surtout était irritée contre lui à cause d’un discours, dont on fit l’application à cette princesse. Elle chercha à s’en venger, et elle trouva dans Théophile, évêque d’Alexandrie, un ministre complaisant de sa haine et de ses violences. Saint Chrysostome fut déposé et envoyé en exil ; mais le lendemain il y eut à Constantinople un tremblement de terre, que l’on regarda comme un effet de la colère divine. Eudoxie elle-même en fut si effrayée, qu’elle conjura l’empereur de rappeler le saint évêque, qui rentra comme en triomphe dans la ville. Il s’éleva bientôt un nouvel orage : on avait dressé à l’impératrice une statue d’argent près de la principale église de Constantinople, et l’on y célébrait des jeux publics mêlés de superstitions. Le saint évêque prêcha contre cet abus. Eudoxie en ayant été informée, se crut personnellement offensée, et jura la perte du saint prélat. On le déposa une seconde fois, et on l’exila à Cucuse, petite ville d’Arménie. L’impératrice avait choisi ce pays, pauvre et stérile, pour faire sentir au saint évêque le poids de sa vengeance. II n’y arriva qu’après soixante-et-dix jours de marche, avec des incommodités extrêmes causées par sa mauvaise santé et par la dureté des soldats, qui le conduisaient. Dès que sa santé fut rétablie, il travailla avec un nouveau zèle au bien de l’Église ; il instruisait les peuples du pays, assistait les pauvres, rachetait les captifs. Ses ennemis, quoique triomphants, en conçurent de la jalousie : ils le firent reléguer à Pythionte, ville déserte et la dernière de l’empire, sur le bord oriental du Pont-Euxin. On le fit conduire à ce nouveau lieu d’exil par deux gardes sans pitié, qui s’efforçaient d’accroître, par leurs mauvais traitements, les fatigues d’une route longue et pénible. On leur avait promis une récompense, si le saint mourait en chemin. Ils la méritèrent par leur barbarie. Le saint évêque faible et épuisé succomba enfin à tant de maux : après avoir marché pendant trois mois, étant arrivé près de Comane dans le Pont, il fut attaqué d’une fièvre violente, qui l’obligea de s’arrêter. La nuit suivante comme il était dans le presbytère de saint Basilisque, évêque de Comane et martyr, ce saint lui apparut, et lui dit : « Courage, mon frère, demain nous serons ensemble. » Sa mort arriva en effet le lendemain. L’Église perdit l’un de ses plus saints évêques et de ses plus illustres docteurs ; son éloquence, qui égalait au moins celle des plus célèbres orateurs de l’antiquité, lui a fait donner le surnom de Chrysostome, c’est-à-dire, bouche d’or.

## Hérésie de Nestorius.

L’esprit d’erreur, après avoir attaqué le mystère de la sainte Trinité, celui du péché originel et de la grâce, fit des efforts multipliés pour ébranler la foi du mystère de l’Incarnation. On avait toujours cru que Jésus-Christ n’est autre que le Verbe fait chair, et qu’ainsi il y a en Jésus-Christ deux natures et une seule personne. Nestorius, évêque de Constantinople, enseigna qu’il y a deux personnes en Jésus-Christ. Comme il n’osait attaquer de front le dogme catholique, il prit un détour, et dit que la sainte Vierge ne devait point être appelée Mère de Dieu, mais seulement Mère du Christ, distinguant ainsi la personne du Christ de celle du Verbe. Cette doctrine nouvelle et contraire à la croyance commune, causa un grand scandale tant dans le clergé que parmi le peuple. La première fois qu’on entendit ce blasphème dans l’Église de Constantinople, les fidèles s’enfuirent, pour ne pas communiquer avec l’impie qui l’avait proféré. Ce premier cri de la foi est bien à remarquer : il ne manque jamais de s’élever à la naissance de toutes les hérésies, c’est-à-dire, toutes les fois que l’on donne atteinte à ce qui a toujours été cru. Nestorius avait du crédit à la cour ; il ne négligea rien pour mettre l’empereur dans ses intérêts, et pour répandre, par ce moyen, ses erreurs de tous les côtés ; mais Dieu avait préparé un remède au mal, et à la foi attaquée, un illustre défenseur. Saint Cyrille, évêque d’Alexandrie, fut l’athlète invincible que la providence opposa à l’hérésiarque. Dès que le saint évêque fut averti des progrès de l’impiété, il publia un écrit où il exposait clairement la vérité du mystère de l’Incarnation. « Je m’étonne, dit-il, comment on peut mettre en doute si la sainte Vierge doit être appelée Mère de Dieu ; car, si Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, la sainte Vierge, sa mère, est donc mère de Dieu. C’est la foi que les apôtres nous ont enseignée ; c’est la doctrine de nos pères, non que la nature du Verbe ou la divinité ait pris son commencement de Marie, mais parce qu’en elle a été formé et animé d’une âme raisonnable le sacré Corps auquel le Verbe s’est uni hypostatiquement ; ce qui fait dire que le Verbe est né selon la chair : ainsi, dans l’ordre de la nature, quoique les mères n’aient aucune part à la création de l’âme, on ne laisse pas de dire qu’elles sont mères de l’homme entier, et non pas seulement du corps. » Cet écrit de saint Cyrille fut bientôt répandu dans toutes les Églises d’orient, et il consola les fidèles que la nouvelle erreur avait scandalisés. Saint Cyrille écrivit en particulier à Nestorius, pour essayer de le ramener à de meilleurs sentiments : il l’exhortait à faire cesser le scandale, en nommant Mère de Dieu la sainte Vierge. « Au reste, ajoutait-il, soyez persuadé que je suis prêt à souffrir tout, la prison et la mort, pour la foi de Jésus-Christ. » Cette lettre ne produisit aucun effet : la conversion d’un chef de parti est bien rare. Le saint évêque voyant qu’il n’y avait rien à espérer de Nestorius, s’adressa au pape saint Célestin : il lui rendit compte de tout ce qui s’était passé, et de l’état où était l’Église de Constantinople ; il le conjura d’apporter un prompt remède au mal. De son côté, Nestorius avait aussi envoyé au pape ses écrits signés de sa main. Le souverain pontife tint à Rome une assemblée d’évêques, où les écrits de Nestorius furent examinés. Sa doctrine fut trouvée contraire à celle des pères, et unanimement condamnée. Pour notifier ce jugement, saint Célestin écrivit aux évêques des plus grands sièges d’orient. Dans la lettre qu’il adressa à saint Cyrille, le pape loue son zèle et sa vigilance ; il lui déclare qu’il approuve ses sentiments sur l’Incarnation ; que si Nestorius continue à combattre la doctrine catholique, et si, dans un temps marqué, il n’anathématise la doctrine impie, il sera retranché du corps de l’Église.

## Concile général d’Éphèse. An 431.

Nestorius ne se soumit pas au jugement du saint-siège, et comme tous les autres novateurs, il n’en fut que plus ardent à répandre son erreur. Quoiqu’il eût des protecteurs à la cour, l’empereur Théodose le jeune, qui aimait sincèrement la religion, ouvrit les yeux en apprenant le soulèvement des fidèles de Constantinople, et il se détermina à convoquer un concile œcuménique à Éphèse. La nouvelle de cette convocation remplit de joie tous les catholiques. Les évêques s’y rendirent au nombre de deux-cents, de toutes les parties du monde chrétien, et saint Cyrille y présida au nom du pape. Nestorius vint aussi à Éphèse, accompagné du comte Candidien, que l’empereur avait chargé de protéger le concile, mais qui favorisa ouvertement le parti de Nestorius. Cet hérésiarque ne voulut jamais se rendre à l’assemblée, quoiqu’on l’en eut sommé trois fois juridiquement. Il prétextait l’absence de Jean, évêque d’Antioche, et de ses suffragants, qui n’étaient point encore arrivés. Comme la lenteur de ces évêques paraissait affectée, et que le terme marqué par l’empereur, pour l’ouverture du concile, était déjà passé de quinze jours, on tint la première session. Au milieu de l’église, sur un trône élevé, était placé le livre des Évangiles, pour représenter l’assistance de Jésus-Christ, qui a promis de se trouver au milieu des pasteurs assemblés en son nom ; spectacle saint et imposant, dont le concile d’Éphèse a donné le modèle à tous les conciles suivants. Les évêques étaient assis aux deux côtés, suivant la dignité de leurs sièges. Comme Nestorius refusa constamment de paraître, il fallut examiner sa doctrine dans les écrits. Dès que la lecture en eut été faite, on s’écria : « Anathème à ces erreurs impies, anathème à quiconque tient cette doctrine ; elle est contraire aux saintes écritures et à la tradition des pères. » On lut ensuite la lettre du pape Célestin à Nestorius, et plusieurs passages des pères les plus révérés, saint Cyprien, saint Athanase, saint Ambroise, saint Basile, que l’on mit en opposition avec les propositions de l’hérésiarque ; puis chaque évêque ayant rendu témoignage de la foi de son Église, on déclara solennellement la sainte Vierge mère de Dieu, et l’on prononça la sentence de déposition contre le novateur. Quand le peuple d’Éphèse eut appris le jugement, il poussa de grands cris de joie, et combla de bénédictions les pères du concile : toute la ville d’Éphèse retentit du nom et des louanges de la mère de Dieu. Les prélats écrivirent à l’empereur pour l’informer de leur décision ; mais le comte Candidien intercepta leurs lettres, et, de concert avec Nestorius, il prévint Théodose contre eux par une fausse relation. Les lettres et les députés du concile ne pouvaient parvenir à l’empereur. On gardait les vaisseaux et les chemins ; on leur fermait toutes les entrées, et la vérité aurait succombé, si Dieu ne lui avait donné la force de vaincre tous les obstacles, et de surmonter toutes les cabales\* formées contre elle. Un député, déguisé en mendiant, porta la véritable relation enfermée dans le creux d’une canne, et pénétra dans le palais. Lorsque l’empereur eut été mieux instruit de tout ce qui s’était passé à Éphèse, il relégua Nestorius dans un monastère d’Antioche ; et comme cet hérésiarque continuait d’y prêcher ses erreurs, il fut exilé à Tasis en Égypte, où, quelques années après, il mourut misérablement.

## Hérésie d’Eutychès.

L’Hérésie de Nestorius donna occasion à une autre, qui la suivit de près, et qui n’était pas moins contraire au dogme de l’Incarnation. Eutychès, en combattant Nestorius, s’égara lui-même. Il enseigna qu’il n’y avait en Jésus-Christ qu’une seule nature après l’Incarnation. Ainsi, l’esprit humain n’évite-t-il une erreur qu’en tombant dans une autre ; mais l’Église, conduite par l’Esprit de Dieu, les condamne toutes. Nestorius avait divisé la personne de Jésus-Christ ; Eutychès en confondit les natures. Il était supérieur d’un monastère, près de Constantinople, et il avait montré beaucoup de zèle pour soutenir l’unité de personne contre Nestorius ; mais cet éloignement, qu’il avait pour le Nestorianisme, le jeta dans l’hérésie opposée, et cette erreur n’excita pas moins de troubles que celle de Nestorius. Le nouvel hérésiarque ne s’expliqua d’abord qu’avec quelques amis dans des entretiens particuliers mais ensuite il chercha à répandre son erreur dans les monastères de Constantinople. Ses amis firent tous leurs efforts pour le désabuser, et pour prévenir un éclat scandaleux ; mais tout fut inutile, et Eutychès montra une obstination indomptable : alors on se crut obligé de le dénoncer à saint Flavien, patriarche de Constantinople. Le saint prélat, après avoir épuisé tous les moyens de douceur, assembla les évêques qui se trouvaient dans la ville impériale ; il cita à cette assemblée le novateur, qui refusa longtemps de paraître. Comme Eutychès persistait dans ses sentiments, on condamna sa doctrine, et on lui ôta le gouvernement de son monastère. Le novateur trouva à la cour de l’appui contre son évêque. Chrysaphe, l’un des principaux ministres de l’empereur, le soutenait de tout son crédit C’était un barbare, dont la figure avantageuse faisait tout le mérite : avare, cruel, impie, il rassemblait tous les vices. Il s’était emparé de l’esprit du prince, et il gouvernait seul toutes les affaires. Il obtint de Théodose que l’affaire d’Eutychès fut discutée de nouveau dans une assemblée d’évêques, et il fit nommer pour président Dioscore, évêque d’Alexandrie, ami d’Eutychès, et prévenu contre saint Flavien. Chrysaphe se rendit maître absolu dans cette assemblée, où tout se fit par violence, et qui fut plutôt un brigandage qu’une assemblée ecclésiastique. Il y eut deux commissaires de l’empereur qui y entrèrent avec des soldats tenant des chaînes, et menaçant des dernières violences ceux qui ne se rendraient pas aux volontés du favori de l’empereur. Au milieu de ce tumulte, Eutychès fut absous, et saint Flavien condamné. Comme plusieurs refusaient de souscrire à ce jugement inique, on ferma les portes, et l’on força les évêques à signer. Ceux qui ne cédèrent pas à la violence, furent envoyés en exil, entre autres saint Flavien, que l’on accabla de coups sur la route, et qui en mourut peu de jours après. L’empereur Théodose, qui s’était laissé surprendre, ne lui survécut pas longtemps. La confiance aveugle qu’il donna à son indigne favori, flétrit la gloire de son règne, dont la fin fut aussi triste que les commencements en avaient été heureux. Il fut remplacé par l’empereur Marcien, prince religieux, qui donna ses premiers soins à maintenir la pureté de la foi.

## Concile général de Chalcédoine. An. 451.

Saint Léon, qui était alors assis sur la chaire de saint Pierre, sentit vivement la plaie qui avait été faite à l’Église, et il s’appliqua à la guérir. Le remède le plus efficace était un concile œcuménique. L’empereur Marcien selon le désir du saint pontife, le convoqua à Chalcédoine, l’un des faubourgs de Constantinople, parce qu’il voulut y assister en personne, et y maintenir l’ordre. Les évêques s’assemblèrent au nombre de trois-cent-soixante dans l’église de sainte-Euphémie, et la première session se tint le huitième jour d’Octobre de l’année 451. Saint Léon n’ayant pu y venir, envoya trois légats, qui y présidèrent en son nom. Le livre des Évangiles était, comme au concile d’Éphèse, sur un trône au milieu de l’assemblée. L’on commença par examiner la conduite violente et injuste de Dioscore à l’égard de saint Flavien : on lui reprocha d’avoir foulé aux pieds toutes les règles, et l’on prononça contre lui la sentence de déposition. On lut ensuite la lettre admirable que saint Léon avait écrite à Flavien dès le commencement de cette hérésie, où le saint docteur avait exposé avec autant de solidité que de lumière la foi catholique sur le mystère de l’Incarnation, c’est-à-dire l’unité de personne et la distinction des natures en Jésus-Christ. La doctrine qui y était contenue, fut trouvée parfaitement conforme au symbole de Nicée et à celui de Constantinople. Elle fut donc approuvée d’une voix unanime, et regardée comme une règle infaillible de foi. « Nous croyons tous ainsi, s’écrièrent les évêques, telle est la foi des pères, telle est la foi des apôtres : c’est Pierre lui-même qui a parlé par la bouche de Léon : il faut tenir cette doctrine pour être orthodoxe : anathème à qui ne croit pas ainsi. » Les pères du concile dressèrent ensuite une confession de foi, dans laquelle, après avoir rapporté les symboles de Nicée et de Constantinople, ils s’expriment en ces termes : « Nous déclarons que l’on doit confesser un seul et même Jésus-Christ Notre-Seigneur, le même vraiment Dieu et vraiment homme, parfait dans l’une et l’autre nature, consubstantiel au Père selon la divinité, et à nous selon l’humanité, engendré du Père, avant les siècles, selon la divinité, et né de la Vierge Marie dans le temps, selon l’humanité, un seul et même Jésus-Christ, Notre-Seigneur en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation, sans que l’union ôte la différence des natures ; au contraire, la propriété de chacune est conservée, et concourt en une seule personne, en sorte que c’est un seul et même Fils unique, Dieu, Verbe, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » L’empereur assista en personne à la sixième session, et il déclara qu’à l’exemple de Constantin, il n’avait voulu entrer dans cette sainte assemblée que pour appuyer de l’autorité impériale les décisions du concile, et non pour gêner les suffrages. Tous les évêques s’écrièrent : « Vive le nouveau Constantin ; vive le religieux empereur et l’impératrice orthodoxe : longues années, règne heureux à Marcien, amateur du Christ. » L’empereur fit lire la définition de foi arrêtée par le concile, et, quand on eut achevé cette lecture, il demanda s’ils étaient tous d’accord sur ce qu’ils venaient d’entendre. Tous s’écrièrent : « Nous n’avons qu’une foi et qu’une doctrine : telle est la foi des saints docteurs ; telle fut celle des apôtres : c’est cette foi qui a sauvé l’univers. » Les acclamations recommencèrent avec un nouveau transport : on répéta les noms de nouveau Constantin, de nouvelle Hélène, et tous, les titres les plus capables d’exprimer l’amour et le respect. L’empereur ordonna l’exécution des décrets du concile par une loi, où il dit, que « chercher encore après cette décision, c’est vouloir trouver le mensonge ».

## Grandes qualités du pape saint Léon.

Saint Léon avait été suscité de Dieu, principalement pour combattre l’hérésie d’Eutychès ; mais ce ne fut pas l’unique service qu’il rendit à l’Église. Ce grand homme sauva deux fois son peuple dans des crises, où tout était désespéré. Attila, roi des Huns, qui se faisait appeler le Fléau de Dieu, après avoir mis tout à feu et à sang dans l’Italie, s’avançait vers Rome, pour faire subir le même sort à cette ville. L’empereur, qui n’était pas en état de la défendre, consulta le sénat sur le parti qu’il y avait à prendre. On ne trouva d’autre ressource que d’envoyer au roi barbare une députation, pour essayer de le porter à la paix. Le pape saint Léon, persuadé que Dieu dispose à son gré des cœurs les plus inflexibles, se chargea de cette périlleuse négociation, et il l’exécuta avec une intrépidité, qui en imposa à ce conquérant farouche. Attila n’avait rien de grand dans son extérieur mais tout y était terrible, et retraçait la férocité de son origine. Il était de petite taille, avait la poitrine large, la tête difforme en grosseur, les yeux étincelants, peu de barbe et de cheveux, que les fatigues de la guerre avaient blanchis de bonne heure, le nez écrasé, le teint basané, la démarche fière, et menaçante. Saint Léon, armé d’une puissance invisible, mais supérieure à toutes les forces humaines, parut avec un air assuré devant ce prince, que les plus puissants rois ses vassaux n’envisageaient qu’en tremblant : il lui parla avec respect, mais avec force, pour l’engager à rendre la tranquillité à l’Italie. La fermeté du prélat étonna ce prince féroce ; il dit à ceux qui l’environnaient : « Je ne sais pourquoi les paroles de ce prêtre m’ont touché. » Devenu plus traitable, il écouta les propositions que lui fit l’empereur ; il fit cesser les hostilités, et retira son armée de l’Italie. Tel est l’empire de la vertu, qu’elle adoucit les âmes les plus féroces. Environ trois ans après, le saint pontife en fit une nouvelle épreuve. Genséric, roi des Vandales, vint à son tour ravager l’Italie ; il laissa partout des traces de sa cruauté. Lorsqu’il était déjà dans les murs de Rome, saint Léon osa se présenter devant lui, et lui demander la vie des citoyens. Il lui parla avec tant de dignité et de sagesse, qu’il parvint à adoucir ce prince sanguinaire. Il obtint qu’on n’emploierait ni le fer, ni le feu, et qu’on épargnerait les édifices et les habitants de cette grande ville. Saint Léon ne fit cependant que retarder la chute de l’Empire romain en occident. Les différentes provinces qui le composaient, devinrent bientôt après la proie de plusieurs peuples barbares qui l’envahirent successivement. Odoacre, roi des Hérules, se rendit maître de l’Italie en 476, et détruisit cet empire ; il lui donna le dernier coup par la prise de Rome, et il en éteignit jusqu’au nom dans l’occident, en prenant le titre de roi d’Italie, qu’il jugea peut-être plus glorieux que celui d’empereur. Dans la confusion générale qui suivit ce grand événement, les nations barbares se jetèrent sur les provinces qui étaient à leur bienséance, et elles accoururent l’une après l’autre, pour avoir part aux dépouilles de ce vaste corps. C’est ainsi que le plus puissant empire du monde fut détruit environ 1228 ans après que Romulus en eut jeté les fondements ; exemple bien éclatant de la vicissitude des puissances humaines les mieux affermies. Ce ne sont pas seulement les sujets et ses rois qui passent et disparaissent ; les royaumes mêmes périssent : il n’y a que celui que Jésus-Christ a établi par sa croix qui subsistera toujours.

## Conversion des français. An. 496.

Quand le temps fut arrivé que l’empire romain devait tomber en occident, Dieu ne laissa pas la Gaule, cette noble partie de la chrétienté, sous des princes idolâtres ; il appela à la foi Clovis, roi des Français. Ce peuple, sorti de la Germanie, avait déjà formé un établissement dans les Gaules. Le prince, quoiqu’il fût encore païen, épousa une princesse chrétienne, et d’une grande piété. Clotilde (c’était le nom de la vertueuse reine) lui parlait souvent de la religion chrétienne : elle lui faisait sentir dans des entretiens particuliers la vanité des idoles ; mais le roi avait peine à se rendre. Cependant Clotilde obtint qu’un fils, qu’elle avait mis au monde, fût baptisé. L’enfant étant mort peu de jours après son baptême, Clovis s’en prenait à la reine, et attribuait cette mort à la colère de ses faux dieux. Clotilde ne se rebuta point : la foi, dont elle était animée, sécha ses larmes, que la tendresse maternelle faisait couler, et la soutint dans son affliction. Elle eut un second fils qu’elle fit encore baptiser. L’enfant tomba aussi malade, et le roi disait déjà qu’il mourrait certainement comme son frère, puisqu’il avait été baptisé comme lui. Clotilde eut recours à la prière, et Dieu, content d’avoir mis sa foi à cette épreuve, en récompensa le mérite et rendit la santé au jeune prince. Les grandes qualités de Clovis, et les espérances que l’on concevait de sa conversion, lui gagnèrent le cœur de ses nouveaux sujets : on faisait dans tout le royaume les vœux les plus ardents pour que Dieu daignât l’éclairer. Ils furent à la fin exaucés, et la divine providence voulut que la conversion de ce prince, à laquelle était attachée celle de toute la nation des Francs, se fît par un miracle semblable à celui qui avait autrefois gagné à Jésus-Christ le grand Constantin. Une victoire miraculeuse fut pour ces deux princes le puissant attrait qui leur fit embrasser le christianisme. Les Allemands, peuple guerrier de la Germanie, à laquelle ils donnèrent leur nom dans la suite, avaient passé le Rhin, et s’avançaient vers la Gaule pour la conquérir. Clovis marcha contre eux, et les joignit dans les plaines de Tolbiac, au duché de Juliers. Avant son départ, Clotilde lui avait dit que s’il voulait s’assurer la victoire, il devait invoquer le Dieu des Chrétiens. On en vint aux mains ; les troupes de Clovis commençaient à plier et à se rompre. Ce premier mouvement de désordre redoubla l’ardeur des Allemands, qui se croyaient déjà victorieux. Dans cette extrémité, Clovis se souvint des leçons de Clotilde, et, s’adressant au Dieu de sa vertueuse épouse, il dit à haute voix : « Dieu que Clotilde adore, secourez-moi ; si vous me rendez victorieux je n’adorerai plus d’autre dieu que vous. » Dieu avait marqué ce moment pour se faire connaître à Clovis par ses bienfaits. À peine ce prince eut-il achevé cette prière, que la victoire passa tout-à-coup du côté des Français. Les Allemands prirent la fuite, et presque tous ceux qui échappèrent au carnage se rendirent à discrétion.

## Baptême de Clovis.

On ne put douter que la victoire ne vint du ciel, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde était le vrai Dieu des armées. Clovis repassa donc dans les Gaules avec son armée pour accomplir le vœu solennel qu’il avait fait. Un saint empressement le porta à le faire instruire de nos mystères, même pendant la marche. Il prit pour ce sujet, en passant à Toul, un saint prêtre, nommé Wast, qui avait une grande réputation de vertu. Clotilde fut comblée de joie, en apprenant la victoire et surtout la conversion de Clovis. Elle alla au-devant de lui jusqu’à Reims, et elle le félicita sur les dispositions, où elle le voyait, bien plus que sur la prospérité de ses armes. Saint Rémi, évêque de cette ville, que Dieu avait orné de talents et de vertus, et qu’il avait placé sur ce grand siège, pour en faire l’apôtre des Français, acheva d’instruire le roi. Clovis ne délibéra plus sur son changement : il assembla ses soldats et les exhorta à suivre son exemple, en renonçant à de vaines idoles pour adorer le Dieu, à qui ils étaient redevables de la victoire. Il fut tout-à-coup interrompu par les acclamations des Français, qui s’écrièrent de toutes parts : « Nous renonçons aux dieux mortels : nous sommes prêts à adorer le vrai Dieu, le Dieu que prêche Remi. » Clovis charmé de trouver son armée dans les mêmes sentiments que lui, prit jour avec saint Remi pour recevoir le baptême, et ils convinrent que ce serait la veille de Noël. Remi, qui voulait frapper les yeux des Français, par ce que notre religion a de plus auguste dans les cérémonies, n’omit rien pour rendre celle-ci éclatante. Il ordonna de tendre l’église et le baptistère des plus riches tapisseries : il fit allumer un grand nombre de cierges, où l’on avait mêlé avec la cire de précieux parfums, en sorte que le saint lieu paraissait rempli d’une odeur céleste. Rien n’est plus magnifique que la description qui nous reste encore de la marche des nouveaux catéchumènes ; les rues et les places publiques furent tendues, et l’on marcha en procession avec les saints Évangiles et la croix, depuis le palais du roi jusqu’à l’église, en chantant des hymnes et des litanies. Saint Remi tenait le roi par la main, la reine suivait avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois-mille hommes de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ. Lorsque le roi fut arrivé au baptistère, il demanda le baptême. Le saint évêque lui dit : « Prince Sicambre, baissez la tête sous le joug du Seigneur : adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré. » Ensuite lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa, et l’oignit du saint chrême. Les trois-mille Français, qui l’accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les évêques et les autres ministres, qui s’étaient rendus à Reims pour cette cérémonie. Des deux sœurs de Clovis, l’une reçut le baptême, et l’autre qui était chrétienne, mais qui avait eu le malheur de tomber dans 1’hérésie, fut réconciliée par l’onction du saint chrême. La nouvelle de la conversion de Clovis répandit la joie dans tout le monde chrétien. Le pape Anastase y fut d’autant plus sensible, qu’il espérait trouver en ce prince un puissant protecteur de l’Église. C’était en effet le seul souverain qui fut alors catholique. Depuis qu’il eut embrassé la vraie foi, il ne cessa de la protéger ; exemple que ses successeurs ont imité depuis douze siècles, et qui leur a mérité le titre de rois très chrétiens.

## Vertus de sainte Geneviève.

Clovis avait beaucoup de vénération pour une sainte fille appelée Geneviève, qui vivait de son temps, et qui était devenue célèbre dans toute la Gaule par la pureté de sa vie et par l’éclat de ses miracles. Elle était née à Nanterre, près de Paris. Saint Germain, évêque d’Auxerre, passant par ce lieu, remarqua en elle quelque chose d’extraordinaire, il l’exhorta à consacrer à Dieu sa virginité ; il la conduisit à l’église, et lui donna la bénédiction des vierges. Le lendemain, il lui demanda si elle se souvenait de sa promesse, et lorsqu’elle eut répondu qu’elle l’exécuterait avec la grâce de Dieu, il lui donna une médaille de cuivre, où était empreinte la figure de la croix, lui recommandant de la porter à son col, et lui défendant tout ornement enrichi d’or, d’argent ou de pierreries. Depuis ce temps-là Geneviève fit de grands progrès dans la vertu : elle joignit à l’innocence les rigueurs de la pénitence la plus austère. Elle ne mangeait que deux fois la semaine : sa nourriture n’était que du pain d’orge ou quelques légumes, et elle ne buvait que de l’eau. Un jeûne si austère était soutenu par une prière fervente et presque continuelle. Elle y répandait en présence de Dieu une si grande abondance de larmes, que la terre en était toute trempée. Sa vertu ne la mit point à couvert des traits de la calomnie mais elle n’y opposa que la douceur et la patience. Dieu prit soin de la justifier : il fit éclater sa sainteté en lui accordant le don des miracles et celui de prophétie. Le cruel Attila, ayant tourné sa marche du coté de Paris, causait les plus vives alarmes dans cette ville : Geneviève exhorta les habitants à apaiser la colère de Dieu par les prières, par les veilles et par les jeûnes : elle s’unit à eux, et il lui fut révélé que ce fléau n’entrerait point à Paris. La prédiction s’accomplit, et Paris fut sauvé. Depuis cet événement toutes les préventions se dissipèrent, et firent place à des sentiments de respect et de confiance : on venait de toutes parts implorer le secours de la sainte : rien ne lui coûtait, quand il s’agissait du service de Dieu et de l’avantage du prochain : elle vint à bout, par le crédit que lui donnait sa vertu, de bâtir une église en l’honneur de saint Denys et de ses compagnons. Dans un temps de famine, elle entreprit un long voyage, pour faire venir des vivres aux parisiens, qui en manquaient. On ne vit jamais mieux que dans cette vertueuse fille combien la sainteté est respectable : l’envie, qui l’avait d’abord persécutée, fut contrainte d’en faire l’éloge. Malgré ses austérités, elle parvint à une grande vieillesse. Après avoir passé quatre-vingt-dix ans dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, elle mourut l’an 511. Son corps fut enterré auprès de celui de Clovis dans l’église des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui porte aujourd’hui le nom de sainte-Geneviève. Les secours que cette sainte fille avait procurés à la ville de Paris, ne cessèrent point avec sa vie : elle continua après la mort de protéger cette capitale, qui l’honore comme sa patronne, et qui regarde ses précieuses reliques comme une sauvegarde, à laquelle elle n’a jamais eu recours en vain dans les calamités publiques.

## Commencement de saint Benoît. An. 480.

Benoît, que Dieu destinait à être le père de la vie cénobitique en occident, ou du moins à donner une forme plus parfaite à cet état respectable, naquit de parents nobles à Nursie en Italie. Dès qu’il fut en âge d’apprendre les sciences, on l’envoya aux écoles publiques de Rome. Comme son cœur n’avait jamais été infecté du poison du vice, il craignit pour son innocence au milieu d’une troupe de jeunes gens, dont plusieurs menaient une vie fort déréglée. Il se retira dans une caverne fort étroite à quarante milles de Rome : il y demeura trois ans, inconnu à tous les hommes, excepté à un saint moine, nommé Romain, qui lui apportait un peu de pain pour sa nourriture. Après cet espace de temps il fut découvert, et il devint célèbre dans tout le voisinage. Alors les religieux d’un monastère voisin le demandèrent pour abbé. Benoît résista longtemps, et leur prédit qu’ils ne s’accommoderaient pas de sa manière de vivre. La prédiction ne fut que trop vraie : vaincu par leurs instances réitérées, il se chargea de la conduite du monastère ; mais bientôt ces scélérats ne pouvant souffrir sa régularité, résolurent de se défaire du saint abbé par le poison, et ils en mirent dans son verre. À l’heure du repas, saint Benoît fit sur le verre le signe de la croix selon la coutume, et le verre se cassa avec bruit. L’homme de Dieu en comprit la cause, et vit de quel péril il avait été préservé ; il se leva, et dit aux religieux avec un air tranquille : « Pourquoi, mes frères, avez-vous voulu me traiter ainsi ? Je vous avais bien prédit que vous seriez mécontent de votre choix : cherchez donc un supérieur qui vous convienne. » Puis il retourna dans la première solitude. Malgré le soin qu’il prit de s’y cacher, l’éclat de la sainteté le fit connaître, et son désert devint bientôt un lieu habité. Comme plusieurs personnes le conjuraient de les conduire dans les voies de Dieu, il se vit obligé de les recevoir pour disciples. Il bâtit douze monastères, en chacun desquels il mit douze moines sous un supérieur, et retint auprès de lui ceux qui avaient encore besoin de ses instructions. Les jeunes gens venaient en foule le trouver, et les familles les plus illustres de Rome lui donnaient leurs enfants à élever. On comptait parmi ces enfants Maur et Placide, fils de deux des premiers sénateurs. Ces jeunes gens élevés à son école devinrent eux-mêmes de grands saints, et en formèrent beaucoup d’autres. Un jour le jeune Placide, étant allé puiser de l’eau dans un lac, s’y laissa tomber. Saint Benoît, qui était dans le monastère, connut, par une lumière surnaturelle, ce qui venait d’arriver, et il dit à Maur : « Mon frère, courez vite : le jeune Placide est tombé dans l’eau. » Maur courut avec empressement jusqu’à l’endroit du lac où l’eau avait entraîné Placide. L’ayant pris par les cheveux, il revint avec la même diligence. Lorsqu’il fut à terre, il regarda derrière lui, et voyant qu’il avait marché sur l’eau, il en fut épouvanté. Il raconta la chose à saint Benoît, qui attribua ce miracle à son obéissance ; mais Maur l’attribuait aux prières de saint Benoît. C’est saint Grégoire-le-grand qui rapporte ce miracle.

## Fondation du monastère du Mont-Cassin.

Le principal établissement de saint Benoît fut le monastère du Mont-Cassin. Il était situé au royaume de Naples, et devint comme le centre de son ordre. Quand le saint abbé s’y rendit pour la première fois, il restait sur cette montagne un ancien temple d’Apollon, que les paysans des environs adoraient encore. Benoît y étant arrivé brisa l’idole et l’autel ; il vint à bout, par ses discours et par ses miracles, de convertir ce pauvre peuple. Dieu accorda alors à son serviteur le don de prophétie, et rendit sa sainteté éclatante par un grand nombre de merveilles. Totila, roi de Goths, frappé de tout ce qu’on lui racontait du saint abbé, voulut le voir ; il vint au Mont-Cassin, et pour éprouver s’il connaissait les choses cachées, comme on le lui avait dit, il fit savoir au saint homme qu’il allait le visiter ; mais il envoya d’abord au monastère un de ses officiers, qu’il fit revêtir de ses habits royaux, et accompagner d’un nombreux cortège. Benoît, qui n’avait jamais vu Totila, ne prit point le change ; dès qu’il aperçut l’officier, il lui cria : « Quittez, mon fils, quittez l’habit que vous portez : il ne vous appartient pas. » Cet officier et tous ceux qui l’accompagnaient, saisis d’étonnement, allèrent dire à Totila ce qui leur était arrivé. Alors ce prince, ne doutant plus qu’il n’y eût quelque chose de merveilleux dans cet homme extraordinaire, y alla lui-même. Il l’aborda avec une crainte respectueuse se prosterna à ses pieds, et y resta jusqu’à ce que le saint homme l’eût relevé. Saint Benoît lui donna des avis salutaires, et lui prédit ses principaux événements de sa vie. Totila se recommanda à ses prières, et se montra dans la suite plus humain qu’il n’avait été jusqu’alors. Peu de temps après, quand il eut pris la ville de Naples, il traita les prisonniers avec une bonté que l’on ne devait pas attendre d’un conquérant barbare. Saint Benoît envoya en France plusieurs de ses disciples, pour y fonder des monastères. Il prédit sa mort quelque temps avant la maladie dont il fut attaqué : il fit ouvrir son sépulcre, et bientôt après une fièvre violente le saisit. Comme elle augmentait tous les jours, il se fit porter à l’église, où il reçut le Corps et le Sang de Jésus-Christ, puis levant les mains.au ciel, il expira à l’âge de soixante-trois ans. Saint Benoît a laissé à ses disciples, une règle admirable, qui a mérité les éloges du pape saint Grégoire. On y voit un homme consommé dans la science du salut et suscité par l’esprit de Dieu pour conduire ses âmes à la plus sublime perfection. Cette règle a été trouvée si sage, si pleine de discrétion, que tous les moines d’occident ont fait profession de la suivre. Le célèbre Côme de Médicis et plusieurs autres habiles législateurs lisaient souvent la règle de saint Benoît : ils la regardaient comme un fonds riche de maximes propres à former dans l’art de bien gouverner les hommes. Aussi ce pieux établissement devint-il une source d’avantages précieux en tous genres : outre les grands exemples de vertu qu’on y vit briller, c’est dans ces asiles respectables que l’on a conservé la plus grande partie des faits historiques arrivés pendant les premiers siècles de la monarchie : c’est là que les sciences et les lettres se sont perpétuées après le ravage des barbares.

# VIe siècle.

## Affaire des trois chapitres. Concile œcuménique. An. 553.

Après la mort de l’empereur Marcien, le parti d’Eutychès se releva en Égypte, et ces sectaires y commirent d’horribles violences. L’on n’osait s’y opposer à cause de leur nombre et du crédit dont ils jouissaient. Ils firent les plus grands efforts pour affaiblir l’autorité du concile de Chalcédoine, qui les avait condamnés. Voici le moyen qu’ils mirent en œuvre pour y parvenir. Du temps de Nestorius, il avait paru trois ouvrages, favorables à cet hérésiarque, savoir les écrits de Théodoret, évêque de Cyr, contre saint Cyrille, la lettre d’Ibas, évêque d’Édesse, et les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste. Ces trois ouvrages, que l’on nomma les trois chapitres étaient à la vérité répréhensibles ; mais leurs auteurs semblaient les avoir rétractés, en faisant une profession de foi orthodoxe dans le concile de Chalcédoine. Les pères de ce concile, qui n’étaient pas assemblés pour cet objet n’examinèrent pas les trois chapitres, ils se contentèrent d’exiger que leurs auteurs anathématisassent Nestorius. Théodoret et Ibas le firent : le troisième était mort. Sur cette déclaration des deux évêques, on approuva leurs personnes, sans prononcer sur leurs ouvrages. Les Eutychiens, qui cherchaient à décréditer le concile de Chalcédoine, voulurent tirer parti contre ce concile de son silence à l’égard des trois chapitres, et de ce qu’on en avait regardé les auteurs comme orthodoxes. Ils poursuivirent avec chaleur la condamnation des trois chapitres, et ils mirent l’empereur Justinien dans leurs intérêts. Ce prince, qui voulait étendre sa puissance sur les affaires de la religion, publia un édit où il condamnait ces trois écrits. Les catholiques, quoiqu’ils n’approuvassent pas la doctrine de ces écrits, quoiqu’ils avouassent qu’elle était répréhensible craignaient qu’en les flétrissant, on ne donnât atteinte à l’autorité du concile de Chalcédoine, et que cette condamnation ne fût un sujet de triomphe pour les Eutychiens. Cette affaire fit beaucoup de bruit. Le pape Vigile rejeta d’abord l’édit de l’empereur contre les trois Chapitres ; puis dans l’espérance de procurer la paix, il les condamna lui-même, mais avec cette réserve : « sauf l’autorité du concile de Chalcédoine. » Enfin on se détermina à convoquer un concile général à Constantinople pour terminer tous ces débats. On y examina les trois écrits, qui excitaient tant de contestations, et on les condamna, mais sans donner atteinte au concile de Chalcédoine. Les pères déclarèrent même expressément qu’ils tenaient la foi des quatre premiers conciles, mettant ainsi celui de Chalcédoine au même rang que les trois autres. Ils jugèrent qu’on pouvait justement condamner les écrits, sans condamner la personne de leurs auteurs. Le pape Vigile, après avoir résisté quelque temps, confirma cette décision, et toutes les églises tant de l’orient que de l’occident la reçurent. Ainsi, le concile fut regardé comme le cinquième concile œcuménique. On y voit un exemple remarquable du pouvoir que l’Église a de condamner des écrits, de prononcer sur le sens des livres, et d’exiger que les fidèles se soumettent à son jugement. Cette autorité lui est en effet nécessaire pour le maintien de la foi, puisqu’un des moyens les plus propres à conserver le dépôt des vérités qu’elle enseigne, est de faire connaître aux fidèles les sources pures, où ils doivent puiser, et les citernes infectées du venin de l’erreur, dont ils doivent s’éloigner.

## Conversion de l’Angleterre. An. 596.

La foi avait été prêchée en Angleterre dès le second siècle mais elle y était éteinte depuis que les Saxons idolâtres l’avaient conquise, et qu’ils en avaient chassé les anciens habitants. Saint Grégoire-le-Grand n’étant encore que diacre, conçut le dessein de rétablir le christianisme en ce pays. Un jour qu’il passait par le marché de Rome, il admira la taille de quelques esclaves Anglais, qu’on y avait exposés en vente : il demanda au marchand si ces esclaves étaient chrétiens. Ayant appris qu’ils étaient idolâtres : « C’est dommage, dit-il, qu’un peuple si bien fait soit sous la puissance du démon. » Il aurait entrepris lui-même cette mission, si on ne l’en eût empêché ; mais il ne la perdit point de vue, et lorsqu’il eut été placé sur la chaire de saint Pierre, son premier soin fut d’exécuter le projet qu’il méditait depuis longtemps. Il envoya en Angleterre quarante missionnaires, à qui il donna pour chef Augustin, prieur du monastère de Saint-André. Cette troupe apostolique partit avec courage pour aller annoncer Jésus-Christ à un nouveau peuple, et elle aborda au pays de Kent. Le roi qui se nommait Éthelbert, accorda aux missionnaires une audience publique. Ils s’y rendirent, marchant en ordre de procession, portant une croix d’argent, avec l’image du Sauveur, et demandant à Dieu le salut des peuples, pour qui ils venaient de si loin. Le roi les fit asseoir, pour les entendre à loisir. « Nous vous annonçons, lui dit Augustin, la plus heureuse nouvelle : Dieu, qui nous a envoyés, vous offre après cette vie un royaume infiniment plus glorieux et plus durable que celui d’Angleterre. — Voilà de belles promesses, dit le roi ; mais comme elles sont nouvelles, je ne puis abandonner ce que j’ai observé si longtemps avec toute la nation des Anglais : cependant je ne vous empêche pas d’attirer à votre religion ceux que vous pourrez persuader, et comme vous venez de loin pour nous faire part de ce que vous croyez être le meilleur, je veux que l’on vous fournisse tout ce qui est nécessaire pour votre subsistance. » Les saints missionnaires se mirent à prêcher l’Évangile. Leur conduite était une image fidèle de la vie des apôtres. La pureté de leurs mœurs, leur frugalité, leur désintéressement, et le don des miracles, que Dieu leur accorda touchèrent un grand nombre d’idolâtres, qui renoncèrent à leurs superstitions, et demandèrent le baptême. Le roi lui-même, frappé de l’éclat de leurs vertus et des miracles qu’ils opéraient, se convertit. Sa conversion fut suivie de celle d’une multitude innombrable de ses sujets. Le roi, depuis le baptême, était plein de zèle pour le progrès de la religion chrétienne dans ses États ; mais il ne contraignait personne, ayant appris des missionnaires que le service de Jésus-Christ doit être volontaire ; il se contentait de témoigner de la confiance et une bienveillance particulière à ceux qui, comme lui, professaient la véritable religion.

## Saint Augustin sacré archevêque de Cantorbéry.

Pour donner une forme à l’Église naissante d’Angleterre, et pour l’établir de manière qu’elle pût subsister, saint Augustin passa en France, et reçut la consécration épiscopale des mains de l’évêque d’Arles, qui était vicaire du saint Siège dans les Gaules. Il retourna ensuite en Angleterre, où il produisit les fruits les plus abondants parce que Dieu appuyait ses prédications par des miracles éclatants et multipliés : il baptisa plus de dix-mille personnes à Cantorbéry le jour de Noël. Le bruit des merveilles, que saint Augustin opérait en Angleterre, parvint jusqu’à Rome, et saint Grégoire lui écrivit pour lui donner des avis salutaires, et pour lui apprendre à trembler parmi les miracles continuels que Dieu opérait par son ministère. Après l’avoir félicité de la conversion des Anglais, il lui dit : « Cette joie, mon cher frère, doit être mêlée de crainte ; car je sais que Dieu a fait par vous de grandes choses au milieu de cette nation. Souvenons-nous donc que quand les apôtres disaient avec joie à leur divin Maître : Seigneur, les démons même nous sont soumis en votre nom, il leur répondit : Ce n’est point de cela que vous devez vous réjouir mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. Tandis que Dieu agit ainsi par vous au-dehors, vous devez, mon cher frère, vous juger sévèrement au-dedans, et bien connaître qui vous êtes. Si vous vous souvenez d’avoir offensé Dieu par paroles ou par actions, ayez toujours ces fautes présentes à l’esprit, pour réprimer la complaisance secrète, qui pourrait se glisser dans votre cœur ; songez que ce don des miracles ne vous est pas donné pour vous, mais pour ceux dont vous devez procurer le salut. Vous savez ce que dit la Vérité même dans l’Évangile : Plusieurs viendront me dire : Nous avons fait des miracles en votre nom, et je leur déclarerai que je ne les ai jamais connus » : rien ne prouve mieux la vérité des miracles de saint Augustin, que ces avis si sérieux de saint Grégoire. À mesure que les conversions se multipliaient en Angleterre, le pape y envoyait de nouveaux ouvriers pour cultiver ce champ que la grâce rendait si fécond. Il fit venir à Rome de jeunes Anglais, que l’on instruisait dans les monastères, pour les renvoyer ensuite dans leur pays travailler à y étendre la religion chrétienne. Le zèle de ce saint pape embrassait toute l’Église, et veillait sur tous ses besoins. Malgré la faiblesse de sa complexion, il ne s’accordait aucun repos dans ses fonctions apostoliques : il corrigeait les abus et maintenait la pureté de la discipline : il protégeait les faibles et secourait les pauvres à qui il faisait de si grandes aumônes, qu’il manquait quelquefois lui-même du nécessaire. Quoiqu’il fût accablé d’affaires, il ne se dispensa jamais d’instruire son peuple : il le faisait de vive voix et par écrit : il a composé un grand nombre d’ouvrages, où il explique les principes et les maximes de la morale chrétienne d’une manière également lumineuse et solide. Tant de travaux et une application si continuelle achevèrent de ruiner sa santé, et le conduisirent au bonheur qu’il désirait uniquement. Saint Augustin, son cher disciple, ne lui survécut que trois ans, et il alla recevoir la même récompense.

# VIIe siècle.

## Mahomet s’érige en prophète. An. 612.

La conversion des peuples du nord au christianisme dédommageait l’Église des pertes qu’elle allait faire en orient. Nous aurons souvent occasion de remarquer cette économie de la sagesse et de la justice de Dieu, qui fait passer le flambeau de la foi d’un peuple à un autre, de manière que l’Église gagne dans un pays ce qu’elle perd ailleurs, et qu’elle reste toujours catholique. Mahomet, qui lui enleva les plus belles provinces de l’orient, naquit à la Mecque dans l’Arabie. Son père était païen et sa mère Juive. Il perdit l’un et l’autre étant encore fort jeune, et il fut élevé par un oncle, qui le mit dans le commerce. Il épousa dans la suite une riche veuve, dont il était le facteur. Âgé d’environ quarante ans, il commença à faire le prophète, et se disant inspiré de Dieu, sans en fournir aucune preuve, il inventa une religion nouvelle, qui était un mélange de judaïsme et de christianisme, auquel il ajouta quelques dogmes qui étaient particuliers aux habitants de l’Arabie. Il enseignait qu’il n’y a qu’un seul Dieu, mais sans distinction de personnes dans la divinité. Il rejetait l’Incarnation et les autres mystères de la religion chrétienne. Il admettait la circoncision, et prescrivait l’abstinence du vin, du sang et de la chair de porc mais il permit à chaque homme d’avoir autant de femmes qu’il voudrait, et il en prit lui-même jusqu’à dix à la fois. Il exhortait le peuple à prendre les armes pour la religion, promettant à ceux qui mourraient en combattant, un paradis, où l’on jouirait de tous les plaisirs des sens. Quand on lui demandait des miracles pour preuve de sa mission, il disait qu’il n’était pas envoyé pour faire des miracles, mais pour étendre la religion par l’épée. Comme il ne savait ni lire ni écrire, il fit rédiger par un autre ses dogmes impies, et il donna à ce livre le nom d’Alcoran. Il était sujet à des attaques d’épilepsie, et il les fit passer pour des extases occasionnées par des visites de l’ange Gabriel, qui venait lui révéler ces dogmes. Cet imposteur fut suivi par des voleurs et des esclaves fugitifs, qui se rendirent en foule auprès de lui avec d’autant plus d’empressement qu’il leur accordait la liberté de satisfaire leurs désirs sensuels. Après en avoir formé un petit corps d’armée, il se mit à leur tête comme leur chef et leur législateur. Il attaqua d’abord les caravanes, qui traversaient l’Arabie pour le négoce ; il réussit, et par-là il enrichit ses sectateurs, et agrandit ses projets. Lorsque sa petite armée se fut considérablement augmentée, il marcha contre la ville de la Mecque, et la prit. Il soumit ensuite les différentes tribus des Arabes, l’une après l’autre, forçant les peuples à se soumettre à sa domination, et à embrasser sa religion. Ses progrès furent si rapides, qu’il s’était rendu, maître de presque toute l’Arabie, quand il mourut en 631. Ses successeurs continuèrent ses conquêtes, et formèrent en peu de temps un empire très étendu mais on voit par quels moyens cette secte s’est répandue : c’est à la violence et à l’amour du plaisir qu’elle doit ses succès. Mahomet a établi sa religion en lâchant la bride aux passions, en égorgeant ceux qui refusaient de l’embrasser ; au lieu que les apôtres ont établi la religion chrétienne en mettant un frein à toutes les passions, et en se laissant égorger. Il n’y a rien que de naturel d’un côté, tout est manifestement divin de l’autre.

## Prise de Jérusalem par Chosroès, roi de Perse. An. 614.

Les Perses, sous la conduite de Chosroès, leur roi, attaquèrent l’empire d’orient avec une violence terrible. Ayant passé l’Euphrate, ils s’emparèrent de la ville d’Apamée, et portèrent le ravage jusqu’aux portes d’Antioche. Une armée romaine, qui se rencontra sur leur passage, fut taillée en pièces. Ils pénétrèrent dans la Palestine, et passèrent le Jourdain. Les rives de ce fleuve dans toute l’étendue de son cours furent couvertes de ruines. Les habitants des campagnes avaient pris la fuite ; mais les solitaires, qui ne purent se résoudre à sortir de leurs cellules, souffrirent d’abord d’horribles tortures de la part des soldats Perses, et furent enfin cruellement massacrés. L’armée marcha ensuite à Jérusalem, où elle entra sans aucune résistance. La garnison avait abandonné la ville, et une terreur générale s’était répandue dans le cœur de tous les citoyens. Les Perses y mirent tout à feu et à sang : un grand nombre de prêtres, de moines et de religieuses y périrent. C’était principalement à eux qu’en voulait ce peuple idolâtre, et ennemi du christianisme. Le reste des habitants, hommes, femmes, enfants, furent chargés de fers, pour être traînés au-delà du Tigre. Les Juifs seuls furent épargnés à cause de la haine qu’ils portaient aux chrétiens, et qu’ils signalèrent en cette occasion, en poussant même leur rage encore plus loin que les Païens. Ils achetèrent des Perses tout ce qu’ils purent de Chrétiens captifs, pour se donner le plaisir barbare de les faire mourir à leur gré. Il y en eut jusqu’à quatre-vingt-mille que les Juifs massacrèrent ainsi. L’évêque Zacharie fut emmené en captivité. Le saint Sépulcre et les églises de Jérusalem, après avoir été pillées, furent la proie des flammes. On enleva les vases sacrés et toutes les richesses, que la piété des fidèles avait accumulées dans ces saints lieux ; mais la perte la plus sensible aux chrétiens fut celle de la vraie croix, que chacun d’eux aurait voulu racheter au prix de sa propre vie. Les Perses l’emportèrent dans l’état où ils la trouvèrent, c’est-à-dire, enfermée dans un étui où l’on avait mis le sceau de l’évêque. On sauva cependant l’éponge, qui avait été présentée à Jésus-Christ sur la croix, et la lance dont son côté avait été percé. Un officier de l’empereur retira ces deux saintes reliques des mains d’un Perse, moyennant une grosse somme d’argent, et les fit porter à Constantinople, où elles furent exposées pendant quatre jours à la vénération des fidèles, qui les arrosaient de leurs larmes. La sainte croix fut déposée à Tauris dans l’Arménie. On montre encore les ruines d’un château, où fut mis ce précieux dépôt, qui paraissait aux yeux des Perses moins riche que les autres dépouilles, dont ils étaient chargés. Lorsque les ennemis se furent retirés, les habitants de Jérusalem qui avaient pu se soustraire par la fuite aux Perses et à la fureur des Juifs, revinrent dans la sainte cité. Le prêtre Modeste, en l’absence de l’évêque Zacharie, prit le gouvernement de cette Église désolée ; il travailla avec ardeur à rétablir les saints lieux. Dans cette pieuse entreprise, il reçut de grands secours de Jean, surnommé l’Aumônier, patriarche d’Alexandrie. C’était dans cette capitale de l’Égypte que s’étaient réfugiés en grand nombre les habitants de la Palestine. Le saint prélat les reçut avec une tendresse paternelle : il les logea dans des hôpitaux, où il allait lui-même panser leurs plaies, essuyer leurs larmes, et leur distribuer la subsistance. Sa charité inépuisable suffisait à tout. Il fit transporter à Jérusalem de l’argent, du blé et des vêtements, et il adoucit autant qu’il put le sort de ces infortunés.

## La sainte croix rendue et rapportée à Jérusalem. An. 628.

L’empereur Héraclius envoya une ambassade à Chosroès pour lui demander la paix ; mais ce prince idolâtre exigeait pour condition un acte d’impiété : c’était d’abjurer le christianisme et d’adorer le soleil, qui était la principale divinité des Perses. Héraclius rejeta avec horreur cette proposition, et résolut de combattre jusqu’à la mort pour la religion et pour l’empire. Il leva une armée, et marcha lui-même contre l’ennemi. Dieu vint au secours de son peuple, et dès la première campagne, l’empereur eut un avantage considérable sur les Perses. Ce premier succès releva le courage de ses troupes, qui ne cessèrent de battre les ennemis pendant quatre années de suite. Enfin Héraclius résolut de leur livrer une bataille décisive. Ayant rassemblé ses soldats, il les anima au combat, en leur exposant tous les maux que les Perses avaient faits à l’empire, les campagnes désolées, les villes saccagées, les autels profanés, les églises réduites en cendres. « Vous voyez, leur dit-il, à quels ennemis vous avez à faire : ils déclarent la guerre à Dieu même : ils ont livré aux flammes ses temples et ses autels. Dieu combattra pour vous ; armez-vous de confiance : la foi surmonte toutes les craintes ; elle triomphe de la mort même. » Ces paroles firent une vive impression sur tous les cœurs : les yeux de ses soldats étincelaient de courage : ils attaquèrent les Perses avec impétuosité. L’empereur s’exposa dans le plus fort de la mêlée. Son cheval fut blessé : il reçut lui-même plusieurs coups dans ses armes, qui étant à l’épreuve, lui sauvèrent la vie. Le combat commencé dès le matin, ne finit qu’avec le jour. Les Perses y perdirent trois principaux officiers, et plus de la moitié de leurs soldats. Du côté des Romains, il n’y eut que cinquante hommes qui périrent. Chosroès prit la fuite, et après huit lieues de chemin, il passa la nuit dans une pauvre chaumière, où l’on ne pouvait entrer qu’en rampant. Réduit à de si grandes extrémités, et attaqué d’une violente dysenterie, il désigna pour son successeur un de ses fils qu’il chérissait, au préjudice de son fils aîné. Celui-ci se révolta contre son père, le fit arrêter et mourir de faim dans une prison, et s’empara du royaume. Le nouveau roi de Perse proposa un accommodement à Héraclius : il lui renvoya tous les Chrétiens qui étaient captifs en Perse, entre autres le patriarche Zacharie avec la sainte croix, qui avait été enlevée quatorze ans auparavant. Durant tout ce temps-là elle était restée dans son étui, les Perses n’avaient pas eu la curiosité de rompre le sceau. Ce sceau fut reconnu par le patriarche. Elle fut remise entre ses mains, au même état où elle était, lorsqu’elle fut enlevée. On admira la protection de Dieu sur cette précieuse relique. L’empereur rentra dans Constantinople, avec tout l’appareil d’un triomphe. Monté sur un char attelé de quatre éléphants, il faisait porter devant lui la sainte croix : c’était le plus glorieux trophée de ses victoires. Aux premiers jours du printemps Héraclius partit pour Jérusalem afin de rendre grâces à Dieu de ses succès, et de replacer la sainte croix dans l’église de la Résurrection. Il voulut marcher sur les traces du Sauveur, et porter lui-même la croix sur ses épaules jusqu’au haut du Calvaire. Ce fut pour tous les Chrétiens une fête solennelle, et l’Église en célèbre encore la mémoire le 14 Septembre.

## Hérésie des monothélites. An 630.

La joie que l’Église ressentait d’avoir recouvré la vraie croix fut troublée par un violent orage qui éclata en orient. On vit naître une nouvelle hérésie, ou plutôt celle d’Eutychès, un peu déguisée, reparut sous un autre nom. Des partisans secrets de cet hérésiarque enseignèrent qu’il n’y a en Jésus-Christ qu’une seule volonté et une seule opération : c’est ce que signifie en grec le nom de monothélisme, qu’on a donné à cette secte. L’Église catholique, au contraire, qui reconnaît en Jésus-Christ deux natures, y reconnaît aussi deux volontés, la volonté divine et la volonté humaine, qui ne sont jamais opposées, mais qui n’en sont pas moins distinctes. L’erreur des monothélites fut soutenue avec opiniâtreté par Sergius, patriarche de Constantinople, qui mit tout en œuvre pour l’accréditer. Il l’insinua adroitement dans l’esprit de l’empereur Héraclius, qui l’appuya par un fameux édit, sous le titre Ecthèse ou Exposition. Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, combattit avec zèle l’hérésie naissante, et publia un écrit, où, après avoir prouvé la distinction des natures en Jésus-Christ, il expose clairement la doctrine constante de l’Église sur les deux volontés et les deux opérations. Sergius, qui craignait qu’on ne prévînt le pape Honorius contre sa nouvelle doctrine, prit le parti de lui écrire le premier, pour l’amener à son sentiment. Sa lettre était flatteuse et insinuante : il disait que la question, qui venait de s’élever, mettait obstacle à la conversion des hérétiques ; il demandait seulement qu’on ne parlât ni d’une ni de deux volontés en Jésus-Christ parce que c’était l’unique moyen de réunir les esprits. [<ᵉ] Honorius donna dans ce piège, et entra avec lui dans un dangereux ménagement : il consentit à un silence où le mensonge et la vérité étaient également supprimés, et, par cette mauvaise complaisance, sans jamais avoir enseigné l’erreur, il donna lieu de soupçonner qu’il la favorisait. [ᵉ>] Enfin les artifices des hérétiques furent découverts par les soins de saint Sophrone, qui informa le pape du progrès de la nouvelle secte. Honorius était mort : son successeur condamna l’erreur et l’édit de l’empereur qui lui était favorable. Ce premier jugement fut confirmé dans la suite par le pape saint Martin. Le zèle qu’il montra pour maintenir la pureté de la foi lui coûta la liberté et la vie. L’empereur Constant, successeur d’Héraclius, ayant lui-même donné un second édit en faveur du monothélisme, fit enlever de Rome le saint pape. On le conduisit, chargé de chaînes, à Constantinople, où il essuya mille indignités. Il fut ensuite envoyé en exil, et il mourut après deux années de captivité et de souffrance sans se plaindre ni se relâcher de ce qu’il devait à son ministère. Un saint abbé de Constantinople, nommé Maxime, imita le zèle du saint pape ; et il éprouva les mêmes traitements de la part des hérétiques : il fut battu cruellement avec des nerfs de bœuf ; on lui coupa la langue jusqu’à la racine, et il acheva son martyre dans un rigoureux exil.

## Sixième concile œcuménique. An. 680.

L’empereur Constantin, surnommé Pogonat, essuya les larmes de l’Église, et répara les maux que lui avaient faits ses prédécesseurs. Ce prince crut ne pouvoir faire un meilleur usage de sa puissance, qu’en assemblant un concile général. Il écrivit, à ce sujet, au pape Agathon, qui fit savoir aux évêques d’occident les pieuses intentions de l’empereur, et nomma trois légats pour présider le concile en son nom. La nouvelle erreur n’avait point pénétré en occident, et tous les évêques, sans exception, s’accordaient à reconnaître dans Jésus-Christ deux volontés, ainsi que deux natures. L’empereur reçut honorablement les légats du saint-siège, et l’ouverture du concile se fit dans une salle du palais. Le livre des Évangiles fut placé, selon la coutume, au milieu de l’assemblée. L’empereur y assista avec treize de ses officiers. Les légats du pape parlèrent les premiers et proposèrent le sujet du concile : « Depuis plus de quarante ans, dirent-ils, Sergius et d’autres ont enseigné qu’il n’y a en Jésus-Christ Notre-Seigneur qu’une seule volonté et une seule opération. Le saint-siège a rejeté cette erreur, et les a exhortés à y renoncer, mais inutilement : c’est pourquoi nous demandons que l’on s’explique sur cette doctrine. » On examina donc avec soin les canons des conciles précédents et les passages des pères. L’on trouva que la nouvelle doctrine était contraire à l’Évangile et à la tradition. Les monothélites furent convaincus d’avoir tronqué les passages des pères qu’ils produisaient pour appuyer leurs erreurs. On examina de même la lettre de saint Sophrone, qui les avait combattus, et elle fut jugée entièrement conforme à la foi et à la doctrine des apôtres et des pères. Après cet examen, on dressa la confession de foi : on y déclara qu’on adhérait aux conciles précédents ; puis on prononça le jugement en ces termes : « Nous jugeons qu’il y a en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles, et nous défendons d’enseigner le contraire. Nous détestons et nous rejetons les dogmes impies des hérétiques qui n’admettent en Jésus-Christ qu’une volonté et qu’une opération, trouvant ces dogmes contraires à la doctrine des apôtres, aux décrets des conciles et aux sentiments de tous les pères. » [<ᵉ] Le saint concile frappa ensuite d’anathème les auteurs de la secte, et n’épargna pas même Honorius, qui les avait trop ménagés. [ᵉ>] L’empereur, qui était présent à la conclusion du concile, y reçut les mêmes honneurs qu’on avait rendus autrefois au grand Constantin, à Théodose et à Marcien. Les actes furent souscrits par les légats, par tous les évêques, au nombre de cent-soixante, et par l’empereur même, qui en ordonna l’exécution et qui l’appuya de toute son autorité. En effet, l’erreur tomba bientôt et les troubles cessèrent.

## Conversion de l’Allemagne. An. 723.

Le flambeau de la foi, ainsi que le soleil, ne quitte une contrée que pour aller en éclairer une autre, comme nous l’avons déjà remarqué. À mesure que la lumière de l’Évangile, s’affaiblissait en orient par les conquêtes des mahométans, elle s’étendait du côté du Nord par les travaux apostoliques de plusieurs missionnaires. Le plus célèbre de tous était Saint Boniface, qui fut archevêque de Mayence, apôtre de l’Allemagne. Il était Anglais de nation, et l’on aperçut en lui, dès l’enfance, des marques sensibles de la haute destination qu’il remplit dans la suite. Quelques missionnaires étant venus chez son père, lui parlèrent de Dieu et des choses célestes : il fut si touché de leur conduite édifiante et de leurs instructions, qu’il conçut dès lors un désir ardent de les imiter et de se consacrer à Dieu comme eux. Quoiqu’il ne fut encore qu’un enfant, les impressions de vertu qu’il reçut alors, ne s’effacèrent jamais de son esprit. Il entra dans un monastère, où il se forma de bonne heure aux fonctions de l’apostolat. Ayant été ordonné prêtre à l’âge de trente ans, il sentit croître en lui le zèle qui le portait à instruire les peuples, et à travailler au salut des âmes. Il gémissait jour et nuit sur le malheur de ceux qui étaient encore plongés dans les ténèbres de l’idolâtrie. Pénétré de ces pieux sentiments, il alla se jeter aux pieds du pape Grégoire II, qui, après avoir reconnu la vocation divine, lui donna un ample pouvoir d’annoncer l’Évangile aux Allemands. Le saint apôtre eut beaucoup de peine à faire naître dans le cœur de ces peuples encore barbares les sentiments de douceur et de piété que prescrit l’Évangile ; mais enfin ses fruits répondirent à ses travaux, et la moisson fut abondante. Il alla d’abord dans la Bavière et dans la Thuringe, et il y baptisa un grand nombre d’infidèles. On abattit de toutes parts les temples des idoles, et l’on y éleva des églises au vrai Dieu. Le saint apôtre eut cependant beaucoup à souffrir, surtout dans la Thuringe, pays ravagé depuis peu de temps par les Saxons, et où les peuples étaient si pauvres, qu’il fut obligé de se procurer la subsistance par le travail de ses mains. De là il se rendit dans la Frise, où il exerça pendant trois ans les fonctions apostoliques, et gagna une infinité d’âmes à Jésus-Christ. Ce fut alors que le pape, informé des grands biens qu’il faisait, lui ordonna de venir à Rome pour y recevoir l’ordination épiscopale. À son retour de ce voyage, saint Boniface commença à prêcher la foi dans la Hesse, où il eut un succès prodigieux. Il y fonda plusieurs églises et des monastères. Rappelé en Bavière par le duc de cette province, il y réforma des abus qui s’y étaient introduits. Il y trouva des séducteurs, qui trompaient le peuple par leurs artifices, et le scandalisaient par leurs désordres. Il soumit les uns, et fit chasser les autres. Par ce moyen, il rétablit la foi et les mœurs dans ce pays. Le pape le nomma son légat en Allemagne, et il lui permit de faire tous les règlements, qu’il jugerait nécessaires pour donner une forme à cette église naissante.

## Martyre de saint Boniface.

La réputation de saint Boniface se répandait dans la plus grande partie de l’Europe, et l’on parlait surtout de ses travaux apostoliques. Il lui vint un grand nombre de serviteurs de Dieu, qui s’associèrent à cette mission, et adoucirent ses fatigues en les partageant. Alors le saint archevêque voyant qu’il avançait en âge, et que ses infirmités augmentaient, songea à se choisir un successeur. Après l’avoir sacré archevêque de Mayence, il se déchargea sur lui du soin de cette église particulière, pour suivre en liberté la vocation qu’il avait reçue du ciel, et se livrer tout entier à la conversion des infidèles. Il ne pouvait goûter aucun repos, tant qu’il y avait des âmes qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ : d’ailleurs il brûlait du désir de verser son sang pour la foi, et il avait un secret pressentiment que sa mort n’était pas éloignée. Ayant donc mis ordre aux affaires de son Église, il partit avec quelques coopérateurs zélés, pour aller prêcher l’Évangile à un peuple encore idolâtre sur les côtes les plus reculées de la Frise. Il y convertit un grand nombre de Païens, et leur donna le baptême. Il marqua un jour pour leur administrer le sacrement de confirmation ; comme on ne pouvait les renfermer tous dans une église, il indiqua une campagne voisine, où ils devaient se rendre pour recevoir ce sacrement. Il y fit dresser des tentes, et y vint au jour marqué. Pendant qu’il y priait, en attendant les nouveaux chrétiens, on vit paraître dès le matin, non pas ceux qu’on y attendait, mais une troupe de Païens armés d’épées et de lances, qui fondirent sur les tentes du saint évêque. Ses serviteurs se préparaient déjà à repousser les Barbares à main armée mais saint Boniface, ayant entendu le bruit, appela son clergé, et prenant les reliques qu’il portait toujours avec lui, il sortit de la tente, et dit à ses gens : « Mes enfants, cessez de combattre ; l’écriture nous défend de rendre le mal pour le mal : le jour que j’attends depuis longtemps, est venu ; espérons en Dieu, il sauvera nos âmes. » Ensuite il exhorta ses prêtres et ses compagnons à souffrir courageusement une mort passagère, qui les ferait passer à un royaume éternel. Son exemple les fortifia mieux encore que ses leçons. À peine avait-il cessé de parler, qu’il vit les Barbares fondre sur lui : il les attendît avec fermeté, et ces furieux le massacrèrent à l’instant avec tous ceux qui l’accompagnaient, au nombre de cinquante-deux. Saint Boniface termina ainsi, par une mort glorieuse, une vie qui avait été un continuel martyre, puisqu’elle fut un apostolat continuel. Ses immenses travaux et les fruits, que l’Église en recueillit, méritaient une si précieuse couronne. Le corps du saint martyr fut transporté à l’abbaye de Fulde, qu’il avait fondée, et Dieu y glorifia son serviteur par un grand nombre de miracles.

# VIIIe siècle.

## Hérésie des iconoclastes ou briseurs d’images. An 727.

L’église était souvent agitée en orient par de nouvelles hérésies, qui se succédaient après de courts intervalles de repos. Celle qui s’éleva dans le huitième siècle était d’autant plus dangereuse, qu’elle avait pour auteur le prince lui-même. On avait déjà vu des empereurs protéger l’erreur ; mais alors on vit un empereur se faire chef de secte. Léon l’Isaurien était parvenu à la couronne par ses qualités guerrières. Né, pour ainsi dire, et élevé dans l’exercice des armes, il était d’une ignorance profonde ; cependant il eut la folle vanité de s’ériger en réformateur de la religion. Il s’était laissé prévenir contre le culte des saintes images, et il appelait ce culte idolâtrie. Ayant entrepris de l’abolir, il publia un édit, par lequel il ordonnait d’ôter des églises les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Cette entreprise contraire à la pratique constante et universelle de l’Église, révolta tout le monde. Le peuple de Constantinople murmurait publiquement. Germain, patriarche de cette ville, combattit la nouvelle erreur avec zèle, sans craindre la colère de l’empereur : il essaya d’abord de détromper ce prince dans des entretiens particuliers ; il lui dit que le culte, qu’on rend aux saintes images, se rapporte aux originaux qu’elles représentent, comme l’on honore le portrait du souverain ; que ce culte relatif avait toujours été rendu aux images de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère depuis le temps des apôtres ; que c’était une témérité impie d’attaquer une tradition si ancienne : mais l’empereur, qui ignorait les éléments de la doctrine chrétienne, demeurait obstiné dans son erreur. Alors le patriarche informa le pape de ce qui se passait à Constantinople. Le souverain pontife répondit au saint évêque, pour le féliciter de son courage à combattre l’hérésie naissante. Il tint à Rome une assemblée d’évêques, où elle fut condamnée. Il écrivit à l’empereur même pour l’exhorter à révoquer son édit, en l’avertissant qu’il n’appartient pas au prince de rien statuer sur la foi, ni d’innover dans la discipline de l’Église. Ces remontrances furent mal reçues de l’empereur, qui n’en devint que plus ardent à poursuivre l’exécution de son édit. Il faisait brûler les images dans la place publique, et blanchir les murailles des églises, qui étaient ornées de peintures. Il ordonna d’abattre à coups de hache un grand crucifix, que Constantin, après sa victoire, avait fait placer sur la porte du palais impérial. Des femmes, qui se trouvaient présentes, tâchèrent d’abord, par leurs prières, de détourner de cette impiété l’officier chargé d’exécuter l’ordre de l’empereur ; mais leurs prières furent inutiles : cet officier monta lui-même à l’échelle, et donna trois coups de hache à la figure. Alors les femmes, n’écoutant que leur indignation, tirèrent le pied de l’échelle, et firent tomber l’officier, qui mourut de sa chute. Elles furent condamnées au dernier supplice, avec dix autres personnes que l’empereur soupçonna d’avoir favorisé cette émeute. Le patriarche saint Germain fut chassé de son siège, et mourut en exil à l’âge de quatre-vingt-dix ans.

## Violences des iconoclastes.

Constantin, surnommé Copronyme, fils et successeur de Léon, suivit les traces de son père, et alla même encore plus loin. Élevé dans l’impiété, à laquelle son caractère bouillant et emporté ajoutait l’audace et l’insolence, il persécuta avec fureur ceux qui honoraient les saintes images. Constantinople devint un théâtre de supplices : on crevait les yeux, on coupait les narines aux catholiques, on les déchirait à coups de fouet, on les jetait dans la mer. L’empereur en voulait surtout aux moines : il n’y avait ni outrages ni tourments qu’il ne leur fît souffrir : on leur brûlait la barbe, enduite de poix ; on leur brisait sur la tête les images des saints, peintes sur bois. Ces horreurs divertissaient Constantin ; le récit qu’on en faisait, était pour lui l’entretien le plus agréable pendant son repas. Non content des cruautés qu’il faisait exercer par ses officiers, il voulut présider lui-même aux exécutions, et voir couler le sang. Il se fit dresser un tribunal aux portes de Constantinople. Là, environné de bourreaux, au milieu de la pompe impériale, il faisait tourmenter les catholiques, et repaissait ses yeux de ce spectacle horrible pour tout autre que pour lui et ses courtisans. Il y avait près de Nicomédie un saint abbé, nommé Étienne, dont la vertu était fort révérée de tout le peuple. L’empereur voulant l’attirer dans son parti, le fit amener à Constantinople, et se chargea de l’interroger lui-même, dans la confiance qu’il l’embarrasserait par ses raisonnements, car ce prince se croyait fort habile dans la dialectique. Il entra donc en dispute avec le saint abbé : « Ô homme stupide, lui dit l’empereur, comment ne conçois-tu pas que l’on peut fouler aux pieds l’image de Jésus-Christ, sans offenser Jésus-Christ même ? » Alors Étienne s’approchant de lui, et lui montrant une pièce de monnaie qui portait son image : « Je puis donc, répondit le saint abbé, traiter de même cette image, sans manquer au respect que je vous dois. » Puis, ayant jeté par terre cette pièce de monnaie, il marcha dessus. Comme les courtisans se jetaient sur lui pour le maltraiter, « Eh quoi ! reprit Étienne, en poussant un profond soupir, c’est un crime digne du supplice de profaner l’image d’un prince de la terre, et ce n’en serait pas un de jeter au feu l’image du roi du ciel ? » On ne put rien répliquer de raisonnable ; mais sa perte fut résolue. On le traîna en prison, et peu de temps après on le mit à mort. Dix-neuf officiers accusés d’avoir eu des liaisons avec le saint martyr, et d’avoir loué sa constance dans les tourments, furent tourmentés eux-mêmes, et deux des plus qualifiés eurent la tête tranchée par ordre de l’empereur. La persécution s’étendait dans les provinces : les gouverneurs, pour faire leur cour au prince, se signalaient par leur impiété contre les catholiques dans tout l’empire. Ils faisaient la guerre, non seulement aux images des saints, mais encore à leurs reliques ; ils les arrachaient des sanctuaires ; ils les jetaient dans les égouts et dans les rivières ; ils les faisaient brûler avec des ossements d’animaux, afin qu’on ne pût en démêler les cendres.

## Septième concile œcuménique, IIe de Nicée. An. 787.

Après la mort de Constantin Copronyme et celle de son fils Léon, la souveraine puissance tomba entre les mains d’Irène, comme régente, au nom de son fils encore enfant. Alors l’Église, tourmentée depuis longtemps par l’impiété des iconoclastes, commença à respirer. Cette princesse, attachée à la doctrine catholique, s’appliqua à réparer les maux, qu’avait causés le mauvais gouvernement des derniers empereurs. Par le conseil de Taraise, patriarche de Constantinople, elle écrivit au pape Adrien pour la convocation d’un concile général. Le pape approuva ce dessein, et il envoya deux légats pour présider au concile en son nom. Constantinople avait d’abord été choisie pour le lieu de l’assemblée ; mais comme les iconoclastes, dont le nombre était grand dans cette ville, commençaient à y exciter des troubles, le concile fut transféré à Nicée, ville déjà célèbre par le premier concile œcuménique, qui s’y était tenu. Les évêques des différentes provinces de l’empire s’y assemblèrent au nombre de trois-cent-soixante-dix-sept. Il y eut deux commissaires de l’empereur pour y maintenir l’ordre, et on laissa aux évêques une entière liberté. Il se tint huit sessions. Dans la première, on lut la lettre du pape, où il justifiait la tradition de l’Église sur la vénération des saintes images, et où il expliquait la nature de ce culte : on lut aussi la confession de foi des trois patriarches d’orient, qui ne purent venir au concile, parce qu’ils étaient sous la domination des mahométans. Leur doctrine était entièrement conforme à celle du pape. On produisit ensuite les témoignages de l’écriture et des anciens pères. Les objections des iconoclastes furent réfutées, l’hérésie fut confondue et réduite au silence enfin les pères, après avoir déclaré qu’ils recevaient avec respect les conciles précédents, prononcèrent leur jugement conçu en ces termes : « Nous décidons que les images seront exposées non seulement dans les églises, sur les vases sacrés, sur les ornements, sur les murailles, mais encore dans les maisons et sur les chemins ; car plus on voit dans leurs images Jésus-Christ Notre-Seigneur, sa sainte Mère, les apôtres et les autres saints, plus on se sent porté à penser aux originaux, et à les honorer. On doit rendre à ces images le salut et l’honneur, mais non pas le culte de latrie, qui ne convient qu’à la nature divine. On approchera de ces images l’encens et le luminaire, comme on a coutume de faire à l’égard de la croix, de l’Évangile et des autres choses sacrées, parce que l’honneur de l’image se rapporte à l’objet qu’elle représente. Telle est la doctrine des pères et de l’Église catholique. » Puis on dit anathème aux iconoclastes. Ce décret fut souscrit par les légats et par tous les évêques. Les pères se rendirent ensuite à Constantinople, et y tinrent la huitième session en présence de l’empereur et de sa mère, qui signèrent la définition du concile au milieu des acclamations de tous les assistants. Ainsi fut éteinte pour lors cette hérésie sanguinaire ; mais les derniers réformateurs, marchant sur les traces de ces anciens fanatiques, l’ont renouvelée au seizième siècle, avec les mêmes excès d’impiété, de cruauté et de fureur.

## Belles qualités et zèle de Charlemagne, roi de France. An. 768.

La piété de Charlemagne, roi de France, fut un nouveau sujet de joie pour l’Église que ce prince ne cessa de protéger pendant le cours d’un règne long et glorieux. Il monta sur le trône, étant encore fort jeune ; mais il n’avait de la jeunesse que la vigueur et l’activité : la prudence réglait toutes ses démarches, et il employa sa puissance à étendre le royaume de Jésus-Christ. Dans les premières années de son règne, il publia, à la prière des évêques, un capitulaire pour le maintien de la discipline ecclésiastique. Il protégea le saint Siège contre les usurpations du roi des Lombards. Depuis longtemps les Saxons faisaient des courses sur les terres de sa domination ; pour les réprimer il entreprit contre eux une longue guerre, qui se termina par la conversion de ces peuples. C’était le fruit le plus précieux qu’il se promettait de sa conquête ; il parut avoir moins à cœur de les soumettre à la puissance, que de leur porter la lumière de la foi. Ces peuples idolâtres résistèrent longtemps, mais enfin ils embrassèrent la religion chrétienne, et c’en fut assez pour leur faire pardonner leurs révoltes continuelles. Comme Charlemagne se défiait de leur inconstance, et que plusieurs d’entre eux paraissaient n’avoir demandé le baptême que par politique, il leur envoya de zélés missionnaires, pour les affermir dans la foi. Cependant Vitikind, le plus accrédité de leurs chefs, ne se rendait pas, et il était plus aigri qu’abattu par ses défaites. Charlemagne, qui n’avait pu le réduire par la force des armes, ne désespéra point de le gagner par la voie de la négociation. Il lui fit proposer une conférence. Vitikind se rendit à Attigny, où était alors la cour, et là ce que tant de combats n’avaient pu faire, la majesté et la bonté de Charlemagne le firent ; elles désarmèrent ce chef des rebelles, qui se soumit avec plaisir à un si grand prince. Il fit plus encore : pendant son séjour en France, il examina avec soin la religion : dès qu’il la connut, il l’admira, et ouvrant tout-à-coup les yeux à la grâce qui l’éclairait intérieurement, il détesta le paganisme et demanda le baptême. Il le reçut en effet, et Charlemagne voulut être son parrain. Vitikind, qui n’avait pas moins de franchise que de bravoure, donna des preuves éclatantes de la sincérité de sa conversion, en témoignant dans 1a suite autant de zèle pour la propagation de la foi, qu’il avait montré d’acharnement pour en retarder les progrès. Charlemagne rapportait à Dieu la gloire de ses succès : il lui fit rendre de solennelles actions de grâces de la conversion des Saxons et de leur chef.

## Charlemagne renouvelle les études.

Quand Charlemagne monta sur le trône, l’ignorance était répandue dans toute la France : on y avait perdu le goût des lettres, et il n’y avait ni maîtres, ni écoles publiques où l’on pût les apprendre. Charlemagne, qui savait que l’étude des sciences et des arts ne contribue pas moins au bien de la religion qu’à la gloire de l’État, s’appliqua à les rétablir dans son royaume. Pour y réussir, il fallait ouvrir des écoles et exciter l’émulation : il fallait encore trouver des maîtres capables d’enseigner, et il n’y en avait aucun en France. Ce prince attira à sa cour les hommes les plus instruits et les personnages les plus renommés de tous les pays étrangers : il sut les fixer dans ses États par des récompenses dignes du monarque et des savants qui avaient quitté leur patrie : il ne croyait pas acheter trop cher des hommes, qui par leurs talents pouvaient faire honneur à la France et à la religion. Celui de qui il tira le plus de service fut le célèbre Alcuin, savant Anglais, qu’il combla de biens et d’honneurs. Cet homme, qui passait pour le plus bel esprit de son temps, avait enseigné dans son pays les sciences sacrées et profanes avec beaucoup de succès. Il se rendit à l’invitation de Charlemagne, et conseilla à ce prince d’établir des écoles dans les principales villes et dans les grandes abbayes de son royaume. Charlemagne suivit ce conseil, et il écrivit à ce sujet aux évêques et aux abbés une lettre circulaire, pour les exhorter à former des établissements si utiles. Comme les leçons données de vive voix ne suffisent pas, et qu’il faut encore des livres, qui sont en quelque sorte les gardiens et les dépositaires de la science, le roi prit des précautions pour empêcher que cette source publique de l’érudition ne fût altérée par la négligence des copistes, dont on était obligé de se servir avant l’invention de l’imprimerie : il ordonna par un capitulaire de n’employer à transcrire les livres que des hommes intelligents et d’un âge mûr. L’étude de la religion était celle qui attirait principalement son attention : il fit revoir et corriger avec la plus grande exactitude les exemplaires manuscrits de l’ancien et du nouveau Testament. Il donna aussi ses soins à la correction des prières qui composent l’office divin, afin qu’il n’y eût rien qui ne fût digne de la majesté de Dieu. Il fit venir de Rome des chantres qui enseignèrent aux Français le chant romain dans toute sa pureté : il ordonna à tous les maîtres de chant du royaume de leur apporter leurs antiphonaires à corriger, et d’apprendre d’eux l’art de chanter. Pour donner lui-même l’exemple de l’application à l’étude, et pour exciter plus efficacement l’émulation, il forma dans l’enceinte de son palais une académie, où les jeunes princes ses enfants, et les grands de sa cour venaient pour s’instruire. Le monarque lui-même ne dédaignait pas de descendre quelquefois de son trône, et de se placer au rang des disciples d’Alcuin. La France retira les plus grands avantages de cet établissement : le désir de s’instruire devint général, et chacun s’empressa d’acquérir des connaissances. En peu de temps se rassembla une compagnie de savants, qui entretenaient entre eux un commerce de littérature, et se communiquaient mutuellement leurs lumières. On croit que ce fut le berceau de l’université de Paris, la plus ancienne et la plus célèbre de toute l’Europe.

# IXe siècle.

## Charlemagne est couronné empereur d’occident. An. 800.

Charlemagne était maître de presque toutes les provinces, qui avaient composé l’empire d’occident. La Germanie, les Gaules, une grande partie de l’Espagne et de l’Italie lui obéissaient. Il ne lui manquait que le titre d’empereur, il avait déjà celui de patrice de Rome, qui lui avait été accordé par les Romains. Ils crurent ne pouvoir mieux reconnaître les services signalés, qu’il avait rendus à l’Église, qu’en lui déférant la couronne impériale. Dans un voyage que ce prince fit à Rome, le pape Léon III, de concert avec les principaux seigneurs romains, prit la résolution de le faire proclamer empereur d’occident. On n’avait point prévenu Charlemagne sur ce grand dessein, afin qu’il ne pût être soupçonné d’avoir brigué cette dignité, et que sa promotion fût plus glorieuse pour lui. En effet, le roi étant allé le jour de Noël à la basilique de Saint-Pierre, pour y entendre la messe, fut fort étonné, que le pape lui mit la couronne impériale sur la tête, tandis que tout le peuple s’écriait : « Vie et victoire à Charles très pieux, auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur. » Le pape donna en même-temps l’onction sainte au roi et au prince Louis son fils ; puis il rendit le premier ses hommages au nouvel empereur, en se prosternant publiquement devant lui. C’est ainsi que l’empire d’occident, que les anciens maîtres avaient, pour ainsi dire, abandonné, passa aux Français dans la personne d’un prince capable par sa valeur et par sa piété de soutenir tout le poids de la gloire des Constantin et des Théodose. La modestie que ce grand prince fit paraître en cette occasion, donna un nouvel éclat à sa dignité, et parut un nouveau titre pour la mériter. Éginhard, son secrétaire, assure qu’au retour de la cérémonie, ce prince protestait que s’il avait pu prévoir ce que les Romains voulaient faire, il se serait abstenu, malgré la solennité, d’aller ce jour-là à l’église. Il fit des présents magnifiques à la basilique de Saint-Pierre et aux autres églises de Rome et il partit après Pâques pour retourner à Aix-la-Chapelle. Se voyant en paix avec tous les peuples voisins, Charlemagne voulut signaler les commencements de son empire par un redoublement de zèle pour le bien de ses peuples et pour l’extirpation des vices : il envoya dans les diverses provinces de ses États des commissaires royaux, pour informer des malversations, et pour rendre une exacte justice à tous ceux qui pourraient avoir été lésés. Ce fut par cette dernière action d’équité qu’il acheva de se préparer à la mort. Le temps que Dieu avait marqué pour récompenser tant de vertus arriva : ce grand prince fut pris de la fièvre. Comme le danger augmentait, il se fit administrer le saint viatique, qu’il reçut avec de grands sentiments de piété, et il rendit son âme à Dieu dans la soixante-et-douzième année de son âge. Telle fut la mort chrétienne du plus puissant de nos rois, d’un des plus zélés défenseurs de l’Église, d’un prince que le monde a mis au nombre des héros, et la religion au rang des saints.

## Conversion des Danois et des Suédois. An. 829.

La conversion des Saxons fut suivie de celle de plusieurs autres peuples, chez qui la lumière de l’Évangile s’étendit de proche en proche. Saint Anschaire la porta dans le Danemark et dans la Suède. Ce saint apôtre était né en France, et il avait été élevé dans le monastère de Corbie. Après s’être rempli, dans la retraite, de l’esprit apostolique, il fut envoyé par ses supérieurs en Danemark, pour en éclairer les habitants encore barbares et idolâtres. Il y travailla avec succès, et le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Le moyen le plus efficace qu’il employa, pour y perpétuer le fruit de ses prédications, fut d’acheter de jeunes esclaves pour les élever dans la crainte de Dieu, et il parvint à y former une école nombreuse. Pendant que cette œuvre prospérait, le roi de Suède demanda à l’empereur Louis le Débonnaire quelques missionnaires, pour annoncer l’Évangile dans ses États. L’empereur jugea à propos d’envoyer saint Anschaire en Suède, et il lui associa un autre religieux de Corbie, qui s’offrit de l’accompagner dans cette nouvelle mission. Les deux missionnaires partirent ensemble, chargés des présents que Louis envoyait au roi de Suède, mais ils furent dépouillés en chemin par des pirates, qui enlevèrent les présents. Ainsi ils arrivèrent en Suède, ne portant avec eux que la bonne nouvelle du salut. Ils furent néanmoins bien reçus du roi, et ils firent beaucoup de conversions. Le gouverneur de la ville fut un des premiers que la grâce convertit, et ce seigneur, qui était fort chéri du roi, fit bâtir une église, donna des marques d’une sincère piété, et persévéra dans la foi qu’il avait embrassée. Lorsque le nombre des Chrétiens se fut considérablement augmenté, on établit à Hambourg un siège archiépiscopal, et saint Anschaire en fut ordonné archevêque. Il cultiva ce champ avec un zèle infatigable, et y mena une vie très austère, ne se nourrissant que de pain et d’eau. Il se retirait souvent dans un petit ermitage, qu’il avait bâti exprès pour y être en repos, et pour y répandre en liberté des larmes devant Dieu, dans les intervalles de ses fonctions pastorales. Dieu lui accorda le don des miracles, et il guérit beaucoup de malades par la vertu de ses prières ; mais son humilité l’empêchait de se les attribuer. Comme l’on parlait un jour devant lui de quelques guérisons miraculeuses qu’il avait opérées : « Si j’avais, dit-il, du crédit auprès de Dieu, je ne lui demanderais qu’un seul miracle ; ce serait qu’il me rendît par sa grâce homme de bien. » Le saint prélat avait toujours espéré qu’il verserait son sang pour la foi. Quand il se vit attaqué de la maladie, dont il mourut, il était inconsolable de n’avoir pas ce bonheur. « Hélas ! disait-il, ce sont mes péchés qui m’ont privé de la grâce du martyre. » Étant près de sa fin, il ranima ce qui lui restait de forces, pour exhorter ses disciples à servir Dieu avec fidélité, et à soutenir la chère mission. Cette Église naissante essuya pendant quelque temps un orage violent par une irruption de barbares ; mais la précieuse semence que le saint apôtre y avait jetée, reparut ensuite, et fructifia par les travaux de ses successeurs.

## Conversion des Slaves et des Russes. An. 842.

Les Slaves, peuple barbare qui occupait une partie du pays qu’on nomme aujourd’hui la Pologne, faisaient souvent des courses sur les terres de l’empire d’orient. Ils eurent occasion de connaître la religion chrétienne, et ils conçurent le désir de l’embrasser. Dans ce dessein, ils s’adressèrent à l’impératrice Théodora, qui gouvernait alors au nom de son fils encore enfant, et ils la prièrent de leur envoyer un missionnaire pour les instruire. Ils promettaient, en reconnaissance de ce bienfait, d’être désormais constamment attachés à l’empire. Celui qui fut choisi pour cette mission, s’appelait Constantin. Dès qu’il fut arrivé chez ce peuple, il s’appliqua à apprendre la langue du pays : il traduisit en cette langue l’Évangile et les autres parties de l’écriture, qu’il crut les plus utiles pour instruire les infidèles. Dieu bénit ses travaux, et toute la nation se fit chrétienne. La conversion des Slaves ouvrait une porte à l’Évangile chez les Russes leurs voisins : la lumière de la foi ne tarda pas à y pénétrer. L’empereur Basile profita de cette ouverture pour conclure avec eux un traité de paix, et après avoir adouci par des présents leur férocité naturelle, il leur fit accepter un évêque ordonné par Ignace, patriarche de Constantinople. Un miracle frappant, que le saint évêque opéra, rendit ses instructions fécondes : le prince des Russes avait assemblé la nation, pour délibérer s’ils devaient quitter leur ancienne religion : on fit paraître l’évêque, et on lui demanda ce qu’il venait enseigner. Le saint prélat montra le livre des Évangiles, et raconta quelques miracles tant de l’ancien que du nouveau Testament. Celui des trois enfants dans la fournaise fit la plus vive impression sur l’assemblée, qui lui dit : « Si tu nous fais voir quelque merveille semblable, nous croirons que tu nous enseignes la vérité. — Il n’est pas permis de tenter Dieu, reprit l’évêque : si cependant vous êtes résolus de reconnaître sa puissance, demandez ce que vous voudrez, et il vous le manifestera par l’organe de son ministre. » Les Russes demandèrent que le livre qu’il tenait, fût jeté dans un feu qu’ils auraient allumé eux-mêmes, et promirent, s’il n’était pas brûlé, de se faire chrétiens. Alors l’évêque levant les yeux et les mains au ciel : « Jésus, fils de Dieu, dit-il, glorifiez votre saint nom en présence de ce peuple. » On jeta le livre dans une fournaise ardente, et on l’y laissa longtemps. On éteignit ensuite le feu, et l’on retrouva le livre aussi entier qu’on l’y avait jeté. Aussitôt ce peuple demanda le baptême, et le reçut avec empressement. Dieu a renouvelé de siècle en siècle, et il renouvelle encore de nos jours les miracles, qui ont signalé l’établissement de la religion chrétienne. Son bras n’est point raccourci, et quand il envoie des missionnaires à un nouveau peuple, il opère en sa faveur les mêmes prodiges, qui ont accompagné la prédication des apôtres.

## Conversion des Bulgares. An. 855.

Les Bulgares, dans une guerre qu’ils eurent à soutenir contre Théophile, empereur d’orient, avaient perdu une bataille considérable, et parmi les captifs se trouva la sœur du roi vaincu. Cette princesse fut emmenée à Constantinople avec les autres prisonniers de guerre et on l’y retint pendant trente-huit ans. Dans ce long intervalle, elle se fit instruire de la religion chrétienne, et reçut le baptême. Après la mort de l’empereur, Théodora sa veuve gouverna au nom de son fils. Alors le roi des Bulgares, croyant la circonstance favorable pour réparer sa défaite, lui déclara la guerre. Théodora répondit avec fermeté que, s’il entrait sur les terres de l’empire, elle marcherait contre lui, et qu’elle espérait le vaincre ; mais que, quand même la victoire se déclarerait pour lui, il aurait encore à rougir de n’avoir combattu qu’une femme. Le roi étonné d’une réponse si fière conçut de l’estime pour Théodora : il offrit la paix à certaines conditions, qui furent acceptées. Une de ces conditions était que la liberté serait rendue à la sœur du roi. De retour auprès de son frère, la princesse ne cessait de lui parler de la religion chrétienne, et de l’exhorter à l’embrasser. Ces discours ébranlèrent le roi, et le ciel semblait agir de concert avec la princesse. Une maladie contagieuse s’étant répandue dans la Bulgarie, le roi eut recours au Dieu de sa sœur, et le fléau cessa presque aussitôt. Après ce prodige, le roi était convaincu ; mais la crainte de soulever ses sujets, qui étaient fort attachés à leurs superstitions, le retenait encore : il fallut effrayer ce prince pour le faire plier sous le joug de l’Évangile. L’occasion se présenta, et sans doute c’était la providence qui la ménageait. Le roi faisait peindre une galerie de son palais : comme il était naturellement dur et féroce, il avait expressément recommandé au peintre de choisir un sujet terrible. Ce peintre, qui était chrétien, représenta le jugement dernier et les supplices des réprouvés, avec les circonstances les plus capables d’inspirer la terreur. L’explication de ce tableau glaça d’effroi le roi lui-même : il prit la résolution de renoncer à l’idolâtrie, et il fit savoir à Théodora qu’il n’attendait plus qu’un ministre de la religion chrétienne pour recevoir le baptême. L’impératrice lui envoya un évêque, qui le baptisa pendant la nuit. Malgré les précautions que l’on prit pour tenir la chose secrète, le bruit s’en répandit bientôt. Les Bulgares se révoltèrent, et vinrent attaquer le palais : mais le roi, plein de confiance dans le secours du ciel, sortit à la tête de ses domestiques, et dissipa cette multitude de séditieux. Il pardonna aux rebelles, qui prirent enfin des idées plus justes de la religion, et l’embrassèrent eux-mêmes. Alors le roi envoya des ambassadeurs au pape, comme au chef de l’Église : pour lui demander des ministres évangéliques, et pour le consulter sur plusieurs questions qui concernaient la religion et les mœurs. Le pape Nicolas Ier vit avec attendrissement ces nouveaux chrétiens, qui étaient venus de si loin pour recevoir les instructions du saint Siège. Après les avoir accueillis avec une affection paternelle, il répondit à leur consultation, et les renvoya pleins de joie, accompagnés de deux évêques recommandables par leur sagesse et par leur vertu.

## Photius usurpe le siège de Constantinople. An. 858.

Dieu, qui consolait d’un côté son Église par le progrès du christianisme dans les pays au Nord, permit qu’elle fût troublée d’un autre côté par l’intrusion scandaleuse de Photius dans le siège de Constantinople. Cet homme également distingué par sa haute naissance, par ses qualités et par son savoir, avait été honoré de plusieurs emplois considérables à la cour impériale ; mais il ternit tous ses talents par son ambition et par ses fourberies. Il était le favori du césar Bardas, oncle du jeune empereur Michel et son principal ministre. Bardas fort déréglé dans ses mœurs ayant été, après plusieurs remontrances inutiles, excommunié par saint Ignace, patriarche de Constantinople, résolut de perdre ce saint prélat. Comme il avait beaucoup d’ascendant sur l’esprit de l’empereur son neveu, il lui persuada de bannir Ignace. Il employa ensuite toutes sortes de moyens pour déterminer le patriarche à donner lui-même la démission de son siège ; mais n’ayant pu y réussir, il fit nommer contre toutes les règles Photius, quoique laïc, au patriarchat. Une promotion si irrégulière révolta tous les esprits. Les évêques suffragants de Constantinople ne voulurent pas d’abord reconnaître Photius pour patriarche ; mais on vint à bout d’en gagner quelques-uns, et l’on bannit les autres. C’eût été un grand avantage pour Photius, d’être appuyé de l’approbation du pape Nicolas : il lui écrivit pour lui faire part de son élévation au siège patriarcal : le fourbe n’oublia rien pour prévenir le souverain pontife en sa faveur : à l’entendre, c’était malgré lui qu’on l’avait choisi pour remplir cette place éminente ; il avait résisté de toutes ses forces, on lui avait fait violence ; ce n’était qu’en versant un torrent de larmes qu’il avait enfin consenti à recevoir l’imposition des mains. Il ajoutait qu’Ignace s’était retiré de son plein gré dans un monastère, pour y terminer ses jours dans un repos honorable : que sa vieillesse et ses infirmités l’avaient déterminé à prendre ce parti. Cette lettre était accompagnée d’une autre de l’empereur même qui confirmait tous ces mensonges. Pendant ce temps-là, saint Ignace était enfermé dans une prison infecte, où on le traitait indignement. Dans le dessein de le faire périr, on l’accusa d’avoir conspiré contre l’État. Quoiqu’on ne pût produire aucune preuve, on le chargea de chaînes, et on l’envoya en exil à Mytilène, dans l’île de Lesbos. Le pape, qui n’avait reçu aucune relation de cette affaire de la part d’Ignace, parce que ses ennemis ne lui avaient pas laissé la liberté d’écrire, se tint sur ses gardes et ne voulut rien décider sur l’élection de Photius sans un mûr examen. Il prit le parti d’envoyer à Constantinople deux légats, pour s’informer des faits, et pour lui en rendre compte. Les légats reçurent en chemin des présents de l’empereur et de Photius, qui cherchaient d’avance à les séduire. Arrivés à Constantinople, ils furent gardés à vue et séparés de toute communication, afin qu’ils ne pussent être instruits des violences qu’on avait faites à saint Ignace. On les menaça des dernières rigueurs, s’ils ne reconnaissaient Photius pour patriarche. Ils résistèrent longtemps ; mais enfin ils cédèrent, et vaincus par les sollicitations, les promesses et les menaces, ils se prêtèrent aux volontés du prince.

## Insignes fourberies de Photius.

Saint Ignace trouva enfin le moyen d’informer le souverain pontife de tout ce qui s’était passé à Constantinople. Le pape se plaignit de la prévarication des légats ; il condamna ce qui avait été fait ; il écrivit à l’empereur et à Photius des lettres, où il reconnaissait Ignace pour patriarche légitime, et déclarait nulle la nomination de Photius ; mais celui-ci supprima les véritables lettres, et en substitua de fausses, où il faisait dire au pape, qu’il était fâché de lui avoir été contraire, qu’ayant enfin découvert la vérité, il lui promettait une amitié constante. Cette imposture ne lui réussit pas : alors cet impudent faussaire essaya une autre fourberie, dont il n’y a jamais eu d’exemple : il supposa un concile œcuménique tenu contre le pape Nicolas : il donna à cette fausseté toutes les apparences de la vérité, afin de la faire croire du moins aux étrangers. Les actes de ce prétendu concile furent dressés avec tant de soin, qu’il y avait de quoi en imposer à des esprits même attentifs. Comme le fourbe était parfaitement instruit de tout ce qui regarde la tenue des conciles, il avait donné à son assemblée imaginaire la forme la plus régulière : on y voyait des accusateurs qui demandaient justice contre le pape, des témoins qui affirmaient avec serment les chefs d’accusation. Photius avait pris pour lui le rôle de défenseur du pape : il ne voulait pas que l’on condamnât un pape absent ; mais les pères du prétendu concile ne se rendaient point aux raisons qu’il alléguait pour le défendre, et Photius cédant enfin, quoiqu’avec peine à leur autorité, prononçait contre Nicolas une sentence de déposition et d’excommunication. L’imposteur trouva quelques évêques assez corrompus pour signer ces faux actes, et il y ajouta lui-même près de mille souscriptions. On y voyait les noms des députés des trois patriarches d’orient et celui de l’empereur. Tous ces seings étaient supposés : Photius eut l’impudence d’envoyer ces pièces à Louis le Débonnaire, roi de France, pour engager ce prince à chasser Nicolas de son siège. Il adressa aux évêques d’orient une lettre circulaire pleine de griefs contre l’Église latine : il y traitait d’erreur la doctrine qui nous apprend que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, quoique ce dogme catholique eût été enseigné par les pères grecs aussi bien que par les latins, et approuvé dans plusieurs conciles. Il reprochait à l’Église romaine quelques points de discipline, qu’il avait lui-même regardés jusqu’alors comme légitimes et irrépréhensibles. Ce fut là comme une semence cachée, qui après avoir germé pendant longtemps, produisit dans la suite un schisme funeste, qui dure encore.

## Rétablissement de saint Ignace. Huitième concile œcuménique An. 869.

Photius ne trouva point dans l’empereur Basile la faveur que lui avait accordée Michel son prédécesseur. Le nouvel empereur, bien loin de protéger l’usurpateur, assembla dans son palais les évêques qui se trouvaient à Constantinople, et par leur avis, il chassa Photius du siège patriarcal, et le fit enfermer dans un monastère. Ce fut en cette occasion que l’on surprit les actes du faux concile, dont ce méchant homme avait composé le roman. L’exemplaire que l’on en trouva chez lui, fut porté au sénat, et exposé aux yeux du peuple, qui eut horreur d’une si étrange imposture. Aussitôt après l’expulsion de l’usurpateur, Ignace, patriarche légitime, rentra solennellement dans son église, et pour y réparer tant de scandales, il engagea le prince à convoquer un concile général. L’empereur adressa des députés au pape, pour le prier d’y envoyer ses légats : il écrivit en même temps aux trois patriarches d’orient, et à tous les évêques de l’empire, pour les inviter au concile, qui se tint en effet à Constantinople en 869. Le pape Adrien II, qui avait succédé à Nicolas, nomma trois légats, à qui il donna deux lettres, l’une pour l’empereur et l’autre pour le patriarche. Leur entrée à Constantinople se fit avec la plus grande pompe, et ces légats dans toute leur conduite soutinrent avec dignité la primauté du saint-Siège. Ils tenaient la première place dans le concile ; après eux siégeaient Ignace et les députés des autres patriarches d’orient. Onze des principaux officiers de la cour assistèrent à toutes les sessions, pour y maintenir le bon ordre. Les légats lurent un formulaire de réunion, qui fut accepté de tout le concile, on y reconnaissait la primauté de l’Église romaine ; on y prononçait anathème contre toutes les hérésies, contre Photius en particulier, et contre tous ceux qui demeureraient attachés à sa communion. On fit grâce aux évêques, que la violence ou la crainte avait jetés dans le parti de Photius, et qui demandaient humblement pardon de leur faiblesse. Photius fut cité à comparaître ; mais il fallut l’amener malgré lui. Cet hypocrite affecta tous les dehors de l’innocence, et il joua le personnage d’un juste opprimé. À la plupart des questions qu’on lui fit, il garda un profond silence ; lorsqu’il fut forcé de parler, il emprunta dans ses réponses les paroles mêmes que Jésus-Christ avait prononcées devant ses juges au temps de sa passion. Il fut renvoyé avec indignation. La dernière session fut la plus nombreuse. L’empereur y assista avec ses deux fils. On y confirma les décrets des papes Nicolas et Adrien pour saint Ignace et contre Photius. Comme cet usurpateur demeurait opiniâtre, on l’anathématisa lui et ses adhérents. L’empereur déclara ensuite que si quelqu’un avait à se plaindre des décisions du concile, il produisît actuellement ses raisons, parce qu’après la séparation de l’assemblée, personne ne serait dispensé d’obéir, sous peine d’encourir son indignation. Enfin l’on écrivit au nom du concile deux lettres, l’une au Pape Adrien pour le prier de confirmer par son autorité les décrets du concile, et de les faire recevoir par toutes les églises d’occident ; l’autre adressée à tous les fidèles pour les exhorter à s’y soumettre.

## Réflexions sur les hérésies.

Les hérésies et les schismes sont la seconde épreuve par laquelle l’Église devait passer. « Il faut qu’il y ait des hérésies, dit l’apôtre, afin de découvrir ceux qui ont une vertu éprouvée. » Cette persécution, qui vient des hérétiques, n’a jamais été plus violente que dans le temps où l’on vit cesser celle des Païens. L’enfer fit alors les plus grands efforts pour détruire par elle-même cette Église, que les attaques de ses premiers ennemis n’avaient fait qu’affermir. À peine commençait-elle à respirer par la paix que lui donna Constantin, qu’Arius y excita une tempête plus violente que toutes celles qu’elle avait essuyées jusqu’alors. Constance, fils de Constantin, séduit par les Ariens, tourmenta les catholiques par toute la terre ; nouveau persécuteur du Christianisme, et d’autant plus redoutable que sous le nom de Jésus-Christ, il faisait la guerre à Jésus-Christ même. Après lui, vint Valens, aussi attaché aux Ariens, mais plus violent, encore que Constance. D’autres empereurs protégeront d’autres hérésies avec une égale opiniâtreté. L’Église apprit par une triste expérience qu’elle n’avait pas moins à souffrir sous les empereurs chrétiens qu’elle avait souffert sous les empereurs infidèles, et qu’elle devait verser du sang pour défendre non seulement le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier de sa foi : il n’y en a aucun qu’elle n’ait vu attaquer par ses enfants ; la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, la grâce, ses sacrements, tous les dogmes enfin sont devenus la matière de différentes erreurs, et ont donné occasion à de funestes divisions. Dans cette confusion de sectes, qui se vantaient d’être chrétiennes, Dieu ne manqua pas à son Église : il la rendit aussi invincible contre les divisions intestines, qu’elle l’avait été contre les ennemis du dehors. Chaque dogme a été solennellement décidé par toute l’Église, c’est-à-dire, qu’elle a confirmé ce que l’on était en possession de croire quand l’hérésie avait paru, et ceux qui avaient troublé cette possession, en introduisant la nouveauté, ont été chassés de son sein. L’Église qui avait vu les hérésies s’élever selon la prédiction de Jésus-Christ, les a vues aussi tomber l’une après l’autre selon ses promesses, quoiqu’elles fussent soutenues par les empereurs et par les rois. Constance et Valens n’ont pas eu plus de pouvoir pour altérer la foi de l’Église, que Néron et Dioclétien n’en avaient eu pour l’empêcher de s’établir. Dieu, afin d’éprouver ceux qui demeureraient inviolablement attachés à la vérité, a permis que certaines hérésies fissent quelque progrès mais l’erreur n’a jamais prévalu : l’enseignement public et universel a toujours été pour la vérité, l’Église a toujours conservé un caractère d’autorité que les hérésies ne pouvaient prendre. Elle n’a jamais cessé d’être catholique ou universelle ; car elle s’étendait de tous côtés, et en retranchant quelques-uns de ses membres elle ne perdait rien de son universalité. Si l’on suit avec attention l’histoire de l’Église, on verra que toutes les fois qu’une hérésie l’a diminuée d’un côté, elle a réparé de l’autre ses pertes, en faisant de nouvelles conquêtes. C’était comme un grand arbre, dont on arrache quelques branches : sa bonne sève ne se perd pas pour cela, il pousse par d’autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne fait que rendre ses fruits plus excellents. Elle était apostolique, c’est-à-dire, qu’elle remontait par une succession non interrompue de pasteurs jusqu’à saint Pierre, que Jésus-Christ a établi chef des apôtres ; au lieu que chaque secte manquait nécessairement de cette suite de ministère, et n’allait point au-delà de son auteur, qui avait lui-même été élevé dans l’Église, avant de former une société à part. Cette séparation avait été éclatante ; l’époque en était connue : les Païens eux-mêmes regardaient l’Église comme la tige d’où toutes les autres sociétés s’étaient séparées, comme le tronc toujours vif, que les branches détachées laissaient en son entier, ils l’appelaient la grande Église, l’Église catholique : il n’était pas possible de lui donner un autre nom, ni de lui trouver un autre auteur que Jésus-Christ même. Les hérétiques au contraire portaient sur le front un caractère de nouveauté et de rébellion qu’ils ne pouvaient couvrir. Ils n’ont jamais pu se défaire du nom de leurs auteurs : les Ariens, les Pélagiens, les Nestoriens avaient beau s’offenser du nom qu’on leur donnait ; malgré eux le monde voulait parler naturellement, et désignait chaque secte par celui de qui elle tirait sa naissance. Ce fait visible de leur séparation d’avec la grande Église, l’Église ancienne, l’Église apostolique, subsistait toujours : cette tache de leur nouveauté, qu’ils ne pouvaient effacer, déposait toujours contre eux, et montrait aux yeux de tout l’univers que leur secte était l’ouvrage des hommes. Aussi ces branches retranchées du corps de l’arbre ont toujours manqué de fécondité : elles ne prenaient point d’accroissement, et elles se desséchaient enfin dans des coins écartés. Les œuvres des hommes ont péri malgré l’enfer qui les soutenait mais l’œuvre de Dieu est restée ferme et immuable. L’Église a triomphé des hérésies comme elle avait triomphé de l’idolâtrie. Il en sera de même de toutes les hérésies qui s’élèveront dans l’Église de Jésus-Christ : elles tomberont toutes à ses pieds ; ses victoires passées sont pour elle un sûr garant de celles qu’elle remportera à l’avenir : les promesses qu’elle a reçues sont éternelles, et continueront de s’accomplir dans toute la suite des siècles.

# Xe siècle.

## Incursions des peuples barbares. Scandales. Xe siècle.

Dans le dixième siècle, l’Église eut beaucoup à souffrir de la férocité des peuples du Nord, qui ravagèrent successivement toutes les provinces de l’empire d’occident. Les Normands, les Hongrois et d’autres nations sauvages parcoururent le fer à la main l’Allemagne, l’Angleterre, la France, l’Italie et l’Espagne, et causèrent partout des maux infinis. Les villes furent réduites en cendres, les monastères pillés et renversés, les études abandonnées, les sciences et les arts presque oubliés. L’ignorance produisit l’affaiblissement de la discipline et la corruption des mœurs. Les scandales se multiplièrent : les plus saintes lois étaient publiquement violées : le mal avait gagné jusqu’aux premiers pasteurs, et Rome même n’en était pas exempte. L’Église gémissait de ces désordres, et cette épreuve était mille fois plus douloureuse pour elle que les persécutions. Ces scandales au lieu d’ébranler notre foi, doivent au contraire servir à l’affermir : jamais il ne parut plus sensiblement que c’est la main de Dieu qui soutient l’Église et non pas celle des hommes. Au milieu de tant de désordres, la foi se maintint toujours pure ; Dieu ne permit pas que l’on donnât, dans l’enseignement public, la moindre atteinte à la morale chrétienne, ni à la croyance catholique. On n’a jamais cessé de réclamer contre les vices et les abus : on renouvelait dans tous les conciles les lois de la discipline, et l’on s’efforçait d’en rétablir l’observation. La divine providence a suscité des saints illustres, qui se sont opposés avec zèle au torrent de l’iniquité. Enfin l’Église a eu assez de force, non seulement pour guérir les plaies qu’elle avait reçues de la part des barbares, mais encore pour convertir même ces nouveaux persécuteurs, et pour les soumettre au joug de l’Évangile. Les nations féroces, qui avaient renversé l’empire romain, loin de détruire l’Église, sont elles-mêmes devenues sa conquête. Il est vrai qu’il a fallu du temps pour dompter les restes de leur barbarie originaire, et pour dissiper l’ignorance, qu’elles avaient traînée à leur suite ; mais enfin Dieu a fait triompher l’Église de l’ignorance et de la barbarie, comme elle avait déjà triomphé des persécutions et des hérésies. Les sciences et les arts trouvèrent un asile dans le clergé et dans les monastères. Les maisons épiscopales et religieuses devinrent des écoles publiques, où le goût de l’étude et l’amour de la science se sont conservés. Pendant que les nobles dévoués à la profession des armes, regardaient avec mépris la culture des lettres, les clercs et les moines s’occupaient à transcrire les ouvrages anciens, qu’ils avaient arrachés des mains des barbares. Ces précieux monuments auraient péri pour toujours, si l’Église n’avait pris soin de les transmettre à la postérité. C’est dans son sein que ces faibles étincelles des lettres se sont rallumées, et qu’elles ont commencé à jeter quelque éclat : c’est à la religion que l’on doit non seulement la tradition constante et suivie des vérités qui règlent notre croyance et nos mœurs, mais encore la renaissance des lettres, le retour des sciences et des beaux arts dans l’Europe.

## Rétablissement de la discipline en Angleterre. An. 942.

L’église, que l’esprit de Dieu n’abandonne jamais, trouve en elle-même, dans les temps de relâchement, un principe de vie qui la renouvelle, et lui fait reprendre sa première vigueur. Saint Odon fut placé par la providence sur le premier siège de l’Angleterre, pour réparer la discipline dans ce royaume. Dès qu’il fut archevêque de Cantorbéry, il dressa de sages règlements pour l’instruction du clergé, des grands et du peuple. Il était soutenu par le roi Edmond, qui seconda les vues du saint prélat, et publia des lois propres à rétablir le bon ordre. Un évêque plein de zèle ne peut manquer de faire beaucoup de bien, quand il trouve de l’appui dans un prince religieux. Aussi saint Odon réforma-t-il un grand nombre d’abus, et l’ouvrage qu’il avait heureusement commencé, saint Dunstan, son successeur, l’acheva. Ce saint prélat animé du même esprit, se voyant obligé, par sa dignité, de veiller sur toutes les églises de l’Angleterre, parcourut les différentes villes de ce royaume, instruisant les fidèles des règles de la vie chrétienne, les portant à la pratique de toutes les vertus par des exhortations vives et touchantes. Il parlait avec tant d’onction et de force, qu’il semblait qu’on ne pût lui résister. Il était infatigable, sans cesse occupé à retrancher les scandales, à terminer les différends, à apaiser les haines. Il ne se délassait de ses travaux presque continuels que par le repos de la prière. L’objet principal de son zèle était la réformation du clergé : il engagea le roi à punir sévèrement ceux qui déshonoraient ce saint état par leur mauvaise conduite, et il parvint à lui rendre tout son éclat, au point que les plus illustres maisons d’Angleterre tenaient à honneur d’y voir entrer leurs enfants. La fermeté de saint Dunstan égalait son activité. Un des plus puissants seigneurs du pays avait épousé sa parente, et ne voulait point s’en séparer, quoiqu’il en eût été averti jusqu’à trois fois. Le saint prélat lui défendit l’entrée de l’église. Le comte alla se plaindre au roi, et en obtint un ordre adressé à l’archevêque pour lever la censure. Saint Dunstan surpris qu’un roi si pieux se fut ainsi laissé tromper, exhorta le comte à la pénitence ; mais voyant qu’il s’emportait encore davantage, il répondit avec fermeté : « Quand je vous verrai véritablement pénitent, j’obéirai avec plaisir au roi ; mais tant que vous serez obstiné dans votre péché, à Dieu ne plaise qu’aucun homme mortel me fasse violer la loi de Dieu, et rendre les censures méprisables. » La vigueur du saint ministre toucha enfin le coupable d’un repentir sincère ; le comte se soumit, et non seulement il renonça à cette alliance illicite, mais comme l’on tenait alors un concile de toute la nation, il vint au milieu de l’assemblée nu-pieds, revêtu d’habits grossiers, et tenant des verges à la main, en signe de soumission. Il se jeta aux pieds de son évêque, qui, mêlant ses larmes à celles du pénitent, leva l’excommunication. La fermeté apostolique de saint Dunstan parut avec plus d’éclat encore quelque temps après. Le roi, tout religieux qu’il était, tomba dans un grand crime. Le saint archevêque alla aussitôt le trouver, et lui représenta avec force l’énormité de son péché. Le roi, touché de ses remontrances, lui demanda avec larmes ce qu’il devait faire pour en obtenir le pardon. Le saint archevêque imposa une pénitence convenable à ce prince, qui l’accomplit dans toute son étendue.

## Rétablissement de la discipline en Allemagne. An. 901.

Dans le même temps, d’illustres et pieux évêques, secondés puissamment par l’empereur Othon, travaillèrent avec le même succès à réformer les abus en Allemagne ; mais personne ne le fit plus efficacement que saint Brunon, archevêque de Cologne, frère de ce prince. Brunon avait reçu une éducation convenable à sa naissance. Dès l’âge de quatre ans, il fut envoyé à Utrecht, où l’évêque Baudri, très savant lui-même, avait rassemblé d’excellents maîtres. Il fit de grands progrès dans les sciences, mais il en fit de plus grands encore dans la vertu. Sa piété ne souffrait point de son application à l’étude : il était assidu aux divins offices, et le recueillement qu’il y faisait paraître édifiait tous les assistants. Les moindres irrévérences dans le service divin allumaient son zèle. Un jour qu’il vit le prince Henri, son frère, s’entretenir pendant la Messe avec Conrad, duc de Lorraine, il les menaça de la colère de Dieu. Il suffisait d’aimer la religion, pour obtenir ses bonnes grâces, et il appuyait de sa protection toutes les entreprises qui avaient pour objet la gloire de Dieu. Revenu à la cour, il n’y trouva que des encouragements à la piété : elle était alors une école de vertus royales et chrétiennes. Sainte Mathilde, mère de l’empereur, Othon lui-même et Adélaïde, son épouse, faisaient par la régularité de leur conduite des leçons éloquentes de religion et de piété aux courtisans, qui les environnaient. Ainsi, lorsque les scandales se multipliaient, Dieu donna-t-il à son Église de saints rois, qui la consolèrent dans son affliction. Brunon se disposa au gouvernement épiscopal par celui de quelques monastères, où il signala sa sagesse, et qu’il ramena à une exacte discipline. Ayant été élevé ensuite sur le siège de Cologne, il donna plus d’étendue à son zèle, et il s’appliqua à faire refleurir la piété dans toute l’Allemagne. Son premier soin fut de rétablir dans tout son diocèse la paix et la concorde, et de faire célébrer les saints offices avec la décence convenable. L’empereur, son frère, en partant pour l’Italie, lui confia l’administration de son royaume, pendant son absence. Brunon s’acquitta avec fidélité de cette charge : il sut allier les devoirs d’un prince avec ceux d’un évêque. Il ne se servit de son autorité que pour former de bons établissements, pour protéger les faibles, secourir les pauvres, intimider les méchants, et encourager les gens de bien. Il bâtit ou répara un grand nombre d’églises et de monastères. Il annonçait la parole de Dieu, et expliquait les écritures avec beaucoup d’assiduité ; mais sa principale, attention était de mettre des évêques savants et vertueux dans les provinces, où le relâchement et les abus s’étaient introduits, persuadé que le moyen le plus puissant pour corriger les vices, et pour rappeler les peuples à leur devoir, ce sont les instructions et surtout les exemples des pasteurs.

## Rétablissement de la discipline monastique en France. An. 910.

Rien ne contribua plus en France à rétablir la discipline que la fondation du célèbre monastère de Cluny, qui fut comme une pépinière d’hommes apostoliques. Cette congrégation doit son origine au zèle du vertueux Bernon, qui en fut le premier abbé. Bernon issu d’une des plus nobles familles de Bourgogne, embrassa l’état monastique dans l’abbaye de Saint-Martin d’Autun. Il en fut tiré quelque temps après pour gouverner le monastère de la Beaume en Bourgogne, où il établit la plus exacte régularité. Quelques officiers de Guillaume, duc d’Aquitaine, ayant passé par cette maison édifiante, en firent à leur retour un si grand éloge au duc, qu’il conçut le dessein d’établir sur ce modèle un monastère dans ses terres, et d’en donner le gouvernement au saint abbé. Il invita donc Bernon à venir le trouver à Cluny, terre qui appartenait au duc dans le Mâconnais. Bernon s’y rendit avec saint Hugues, alors moine de Saint-Martin d’Autun, son ami particulier. Le duc les reçut avec bonté, et leur ayant déclaré la résolution où il était de faire bâtir un monastère dans ses domaines, il leur dit de chercher un lieu propre à ce nouvel établissement. Les deux saints religieux charmés de la situation de Cluny, où ils étaient, répondirent qu’ils n’en trouveraient pas de plus propre que ce lieu. Le duc leur dit d’abord qu’il ne fallait pas y penser, parce que c’était là qu’il tenait sa meute pour la chasse. « Eh bien ! Seigneur, reprit agréablement Bernon, chassez-en les chiens, et recevez-y les moines. » Le duc y consentit enfin de bonne grâce, et souhaita que le monastère fût dédié à saint Pierre et à saint Paul. Il fit à l’instant dresser l’acte de fondation, que l’on conserve encore aujourd’hui, où il expose les motifs, qui l’ont porté à la faire : « Voulant, dit-il, employer à un saint usage des biens que Dieu m’a donnés, j’ai cru devoir rechercher l’amitié des pauvres de Jésus-Christ, et rendre cette bonne œuvre perpétuelle, en fondant une communauté. Je donne pour l’amour de Dieu et de Jésus-Christ, notre Sauveur, ma terre de Cluny, pour y bâtir en l’honneur de saint Pierre et de saint Paul un monastère, qui soit à jamais un refuge pour ceux qui, sortant pauvres du siècle, viendront chercher dans l’état religieux les trésors de la vertu. » L’intention du pieux fondateur fut remplie : cette communauté fit des biens infinis, et se distingua par sa discipline régulière, et par le mérite extraordinaire des abbés, qui la gouvernèrent. Ce fut de cette maison que l’esprit de la vocation religieuse se répandit ensuite dans toute la France. Le saint abbé ne mit d’abord que douze moines à Cluny ; mais ils étaient d’une si grande ferveur, que la réputation de leur vertu s’étendit au loin. On s’empressa bientôt de mettre d’autres monastères sous la conduite du saint abbé ; il en gouverna jusqu’à sept en même temps. Cette célèbre maison a donné de grands papes à l’Église, et elle a produit de saints évêques, qui ont renouvelé l’esprit du christianisme dans les différents diocèses de la France.

## La réforme est continuée par les successeurs de saint Bernon.

Saint Odon, qui succéda au bienheureux fondateur, acheva l’établissement de la nouvelle congrégation, et y donna la dernière forme. Odon était né au pays du Maine d’une famille noble. Il fit ses études à Paris, où malgré le malheur des temps, la doctrine s’était perpétuée par une succession continue d’excellents maîtres. Le désir de se consacrer à Dieu lui fit prendre la résolution d’aller à Rome, dans l’espérance d’y trouver quelque communauté fervente, où il pût s’avancer dans la vertu. Il passa par la Bourgogne, et il fut frappé de la piété qu’il vit régner à Cluny. Ayant trouvé en France ce qu’il allait chercher en Italie, il s’arrêta dans cette maison, et demanda à être admis au nombre des religieux. On ne fut pas longtemps à découvrir les grandes qualités du nouveau profès, et on lui confia le soin de la jeunesse, qu’on élevait dans le monastère. La manière dont il s’acquitta de cet emploi important, les talents et les vertus qu’on admirait en lui,firent naître le désir de l’avoir pour abbé. Odon résista longtemps, et il ne se rendit qu’à l’ordre exprès des évêques, qui furent même obligés d’employer la menace de l’excommunication, pour vaincre sa résistance. Il céda enfin, et reçut la bénédiction abbatiale. Sous son gouvernement, le monastère de Cluny se distingua par l’observation exacte de la règle, par l’émulation de vertu entre les religieux, par l’étude de la religion et par la charité, que l’on y exerçait envers les pauvres. Cette régularité édifiante attira à Cluny un grand nombre de sujets distingués par leur naissance et par leur dignité. Non seulement des laïcs de la première qualité y venaient pour pratiquer la pénitence, mais des évêques même quittaient leurs églises, pour y embrasser la vie monastique. Les comtes et les ducs s’empressaient de soumettre les monastères de leur dépendance à celui de Cluny, afin que le saint abbé y mît la réforme ; car bientôt Odon ne se borna plus à sa communauté il travailla avec un zèle infatigable au rétablissement de la discipline dans toute la France, et même dans l’Italie, où il fut appelé par les souverains pontifes. Il en coûta au saint abbé des travaux immenses, mais le succès le consola, et l’on ne vit jamais mieux ce que le zèle d’un seul homme peut procurer de gloire à Dieu, quand il est soutenu par la sainteté, et conduit par la prudence. Les successeurs du saint abbé héritèrent de ses vertus et de son zèle : Maïeul, Odilon, Pierre-le-Vénérable, Hugues édifièrent l’Église entière par l’éclat de leur sainteté, et mirent la dernière main au grand ouvrage de la réformation. Par leurs soins et par leurs exemples, on vit renaître la ferveur religieuse dans tous les monastères. Le bien qu’ils firent par eux-mêmes, inspira à d’autres le désir de les imiter : saint Gérard rétablit la discipline régulière dans la Belgique, et Adalbéron, évêque de Metz, eut le même succès dans la Lorraine.

## Réforme du clergé.

Le pape Léon IX s’appliqua avec zèle à réparer les brèches qui avaient été faites à la discipline ecclésiastique. Il attaqua surtout deux vices, la simonie et l’incontinence, qui affligeaient alors l’Église. Il fit à ce sujet plusieurs voyages en France et Allemagne, sans être arrêté ni par les obstacles, ni par les dangers. Il assembla des conciles, et y fit dresser de sages règlements pour extirper ces vices. Tous ceux qui se trouvèrent coupables furent déposés, et quand ils ne se soumettaient point à ce jugement, ils étaient frappés d’excommunication. Les successeurs de ce saint pape marchèrent sur ses traces, et n’eurent pas moins de fermeté pour réformer les mœurs du clergé. Leur zèle fut merveilleusement secondé par un saint personnage, que la providence semble avoir suscité dans ces temps malheureux, pour s’opposer aux désordres. Saint Pierre Damien, qui rendit à l’Église ce service important, était né à Ravenne en Italie. Abandonné de ses parents, il fut élevé par une femme charitable, qui lui tint lieu de mère. Dieu, qui le destinait à de grandes choses, lui fit trouver dans la suite les moyens de s’instruire. Il s’avança également dans les sciences et dans la vertu : il joignait à l’étude de grandes mortifications : il jeûnait, veillait, et priait beaucoup. Enfin il renonça entièrement au monde, et embrassa la vie religieuse dans le monastère de Fontavelle en Ombrie, où les solitaires demeuraient dans des cellules séparées, uniquement occupés de la prière et de la lecture. Ils vivaient de pain et d’eau quatre jours de la semaine, et mangeaient seulement un peu de légumes le mardi et le jeudi. Pierre fut pour tous les solitaires une règle vivante par la ferveur dans tous les exercices de la pénitence, et un modèle parfait de toutes les vertus. Les papes, voyant de quelle utilité pouvaient être à l’Église les dons de piété et de science que Dieu avait mis en lui, l’élevèrent aux premières dignités ecclésiastiques : il fut fait cardinal et évêque d’Ostie. Alors il travailla avec un zèle infatigable et avec une sainte liberté, à combattre le relâchement, et à remettre en vigueur les saintes lois de l’Église. Ayant été employé à diverses légations, il n’oublia rien pour réprimer les scandales, pour corriger les abus, et pour rétablir partout une discipline exacte. La réforme des communautés ecclésiastiques, qui se fit dans un concile tenu à Rome par Alexandre II en 1063, fut un des fruits de son zèle. Dès le quatrième siècle, il s’était formé des communautés de clercs qui ne possédaient rien en propre, et qui vivaient ensemble sous l’autorité de l’évêque. Au milieu des villes ils pratiquaient, autant que leurs fonctions pouvaient le permettre, le détachement, la retraite et les austérités des solitaires. Cette institution mérita les éloges de saint Ambroise, qui en parle en ces termes : « C’est une milice toute céleste et toute angélique, occupée jour et nuit à chanter les louanges de Dieu, sans négliger les peuples confiés à ses soins. Ils ont toujours l’esprit appliqué à la lecture ou au travail. Y a-t-il rien de plus admirable que cette vie, où la peine et l’austérité du jeûne est compensée par la paix de l’âme, soutenue par l’exemple, adoucie par l’habitude, et charmée par de saintes occupations ? Cette vie n’est ni troublée par les soins temporels, ni distraite par les embarras du siècle, ni traversée par les visites des gens oisifs, ni relâchée et attiédie par le commerce des gens du monde. » Saint Augustin n’en faisait pas moins d’estime, comme l’on voit par les deux discours qu’il composa sur l’excellence de la vie commune, et qui ont servi de fondement à la règle des chanoines. Cette discipline s’affaiblit ensuite peu à peu, et elle avait été presque anéantie par les incursions des barbares, qui ruinèrent les Églises dans le dixième siècle. Elle fut ramenée à sa première perfection du temps de saint Pierre Damien, et ceux qui la suivirent furent appelés Chanoines réguliers.

## Conversion des Normands. An. 912.

Rien ne fait plus d’honneur à l’Église, et ne rend plus sensible la protection toute puissante de son divin chef, que la conversion des peuples barbares : on est édifié, on est affermi dans la foi, en voyant que dans un siècle, où déshonorée par tant de désordres, elle paraissait s’affaiblir, elle a fait néanmoins de nouvelles conquêtes, et soumis à son obéissance les nations féroces, qui l’avaient désolée. Les Normands ravageaient la France depuis soixante-dix ans, lorsqu’il plut à Dieu d’arrêter ce torrent de maux. Le temps marqué par la providence pour la conversion de ce peuple était arrivé, et rien ne paraissait encore préparer ce grand événement. Rollon, le plus brave de ses chefs, semblait plus acharné que jamais à la guerre. Le roi Charles le Simple prit le parti de traiter avec lui : il lui offrit la province de Neustrie, et sa fille en mariage, s’il voulait se faire instruire et recevoir le baptême. La condition fut acceptée et le traité conclu. L’archevêque de Rouen instruisit le prince des mystères de la foi, le baptisa au commencement de l’année 912. Cette conversion, à laquelle la politique parut avoir part, fut néanmoins très sincère. L’offre qui fut faite à Rollon, n’était qu’une occasion ménagée par la providence, pour amener ce prince et son peuple à la foi. Le nouveau duc, aussitôt après son baptême, demanda à l’archevêque quelles étaient les églises les plus révérées de sa province. Le prélat lui nomma les églises de Notre-Dame de Rouen, de Bayeux et d’Évreux, celle du Mont Saint-Michel, de Saint-Pierre de Rouen et de Jumièges. « Dans notre voisinage, ajouta le duc, quel est le saint le plus puissant auprès de Dieu ? — C’est, répondit l’archevêque, c’est saint Denys, apôtre de la France. — Eh-bien, dit le duc, avant de partager mes terres aux seigneurs de mon armée, je veux en donner une partie à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints que vous m’avez nommés afin de mériter leur protection. » En effet, pendant les sept jours qui suivirent son baptême, et durant lesquels il porta l’habit blanc selon la coutume, il donna chaque jour une terre à quelqu’une des sept églises qui lui avaient été indiquées. Il partagea ensuite les terres de son duché à ses vassaux. Il avait eu soin de faire instruire dans la foi ses officiers et ses sujets ; ils reçurent presque tous le baptême. La grâce perfectionna ce qu’il y avait eu d’humain dans le principe. On vit un changement subit dans les mœurs de ce peuple. Il n’y avait que la foi en Jésus-Christ, qui pût soumettre et policer une nation aussi belliqueuse et aussi féroce que l’étaient les Normands. Le duc Rollon parut après sa conversion aussi aimable et aussi religieux qu’il avait paru jusqu’alors terrible. On ne l’avait cru que grand capitaine ; il fit voir qu’il était un sage législateur, et qu’il savait aussi bien se faire obéir de ses sujets par ses ordonnances, qu’il avait su se faire craindre des étrangers par ses armes. Il s’appliqua d’abord à établir des lois pour régler son nouvel État ; et comme les Normands avaient été jusqu’alors accoutumés au pillage, il en publia de très sévères contre le vol. Elles furent si exactement observées, qu’on n’osait même ramasser ce qu’on trouvait sur le chemin. En voici un trait remarquable : le duc avait un jour suspendu un de ses bracelets aux branches d’un chêne, sous lequel il s’était reposé dans une partie de chasse, et l’avait ensuite oublié : ce bracelet y demeura trois ans, sans que personne osât l’enlever, tant on était persuadé que rien ne pouvait échapper aux recherches et à la sévérité de Rollon. Son nom seul inspirait tant de terreur, qu’il suffisait de le réclamer, quand on souffrait quelque violence, pour obliger tous ceux qui l’entendaient de poursuivre le malfaiteur.

# XIe siècle.

## Conversion des Hongrois. An. 1002.

Les Hongrois, peuple féroce venu de la Scythie, désolèrent l’Allemagne, et pénétrèrent jusque dans la Lorraine. Ils laissèrent partout des traces de la plus horrible cruauté. Ils brûlaient les églises, massacraient les prêtres au pied des autels, et emmenaient en captivité une infinité de Chrétiens sans, distinction d’âge, de sexe ou de condition. Cependant la religion chrétienne fut assez puissante pour adoucir ces monstres, et pour leur inspirer des sentiments d’humanité et de vertu. Dieu, qui voulait les convertir, toucha le cœur d’un de leurs rois, et lui donna des dispositions favorables pour les Chrétiens. Comme il y en avait dans le voisinage de la Hongrie, ce roi leur permit, par un édit public, d’entrer dans ses États, et il voulut qu’on exerçât à leur égard le devoir de l’hospitalité. Cette première démarche le mit à portée de connaître la sainteté de la religion chrétienne, et le conduisit enfin à une entière conversion. Il reçut le baptême avec toute sa famille. Ayant eu un fils, il le fit baptiser par saint Adalbert, évêque de Prague, qui le nomma Étienne. Ce jeune prince, qui fut élevé avec soin, donna dès son enfance des marques extraordinaires de piété, et devint dans la suite l’apôtre de ses sujets. Aussitôt qu’il fut monté sur le trône, il s’occupa des moyens de procurer la conversion de son peuple, et d’établir le christianisme dans ses États. Il éprouva de l’opposition à ce dessein de la part de quelques sujets rebelles, que leur attachement à l’idolâtrie engagea à prendre les armes ; mais le roi plein de confiance dans le secours de Dieu marcha contre eux, portant dans ses drapeaux l’image de saint Martin, pour qui la Hongrie a toujours eu une vénération particulière, parce que c’est la patrie de ce saint évêque. Ayant vaincu les rebelles, il consacra à Dieu leurs terres, et il fonda un monastère en l’honneur de saint Martin. Dès qu’il vit la tranquillité rétablie dans ses États, il employa tous les moyens qui pouvaient favoriser le progrès de l’Évangile et pour les rendre efficaces, il répandait d’abondantes aumônes, il priait avec une grande ferveur ; on le voyait souvent dans l’église, prosterné sur le pavé, offrir à Dieu ses gémissements et ses larmes. Il envoyait de tous côtés chercher des ouvriers évangéliques ; et Dieu inspirait à de vertueux prêtres la résolution de quitter leur pays pour seconder le zèle d’un prince si religieux. Il se fit des conversions sans nombre, et le pieux roi eut la consolation de bannir entièrement l’idolâtrie de toute l’étendue de ses États. Alors pour donner de la consistance et une forme convenable à l’Église de Hongrie, on la divisa en dix évêchés, dont la Métropole fut Strigonie sur le Danube : on y mit pour archevêque un saint religieux, qui se nommait Sébastien. Le roi envoya à Rome un évêque, pour demander la confirmation de cet établissement : le député ne manqua pas de raconter au pape tout ce que le prince faisait pour le bien de la religion. Le souverain pontife en fut comblé de joie, et il accorda tout ce qu’on lui demandait. Il envoya au roi une couronne, et de plus une croix, pour être portée devant lui, comme un signe de son apostolat : de là vient le titre d’apostolique, que prennent les rois de Hongrie. Au retour du député, Étienne fut couronné solennellement avec son épouse, princesse d’une éminente piété, qui concourait de tout son pouvoir aux bonnes œuvres du saint roi. Étienne avait une dévotion particulière pour la Mère de Dieu, et il mit sous sa protection sa personne et son royaume ; exemple qui a été imité par un de nos rois. La ferveur de ce religieux prince ne fit que croître, à mesure qu’il s’avançait vers le terme de la vie : lorsqu’il sentit la mort approcher, il appela les évêques et ses seigneurs, pour leur commander avant tout de maintenir la religion chrétienne dans la Hongrie.

## Hérésie de Bérenger. An. 1050.

L’église n’est point ici-bas dans le lieu de son repos : elle y est presque toujours agitée ou par l’hérésie, ou par le schisme, ou par les scandales. Pendant le cours du onzième siècle, elle fut mise à ces différentes épreuves. Bérenger, archidiacre d’Angers, voulant se distinguer et acquérir de la célébrité, osa attaquer le mystère de l’Eucharistie, et enseigner que le corps et le sang de Jésus-Christ n’y sont pas contenus réellement, mais en figure. Il s’éleva aussitôt une réclamation générale contre cette doctrine, qui était contraire à la croyance constante de toute l’Église ; les docteurs catholiques réfutèrent avec zèle cette nouveauté impie : on écrivit de toutes parts pour défendre la vérité. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry et Adelman, évêque de Bresse, adressèrent des lettres au novateur, pour essayer de le ramener à de meilleurs sentiments. « Je vous conjure, lui disait Adelman, de ne point troubler la paix de l’Église catholique, pour laquelle tant de milliers de martyrs et tant de saints docteurs ont combattu. Nous croyons que le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ sont dans l’Eucharistie. Telle est la foi qu’a tenue dès les premiers temps, et que tient encore l’Église, qui est répandue par toute la terre, et qui porte le nom de catholique. Tous ceux qui se disent chrétiens se glorifient de recevoir en ce sacrement la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ : interrogez tous ceux qui ont connaissance de nos livres saints, interrogez les Grecs, les Arméniens, interrogez les Chrétiens, de quelque nation qu’ils soient, tous confessent que c’est là leur croyance. » Il établit ensuite la vérité de ce dogme catholique sur les paroles de l’écriture, et comme Bérenger répondait qu’il ne pouvait comprendre comment le pain devient le corps de Jésus-Christ, Adelman ajoutait : « Le juste, qui vit de la foi, n’examine point après la parole de Dieu, et ne cherche point à concevoir par la raison ce qui est au-dessus de la raison : il aime mieux croire les mystères célestes pour recevoir un jour la récompense de la foi, que de s’efforcer inutilement de comprendre ce qui est incompréhensible. Il est aussi facile à Jésus-Christ de changer le pain en son corps que de changer l’eau en vin, que de créer la lumière par sa parole. » Pour fermer la bouche à ce novateur, on tint d’abord à Paris un concile, où furent lues les lettres qu’il avait écrites à ce sujet. On ne put entendre sans horreur la doctrine qui y était contenue. Le concile témoigna son indignation contre l’auteur, et le condamna tout d’une voix. Le pape Nicolas II assembla un autre concile à Rome. Bérenger y comparut, et n’osa y soutenir son erreur : il promit de souscrire la profession de foi qui serait dressée par le concile. Elle était conçue en ces termes : « J’anathématise toutes les hérésies, nommément celle dont j’ai été accusé. Je proteste de cœur et de bouche que je tiens touchant l’Eucharistie la foi que le pape et le concile m’ont prescrite selon l’autorité des Évangiles et de l’apôtre, savoir que le pain et le vin, que l’on offre sur l’autel, sont après la consécration le vrai corps, et le vrai sang de Jésus-Christ. » Bérenger confirma par serment cette profession de foi, et jeta lui-même au feu les livres qui contenaient ses erreurs. Quelque temps après, on s’apperçut qu’il variait, et qu’il soutenait que la substance du pain n’était pas changée en celle du corps de Jésus-Christ, mais que le pain restait uni au corps de Notre-Seigneur. C’était le dernier retranchement de cet hérésiarque ; mais l’Église, qui suit toujours les hérétiques pas à pas, pour en condamner toutes les erreurs à mesure qu’elles se manifestent, après avoir si bien établi la présence réelle dans la première confession de foi, en proposa une seconde, où le changement de substance était plus distinctement exprimé. Bérenger la souscrivit encore, et confessa que le pain et le vin qu’on met sur l’autel, sont par la vertu toute puissante des paroles de Jésus-Christ, changés substantiellement en la vraie et propre chair de Notre-Seigneur et en son vrai sang, en sorte que le corps qu’on y reçoit est le même qui est né de la Vierge Marie, qui a été attaché à la croix, et qui est assis à la droite du Père. Ainsi, Bérenger se condamna une seconde fois. Cette hérésie anathématisée par l’auteur même fut anéantie pour lors, et ne reparut que plusieurs siècles après, lorsque les Protestants la renouvelèrent.

## Schisme de Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople. An. 1053.

Vers le même temps où Bérenger troublait l’Église d’occident, Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, renouvela la funeste division dont Photius avait déjà donné l’exemple. La plaie que ce dernier avait faite autrefois à l’Église, n’avait jamais été bien fermée : il était resté un levain de jalousie dans le cœur des évêques de Constantinople ; ils ne voyaient qu’avec peine la prérogative du siège de Rome, qui est la chaire principale, d’où tous les fidèles sont enseignés : c’est la chaire de saint Pierre, que Jésus-Christ a établi comme le fondement de l’Église par ces paroles : « Vous êtes Pierre, et sur cette Pierre, je bâtirai mon église. » Cependant Michel Cérulaire, plus fougueux encore que Photius, osa rompre ouvertement avec l’Église romaine, et se séparer de l’unité, dont elle est le centre. Pour colorer cette rupture scandaleuse, il renouvela les injustes accusations et les reproches frivoles que Photius avait faits autrefois aux Latins. Il défendit de communiquer avec le pape : il fit fermer les églises des Latins, et poussa le fanatisme jusqu’à rebaptiser ceux qui avaient reçu le baptême dans l’Église latine. Le pape Léon IX informé de cet éclat scandaleux, fit tous ses efforts pour l’étouffer et pour calmer les esprits. Il réfuta, par de solides raisons, tous les reproches du patriarche ; il lui observa que la diversité des usages n’était pas un motif suffisant pour rompre l’unité. Comme il désirait sincèrement la paix, il envoya trois légats à Constantinople, pour conférer avec le patriarche, et pour travailler à rétablir l’union : il les chargea de deux lettres, l’une pour l’empereur, et l’autre pour Michel Cérulaire. Les légats furent bien reçus de l’empereur ; mais le patriarche ne voulut ni leur parler, ni les voir. Indignés d’une conduite si révoltante, les légats excommunièrent Michel Cérulaire, déposèrent en présence du clergé et du peuple l’acte d’excommunication sur l’autel de la principale église, et sortirent en secouant la poussière de leurs pieds, et en disant : « Que Dieu voie, et qu’il juge. » Ils prirent ensuite congé de l’empereur, qui blâmait le patriarche, mais qui n’avait pas la force de réprimer ses excès. Michel Cérulaire, que la sentence des légats avait mis en fureur, osa excommunier le pape à son tour. Il s’efforça, par des lettres pleines de mensonges, de séparer de l’Église romaine les autres patriarches d’orient. Ses impostures réussirent auprès de plusieurs évêques qui entrèrent dans ses vues ; mais le schisme ne fut point encore général, et il ne fut consommé que plus d’un siècle après, lorsque les Latins devinrent odieux aux Grecs, en s’emparant de la ville et de l’empire de Constantinople.

## Troubles en Europe au sujet des investitures. An. 1075.

Peu de temps après l’entreprise scandaleuse de Michel Cérulaire en orient, Henri IV, empereur d’Allemagne, donna lieu à une querelle, qui causa de grands maux dans l’Église et dans l’empire. C’était alors un usage établi en Allemagne que l’empereur mît les évêques et les abbés en possession de leurs bénéfices, en leur donnant la crosse et l’anneau ; c’est ce que l’on appelait droit d’investiture. Henri IV ne se contentait pas de suivre cet usage ; mais, à cette occasion, il faisait un trafic honteux des dignités ecclésiastiques, les conférant non aux plus dignes, mais à ceux qui lui offraient le plus d’argent. Le pape Grégoire VII, plein de zèle pour la discipline ecclésiastique, voulût retrancher cet abus. Comme l’anneau et le bâton pastoral sont les symboles de la puissance spirituelle, qui ne peut être conférée par des laïcs, il condamna même l’usage des investitures, et menaça d’excommunication ceux qui les donneraient ou les recevraient de cette manière. L’empereur ne se rendit point à cette menace, et, sur son refus persévérant, il fut excommunié. Le pape ne s’en tint pas à cette peine spirituelle ; il déclara Henri déchu de la dignité impériale, et ses sujets absous du serment de fidélité. Cette conduite était contraire à celle des plus saints évêques de l’antiquité, qui n’avaient pas été moins soumis, dans les choses temporelles, aux empereurs païens ou hérétiques, qu’à Constantin et à Théodose. La sentence du pape fut un prétexte de révolte pour quelques seigneurs, qui étaient d’ailleurs mécontents du gouvernement, et ils en profitèrent pour satisfaire leur ressentiment ou leur ambition : ils élevèrent sur le trône de l’empire Rodolphe, duc de Souabe, qui se fit sacrer à Mayence douze jours après son élection. Ce prince ayant ensuite levé une armée, gagna une bataille contre Henri mais ce premier succès ne se soutint pas : Rodolphe fut tué dans une seconde action, et Henri se trouvant en état de se venger du pape, passa en Italie, fit déposer Grégoire, et élire en sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III. Cet antipape, qui vécut jusqu’à la fin du siècle, donna beaucoup d’inquiétude et d’embarras à Grégoire VII et à ses successeurs. Quoique cette affaire eut eu les suites les plus fâcheuses, on la vit se renouveler depuis avec le même scandale ; mais ce qui est bien à remarquer, les papes qui ont entrepris sur l’autorité temporelle, n’ont formé aucune décision sur ce point : leurs écarts n’étaient que des voies de fait ; c’étaient les suites du préjugé de leur siècle, préjugé que les princes eux-mêmes avaient adopté, et qu’ils accréditaient, en recourant au saint Siège, pour se faire autoriser dans les entreprises favorables à leurs intérêts. Au reste, l’Église de France a toujours gardé fidèlement les anciennes maximes, et elle les a consacrées dans sa déclaration de 1682, dont le premier article est conçu en ces termes : « Après une mûre délibération, nous archevêques et évêques, avons jugé nécessaire de faire les règlements et la déclaration qui suit : que Dieu n’a donné à saint Pierre et à ses successeurs, et même à l’Église entière, de puissance que sur les choses spirituelles, qui concernent le salut, et non pas sur les choses temporelles et civiles, selon cette parole de Notre-Seigneur, “mon royaume n’est pas de ce monde,” et dans un autre endroit : “rendez à césar ce qui est à césar, et à Dieu ce qui est à Dieu ;” et qu’ainsi il faut s’en tenir à ce précepte de l’apôtre : “que toute personne se soumette aux puissances supérieures ; car il n’y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; et c’est lui qui a établi toutes les puissances qui sont sur la terre : celui donc qui s’oppose aux puissances, s’oppose à l’ordre de Dieu.” En conséquence, nous déclarons que les rois et les princes ne peuvent être déposés ni directement, ni indirectement par l’autorité ecclésiastique, que leurs sujets ne peuvent être exemptés de la soumission et de l’obéissance qu’ils leur doivent, ni dispensés du serment de fidélité, et que cette doctrine nécessaire pour la tranquillité publique, et aussi avantageuse à l’Église qu’à l’État, doit être tenue comme conforme à l’écriture, à la tradition des pères et aux exemples des saints. »

## Fondation de l’ordre des Chartreux. An. 1084.

L’église, au milieu des troubles dont elle était agitée, ne fut pas sans consolation. Elle vit naître dans son sein un nouvel ordre de solitaires, qui par de grands exemples de sainteté, par une vie de recueillement, de mortification et de prières, devaient constamment édifier les peuples et honorer la religion. Saint Bruno qui en fut le fondateur, était né à Cologne, de parents distingués dans le monde. Son enfance fut marquée par de grandes dispositions à la piété, qui se développèrent avec l’âge. Ses progrès dans les sciences ne furent pas moins sensibles : il devint si habile dans la théologie, qu’il passait pour un des plus célèbres docteurs. Il fut recteur des grandes études et chancelier dans l’église de Reims ; mais craignant les dangers auxquels on est exposé dans le monde, il forma la résolution de vivre dans la solitude, et de s’y consacrer à la pénitence. Il fit part de son dessein à quelques-uns de ses amis, et il leur inspira les mêmes sentiments. Ils s’adressèrent à saint Hugues, évêque de Grenoble, qui les conduisit dans un affreux désert de son diocèse, appelé la Chartreuse, où saint Bruno s’établit avec ses compagnons. On vit alors reparaître en France les merveilles que l’on avait autrefois admirées dans la Thébaïde. Ces nouveaux solitaires étaient plutôt des anges que des hommes, dit un auteur contemporain, qui décrit ainsi leur genre de vie : « Chacun a sa cellule séparée des autres, et reçoit un pain et des légumes d’une seule espèce pour la nourriture pendant une semaine ; mais ils se réunissent le dimanche, et passent ensemble ce saint jour. Ils portent un habit fort simple, et par-dessous un cilice. Tout est pauvre chez eux, même leur église où, excepté un calice, l’on ne voit ni or ni argent. Ils gardent un silence si exact, qu’ils ne demandent que par signes les choses dont ils ont absolument besoin. Ils ne vivent que du travail de leurs mains, dont le plus ordinaire est de copier des livres : » ce qui leur suffisait dans ce temps-là, où l’art de l’imprimerie n’était pas encore inventé. Le bruit de leur sainteté, se répandant de tous côtés, réveilla les hommes de leur assoupissement, et en porta un grand nombre à les imiter. On en vit de tout âge et de toute condition courir au désert, pour y embrasser la croix de Jésus-Christ, et il s’en forma bientôt des monastères en différents pays. Il y avait à peine dix ans que cette sainte société avait été fondée, lorsque le pape Urbain II obligea saint Bruno de venir à Rome, pour l’aider de ses conseils dans les affaires ecclésiastiques : mais les embarras d’une vie tumultueuse lui firent bientôt regretter sa chère solitude, et solliciter son retour. Le souverain pontife, pour le fixer auprès de lui, voulut inutilement le faire archevêque de Rhege. Le serviteur de Dieu n’en fut que plus empressé à demander la permission de se retirer. L’ayant enfin obtenue, il alla dans la Calabre, où il fonda un nouveau monastère avec quelques compagnons, qui s’étaient attachés à lui en Italie. Il y passa le reste de la vie dans les exercices de la prière et de la pénitence. Quand il se sentit près de la fin, il assembla sa communauté, et fit sa profession de foi, contre l’hérésie de Bérenger, en ces termes : « Je crois les sacrements de l’Église, et en particulier que le pain et le vin consacrés sur l’autel, sont le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés, et dans l’espérance du salut éternel. » L’esprit du saint fondateur vit encore dans ses enfants ; son ordre par une fidélité rare, n’a point dégénéré de la première ferveur : depuis huit siècles qu’il subsiste, il n’a pas eu besoin de réforme.

## Première croisade. An 1095.

[ᵉ] Ce fut vers la fin du XIe siècle que commencèrent les croisades, c’est-à-dire, les guerres entreprises pour délivrer la terre sainte du joug des mahométans. Les empereurs d’orient, que les infidèles avaient dépouillés de leurs plus belles possessions, et en particulier de la Palestine, imploraient depuis longtemps le secours des Latins. Pour l’obtenir, il fallut qu’à leurs instances se joignît un motif de religion. Un prêtre du diocèse d’Amiens, nommé Pierre l’Hermite, ayant fait le pèlerinage de Jérusalem, fut sensiblement affligé de voir les lieux saints profanés par les infidèles. Il en conféra avec Simon, patriarche de Jérusalem, et dans les entretiens qu’ils eurent à ce sujet, ils conçurent le dessein de délivrer la Palestine de la servitude, où elle gémissait depuis si longtemps. Ils convinrent que le patriarche écrirait au pape, et que Pierre, en lui remettant la lettre, tâcherait de lui faire goûter ce projet. Pierre se rendit en Italie, et il fit au pape Urbain II une peinture touchante de l’état déplorable où était la terre sainte. Urbain, qui en fut vivement affecté, résolut d’engager les princes chrétiens à réunir leurs forces pour la délivrer ; il indiqua un concile à Clermont, où se rendirent plusieurs princes. Il y parla d’une manière si pathétique, que les assistants fondirent en larmes, et s’écrièrent tout d’une voix : « Dieu le veut. » Ces mots que tout le monde s’accorda à répéter, comme par inspiration, parurent d’un heureux augure, et devinrent dans la suite le cri de guerre. La plupart de ceux qui étaient présents s’enrôlèrent pour cette expédition, et prirent pour marque de leur engagement une croix d’étoffe rouge, attachée à l’épaule droite, ce qui leur fit donner le nom de croisés. En même-temps les évêques prêchèrent la croisade dans leurs diocèses avec un succès qui surpassa leurs espérances. Pierre l’Hermite parcourait les provinces pour animer les esprits à cette grande entreprise. Son zèle, son désintéressement et sa vie pénitente lui donnaient l’air et l’autorité d’un prophète. Tout fut bientôt en mouvement dans la France, dans l’Italie, dans l’Allemagne : on vit parmi les grands et parmi le peuple un égal empressement à prendre la croix. Ce qu’il y eut de plus édifiant, c’est que les inimitiés et les guerres particulières, qui étaient auparavant allumées dans toutes les provinces, cessèrent tout-à-coup. La paix et la justice semblaient être revenues sur la terre, pour préparer les hommes à la guerre sainte. Parmi les seigneurs Français qui se croisèrent, les plus distingués furent Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, Hugues le grand, comte de Vermandois, Raymond, comte de Toulouse, Rober, comte de Flandres, et Robert, duc de Normandie. Des héros de ce caractère étaient capables de faire la conquête du monde entier, s’il y avait eu plus de concert entre les chefs, et plus de discipline parmi les troupes. Godefroi de Bouillon, qui eut tout l’honneur de cette croisade, réunissait en sa personne la prudence avec l’ardeur de la jeunesse, et la valeur la plus intrépide avec la piété la plus tendre. Quoiqu’il ne fût pas le plus puissant des princes croisés, son armée était la plus florissante, parce que sa réputation avait attiré sous ses étendards une nombreuse noblesse, qui faisait gloire d’apprendre à son école le métier de la guerre, les croisés se partagèrent en plusieurs troupes, qui prirent différentes routes pour se rendre à Constantinople, où l’on était convenu de se rassembler mais il en périt une grande partie en chemin, parce qu’ils ne gardèrent ni ordre ni discipline, et qu’ils se livrèrent à toutes sortes d’excès et de désordres.

## Expéditions des croisés.

Godefroi de Bouillon, qui sut mieux contenir ses troupes, arriva le premier à Constantinople, et il y attendit le reste des croisés. Quand ils furent tous rassemblés, ils traversèrent l’Hellespont, et formèrent le siège de Nicée, capitale de la Bithynie, pour s’ouvrir un passage à la Terre-Sainte. Cette ville avait une forte garnison mais elle ne put tenir contre les efforts des assiégeants, et elle se rendit à composition. Peu de jours après, les croisés, qui s’étaient remis en marche, furent investis par une multitude innombrable d’ennemis. On en vint aux mains, les Chrétiens se battirent comme des lions, et obligèrent les infidèles à prendre la fuité : on en fit un grand, carnage. Cette victoire n’éloigna pas tous les dangers. L’armée chrétienne se vit exposée à toutes les horreurs de la faim et de la soif, parce que le pays avait été ravagé par les ennemis. La disette de vivres, jointe à la fatigue des voyages, enleva une infinité d’hommes, et fit périr la plus grande partie des chevaux. On arriva enfin dans la Syrie, et l’on résolut d’assiéger Antioche, qui était alors l’une des plus grandes et des plus fortes villes de l’orient. Les ennemis, qui s’attendaient à ce siège, l’avaient pourvue de tout ce qui était nécessaire pour une longue résistance, et ils avaient eux-mêmes une armée considérable à portée de la défendre. Le siège durait depuis sept mois, et les croisés commençaient à désespérer du succès, lorsqu’un heureux événement les rendit maîtres de la place. Un des principaux habitants d’Antioche avait un fils qui fut pris dans une sortie ; le père l’aimait tendrement, et offrait une somme considérable pour le racheter. Le seigneur croisé, à qui appartenait le jeune captif, le renvoya sans rançon. Cette générosité gagna le père, et le détermina à introduire les croisés dans la ville. Après cette conquête importante, l’alarme se répandit dans toute la Palestine, et l’armée chrétienne s’avança sans obstacle vers Jérusalem, qui était le grand objet de cette expédition. La ville pouvait résister longtemps ; l’ennemi n’avait rien oublié pour la mettre en état de défense ; mais les croisés firent des prodiges de valeur, et au bout de cinq semaines ils la prirent d’assaut un vendredi, à trois heures après midi ; circonstance qui fut remarquée, parce que c’était le jour et l’heure où Jésus-Christ expira sur la croix. Dans la première chaleur de la victoire, rien ne put arrêter le soldat : on fit main basse sur les infidèles, dont la ville était pleine, et le massacre fut horrible ; mais on passa bientôt après de cet emportement de fureur aux sentiments de la plus tendre piété. Les croisés quittèrent leurs habits ensanglantés ; ils allèrent nus pieds, en pleurant et en se frappant la poitrine, visiter tous les lieux consacrés par les souffrances du Sauveur. Le peu de Chrétiens qui étaient restés à Jérusalem, poussaient des cris de joie, et rendaient grâces à Dieu de ce qu’il les avait délivrés de l’oppression. Huit jours après, les princes et les seigneurs s’assemblèrent pour élire un roi capable de conserver cette précieuse conquête. Le choix tomba sur Godefroi de Bouillon, qui était le plus vaillant et le plus vertueux de toute l’armée. On le conduisit à l’église du Saint Sépulcre, et il y fut solennellement proclamé. Comme, on lui présentait une couronne d’or, le pieux héros la refusa : « À Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une telle couronne dans un lieu où le roi des rois n’a été couronné que d’épines. »

## Établissement des ordres militaires. 1098.

Les croisades donnèrent lieu à l’établissement des ordres militaires, dont le plus ancien est celui des Hospitaliers de saint Jean, et subsiste encore aujourd’hui sous le nom de Chevaliers de Malte. La première maison de cet ordre célèbre n’était d’abord qu’un hôpital bâti à Jérusalem, pour y recevoir les pèlerins qui venaient visiter les saints lieux, et pour y prendre soin des malades. Elle avait été fondée par des marchands du royaume de Naples, dans le temps que la ville de Jérusalem était encore au pouvoir des infidèles. Le bienheureux Gérard, natif de Provence, personnage d’une grande prudence et d’une rare vertu, était directeur de cet hôpital, lorsque les croisés se rendirent maîtres de la ville. Godefroi de Bouillon en étant devenu roi, comme nous l’avons dit, protégea cet établissement, et lui fit de grands biens. Plusieurs jeunes gentilshommes, qui avaient suivi dans son expédition, édifiés par la charité qu’on y exerçait envers les pèlerins et les malades, renoncèrent à retourner dans leur patrie, et se dévouèrent à cette bonne œuvre ; mais ils ne se bornèrent plus comme on avait fait jusqu’alors, aux exercices paisibles de la charité ; ils prirent les armes contre les ennemis de la religion. C’étaient de braves guerriers, à qui la piété dont ils étaient remplis et la cause pour laquelle ils combattaient inspiraient une nouvelle valeur. Fiers et terribles à l’égard des musulmans hors de Jérusalem, ils étaient dans l’intérieur de l’hôpital d’humbles serviteurs des pèlerins. Austères pour eux-mêmes et pleins d’une généreuse charité pour les autres, ils ne mangeaient que du pain fait de la plus grossière farine, et réservaient la plus pure pour la nourriture des malades. Afin de perpétuer ce pieux établissement, ils résolurent de s’engager par des vœux. Le patriarche de Jérusalem approuva cette résolution, et ils firent entre ses mains les trois vœux de religion, auxquels ils ajoutèrent celui de combattre les infidèles. Le pape Pascal confirma ensuite cet institut ; et lui accorda de grands privilèges. Ils formèrent donc un corps religieux et militaire tout-à-la-fois, où, sans renoncer aux exercices de l’hospitalité, on faisait une profession particulière de défendre les Chrétiens contre les insultes des infidèles. Ce nouvel ordre se multiplia considérablement en peu de temps et il acquît dans tous les royaumes d’occident des biens immenses. Beaucoup de jeune noblesse accourait de toutes les contrées de l’Europe, pour s’enrôler sous ses enseignes. Ces braves chevaliers signalèrent en mille occasions leur zèle et leur courage, et ils devinrent le plus ferme appui du trône de Jérusalem, tant qu’il subsista. Après la chute de ce royaume, qui ne dura que quatre-vingt-seize ans, ils passèrent dans l’île de Rhodes d’où ils soutinrent contre Soliman, empereur des Turcs, un siège à jamais mémorable, puis à l’île de Malte, qui est maintenant le chef-lieu de l’Ordre et la résidence du Grand-Maître, depuis que l’empereur Charles-Quint lui en a cédé la souveraineté.

———————

Pour corriger brièvement l’erreur de jugement de l’abbé Lhomond à propos des moines-soldat, nous donnons ici la parole à Isaac, abbé du monastère de l’Étoile près de Poitiers. Né entre 1105 et 1120 et mort en 1178, il est contemporain ou presque de l’établissement des ordres militaires des Chevaliers de Malte (1098) et du Temple (1129). Voici une partie d’un de ces sermons.

Il est né un monstre nouveau, une nouvelle chevalerie qui, selon un mot d’esprit, obéit au cinquième Évangile. Son but est, à coups de lance et de bâton, de pousser les incroyants vers la foi, et de spolier licitement et de trucider religieusement celui qui ne porte pas le nom du Christ. Ils appellent en outre martyrs ceux, parmi eux, qui tombent au cours de leurs pillages. N’autorisent-ils pas la cruauté du Fils de la perdition qui doit se jeter dans l’avenir sur les Chrétiens ? Comment lui serait-il objecté la mansuétude du Christ, sa patience et sa façon de prêcher ? Pourquoi se priverait-il de faire librement ce qu’il voit faire licitement ? Pourquoi ne dirait-il pas : “Faites à l’Église ce qu’elle vous a fait” ?

———————

# XIIe siècle.

## Institution des Prémontrés. An. 1120.

L’église, qui venait d’enfanter dans l’orient une société de héros religieux, vit avec une nouvelle consolation se former en France plusieurs ordres nouveaux, destinés à produire des biens d’un autre genre. Saint Norbert parut suscité de Dieu, pour donner aux ecclésiastiques un parfait modèle des vertus de leur état, par l’établissement des chanoines réguliers, dont il fut le père. Il était né dans le duché de Clèves d’une famille distinguée par sa noblesse. Placé de bonne heure dans le clergé, il ne connut pas d’abord la sainteté de sa vocation. Il avait été pourvu de plusieurs bénéfices, dont le revenu était employé au luxe et à la vanité ; mais Dieu, qui voulait en faire un vase d’élection, le terrassa comme autrefois saint Paul, pour le relever plus glorieusement. Un jour que Norbert passait à cheval dans une agréable prairie, il survint un grand orage, et la foudre tomba aux pieds du cheval, qui s’abattit et renversa son cavalier à demi-mort ; Norbert resta près d’une heure sans sentiment : mais enfin étant revenu à lui, il s’écria comme Saul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Dieu lui répondit intérieurement qu’il devait mener une vie digne de l’état qu’il avait embrassé. Alors il changea entièrement de conduite. Il quitta ses habits précieux, et se revêtit d’un rude cilice. Il renonça à tous les bénéfices qu’il possédait, vendit son patrimoine, en distribua le prix aux pauvres, et vint nus pieds trouver le pape Calixte II, qui tenait alors un concile à Reims. Le pape lui fit un accueil favorable, et chargea l’évêque de Laon d’en prendre soin. Cet évêque, après la fin du concile, emmena Norbert avec lui à Laon, et l’y retint pendant l’hiver, afin de lui laisser le temps de rétablir sa santé, que ses austérités avaient fort affaiblie. Comme Norbert lui témoignait souvent le désir qu’il avait de se retirer dans la solitude, le prélat qui voulait le retenir dans son diocèse, le menait en divers lieux, afin qu’il choisît celui qui lui conviendrait le plus. Le saint s’arrêta à un endroit fort solitaire, nommé Prémontré, et y établit sa demeure. Ses prédications et la sainteté de sa vie lui attirèrent bientôt des disciples : en peu temps il eut avec lui quarante ecclésiastiques et plusieurs laïcs, qui tous paraissaient remplis de son esprit, et qui s’efforçaient d’imiter ses vertus. Alors Norbert songea à choisir une règle. Après avoir délibéré pendant quelque temps, il se détermina pour celle de saint Augustin. Tous ses disciples en firent une profession solennelle, avec promesse de stabilité. Le saint fondateur alla ensuite à Rome, pour demander au souverain pontife la confirmation de son ordre. Le pape Honorius lui accorda ce qu’il désirait et Dieu bénit cet institut naissant, qui se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. C’était partout un empressement merveilleux de s’engager dans ce saint ordre. Thibaut, comte de Champagne, touché des discours, et des vertus du saint fondateur, conçut le dessein de quitter le monde : il vint offrir à Norbert sa personne et tout ce qu’il possédait ; mais le saint, qui cherchait moins sa gloire et l’avantage de son ordre, que le bien général de l’Église, lui conseilla de rester dans le siècle, où il pouvait être plus utile, en faisant servir et honorer Dieu par ses vassaux. Il est bon de remarquer combien l’origine des ordres religieux a été pure. La vie austère, le désintéressement de ceux qui s’y dévouèrent, montrent qu’ils étaient très éloignés de solliciter des donations. Leurs travaux immenses pour défricher des terres jusqu’alors incultes, une administration sage et active ont été la principale source de leurs richesses.

## Saint Norbert est élu archevêque de Magdebourg.

Dieu, qui avait élevé saint Norbert à un si haut degré de sainteté, le destinait à gouverner un grand peuple et à édifier toute l’Allemagne. Obligé d’y faire un voyage pour des affaires importantes, Norbert arriva à Spire lorsque l’empereur Lothaire y tenait une assemblée pour élire un archevêque à Magdebourg, On l’invita à y prêcher. Il le fit avec tant de succès, que les députés de l’Église de Magdebourg le proposèrent pour le siège vacant, et sans lui donner le temps de se reconnaître, ils se saisirent de sa personne en criant : « Voici notre évêque ! voici notre père ! » Ils le présentèrent à l’empereur, qui applaudit à ce choix avec tous les assistants. Après que le légat du pape, qui était présent, eut confirmé l’élection, on emmena le nouvel archevêque à Magdebourg. Dès que Norbert aperçut la ville dont il devenait le pasteur, il voulut faire le reste du chemin nu-pieds. À son entrée dans la ville, il se fit un grand concours de peuple pour voir un si saint homme ; la joie était universelle ; on le conduisit en procession à l’église, et de l’église au palais archiépiscopal. Il était vêtu fort pauvrement, et il n’avait rien à l’extérieur qui le distinguât. Quand il se présenta pour entrer dans le palais, le portier, qui ne le connaissait pas, le prit pour un pauvre, et le repoussa brusquement, en lui disant : « Il y a longtemps que les autres pauvres sont entrés ; retirez-vous, et n’incommodez pas ces seigneurs. » Tout le monde cria au portier : « Que fais-tu ? malheureux : c’est l’archevêque, c’est ton maître que tu rebutes. » Le portier confus de la méprise voulait se cacher ; mais le saint archevêque l’arrêta, et lui dit en souriant : « Ne craignez rien, mon ami ; je ne vous en sais point mauvais gré : vous me connaissez mieux que ceux qui me forcent à habiter un palais peu convenable à un pauvre tel que moi. » Il gouverna son diocèse avec un zèle infatigable ; mais il eut beaucoup à souffrir. L’Église de Magdebourg était tombée dans un grand relâchement : il s’appliqua à y établir une exacte réforme. Ses efforts furent heureux à l’égard de plusieurs ; mais il se fit des ennemis de ceux qu’il ne put gagner. « Pourquoi, disaient-ils, avons-nous appelé cet étranger, dont les mœurs sont si contraires aux nôtres ? » Ils le chargeaient d’injures ; et tâchaient de le décrier parmi le peuple. Leur fureur alla même jusqu’à chercher les moyens de lui ôter la vie. Norbert souffrait tout avec une patience inaltérable, et à cette occasion, il disait à ses amis : « Est-il étonnant que le démon se déchaîne contre moi, lui qui a osé attenter à la vie de Jésus-Christ, notre chef ? » Sa charité, sa douceur et la persévérance triomphèrent enfin de tous les obstacles. Il mourut accablé d’austérités et de fatigues, après avoir rempli tous les devoirs d’un bon pasteur.

## Fondation de l’ordre de Cîteaux. An. 1110.

L’ordre de Cîteaux fut établi vers le même temps que celui de Prémontré, et il ne fut pas moins célèbre, ni moins utile à l’Église. Saint Robert, qui le fonda, avait embrassé l’état religieux dès l’âge de quinze ans. Dans le dessein de garder une retraite plus exacte, et de pratiquer la règle de saint Benoît sans aucun adoucissement, il alla s’établir avec quelques compagnons de sa ferveur dans la forêt de Cîteaux, à cinq lieues de Dijon ; c’était un désert, dont la vue seule faisait horreur, et qui n’était habité que par des bêtes sauvages : mais plus cette solitude était affreuse à la nature, plus elle leur paraissait propre au désir qu’ils avaient de se cacher, et de ne vivre que pour Dieu. Ils se mirent à défricher la terre, et ils y bâtirent des cellules de bois pour se loger. C’était plutôt un amas de cabanes qu’un monastère. Là, ces saints religieux immolaient sans cesse leurs corps à Dieu par les rigueurs de la pénitence, et leurs cœurs par le feu de la charité. Souvent ils manquaient de pain, parce que le travail ne suffisait pas pour leur procurer le nécessaire : cependant ils refusèrent les riches présents que le duc de Bourgogne voulait leur faire, tant ils estimaient la pauvreté. Quoique ce nouvel institut fut très renommé par sa ferveur, il demeura plusieurs années, sans faire de progrès sensibles. C’était un arbre, qui jetait de profondes racines avant de s’élever, et d’étendre ses branches. Dieu prit plaisir à le relever par tout ce que la vertu peut avoir de plus éclatant aux yeux des hommes. Un jeune seigneur, nommé Bernard, vint s’y consacrer à la retraite avec trente compagnons, qu’il avait gagnés à Dieu et qu’il conduisit à Cîteaux comme de précieuses dépouilles, qu’il enlevait au monde en le quittant. Bernard naquit au château de Fontaines en Bourgogne. Comme il réunissait dans sa personne les grâces extérieures du corps et les plus rares qualités de l’esprit, on avait conçu de lui les plus belles espérances. Tout lui riait à son entrée dans le monde ; mais il forma la résolution généreuse de sacrifier tout à Dieu. Ses frères et ses amis s’étant aperçus de son dessein firent tous leurs efforts pour l’en détourner ; mais il s’y affermit davantage, et il vint à bout d’inspirer la même résolution à ceux qui s’y étaient montrés le plus opposés. Il fut suivi à Cîteaux de tous ses frères, excepté du dernier qu’il laissa à son père, pour la consolation de sa vieillesse. Au moment de leur départ, l’aîné voyant dans la rue leur jeune frère, qui jouait avec d’autres enfants : « Vous serez, lui dit-il, l’unique héritier de notre maison : nous vous laissons tous nos biens. — Oui, répondit l’enfant, les biens du ciel sont pour vous, et ceux de la terre sont pour moi : le partage n’est pas égal. » Il resta pour lors ; mais dans la suite il vint se réunir à ses frères. Dès que Bernard fut entré à Cîteaux, on vit briller en lui les plus sublimes vertus : il s’appliqua tellement à mortifier tous ses sens, qu’il semblait être devenu un homme tout spirituel : il se reprochait la nourriture qu’il était obligé de prendre, et le repas était pour lui un tourment. Son recueillement y avait été si profond, qu’après avoir demeuré un an entier dans la chambre des novices, il en sortit sans savoir comment elle était construite. Il veillait une grande partie de la nuit, regardant comme perdu le temps qu’il accordait au sommeil. Il soutenait par son exemple la ferveur de ses compagnons, et il ranimait la sienne en se rappelant les motifs de sa conversion, et en se disant souvent à lui-même : « Bernard, à quel dessein es-tu venu ici ? » Ces courtes paroles lui inspiraient un nouveau courage, pour remplir les devoirs de la vie religieuse.

## Saint Bernard est fait abbé de Clairvaux.

L’exemple de saint Bernard attira un si grand nombre de religieux dans la maison de Cîteaux, que pour la décharger on fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de Clairvaux. Le lieu où elle fut bâtie était un désert, qu’on nommait auparavant la vallée d’Absinthe, dont les bois avaient servi longtemps de retraite aux voleurs. Elle devint alors la demeure des saints. Bernard en fut établi abbé, et il y conduisît douze religieux ; mais le nombre s’accrut bientôt considérablement. Le saint abbé avait coutume de dire à ceux qu’il admettait parmi les novices : « Si vous voulez entrer ici, laissez à la porte le corps que vous avez apporté du siècle : elle n’est ouverte que pour l’âme seule : » En effet, la règle qu’on y observait était extrêmement austère. Comme le monastère était d’abord fort pauvre, l’on n’y mangeait que du pain mêlé d’orge et de millet : le potage était fait avec des feuilles de hêtre cuites. Malgré cette chétive nourriture, ces saints solitaires vivaient contents : l’amour de la pénitence assaisonnait ces mets grossiers. On ne connaissait à Clairvaux d’autres exercices que la prière et le travail des mains. Quoique la communauté fût nombreuse, le silence de la nuit y régnait pendant le jour. Ce silence imprimait un tel respect aux séculiers, qu’ils n’osaient eux-mêmes tenir aucun discours profane en ce saint lieu. On y voyait des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifiaient dans la pauvreté de Jésus-Christ, qui souffraient avec joie la fatigue du travail, la faim, la soif, le froid, les humiliations. Le saint abbé était partout à leur tête, et il en faisait lui-même plus qu’il n’en exigeait d’eux. Il avait une si haute idée de la vie religieuse, que dans les commencement de son gouvernement il était choqué des moindres imperfections, que l’on ne peut absolument éviter en cette vie, et qu’il voulait ne trouver que des anges dans ceux qu’il conduisait ; mais Dieu lui fit connaître qu’il se trompait, et il sut dans la suite se proportionner aux faiblesses de l’humanité, et conduire ses religieux à la perfection par des routes différentes, selon les différentes mesures de grâces, qu’il reconnaissait en eux. Saint Bernard sanctifia toute sa famille : il avait avec lui tous ses frères : Tescelin, son père, vint aussi dans sa vieillesse prendre l’habit, monastique à Clairvaux. Il ne restait plus dans le monde qu’une sœur mariée et fort attachée au siècle. Cependant ayant eu envie de voir son frère, elle vint au monastère, superbement parée avec une suite nombreuse. Le saint abbé refusa de la voir en cet état. Ce refus la remplit de honte et de componction : « Quoique je ne sois, dit-elle, qu’une pécheresse, Jésus-Christ est mort pour moi. Si mon frère méprise mon corps, que le serviteur de Dieu ne méprise pas mon âme. Qu’il vienne, qu’il ordonne ; je suis prête à obéir. » Alors saint Bernard vint la voir, et elle fut si touchée de ses entretiens, qu’elle renonça à la vanité, et que deux ans après, ayant obtenu le consentement de son mari, elle entra au monastère de Julli, qui venait d’être fondé pour les femmes, où elle mourut saintement.

## Célébrité de saint Bernard.

Saint Bernard devenait de jour en jour plus célèbre par ses talents et par ses vertus, qui furent bientôt récompensées du don des miracles. Le premier se fit en faveur d’un gentilhomme, parent du saint abbé. Ce gentilhomme tomba malade, et perdit tout-à- coup la connaissance et la parole. Sa famille était fort alarmée, parce que le malade avait autrefois commis des injustices. On appela saint Bernard, qui assura que la connaissance reviendrait au malade, si l’on réparait les torts qui avaient été faits. On fit aussitôt la réparation, et le saint abbé alla offrir le saint sacrifice. Avant que la Messe fût achevée, le malade commença à parler librement, et demanda à se confesser. Il fit en effet sa confession en répandant beaucoup de larmes, il reçut les sacrements, et trois jours après il mourut dans de grands sentiments de pénitence. Une femme vint un jour trouver le saint abbé, et lui présenta son enfant, dont la main était desséchée, et le bras tourné depuis sa naissance. Saint Bernard eut compassion de cette femme, et lui dit de mettre cet enfant à terre puis ayant adressé à Dieu une prière fervente, il fit le signe de la croix sur le bras de l’enfant, qui fut guéri à l’instant, et courut embrasser sa mère. Le bruit de ces miracles s’étant répandu, on lui amenait de fort loin des malades de toute espèce, des aveugles, des paralytiques et il les guérissait en les touchant, où en faisant sur eux le signe de la croix. Les conversions qu’il opéra n’étaient pas des prodiges moins surprenants. On ne résistait point à son éloquence persuasive, ou plutôt à l’esprit divin, qui l’animait. Une troupe de jeunes seigneurs, qui allaient chercher des fêtes et des divertissements, eurent la curiosité de voir en passant la maison de Clairvaux. Le saint abbé les reçut avec bonté, et pour les détourner des plaisirs dangereux, où ils couraient, il les invita à y demeurer quelques jours, jusqu’au Carême, qui était proche ; mais il ne put rien gagner sur eux. « J’espère, leur dit-il, que Dieu m’accordera ce que vous me refusez. » En même temps il leur fit présenter de la bière, et les exhorta à boire à la santé de leurs âmes. Ils le firent en riant, et partirent ensuite mais à peine étaient-ils à quelque distance du monastère, que se rappelant ce que saint Bernard leur avait dit, ils se sentirent changés, ils retournèrent à Clairvaux, et y embrassèrent tous la vie religieuse. La réputation de saint Bernard fit naître à plusieurs Églises le désir de l’avoir pour pasteur : on lui offrit 1’archevêché de Milan, celui de Reims, l’évêché de Langres et celui de Châlons. Il refusa constamment toutes ces dignités, et le respect que les souverains pontifes avaient pour sa vertu les empêcha toujours de faire violence à sa modestie. L’humble solitaire ne cherchait qu’à s’ensevelir dans la retraite et qu’à instruire ses religieux et à s’instruire lui-même des voies de Dieu ; mais le crédit que ses lumières et sa sainteté lui donnaient, troubla souvent sa solitude. On avait recours à lui de toutes les provinces, et son zèle l’obligeait de prendre part à toutes les affaires de l’Église. Il était tout-à-la-fois le refuge des malheureux, le défenseur des opprimés, le fléau des hérétiques, l’oracle des souverains pontifes, le conseil des évêques et des rois, en un mot, l’homme de l’Église, toujours prêt à en soutenir les droits, à en défendre l’unité, et à en combattre les ennemis.

## Saint Bernard prêche la deuxième croisade ; sa mort. An. 1146.

Saint Bernard fut employé ensuite dans une affaire, qui lui attira bien des reproches, et qui exerça sa patience. La Terre-Sainte était dans le plus grand danger de retomber au pouvoir des infidèles, qui s’étaient déjà emparés de la ville d’Édesse, et y avaient fait un horrible massacre des Chrétiens. Le roi de Jérusalem demandait du secours aux princes d’occident. Le pape alarmé de la triste situation où se trouvait la Palestine, entreprit de rallumer dans le cœur des Chrétiens la même ardeur que cinquante ans auparavant Urbain II y avait excitée. Il écrivit à ce sujet au roi de France une lettre, par laquelle il exhortait tous les Français à prendre les armes pour la défense de la religion. Saint Bernard fut chargé de prêcher la croisade. Le roi l’y avait déjà invité, et le pape lui en avait écrit ; mais le saint abbé ne put s’y résoudre qu’après en avoir reçu un ordre formel. Alors il le fit non seulement en France, mais encore en Allemagne, avec un succès prodigieux. Sa prédication fut soutenue par des miracles, et une foule de seigneurs demandèrent la croix avec un tel empressement, qu’il semblait que toute l’Europe dût passer en Asie. Quoiqu’on eût préparé un grand nombre de croix, comme il n’y en avait point encore assez pour la multitude de ceux qui se présentaient, le saint abbé fut obligé de mettre en pièces une partie de ses habits, pour en faire des croix. Le roi Louis-le-jeune, qui donna à ses sujets l’exemple de prendre la croix, en la prenant lui-même le premier, se disposa à marcher en personne à la tête de son armée. L’empereur Conrad, qui était aussi de cette expédition, prit les devants, et se mit en route à l’Ascension de l’année 1147. Son armée était composée de soixante-dix-mille cavaliers cuirassés, sans compter la cavalerie légère et l’infanterie, qui était innombrable. L’armée du roi de France, qui se mit en marche quinze jours après l’empereur, n’était pas moins considérable : mais presque tout périt par la mauvaise conduite des croisés, qu’il ne fut pas possible d’assujettir au frein de la discipline militaire. Quand ils furent arrivés sur les terres de l’empire Grec, ils y commirent des désordres, qui donnèrent de la défiance à Manuel empereur de Constantinople. Ce prince, qui craignait pour ses États, résolut de faire périr les croisés : il leur donna des guides infidèles, qui les conduisirent dans les déserts de l’Asie mineure, où ils tombèrent entre les mains des ennemis. Ce ne fut qu’avec beaucoup de peine que Louis et Conrad firent passer jusqu’en Syrie les débris de leurs armées. Ils y formèrent le siège de Damas mais ils furent obligés de le lever, et de reprendre le chemin de l’Europe. Telle fut la fin de cette malheureuse expédition, où périrent les deux plus belles armées qu’on eut vues depuis longtemps. Dans le chagrin qu’excita une si grande perte, on éclata en murmures contre saint Bernard, qui avait prêché la croisade, et qui en avait fait espérer un heureux succès : mais il se justifia en disant que les croisés avaient attiré la colère de Dieu par leurs désordres, et empêché l’exécution de ses promesses, comme autrefois les Israélites dans le désert avaient été exclus de la terre promise, à cause de leurs crimes. Déjà épuisé de fatigues et d’austérités, il ne survécut pas longtemps à cette disgrâce. On regarde Bernard comme le dernier des pères de l’Église ; ses vertus éminentes et ses talents extraordinaires l’élèvent au-dessus de tous les éloges.

## Institution de l’ordre des Trinitaires An. 1160.

Peu de temps après la mort de saint Bernard, la France vit s’élever dans son sein un nouvel établissement très utile à l’Église et infiniment glorieux à la religion. Pendant les croisades, un grand nombre de Chrétiens avaient été faits prisonniers par les infidèles : ils gémissaient dans les fers, exposés au danger de perdre la foi, lorsqu’un saint prêtre se sentit inspiré de Dieu pour travailler à les délivrer. Jean de Matha (c’était son nom) né en Provence de parents vertueux, avait reçu une éducation chrétienne, et la grâce avait fortifié ses heureuses inclinations. L’étude et la prière étaient les occupations ordinaires de son enfance ; il ne connaissait d’autres récréations que les lectures de piété : dès sa jeunesse, il affligeait son corps par les jeûnes et d’autres mortifications, et il distribuait en aumônes tout l’argent que ses parents lui donnaient. Après ses premières études, il se retira pendant quelque temps dans un ermitage voisin, pour y vivre dans une application continuelle à Dieu ; mais le trouvant trop exposé aux visites de sa famille, il vint à Paris, où il étudia en théologie, et parvint au doctorat. Maurice de Sully, évêque de Paris, informé de sa science et de sa piété, l’ordonna prêtre. Ce fut en célébrant pour la première fois le saint sacrifice de la Messe qu’il connut, par un attrait intérieur, les desseins que Dieu avait sur lui. Aussitôt le saint prêtre se disposa à remplir sa vocation par la retraite et par les exercices de la pénitence. Ayant entendu parler d’un solitaire, qui s’appelait Félix de Valois et qui vivait dans le diocèse de Meaux, au lieu nommé Cerfroid, il alla le trouver, et lui fit part de son dessein. Ils formèrent ensemble le plan d’une société religieuse, dont l’objet serait la délivrance des captifs. Ils allèrent tous deux à Rome, et ils exposèrent ce projet au pape Innocent III, qui l’approuva par une bulle solennelle, l’érigea en institut religieux sous le nom de la Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs. Revenus en France, ils fondèrent le premier monastère de l’ordre dans le lieu où était l’ermitage de Félix de Valois. Leur vie était si sainte, la fin du nouvel institut était si noble, l’œuvre qu’on y exerçait si respectable, qu’ils s’attirèrent bientôt l’estime et la vénération des fidèles. Aussi y vint-on en foule, et le nombre de ceux qui demandaient à être admis dans la communauté augmentait de jour en jour. Le saint fondateur fut obligé de bâtir plusieurs monastères, et l’on s’empressait à y contribuer par de pieuses libéralités. Alors il commença l’œuvre particulière de charité, à laquelle il s’était dévoué. Il envoya en Afrique deux de ses religieux, qui, pour la première fois, retirèrent des mains des infidèles cent-quatre-vingt-six esclaves. Jean fit lui-même plusieurs voyages en Espagne et en Barbarie, et procura la liberté à cent-vingt captifs. Il essuya dans ses différents voyages les plus grandes traverses, et courut des dangers de toute espèce ; mais rien ne put arrêter l’activité de son zèle. Malgré tant de fatigues, il ne diminua en rien ses austérités. Enfin sentant ses forces épuisées, il se retira à Rome, où il passa les deux dernières années de la vie à visiter les prisonniers, à assister les malades et à soulager les pauvres. Ce n’est que dans la religion chrétienne que l’on trouve des exemples de cette charité généreuse, qui sacrifie son repos, sa santé, et expose sa vie pour le bonheur des autres. Une sensibilité naturelle, une bienfaisance toute humaine peut bien opérer quelques légers sacrifices ; mais elle n’est pas capable de cet héroïsme, qui fait ainsi mépriser les travaux, les dangers et la mort : il faut pour l’inspirer, pour le nourrir, et pour le perpétuer des motifs plus puissants,et des encouragements d’une toute autre force.

## Martyre de saint Thomas de Cantorbéry. An. 1170.

L’église, que saint Jean de Matha honorait en France par sa charité, fut glorifiée en Angleterre par la fermeté épiscopale et par le martyre de saint Thomas de Cantorbéry. Né à Londres en 1117, il se montra dès sa jeunesse doué de qualités excellentes : il était parvenu à la dignité de chancelier d’Angleterre, et à la plus haute faveur auprès du roi Henri II. Le siège de Cantorbéry étant venu à vaquer, le roi voulut y placer son chancelier. Thomas résistait ; et faisait entendre au roi que s’il devenait archevêque, il ne manquerait pas d’encourir sa disgrâce, parce qu’il se croirait obligé de s’opposer à certains abus qui régnaient en Angleterre. Henri n’eut point d’égard à ces représentations, et le fit élire archevêque par le chapitre\* de Cantorbéry. Ce que le saint prélat avait prévu arriva. Le roi s’appropriait le revenu des bénéfices, lorsqu’ils étaient vacants, et il différait d’y nommer pour en prolonger la vacance. Thomas s’éleva avec force contre cet abus. Il s’opposa aussi aux entreprises des juges laïcs, qui, au mépris des immunités de l’Église anglicane, citaient les personnes ecclésiastiques à leur tribunal. Enfin il montra un zèle intrépide contre les seigneurs et les officiers, qui opprimaient l’Église et en usurpaient les biens. Henri en fut irrité, et il exigea que les évêques fissent serment de maintenir toutes les coutumes du royaume. Le saint archevêque comprit que, sous le nom de coutumes, le prince entendait les abus, dont on vient de parler, et il refusa le serment. Dès lors il essuya une persécution ouverte, au point que sa vie était en danger, et qu’il se vit obligé de passer en France. Il députa à Louis VII deux de ceux qui l’avaient accompagné dans sa suite, pour lui demander un asile dans ses États. Au récit qu’ils firent de tout ce que leur maître avait souffert, ce prince leur dit avec bonté : « Comment le roi d’Angleterre a-t-il oublié ces paroles du psalmiste : Mettez-vous en colère et ne péchez point ? — Sire, lui répondit un des deux députés, il s’en serait peut-être souvenu, s’il assistait à l’office aussi souvent que votre majesté. » Le roi sourit, et promit sa protection à l’archevêque, en ajoutant : « Il est de l’ancienne dignité de la couronne de France que les justes persécutés, et surtout les ministres de l’Église, trouvent secours et sûreté dans le royaume. » Il travailla ensuite, de concert avec le pape, à réconcilier le saint archevêque avec Henri. Sur la foi de cette réconciliation, Thomas retourna en Angleterre ; mais il n’y avait pas encore trois mois qu’il était de retour, lorsque le roi s’emporta de nouveau contre lui, et dit dans un transport de colère : « Quoi ! n’y aura-t-il donc personne pour me venger d’un prêtre, qui trouble tout mon royaume. » Ces paroles furent un arrêt de mort contre le saint prélat. Aussitôt quatre des officiers du prince formèrent l’horrible complot de tuer l’archevêque. Ils se rendirent secrètement à Cantorbéry, et le massacrèrent dans son église. Henri ayant appris ce meurtre, en fut consterné il protesta avec serment qu’il ne l’avait jamais ordonné : il resta trois jours renfermé dans sa chambre presque sans manger, et sans vouloir recevoir aucune consolation : il consentit à subir la pénitence qui lui serait imposée. Dieu ne tarda pas à manifester la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles opérés sur son tombeau, et par les châtiments terribles qu’il exerça sur Henri, jusqu’à ce que ce prince eût apaisé la colère divine par une pénitence exemplaire.

## Troisième croisade. An 1190.

Henry II, roi d’Angleterre, pour expier ses fautes avait résolu d’aller en personne secourir les Chrétiens de la Palestine. Elle était alors dans la plus fâcheuse situation : Saladin, soudan d’Égypte, y était entré à la tête de cinquante-mille hommes : il avait remporté une grande victoire sur les Chrétiens, et avait fait prisonniers Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, Renaud de Châtillon, le grand-Maître des Hospitaliers et beaucoup d’autres seigneurs de distinction ; mais la perte qui fut la plus sensible, était celle de la vraie croix, qu’on avait portée au combat, et qui fut prise par les infidèles. Après cette défaite de l’armée chrétienne, rien ne put arrêter le progrès des armes de Saladin : presque toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur. Il mit le siège devant Jérusalem, et s’en rendit maître. Ainsi, cette ville retomba sous la puissance des infidèles quatre-vingt-huit ans après qu’elle eût été conquise par les Chrétiens. Il ne leur resta en Palestine que trois places considérables, Antioche, Tyr et Tripoli. La nouvelle de ce désastre répandit la consternation dans tout l’occident. Le pape Urbain III en mourut de chagrin. Les rois de France et d’Angleterre, qui étaient alors en guerre, en furent si touchés, qu’ils oublièrent leur querelle particulière, pour ne songer qu’à servir la religion. Henri II était mort avant d’avoir pu accomplir son vœu, et ce fut Richard son fils qui se croisa avec Philippe Auguste. Pour fournir aux frais de cette croisade, on imposa sur tous les biens ecclésiastiques une taxe, que l’on nomma la dîme saladine, parce que c’était la dixième partie du revenu, et qu’elle était destinée à faire la guerre à Saladin. Les deux rois s’embarquèrent, chacun avec son armée. Philippe arriva le premier en Palestine, et se joignit aux chrétiens,qui faisaient depuis deux ans le siège de la ville d’Acre. Ce renfort mettait les assiégeants en état de livrer l’assaut, mais Philippe par ménagement pour le roi d’Angleterre, voulut attendre son arrivée, afin de partager avec lui l’honneur de prendre la ville. Elle se rendit en effet à composition, et l’un des principaux articles du traité fut que la vraie croix serait remise entre les mains des Chrétiens. On avait lieu d’espérer que ce premier succès serait suivi de nouvelles conquêtes ; mais la mauvaise santé de Philippe, et les mécontentements, qu’il avait reçus du roi d’Angleterre, le déterminèrent à repasser en France. Cependant de peur qu’on ne l’accusât d’avoir abandonné son allié, il lui laissa dix-mille hommes d’infanterie, et cinq-cents chevaliers, avec l’argent nécessaire pour entretenir ces troupes durant trois ans. Richard resté seul en Palestine, avait une armée assez forte pour former quelque grande entreprise : il gagna en effet une bataille sur Saladin, et s’il eût marché droit à Jérusalem, il aurait aisément repris cette ville ; mais il ne sut pas profiter de l’avantage qu’il venait de remporter, et il donna à l’ennemi le temps de fortifier la place. Ayant été ensuite obligé de renoncer au projet de ce siège, il partit pour revenir en Europe, après avoir conclu avec Saladin une trêve de trois ans. Ainsi, tout le fruit de la troisième croisade fut la prise de la ville d’Acre, qui devint le refuge des Chrétiens d’orient, où ils attendirent longtemps, mais en vain, l’occasion de rétablir le royaume de Jérusalem.

## Quatrième croisade. An. 1195.

Le peu de succès de la troisième croisade n’empêcha pas qu’elle ne fût suivie d’une quatrième, peu d’années après le retour de Philippe Auguste mais ce prince n’y prit point de part. Cette nouvelle expédition fut entreprise par des seigneurs français et italiens, ayant à leur tête le marquis de Montserrat et Baudouin, comte de Flandre. On était convenu de se rassembler à Venise, et la république s’était engagée à fournir des vaisseaux pour le transport des croisés dans la Terre Sainte. Les Vénitiens, fidèles à leurs engagements, eurent bientôt rassemblé tous les bâtiments nécessaires. Ils firent plus : ils voulurent aussi se signaler dans une guerre où la religion était intéressée, et ils équipèrent, à leurs frais, cinquante galères pour cinq-cents nobles d’entre eux, qui se joignirent aux croisés. On attendait la saison favorable pour s’embarquer, lorsque le jeune Alexis, fils de l’empereur de Constantinople, vint implorer leur secours en faveur de son père, qu’un usurpateur avait détrôné et renfermé dans une étroite prison, après lui avoir fait crever les yeux. Il promettait de rétablir l’union entre les Grecs et les Latins, de fournir deux-cent-mille marcs d’argent et des vivres pour un an, de faciliter la conquête de la Terre-Sainte, et d’y entretenir toute sa vie cinq-cents chevaliers pour la défendre. Ces offres parurent si avantageuses que l’on crut ne devoir pas les refuser, quoiqu’en portant la guerre de ce côté-là, on s’écartât du but que l’on s’était proposé. Ainsi au lieu d’aller en Palestine, on fit voile vers Constantinople. Il ne fallut aux croisés que six jours pour emporter la place. L’usurpateur prit la fuite, et le jeune Alexis fut couronné empereur ; mais bientôt après ce prince fut étranglé par un de ses officiers, qui s’empara du trône. Dans cette conjoncture les croisés tinrent conseil pour savoir ce qu’ils avaient à faire : ils se crurent autorisés à venger la mort du prince qu’ils avaient protégé ; ils attaquèrent de nouveau la ville de Constantinople, la prirent d’assaut, et l’abandonnèrent au pillage. L’autorité des chefs ne put mettre un frein à la licence du soldat, qui se permit les plus grands excès. Maîtres de Constantinople, les croisés résolurent d’y établir un d’entre eux en qualité d’empereur. Le choix tomba sur Baudouin, comte de Flandre, dont les Grecs eux-mêmes n’ont pu s’empêcher de louer les vertus. Ce prince fut couronné solennellement dans l’église de sainte Sophie, et prit dès lors le titre et les ornements d’empereur d’orient. Les seigneurs croisés partagèrent ensuite la plupart des provinces de l’empire qui étaient en Europe, et uniquement occupés à s’y maintenir, ils abandonnèrent entièrement l’expédition de la Terre Sainte, pour laquelle ils avaient pris les armes. Ainsi commença l’empire des Latins à Constantinople mais il ne fut pas de longue durée : au bout de cinquante-sept ans, les Grecs parvinrent à remettre sur le trône impérial Michel paléologue, de la famille de leurs anciens empereurs. Cette conquête des Latins, loin de faciliter la réunion des Grecs à l’Église romaine, acheva de les en séparer. Les excès qui furent commis dans la prise et le pillage de Constantinople leur inspirèrent une aversion violente contre les Latins, et c’est à cette époque qu’il faut placer la rupture entière et le schisme consommé de l’Église grecque.

# XIIIe siècle.

## Institution des frères mineurs. An. 1204.

L’institution de deux ordres célèbres, qui suivit de près la quatrième croisade, offre aux yeux de la religion un objet plus intéressant que la conquête mal assurée d’un empire. François, né à Assise, petite ville d’Italie, fonda le premier de ces deux ordres, et donna à ses disciples le nom de frères mineurs. Son père, qui était marchand, le destinait à la même profession, et ne prit pas grand soin de son éducation. Quoique le jeune François eût plus de goût pour les vains amusements du monde, que pour les exercices de la piété, il témoignait dès son enfance une compassion tendre pour les pauvres, et il les soulageait selon son pouvoir. Il refusa cependant une fois l’aumône contre sa coutume ; mais il en eut un regret si vif qu’il résolut de donner désormais à tous ceux qui lui demanderaient au nom de Dieu. Une maladie dangereuse qu’il essuya, lui fit prendre le parti de renoncer au monde, et de ne s’attacher qu’à Dieu. Quelque temps après, ayant rencontré un pauvre, couvert de haillons, il se dépouilla d’un habit neuf qu’il portait, et l’en revêtit. Un autre jour qu’il était en voyage, il trouva sur le chemin un lépreux si défiguré, qu’il en eut d’abord horreur ; puis faisant réflexion que pour servir Jésus-Christ, il faut se vaincre soi-même, il descendit de cheval, et baisa le lépreux, en lui donnant l’aumône. Quand on commence ainsi, on fait en peu de temps de grands progrès dans la vertu. Aussi François parut-il bientôt un homme nouveau : il cherchait la solitude, et il méditait avec attendrissement sur les souffrances du Sauveur. La vie retirée de François ne plaisait pas à son père, qui le maltraita souvent, et qui en vint jusqu’à le déshériter. François ne se crut jamais plus riche qu’au moment où il commença à ne plus rien posséder. Il souffrit tout avec patience. « Abandonné de mon père sur la terre, disait-il, je m’adresserai avec plus de confiance à mon père, qui est dans les cieux. » Il se retira auprès d’une petite église appelée Portioncule, ou Notre-Dame des anges, et il se mit à servir les lépreux, s’exerçant aux œuvres les plus mortifiantes de la miséricorde et de l’humilité. Ayant entendu lire à la Messe ces paroles que Notre-Seigneur adresse à ses apôtres : « Ne portez ni or, ni argent, ni deux tuniques, ni chaussure, ni bâton. — Voilà, s’écria-t-il plein de joie, voilà ce que je cherche, ce que je désire de tout mon cœur. » Aussitôt il quitta ses souliers, son bâton : il renonça à l’argent, et ne garda qu’une simple tunique, qu’il attachait avec une ceinture de corde, pratiquant à la lettre ce qu’il venait d’entendre. Il commença dès lors à prêcher la pénitence par des discours simples, mais solides, et qui faisaient la plus vive impression sur les auditeurs. Il eut bientôt des disciples, qui imitèrent sa pénitence et son zèle : ils annonçaient la parole de Dieu, exhortant tous ceux qu’ils rencontraient à craindre Dieu, à l’aimer et à observer ses commandements. Quelques-uns les écoutaient avec attention,mais la plupart étaient choqués de leur habit extraordinaire et de l’austérité singulière de leur vie. On leur demandait de quel pays et de quelle profession ils étaient : souvent on leur refusait l’hospice comme à des malfaiteurs, et alors ils étaient réduits à passer des nuits entières sous les portiques des églises. Quelquefois on les chargeait d’injures ; les enfants et la populace leur jetaient des pierres et de la boue. Ils se réjouissaient de souffrir ces opprobres dans l’exercice du ministère évangélique. Enfin par leur désintéressement et par leur patience, ils vinrent à bout de dissiper toutes les préventions, et ils se concilièrent en tous lieux la vénération publique.

## Saint François obtient l’approbation de son ordre : ses travaux Apostoliques.

Saint François, voyant que le nombre de ses disciples augmentait, leur dressa une règle, qui n’était autre chose que la pratique des conseils de l’Évangile : il y ajouta seulement quelques observances particulières, pour mettre de l’uniformité dans leur manière de vivre. Il alla à Rome présenter cette règle à Innocent III, qui l’approuva. Alors le serviteur de Dieu conduisit sa petite société à l’église de la Portioncule, qui lui fut cédée par une abbaye de Bénédictins, de qui elle dépendait, et il y forma son premier établissement. Ce fut comme le berceau de son ordre. Il s’appliqua ensuite à rendre ses disciples propres aux fonctions de l’apostolat : il leur donna des instructions pour avancer eux-mêmes dans la perfection, et pour gagner des âmes à Jésus-Christ ; il leur recommanda surtout de s’attacher fortement à la foi de l’Église romaine. Après leur avoir beaucoup parlé du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à la propre volonté, et de la mortification du corps : « Ne craignez point, ajouta-t-il, parce que nous paraissons méprisables : mettez votre confiance en Dieu, qui a vaincu le monde : vous trouverez des hommes durs, qui vous maltraiteront : apprenez à souffrir avec patience les rebuts et les outrages. » Il les envoya ensuite en différents pays, et il se réserva à lui-même la mission de la Syrie et de l’Égypte, dans l’espérance d’y trouver le martyre. Il s’embarqua avec un seul compagnon, et il aborda à Damiette, où était alors le sultan Méledin. Le sultan lui demanda par qui il avait été envoyé vers lui. « C’est répondit hardiment François, c’est le Dieu très-haut, qui m’envoie pour vous montrer le chemin du ciel à vous et à votre peuple. » Cette intrépidité étonna le sultan, qui l’invita à demeurer auprès de lui : « Je le ferai volontiers, dit François, si vous voulez vous convertir avec votre peuple. Pour que vous n’hésitiez plus à quitter la loi de Mahomet, et à embrasser celle de Jésus-Christ, faites allumer un grand feu ; j’y entrerai avec vos prêtres, afin que vous voyez quelle est la vraie religion. — Je doute fort, reprit Méledin en souriant, qu’aucun de nos imans veuille se soumettre à cette épreuve : d’ailleurs il serait à craindre que cela n’excitât quelque sédition. » Cependant le sultan charmé des discours de François, lui offrit de riches présents, que le saint homme ne voulut point accepter et ce refus généreux le rendit encore plus vénérable aux yeux de Méledin, qui le congédia en lui disant : « Priez pour moi, mon père, afin que Dieu me fasse connaître la religion qui lui est la plus agréable, et qu’il me donne le courage de l’embrasser. » François à son retour d’Égypte convoqua un chapitre\* général à Assise : son ordre s’était multiplié au point que l’on y comptait plus de cinq-mille religieux. Comme quelques-uns d’entre eux le priaient d’obtenir du pape un privilège, en vertu duquel ils pussent prêcher partout, même sans la permission des évêques, il répondit avec indignation : « Quoi, mes frères, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu : il veut que nous gagnions d’abord les supérieurs par l’humilité et le respect : nous gagnerons ensuite ceux qui leur sont soumis par nos discours et par nos bons exemples. Quand les évêques verront que vous vivez saintement, et que vous ne voulez point entreprendre sur leur autorité, ils vous prieront eux-mêmes de travailler au salut des âmes, dont ils sont chargés. Notre privilège singulier doit être de n’avoir point de privilège. » Quand saint François sentit sa mort approcher, il redoubla les rigueurs de sa pénitence. Le jour même, où il mourut, il se fit lire la passion du Sauveur, et s’étant mis à réciter le psaume 141, il expira en disant ces paroles : « Les justes sont dans l’attente de la récompense que vous m’accorderez. »

## Institution des Frères prêcheurs. An. 1216.

Le second ordre qui prit alors naissance, eut pour instituteur saint Dominique. Sorti d’une famille illustre en Espagne, Dominique se sentit dès sa jeunesse animé d’un grand désir de travailler au salut des âmes, et en particulier à la conversion de celles qui étaient plongées dans les ténèbres de l’erreur. Il trouva bientôt l’occasion d’exercer son zèle : il était chanoine régulier de l’église d’Osma, lorsque Dom Diego, qui en était évêque, fut chargé par Innocent III, du soin d’instruire et de ramener à la foi catholique les Albigeois, dont les erreurs infectaient alors la ville d’Albi et ses environs. Dominique accompagna son évêque dans cette mission apostolique, et s’employa avec beaucoup d’ardeur à la conversion de ces hérétiques. On avait donné le nom d’Albigeois à différents sectaires, qui divisés d’ailleurs par les sentiments, s’accordaient entre eux à mépriser l’autorité de l’Église, à rejeter l’usage des sacrements, à renverser enfin toute l’ancienne discipline. Ces fanatiques portaient le ravage et la désolation dans tout le pays. Ils s’attroupaient quelquefois au nombre de huit-mille hommes, pillaient les villes et les villages, massacraient les prêtres, profanaient les églises, et brisaient les vases sacrés. Les missionnaires connaissaient le danger et la difficulté de l’entreprise ; mais ils n’en furent point ébranlés : ils étaient disposés à sacrifier leur vie pour une si belle cause. Dieu les délivra de plusieurs périls : on avait aposté deux assassins dans un endroit où Dominique devait passer ; mais il s’échappa de leurs mains. Comme on lui demandait ensuite ce qu’il eût fait, s’il était tombé au pouvoir de ses assassins. « J’aurais, dit-il, remercié Dieu, et je l’aurais prié de faire que mon sang coulât goutte à goutte, et que mes membres fussent coupés l’un après l’autre, afin de prolonger mes tourments, et d’enrichir ma couronne : » cette réponse fit une vive impression sur ses ennemis. Les saints missionnaires eurent plusieurs conférences avec les hérétiques, et elles se terminèrent toutes à l’avantage de la vérité. II n’y avait point de jour, où il ne s’opérât des conversions éclatantes ; mais les esprits n’en furent que plus aigris, et comme ces sectaires étaient soutenus par Raymond, comte de Toulouse, ils se portèrent aux plus grandes cruautés. Pour les réprimer, on fut obligé de recourir à des remèdes violents, et l’on publia contre eux une croisade ; moins parce qu’ils erraient dans la foi, que parce qu’ils renversaient les lois de la société, et qu’ils troublaient la tranquillité publique. Simon, comte de Montfort, eut le commandement de cette armée, qu’on avait levée contre les Albigeois. Ce seigneur les poursuivit vivement, et si dans le cours de ses exploits, il se trouve quelques traits d’une sévérité excessive, il faut considérer qu’il avait à faire à des monstres, dont il crut ne pouvoir autrement purger les provinces qu’ils désolaient. Au reste, saint Dominique n’eut aucune part à cette expédition militaire : la douceur et la patience furent les seules armes qu’il employa. Lorsqu’il vit que l’armée des croisés approchait, il n’oublia rien pour écarter le danger qui menaçait ce peuple opiniâtre. Se trouvant ensuite parmi les croisés, il remarqua que plusieurs ne s’étaient joints à eux que pour piller, et qu’ils se livraient à toutes sortes de désordres. Il entreprit de les réformer eux-mêmes, et il y travailla avec autant de zèle, qu’il en avait montré pour convertir les Albigeois.

## Saint Dominique obtient la confirmation de son ordre. An. 1216.

La croisade entreprise contre les Albigeois n’était ni le seul, ni même le meilleur moyen de rétablir et de maintenir la foi dans le Languedoc. Dieu voulut produire un si grand bien par la persuasion, plus que par la terreur. Il inspira à saint Dominique le dessein de former une société d’hommes apostoliques, qui en se sanctifiant eux-mêmes par les exercices de la vie religieuse, pussent travailler efficacement par leurs prédications à répandre la lumière de la foi et à opérer la sanctification du prochain. Dans cette vue il s’associa quelques compagnons, qui consentirent à vivre en commun selon le plan qu’il leur traça. Foulque, évêque de Toulouse, goûta fort ce projet, et il en favorisa l’exécution de tout son pouvoir. Il emmena Dominique à Rome, afin d’obtenir l’approbation du souverain pontife. Après quelques difficultés, qui furent bientôt éclaircies, le pape approuva le nouvel institut, et en confirma par son autorité les constitutions. L’évêque Foulque donna à saint Dominique et à ses disciples leur première église, fondée en l’honneur de saint Romain dans la ville de Toulouse, et il y eut parmi les citoyens de cette ville une pieuse émulation pour contribuer à leur établissement. Cette émulation s’étendit bientôt dans toute la province, et l’on s’empressa de fonder des maisons de cet ordre à Montpellier, à Bayonne, à Lyon et dans plusieurs autres villes. La réputation dont jouissaient les nouveaux religieux, connus sous le nom de Frères prêcheurs, attira dans leur ordre des hommes du mérite le plus distingué. Alors le saint patriarche envoya plusieurs de ses disciples en différents pays pour y prêcher la pénitence, et pour défendre la pureté de la foi contre les hérétiques : il en vint sept à Paris, à qui l’Université et un pieux docteur nommé Jean, doyen de Saint-Quentin, donnèrent la maison de Saint-Jacques, d’où ils prirent le nom de Jacobins. Cette petite communauté s’accrut au point que saint Dominique y trouva trente religieux, lorsqu’il y vint en 1210. Le saint fondateur voyait avec une sensible consolation l’œuvre de Dieu prospérer : il ne cessait de prier pour la conversion des hérétiques et des pécheurs. Rien ne lui aurait été plus agréable que d’aller annoncer l’Évangile aux nations barbares, et de verser son sang pour Jésus-Christ, si la volonté de Dieu ne l’eût retenu au milieu de ses frères. C’est parce qu’il était animé de ces sentiments, qu’il a fait du ministère de la parole, la fin principale de son institut. Il désirait que tous ses religieux s’y appliquassent. Plus cette fonction est importante, plus il prenait de soin pour y préparer ses disciples par la pratique de toutes les vertus. Il leur enseignait l’art de parler au cœur, en leur inspirant une ardente charité pour le prochain. Un jour qu’il venait de prêcher, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis servi, répondit-il, est celui de la charité. » Il prédit l’heure de sa mort longtemps avant quelle arrivât. Vers la fin de juillet il dit à quelques amis : « Vous me voyez en bonne santé ; cependant je sortirai de ce monde avant la fête de l’Assomption. » En effet, il fut pris d’une fièvre violente, et après avoir exhorté ses religieux à édifier le prochain, et à honorer leur état par leurs vertus, il expira doucement, étendu sur la cendre. Si l’on apprécie de bonne foi les services importants que les ordres religieux ont rendus, tout ce qu’ils ont fait pour l’instruction et la conversion des peuples, pour le soulagement des pasteurs dans l’exercice du saint ministère, on ne pourra disconvenir que ces établissements ne nous aient procuré une multitude d’hommes également précieux à l’Église et à l’État.

## Naissance et éducation de saint Louis, roi de France. An 1213.

Dieu mit le comble aux faveurs signalées, qu’il avait accordées à ce siècle fécond en saints personnages, par la naissance d’un grand prince, qui sanctifia le trône par ses vertus, et l’honora par ses rares qualités. Louis IX avait à peine douze ans, lorsque son père mourut. Il fut élevé sous la tutelle de sa mère Blanche de Castille, qui gouverna le royaume de France en qualité de régente. Cette vertueuse princesse inspira de bonne heure à son auguste fils l’amour de la vertu et le goût de la piété. Elle lui répétait souvent ces belles paroles, si dignes d’une mère chrétienne : « Mon fils, quelque tendresse que j’aie pour vous, j’aimerais mieux vous voir privé du trône et de la vie, que souillé d’un seul péché mortel. » Le jeune Louis prenait plaisir à écouter les sages instructions de sa mère ; et il ne les oublia jamais. Blanche ne pouvant suffire seule à l’éducation du jeune roi, mit auprès de sa personne des hommes d’une sagesse consommée, qui formèrent en lui les qualités d’un héros et les vertus d’un grand saint. Ils lui apprirent que tout est grand dans le christianisme, et infiniment au-dessus de ce qu’on estime le plus dans le monde. L’heureux naturel du prince était très propre à seconder les soins de ses instituteurs, et ses progrès devançaient leurs leçons. Il montra toute sa vie l’estime singulière qu’il faisait de la grâce du baptême, par la prédilection marquée qu’il avait pour le lieu où il l’avait reçue. Il signait quelquefois, Louis de Poissy, donnant à entendre qu’il préférait le titre de Chrétien à celui de roi de France. Il fut sacré à Reims le premier dimanche de l’Avent 1226. Ce ne fut pas une pure cérémonie pour ce jeune prince ; il la regarda comme un engagement solennel qu’il prenait de travailler au bonheur de son peuple. Il s’y prépara par des exercices de piété, conjurant le Seigneur de répandre dans son âme l’onction sainte de sa grâce. Il parut pénétré des paroles du psaume qu’on y chanta au commencement de l’office, et il s’en fit l’application à lui-même : « C’est vers vous, Seigneur, que j’ai élevé mon âme : mon Dieu, j’ai mis ma confiance en vous. » On cultiva aussi l’esprit du jeune prince : on lui apprit l’art de gouverner les hommes, et celui de faire la guerre : on lui enseigna l’histoire, que l’on a toujours regardée comme l’école des princes : enfin on ne négligea aucune des connaissances propres à former un grand roi. Il savait assez bien le latin pour entendre les écrits des pères, qu’il avait coutume de lire, afin de sanctifier ses autres études. Lorsque le jeune monarque commença à gouverner par lui-même, on le vit appliqué à tous ses devoirs, et fidèle à les remplir. Magnifique quand il fallait l’être, il aimait cependant l’économie, et préférait en toutes choses la simplicité : ses habits, sa table, sa cour, tout annonçait un prince ennemi du faste. Après avoir donné la plus grande partie de son temps aux affaires de l’État, il se plaisait à converser avec des personnes pieuses : il consacrait chaque jour quelques heures aux exercices de la religion ; et comme ceux qui avaient moins de piété que lui, le blâmaient à ce sujet, il répondit avec douceur : « Les hommes sont étranges : on me fait un crime de mon assiduité à la prière, et l’on ne dirait mot, si j’employais le temps que j’y donne, à jouer aux jeux de hasard, à courre la bête sauve, ou à chasser aux oiseaux. »

## Saint Louis fait apporter en France la couronne d’épines. An. 1239.

Il n’y avait pas longtemps que saint Louis avait pris en main les rênes du gouvernement, lorsqu’il trouva l’occasion de signaler sa piété et son respect pour la religion. Baudouin III, empereur de Constantinople était venu en France solliciter du secours, pour soutenir son trône chancelant. Ce trône n’avait jamais été bien affermi depuis la conquête qui en avait été faite, et il était alors puissamment attaqué par les Grecs. Baudouin comblé des bienfaits du saint roi, lui en marqua sa reconnaissance, en lui offrant la couronne d’épines de Notre-Seigneur, qui se conservait de temps immémorial dans la chapelle du palais des empereurs d’orient. Le religieux prince reçut cette offre avec une joie incroyable. Il envoya aussitôt à Constantinople des députés, auxquels l’empereur donna des lettres, qui contenaient l’ordre de leur remettre ce précieux dépôt. Les députés, en arrivant dans cette ville, trouvèrent que l’on avait été forcé de mettre comme en gage la sainte couronne entre les mains des Vénitiens, qui avaient prêté une somme considérable. Il fallait les rembourser, pour retirer cette sainte relique. Louis informé de ce traité, la dégagea à ses frais. Elle fut donc apportée en France, scellée des sceaux de l’empire et de ceux de la république de Venise. Quand le roi sut qu’elle avançait du côté de Sens, il alla à sa rencontre jusqu’au bourg de Villeneuve, accompagné de la cour et d’un clergé nombreux. À l’aspect de la sainte couronne, il fondit en larmes, au point que tout le monde en fut attendri. Puis ils se chargèrent lui et son frère Robert, de la châsse qui la contenait, et ils la portèrent depuis l’entrée de Sens, marchant nus pieds, au milieu d’une foule innombrable de peuple, jusqu’à l’église de saint Étienne de cette ville. Le pieux roi la reçut avec les mêmes sentiments et la même pompe dans Paris, et la fit placer dans son palais. Quelques années après, il reçut encore de Constantinople plusieurs autres reliques, un morceau considérable de la vraie croix, le fer de la lance, qui perça le côté de Notre-Seigneur : l’éponge qui lui fut présentée, imbibée de fiel et de vinaigre. Il les fit renfermer dans des châsses d’argent, enrichies de pierreries, et pour les placer honorablement, il fit bâtir une chapelle célèbre, sur le même lieu où était l’ancien oratoire, et il fonda des chanoines pour y célébrer l’office divin. La dédicace de la sainte-chapelle se fit avec beaucoup de solennité, et ce fut le lieu ordinaire où le saint roi vaquait aux exercices de piété, y passant quelquefois les nuits en prières ; mais le temps qu’il y donnait n’était jamais au préjudice de son peuple. Il était persuadé que la piété, qui nuit à l’accomplissement des devoirs, est une fausse piété. L’attention qu’il portait sur toutes les branches du gouvernement, attestée par les monuments, qui nous restent de son règne, prouve que les devoirs de la royauté étaient sa grande occupation ; la France lui doit les plus beaux établissements et les lois les plus sages.

## Première croisade de saint Louis. An. 1248.

Une maladie dangereuse qu’essuya saint Louis fut l’occasion de la première croisade qu’il entreprit pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il fut attaqué d’une dysenterie si violente qu’elle le mit bientôt à l’extrémité. On le crut mort pendant quelques moments. La France consternée adressait à Dieu des prières ferventes pour lui redemander son père et son roi. On mit sur le prince mourant le morceau de la vraie croix et les autres reliques qu’il avait reçues de Constantinople, et il revint de son assoupissement. La première parole qu’il prononça fut pour appeler l’évêque de Paris, et pour lui demander la croix, parce qu’il voulait aller au secours de la Terre-Sainte. Le prélat fit beaucoup de difficultés ; mais le roi insista d’une manière si touchante qu’il n’y eut pas moyen de refuser. En recevant la croix, il la baisa respectueusement et déclara qu’il était guéri. En effet, bientôt après il reparut au milieu de son peuple, et il fut attendri du spectacle de la joie publique. Il se disposa par l’exercice de toutes sortes de bonnes œuvres à accomplir son vœu. La plupart des princes prirent la croix, et leur exemple fut suivi de la noblesse et du peuple. Le roi s’embarqua dans le dessein de porter la guerre en Égypte et d’attaquer dans son propre pays le Soudan qui avait subjugué la Terre-Sainte. On arriva heureusement à l’île de Chypre, où le roi avait fait préparer des magasins. De là, il envoya déclarer la guerre au Soudan d’Égypte, en cas qu’il refusât de rendre aux chrétiens les places qui leur avaient été enlevées. Le fier musulman refusa de les rendre et se prépara à soutenir la guerre. La flotte des croisés partit donc de l’île de Chypre, et elle arriva à la vue de Damiette, l’une des plus fortes places d’Égypte. L’ennemi bordait la côte pour s’opposer à la descente. Alors le roi monta sur le tillac, et tous les seigneurs se rassemblèrent autour de lui. « Mes amis, leur dit-il, c’est par une providence singulière que ce voyage a été entrepris : nous ne pouvons douter que Dieu n’ait quelque grand dessein : nous serons invincibles, si nous sommes unis ; mais quel que soit l’événement, il nous sera avantageux ; si nous mourons, nous obtenons la couronne immortelle du martyre ; si nous sommes victorieux, Dieu sera glorifié. Combattons pour lui, il triomphera pour nous. Ne considérez pas ma personne ; je ne suis qu’un homme, dont la vie est entre les mains de Dieu. » Ces paroles et l’intrépidité du roi inspirèrent aux croisés une nouvelle ardeur : on s’avança fièrement vers le rivage. Le légat, qui était dans le même vaisseau que le roi, portait une croix fort haute, pour animer les soldats par la vue de ce signe sacré : une chaloupe précédait, et l’on y avait dressé l’oriflamme, étendard que nos rois faisaient porter devant eux à la guerre. Comme il n’y avait plus assez d’eau pour aborder avec les vaisseaux, le roi sauta dans la mer l’épée à la main, et toute l’armée le suivit. Les ennemis lancèrent une grêle de traits ; mais ils ne purent tenir contre l’attaque impétueuse des Français : ils prirent la fuite en désordre. Les habitants et la garnison de Damiette abandonnèrent cette place, et le roi y entra sans résistance. Ce ne fut pas avec la pompe et le faste d’un conquérant mais avec l’humilité d’un roi vraiment chrétien, qui fait à Dieu un hommage sincère de sa victoire. Il y entra en procession nus pieds, avec les princes et le clergé. On alla de cette manière jusqu’à la principale mosquée, dont le légat fit une église, en la purifiant, et où il célébra solennellement la Messe.

## Captivité de saint Louis. An. 1250.

Saint Louis, maître de Damiette, résolut d’aller droit au Caire, qui était la capitale de l’Égypte. Pour y arriver, il fallut combattre l’armée des infidèles, qui était campée dans un lieu nommé la Massoure. Le roi y conduisit ses troupes, et attaqua les ennemis, qui firent une vigoureuse résistance. La témérité du comte d’Artois, qui s’avança contre l’ordre du roi son frère, jusque dans la Massoure, attira sur lui et sur l’armée française tous les malheurs qui suivirent cette funeste journée. Les ennemis fondirent sur lui avec impétuosité : les Français, volèrent au secours du prince, et il y eut un combat sanglant, où il périt. La perte fut considérable de part et d’autre, mais l’ennemi pouvait réparer ses forces, étant dans son propre pays. Il n’en était pas de même des croisés. Pour comble de malheur, une maladie contagieuse se répandit parmi eux, et les tint dans l’inaction pendant plusieurs mois : comme les vivres se consumaient, la famine se joignit à la maladie. On fut donc obligé de reprendre le chemin de Damiette ; mais on était suivi par les ennemis, et pendant toute la marche, ce ne fut plus qu’un combat continuel. Le saint roi fit des efforts incroyables mais ayant été forcé de s’arrêter à une petite ville, il tomba entre les mains des infidèles, avec ses deux frères et la plus grande partie de son armée. Saint Louis dans la prison parut le même que sur le trône, aussi grand dans les fers, que s’il eût été vainqueur sur le champ de bataille. Les Barbares eux-mêmes étaient étonnés de sa fermeté, et ils disaient que c’était le plus fier chrétien qu’ils eussent jamais connu. Traité avec inhumanité, il se conduisit toujours en roi, dont la grandeur est indépendante des événements, en fidèle chrétien, à qui Dieu tient lieu de tout, en héros dont l’âme est supérieure à tous les revers. « Tu es dans les fers, lui disaient ces barbares, et tu nous traites comme si nous étions tes captifs. » Cette constance héroïque fit tant d’impression sur le soudan, qu’il lui offrit la liberté, à condition que Louis donnerait un million de bezans d’or pour sa rançon et pour celle des autres prisonniers. « La personne d’un roi de France ne se rachète point à prix d’argent, répondit le roi : je donnerai pour ma rançon la ville de Damiette, et pour celle de mes sujets la somme que vous me demandez. » Le soudan plein d’admiration fit remise au roi de la cinquième partie du prix. Le traité était conclu ; mais avant qu’on l’exécutât, le soudan fut tué par ses émirs, et cette mort replongea le saint roi dans de nouveaux embarras. Les assassins vinrent à la prison comme des furieux. Louis les vit entrer sans émotion, et leur en imposa par son intrépidité. Ils ratifièrent le traité : ils délibérèrent même s’ils ne le feraient pas leur soudan ; mais la crainte de voir leurs mosquées détruites par un prince si ferme dans sa religion, les empêcha de lui offrir cette dignité. Le roi ayant été mis en liberté, exécuta fidèlement la convention. Il rendit Damiette au jour marqué : il paya la somme promise ; et comme les infidèles s’étaient trompés dans le calcul à leur désavantage, il leur fit reporter ce qui manquait, quoiqu’ils eussent été peu exacts à remplir leurs engagements.

## Voyage de saint Louis en Palestine.

Les infidèles retenaient contre la foi du traité un grand nombre de prisonniers Français, et ils s’efforçaient de les faire apostasier. Ce fut ce qui empêcha le saint roi de retourner en France, comme on l’en pressait. Pour être à portée de retirer de leurs mains le reste des captifs, et de préserver la Terre-Sainte d’une ruine entière, il fit voile vers la Palestine, et il arriva heureusement dans la ville d’Acre. Il fut reçu avec de grandes marques de joie par les habitants, qui vinrent en procession au-devant de lui jusqu’à la mer. Il lui restait à peine six-mille hommes, nombre trop petit pour former aucune entreprise. Cependant à la prière des Chrétiens de ce pays, il résolut d’y demeurer quelque temps : mais il renvoya en France ses deux frères Alphonse de Poitiers et Charles d’Anjou. Pendant le séjour que ce prince fit dans la Terre-Sainte, il visita les saints lieux avec les plus tendres sentiments de piété, et les marques de respect les plus touchantes. Étant allé à Nazareth le jour de l’Annonciation, du plus loin qu’il aperçut ce saint lieu, il descendit de cheval, et se mit à genoux ; ensuite il fit à pied le reste du chemin, quoiqu’il fût très fatigué, et qu’il eût ce jour-là jeûné au pain et à l’eau. Il avait un extrême désir d’aller à Jérusalem, et le soudan, qui en était le maître, y avait consenti mais on lui représenta que s’il entrait dans la ville sainte, sans la délivrer, tous les rois qui viendraient dans la suite en Palestine, se croiraient quittes de leur vœu, en se contentant à son exemple d’un simple voyage de dévotion. C’est ce qui le fit renoncer à ce dessein. Il employa tout le temps de son séjour en Palestine à raffermir les affaires des Chrétiens de ce pays ; réparant et fortifiant à ses frais les places qu’ils y avaient encore. Il était occupé de tous ces grands ouvrages, lorsqu’il apprit la mort de la reine Blanche sa mère. Il la pleura amèrement, mais en chrétien, avec une entière résignation à la volonté de Dieu : il se mit à genoux devant l’autel, et adressa à Dieu ces paroles : « Seigneur je vous rends grâces de m’avoir conservé jusqu’ici une mère si digne de toute mon attention : c’était un présent de votre miséricorde : vous le reprenez comme votre bien : je n’ai point à m’en plaindre. Il est vrai que je l’aimais tendrement ; mais puisqu’il vous plaît de me l’ôter, que votre saint nom soit béni dans tous les siècles : » cette mort le fit songer à son retour en France : il y avait près de six ans qu’il en était sorti. Il fit ses dernières dispositions, et après avoir mis les places de la Palestine en état de défense, il partit du port d’Acre au mois d’avril 1254, comblé des bénédictions de tout le peuple, de la noblesse et des évêques, qui le conduisirent jusqu’à son vaisseau. Dans le cours de la navigation, le saint roi s’occupa de la prière, du soin des malades et de l’instruction des matelots : ses exemples produisent les meilleurs effets : les exercices de religion se faisaient avec presque autant de régularité que dans un monastère. Il débarqua en Provence, et prit le chemin de Paris, où il arriva le 5 Septembre. Un de ses premiers soins fut d’aller remercier Dieu dans l’église de saint Denys, à laquelle il fit des magnifiques présents.

## Seconde croisade de saint Louis. Sa mort. An. 1270.

Saint Louis, à son retour de la Palestine, n’avait pas quitté la croix, parce qu’il méditait dès lors une seconde expédition pour le même objet. Il fut confirmé dans cette disposition par les nouvelles qu’il reçut de ce pays. Depuis son départ les infidèles avaient repris une partie des places, qu’il avait fortifiées et ils y exerçaient les plus grandes cruautés contre les Chrétiens, qui refusaient d’embrasser le mahométisme. Ce prince, après avoir réglé les affaires de son royaume, déclara la résolution où il était d’aller à leur secours. Il engagea les princes et les seigneurs de ses États à se croiser avec lui. Ses discours et son exemple firent la plus vive impression sur les esprits ; et le roi se vit bientôt à la tête d’une puissante armée. Il s’embarqua au mois de juillet 1270, et fit voile vers Tunis. Ce qui le détermina à y conduire son armée, c’est que le roi de ce pays lui avait donné lieu de croire qu’il embrasserait la religion chrétienne, s’il ne craignait pas la révolte de ses sujets. Cette conversion paraissait à Louis très propre à faciliter le recouvrement de la Terre-Sainte, et il l’avait fort à cœur. « Oh ! s’écriait-il quelquefois, si j’avais la consolation de me voir le parrain d’un prince mahométan ! » Bientôt une si douce espérance s’évanouit : car, dès que les croisés furent arrivés en Afrique, le roi de Tunis fit arrêter tous les Chrétiens qui étaient dans la ville, et les menaça de leur faire trancher la tête, si l’armée française approchait de la place. Comme la ville de Tunis était très fortifiée pour ce temps-là, et défendue par une nombreuse garnison, Louis crut ne devoir rien entreprendre avant d’avoir reçu les renforts qu’il attendait, et il se contenta de mettre son armée à l’abri des insultes de l’ennemi, en faisant entourer son camp de fosses et de palissades, mais bientôt des fièvres malignes et des dysenteries causées par les chaleurs excessives du climat, et par les mauvaises eaux, se répandirent parmi ses troupes avec tant de violence que l’armée fut diminuée de près de la moitié. Le saint roi en fut attaqué lui-même, et jugea dès le premier jour que l’attaque était mortelle. Jamais il ne parut plus grand que dans cette circonstance critique. Malgré la douleur qu’il souffrait, il n’interrompit aucune des fonctions de la royauté : il donna toujours ses ordres avec la même présence d’esprit que s’il eût été en parfaite santé, et plus occupé des autres que de lui-même, il n’épargnait rien pour les soulager. Enfin il succomba, et fut obligé de garder le lit. Le prince Philippe, son fils aîné, était toujours auprès de lui. Saint Louis qui l’aimait et qui allait bientôt lui laisser son royaume, recueillit toutes ses forces, pour lui donner des instructions admirables, qui sont parvenues jusqu’à nous, et qui commencent ainsi : « Mon fils, la première chose que je vous recommande, c’est d’aimer Dieu de tout votre cœur, et d’être disposé à souffrir tout, plutôt que de pêcher mortellement. » C’est ce que sa vertueuse mère lui avait inculqué dès son enfance, et dont il avait fait la règle de toute sa conduite. Il demanda de bonne heure les sacrements, et il les reçut avec une ferveur, qui fit verser des larmes à tous les assistants. Quand il sentit son dernier moment approcher, il se fit coucher sur un lit couvert de cendres, où les bras croisés sur la poitrine, les yeux levés vers le ciel, il expira en prononçant distinctement ces paroles du psalmiste : « Seigneur, j’entrerai dans votre maison ; je vous adorerai dans votre saint temple, et je glorifierai votre nom. » Ainsi mourut le meilleur des rois, dont on ne peut admirer les vertus, sans bénir la religion sainte qui les a produites.

## Vertus de saint Thomas d’Aquin.

Saint Louis avait beaucoup d’estime et d’affection pour les religieux des deux ordres nouvellement établis, les Frères mineurs et les Frères prêcheurs. Il admirait leur zèle pour le salut des âmes, leur profonde humilité, leur vie pénitente et mortifiée et leur parfait désintéressement. Il disait que s’il pouvait faire deux parts de sa personne, il en donnerait une aux enfants de saint François et l’autre aux enfants de saint Dominique. Saint Thomas d’Aquin, issu d’une famille noble dans le royaume de Naples, faisait alors l’ornement et la gloire de ce dernier ordre. Il reçut une éducation conforme à sa naissance et aux vues de fortune, qu’on avait sur lui. On l’envoya aux écoles les plus célèbres de l’Italie, d’abord au Mont-Cassin, puis à Naples, où était une université florissante. Le jeune Thomas annonçait dès lors les plus grands talents pour les sciences, et montrait les plus heureuses dispositions pour la vertu. Quelques entretiens qu’il eut avec un religieux dominicain, qui était rempli de l’esprit de Dieu, lui firent concevoir un désir ardent d’entrer dans cet ordre, et il en prit l’habit à l’âge de dix-sept ans. Sa famille en ayant été informée, mit tout en œuvre pour le détourner de sa résolution ; mais il demeura ferme. On vint à bout de se saisir de sa personne ; on l’emprisonna, on le maltraita. Rien ne put l’ébranler. Enfin on employa un moyen que l’enfer seul peut suggérer, ce fut d’introduire dans sa chambre une courtisane, que l’on crut propre à le séduire. Thomas effrayé du danger que court son innocence, appelle à son secours le Dieu de pureté : il saisit ensuite un tison enflammé, et chasse cette malheureuse avec indignation. Après avoir rendu grâces à Dieu de cette victoire, il se consacra de nouveau à son service, et lui demanda, les yeux baignés de larmes, la grâce de ne jamais pécher contre la vertu que le démon avait essayé de lui ravir. Sa prière fut exaucée : pour prix de sa fidélité, il reçut le don d’une chasteté parfaite. De plus, Dieu permit qu’on lui rendît la liberté, et qu’on le laissât maître de suivre sa vocation. Ses supérieurs l’envoyèrent à Cologne, pour y étudier la théologie sous Albert-le-grand. Instruit par cet habile maître, il fit en peu de temps de grands progrès dans cette science ; mais il les cachait par humilité : il parlait peu, de peur de donner entrée dans son cœur au démon de l’orgueil. Son silence passait pour stupidité, et on l’appelait par dérision le Bœuf muet. Mais son maître, qui le connaissait mieux en jugeait tout autrement, et il disait aux railleurs que les doctes mugissements de ce bœuf retentiraient un jour par toute la terre : il ne se trompa point. Thomas après avoir achevé son cours, et reçu le degré de docteur, enseigna à Paris avec le plus grand éclat. Il composa un grand nombre d’excellents ouvrages, qui répandirent au loin sa réputation. Le saint docteur attribuait sa science beaucoup moins à l’étude qu’à la prière. Il invoquait toujours l’Esprit de Dieu avant de composer, et il redoublait ses prières, quand il trouvait quelque grande difficulté à résoudre. Le pape Clément IV lui offrit l’Archevêché de Naples, que le saint docteur refusa. Le souverain pontife céda à ses instances sur ce point mais il lui ordonna de se rendre au concile indiqué à Lyon. Le saint docteur obéit, et quoiqu’il eût alors la fièvre, il ne laissa pas de partir pour Lyon, mais comme le mal augmentait, il fut obligé de s’arrêter en chemin, et il mourut à l’abbaye de Fosse-Neuve dans le diocèse de Terracine.

## Vertus de saint Bonaventure.

Saint Bonaventure ne faisait pas moins d’honneur à l’ordre de saint François que saint Thomas d’Aquin à celui de saint Dominique. Il naquit en Toscane de parents recommandables par leur piété. Le nom de Bonaventure lui fut donné à l’occasion d’un mot que prononça sur lui saint François, pour annoncer les grâces dont la miséricorde divine le comblerait dans la suite. Cet enfant de bénédiction n’avait encore que quatre ans, lorsqu’il fut attaqué d’une maladie dangereuse. Sa mère désolée alla le recommander à saint François, qui pria pour lui, et obtint sa guérison. Bonaventure instruit de cette grâce qu’il avait reçue de Dieu, le goûta dès qu’il put le connaître, et à l’âge de vingt-deux ans il entra dans l’ordre des frères mineurs, selon le vœu qu’en avait fait sa mère. Peu de temps après on l’envoya à Paris pour y achever ses études sous le célèbre Alexandre de Halès, qui était un des plus savants religieux de son ordre. Bonaventure y fit des progrès rapides, et fut admis au doctorat en même-temps que saint Thomas, avec qui il était étroitement uni. Ces deux saints docteurs se visitaient souvent, et ils avaient l’un pour l’autre la plus haute estime. Un jour saint Thomas trouvant son ami occupé à écrire la vie de saint François, ne voulut pas le détourner de son travail : « Laissons, dit-il, le saint travailler pour un autre saint : ce serait une indiscrétion de l’interrompre. » Au bout de sept ans de profession, on le choisit pour remplir la chaire de théologie à la place d’Alexandre de Halès, et il s’acquitta de cet emploi avec distinction. En donnant des leçons de cette science sublime, il se proposait moins encore de faire des savants que de former des Chrétiens : en enseignant à ses disciples ce que l’on doit croire, il leur montrait par son exemple ce que l’on doit faire. Il n’avait que trente-cinq ans, lorsqu’on le mit malgré lui à la tête de son ordre, et il le gouverna en qualité de général avec beaucoup de prudence et de capacité. Le pape Grégoire X, plein d’estime pour ses vertus et pour ses talents, songeait à l’élever à la dignité de cardinal. Le saint docteur, qui soupçonna ce dessein, essaya d’en empêcher l’exécution, en sortant secrètement de l’Italie mais un ordre précis du souverain pontife l’obligea d’y retourner promptement. Il était dans un couvent de son ordre, près de Florence, lorsque deux nonces du pape vinrent lui apporter le chapeau. Ils le trouvèrent occupé à un des plus bas ministères de la communauté. À cette vue ils témoignèrent quelque surprise mais le saint ne marqua aucun embarras : il continua en leur présence l’office qu’il avait commencé et quand il l’eut achevé, il reçut les marques de sa nouvelle dignité en soupirant, et il ne dissimula point la peine qu’il sentait d’être dans la nécessité d’échanger les fonctions paisibles du cloître avec les obligations redoutables qu’on lui imposait. Peu de temps après, le pape le sacra lui-même évêque d’Albane, et lui ordonna de se préparer sur les matières, que l’on devait traiter au concile général de Lyon. Saint Bonaventure se rendit à ce concile, et y prêcha à la seconde et à la troisième session ; mais il tomba alors dans une défaillance qui termina sa vie. Il a laissé un grand nombre d’ouvrages, qui respirent la piété la plus affectueuse, et il est regardé en particulier, parmi tous les docteurs de son temps, comme le plus grand maître de la vie spirituelle.

## Première réunion des Grecs. Deuxième concile de Lyon. An. 1274.

Le concile de Lyon avait pour objet principal la réunion des Grecs à l’Église romaine, dont ils étaient séparés depuis longtemps. Ce concile s’ouvrit le 27 mai 1274, et dura jusqu’au 17 juillet. L’assemblée fut très nombreuse : il s’y trouva cinq-cents évêques et soixante-dix abbés. Jacques, roi d’Aragon, s’y rendit en personne : les ambassadeurs de plusieurs autres princes y assistèrent aussi. Michel Paléologue, alors empereur de Constantinople, avait fort à cœur cette réunion ; mais c’était par des vues de politique : il craignait d’être attaqué par les princes Latins, après avoir chassé Baudouin III du trône impérial. Pour détourner l’orage qui le menaçait, il s’adressa au pape, et lui promit d’employer son autorité à faire cesser le schisme. Cette proposition fit d’autant plus de plaisir au souverain pontife, que les Grecs offraient d’eux mêmes une réconciliation à laquelle on les avait exhortés jusqu’alors sans succès, et que les circonstances paraissaient favorables à l’exécution de ce grand dessein. Michel, qui avait sollicité Grégoire X à convoquer le concile, ne manqua pas d’y envoyer ses ambassadeurs, savoir, Germain, ancien patriarche de Constantinople, Théophane, métropolitain de Nicée et George, grand logothète, c’est-à-dire, grand trésorier de l’empire. Ils étaient chargés d’une lettre pour le pape, qui y était appelé le premier et le souverain pontife, le père commun de tous les Chrétiens. Ils en avaient aussi une autre écrite au nom de trente-cinq archevêques Grecs avec leurs suffragants. Dans cette lettre, les prélats exprimaient leur consentement et leur concours pour la réunion avec l’Église de Rome. À l’arrivée de ces ambassadeurs, tous les pères du concile allèrent au devant d’eux, et les conduisent au palais du pape, qui les reçut honorablement et leur donna le baiser de paix, avec toutes les marques d’une affection paternelle. Les ambassadeurs de leur côté rendirent au souverain pontife tous les respects qui sont dûs au vicaire de Jésus-Christ, au chef de l’Église universelle ; ils déclarèrent qu’ils venaient au nom de l’empereur et des évêques d’orient, rendre obéissance à l’Église romaine, et professer une même foi avec elle. Cette déclaration excita la joie la plus vive dans tous les cœurs. Le jour de saint Pierre, le pape célébra la Messe dans la cathédrale de Lyon, en présence de tout le concile. Après que le symbole eut été chanté en latin, le patriarche Germain et les autres Grecs, pour marquer l’unité de la foi, répétèrent le même symbole dans leur langue. Ils vinrent à la quatrième session, et furent placés à la droite du pape après les cardinaux. On y lut à haute voix les lettres, dont ils étaient porteurs. Alors le grand logothète, au nom de la nation, abjura le schisme, accepta la profession de foi de l’Église romaine, et confessa la primauté du saint Siège. Le pape, après avoir témoigné en peu de mots la joie de l’Église, qui embrassait enfin avec tendresse tous ses enfants réunis dans son sein, entonna le Te Deum, et tous les assistants unissant leurs voix, rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces. Tout semblait promettre une réunion durable : cependant elle ne se maintint que jusqu’à la mort de l’empereur Michel : son fils, qui lui succéda, renouvela le schisme.

# XIVe siècle.

## Schisme d’occident. An. 1378. Concile de Constance.

Un autre Schisme plus scandaleux encore désola l’Église peu de temps après celui des Grecs. Voici quelle en fut l’occasion. Le pape Clément V, qui était français, fixa sa demeure à Avignon, et ses successeurs continuèrent d’y faire leur séjour. L’Italie souffrit beaucoup de cette absence des papes, et Rome en particulier était déchirée par différentes factions. On y désirait ardemment et l’on sollicitait avec chaleur le retour du pape. Enfin Grégoire XI se rendit à ces instances pressantes, et il partit d’Avignon. Il fut reçu à Rome au milieu des acclamations du peuple et des témoignages de la joie la plus vive. Après sa mort, le peuple Romain craignant que le nouveau pape, s’il était Français, n’allât encore résider à Avignon, s’attroupa, au lieu où les cardinaux étaient assemblés ; et se mit à crier : « Nous voulons un pape romain. » À ces cris séditieux, il ajouta des menaces, et leur déclara que s’ils choisissaient un étranger, ils leur rendraient la tête aussi rouge que leur chapeau. Les cardinaux intimidés nommèrent précipitamment l’archevêque de Bari, qui prit le nom d’Urbain VI. Ce pape, qui était d’un caractère dur et inflexible, indisposa bientôt, par une conduite imprudente, ceux qui l’avaient élu. Mécontents de leur choix, ils sortirent de Rome, déclarèrent leur élection nulle par défaut de liberté, et élurent un autre Pape sous le nom de Clément VII. Cette malheureuse affaire jeta l’Église dans une horrible confusion. Toute la chrétienté se trouva partagée entre les deux papes. Clément fut reconnu en France, en Espagne, en Écosse, en Sicile : Urbain eut pour lui l’Angleterre, la Hongrie, la Bohême et une partie de l’Allemagne. Ils employèrent l’un contre l’autre les armes spirituelles, et la conduite violente qu’ils tinrent, ne fit qu’allumer davantage le schisme, et aigrir tous les maux qui en étaient la suite. La mort d’Urbain ne termina point le schisme : les cardinaux de son obédience lui donnèrent un successeur. On fit de même dans le parti opposé. Ces scènes fâcheuses se renouvelèrent souvent. Enfin les cardinaux affligés de cette funeste division se réunirent dans le concile du Pise, et pour la faire cesser, ils destituèrent les deux papes, et nommèrent de concert Alexandre V : mais, malgré leurs efforts, le schisme continuait, et les maux augmentaient. L’obstination des papes, la jalousie des cardinaux des différentes obédiences, les divers intérêts des couronnes, tout faisait craindre que le schisme ne se perpétuât ; mais l’Église a des promesses, et Dieu ne l’abandonna point dans ce danger extrême. Il brisa tous les obstacles que les passions humaines opposaient au rétablissement de l’union, et elle se fit dans le concile général de Constance, tenu en 1414. Tous les prétendants à la papauté ou abdiquèrent, ou furent déposés par l’autorité du concile. L’on y élut Martin V, qui fut seul généralement reconnu pour légitime et unique souverain pontife. Au reste, quoique l’on fût partagé sur le droit des concurrents, on n’en demeurait pas moins attaché au siège apostolique, à la chaire de saint Pierre, et ce schisme, tout déplorable qu’il était en lui-même, nuisit peut-être moins aux consciences que d’autres scandales. C’est la réflexion de Saint Antonin, archevêque de Florence, qui écrivait vers le milieu du siècle suivant : « On pouvait, dit-il, être de bonne foi et en sûreté de conscience dans l’un ou l’autre parti ; car quoiqu’il soit nécessaire de croire qu’il n’y a qu’un seul chef visible de cette église, s’il arrive cependant que deux souverains pontifes soient créés en même-temps, il n’est pas nécessaire de croire que celui-ci ou celui-là est le pape légitime ; mais il faut croire seulement que le vrai pape est celui qui a été canoniquement élu, et le peuple n’est point obligé de discerner quel est ce pape : il peut suivre en cela le sentiment et la conduite de ses pasteurs particuliers. » Le grand dessein de Dieu, qui est la sanctification des élus, ne s’accomplit pas moins au milieu des scandales. En effet, il y eut de saints personnages dans les deux obédiences.

## Condamnation de Wiclef et de Jean Huss.

Outre l’extirpation du schisme, le concile de Constance avait encore pour objet la condamnation des hérésies qui s’étaient répandues en Allemagne à la faveur de cette funeste division. Wiclef, docteur de l’université d’Oxford, en avait été le principal auteur. Il avait commencé par avancer quelques opinions singulières, qui furent condamnées par le pape Urbain V et par les évêques d’Angleterre. Pour s’en venger, cet hérésiarque attaqua tout l’ordre ecclésiastique. Il enseigna publiquement que le pape n’est pas le chef de l’Église, que les évêques n’ont aucune prééminence sur les simples prêtres, que les pouvoirs ecclésiastiques se perdent par le péché mortel, que la confession est inutile à celui qui est suffisamment contrit. Ces erreurs ne prirent point racine en Angleterre, où elles étaient nées, et Wiclef étant mort, sa secte y tomba peu-à-peu mais ce novateur avait laissé des écrits infectés du venin de l’hérésie. Ces écrits furent portés à Prague par un gentilhomme de Bohême, qui avait étudié à Oxford, et communiqués à Jean Hus, recteur de l’université de Prague. Celui-ci adopta la doctrine pernicieuse que ces livres contenaient, et la débita dans ses sermons avec une ardeur incroyable. Il y ajouta de nouvelles erreurs, entre autres la nécessité de communier sous les deux espèces. Il s’attacha un grand nombre de disciples, dont le plus ardent était Jérôme de Prague, et cette secte fit de grands progrès en Bohême. L’archevêque de Prague et le pape Jean XXIII[[15]](#footnote-16) n’oublièrent rien pour arrêter le cours de l’erreur, et pour ramener le novateur à la vérité et à la soumission ; mais tous leurs efforts furent inutiles, et Jean Hus continua de répandre son hérésie dans les villes et dans les villages, suivi d’une foule innombrable de peuple, qui l’écoutait avec un extrême empressement. Les choses en étaient à ce point, lorsqu’on tint le concile de Constance. Jean Hus y vint lui-même pour y défendre sa doctrine. Il avait, avant son départ, fait afficher aux portes des églises de Prague, qu’il consentait à y être jugé, et à subir les peines portées contre les hérétiques, si on pouvait le convaincre d’aucune erreur contre la foi. Après cette déclaration, l’empereur Sigismond lui avait donné un sauf conduit, non pour le garantir du châtiment auquel il se soumettait lui-même, mais pour le mettre en sûreté dans le voyage, et lui faciliter le moyen de se justifier, s’il avait été calomnié, comme il le disait. Il ne fut pas plutôt arrivé à Constance, qu’il se mit à dogmatiser, sans attendre le jugement du concile sur sa doctrine. On crut donc nécessaire de s’assurer de la personne, et le concile nomma des commissaires pour examiner ses écrits. Ils y trouvèrent un grand nombre d’erreurs : on le pressa inutilement de se rétracter. Il parut à la session qui se tint le 5 de juin. On tira de ses écrits beaucoup d’articles, qui contenaient les erreurs de Wiclef ; après lui avoir laissé la liberté de s’expliquer sur chaque article, on l’exhorta à se soumettre au jugement du concile, et on lui présenta une formule de rétractation, qu’il refusa opiniâtrement de souscrire. Le concile, qui voulait éviter d’en venir aux extrémités, essaya à plusieurs reprises de vaincre son opiniâtreté. On commença par condamner ses livres au feu : on croyait par-là l’intimider ; mais il persista dans son refus. Alors cet hérésiarque obstiné fut solennellement dégradé des saints ordres et livré au magistrat de Constance, qui, suivant les lois impériales, le condamna à être brûlé. Jérôme son disciple, aussi opiniâtre que le maître, subit le même châtiment. [<ᵉ] Le concile n’a point sollicité leur supplice, mais il a laissé agir la justice du souverain, qui certainement peut, pour le bien de l’État, punir ceux qui troublent l’ordre civil, en répandant de mauvaises doctrines, souvent plus funestes à la tranquillité publique que les vols et les assassinats. [ᵉ>]

# XVe siècle.

## Nouvelle tentative pour la réunion des Grecs. Concile de Florence. An. 1439.

Depuis que l’église Grecque était retombée dans le schisme, les souverains pontifes avaient fait plusieurs tentatives pour rétablir l’union, mais aucune n’avait réussi. Enfin, l’an 1437, l’empereur Grec Jean Paléologue et le pape Eugene IV ayant renoué la négociation, convinrent que l’on assemblerait en occident un concile général, composé de Grecs et de Latins. En vertu de cette convention, le concile fut ouvert par le pape lui-même à Ferrare en Italie : l’empereur et le patriarche de Constantinople s’y rendirent avec vingt archevêques d’orient, et un grand nombre d’autres ecclésiastiques grecs, d’une capacité et d’un mérite distingués. Les patriarches d’Alexandrie, d’Antioche et de Jérusalem y envoyèrent aussi leurs députés. Il survint des inconvénients qui ne permirent pas de continuer le concile à Ferrare, et il fut du consentement des Grecs transféré à Florence. Après que l’on y eut éclairci toutes leurs difficultés, l’empereur, le patriarche et les évêques grecs, donnèrent une profession de foi conforme à celle de l’Église romaine, dans laquelle ils reconnaissaient en particulier que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et que le pape est le chef de l’Église universelle. Ensuite la réunion fut agréée de part et d’autre : l’on fit un décret où l’on inséra tous les points que les Grecs avaient contestés auparavant, et ce décret fut signé par le pape, par le patriarche et les autres prélats grecs, excepté l’évêque d’Éphèse, qui refusa constamment de le souscrire. Ainsi fut terminée cette grande affaire. Le succès répandit une joie universelle dans l’Église catholique ; mais cette joie dura peu. Quand l’empereur et les prélats grecs furent de retour à Constantinople, ils trouvèrent le clergé et le peuple de cette ville étrangement prévenus contre l’union. Ces schismatiques accablèrent d’injures ceux qui l’avaient signée, et comblèrent d’éloges Marc d’Éphèse, pour avoir eu seul le courage de refuser son consentement. Ceux qui avaient assisté au concile de Florence, intimidés par ce déchaînement de leurs concitoyens, renoncèrent à ce qu’ils avaient fait, et le schisme fut consommé sans retour. Quelques années après, le pape Nicolas V, pontife d’une grande piété, réfléchissant sur l’inutilité des peines, que l’on s’était données pour la conversion des Grecs, leur écrivit une lettre, dans laquelle après leur avoir parlé des préparatifs que les Turcs faisaient contre eux, il les exhorta à ouvrir enfin les yeux sur leur opiniâtreté passée. « Il y a déjà longtemps, leur dit-il, que les Grecs abusent de la patience de Dieu, en persévérant dans le schisme. Selon la parabole de l’Évangile, Dieu attend pour voir si le figuier, après avoir été cultivé avec tant de soin, portera enfin du fruit mais si, dans l’espace de trois années que Dieu leur accorde encore, il n’en porte point, l’arbre sera coupé par sa racine ; et les Grecs seront entièrement accablés par les ministres de la justice divine, que Dieu enverra pour exécuter l’arrêt qu’il a déjà prononcé dans le ciel. » Nous verrons bientôt l’accomplissement littéral de cette prédiction.

## Prise de Constantinople par Mahomet II. An. 1453.

Mahomet II, sultan des Turcs, ayant résolu de réduire sous sa puissance Constantinople, capitale de l’empire d’orient, vint en 1453 mettre le siège avec une armée de trois-cent-mille hommes et environ cent galères, sans compter un grand nombre de bâtiments de moindre grandeur. Il s’en fallait bien que les Grecs eussent des forces égales à lui opposer. La garnison de la ville ne consistait qu’en cinq-mille Grecs, et deux-mille étrangers, dont l’empereur Constantin Paléologue donna le commandement à Justinien, officier Génois d’une grande expérience. Ce prince n’avait rien négligé pour fortifier Constantinople avant l’arrivée des Turcs. Comme cette ville était environnée d’une double muraille, Mahomet fit préparer une artillerie de quatorze batteries, dans lesquelles il y avait quelques pièces de canon d’une grosseur prodigieuse, qui lançaient des masses de pierres de deux-cents livres pesant. Ces machines terribles firent feu jour et nuit sur la ville, et la battirent avec tant d’avantage, qu’elles eurent bientôt fait de larges brèches aux murailles. Les assiégés, dans la situation critique où ils se trouvaient, ne laissèrent pas d’opposer à l’ennemi une vigoureuse résistance en réparant les brèches autant qu’il était possible, et en faisant avec succès des sorties dans lesquelles ils tuaient un grand nombre de Turcs et brûlaient leurs ouvrages. Déjà les Turcs rebutés demandaient à haute voix qu’on abandonnât l’entreprise ; mais Mahomet leur ayant promis le pillage de la ville, les fit résoudre à donner un assaut général. Les dispositions étant faites, on attaqua la place par mer et par terre. Les Grecs se défendirent avec courage et firent des prodiges de valeur ; mais Justinien ayant été blessé, abandonna son poste. Cette retraite découragea tellement les Grecs qu’ils commencèrent à lâcher pied. Les Turcs, fondant en même temps avec impétuosité par la brèche, poursuivirent les fuyards et en tuèrent la plus grande partie. L’empereur, qui s’était placé lui-même à la brèche, faisait des efforts prodigieux ; mais il fut emporté par la foule et périt avec elle. Après la mort de l’empereur, les Turcs ne trouvèrent plus de résistance, ils se rendirent maîtres de la ville, où rien n’échappa à l’épée des vainqueurs. Ils firent un carnage horrible des habitants, et, pendant trois jours que dura le pillage, ils commirent les plus grands excès. Ainsi périt l’empire de Constantinople, après avoir subsisté pendant onze-cent-vingt-trois ans, à compter du jour où le siège y avait été transféré par le grand Constantin en 330. Ce fut une punition manifeste de leur opiniâtreté dans le schisme. Dieu les avait attendus avec patience, et ils n’avaient pas profité du temps qui leur avait été accordé pour rentrer dans la soumission à l’Église : ils avaient négligé les exhortations qui leur avaient été faites : ils sont devenus les victimes de la justice divine : ils n’ont pas voulu reconnaître l’autorité des successeurs de saint Pierre, et ils sont tombés sous la tyrannie des infidèles, de qui ils n’ont à attendre que l’oppression et l’esclavage. Tout royaume qui s’oppose à celui de Jésus-Christ est menacé de la malédiction divine, et se met en danger de ne pas subsister longtemps.

# XVIe siècle.

## Institution de l’ordre des Minimes. An. 1507.

L’Église, que la ruine entière de l’empire d’orient affligeait sensiblement, fut un peu consolée par la modération dont usa le vainqueur. Il laissa subsister la religion chrétienne dans le pays, dont il devenait le maître. Ayant même appris que le siège de Constantinople était vacant, il y établit un patriarche. L’Église trouva un autre sujet de consolation dans la sainteté éclatante de François de Paule, que Dieu suscita pour former un nouvel ordre religieux, spécialement consacré à la pénitence et à l’humilité. Ce saint fondateur naquit dans la petite ville de Paule en Italie, et il en prit le nom. Ses parents, qui étaient très vertueux, lui inspirèrent de bonne heure le goût de la piété, moins encore par leurs discours que par leurs exemples. Le jeune François se sentit appelé à une vie austère et mortifiée. Il s’y exerça presque dès l’enfance. Il ne mangeait ni viande, ni poisson, ni œufs, ni lait. Il s’en fit pour toute sa vie une loi, qu’il a gardée religieusement. Pressé par un attrait intérieur pour la solitude, il se retira dans une grotte près de la mer, où il ne s’occupait que des choses de Dieu. Il n’avait pas d’autre lit que la pierre du rocher, d’autre nourriture que les herbes, qui croissaient autour de la grotte. Sous un habit vil et pauvre, il portait un rude cilice. La réputation d’une vertu si rare dans un jeune homme attira auprès de lui plusieurs personnes, qui le prièrent de les associer à sa retraite, et de leur apprendre à servir Dieu. Il ne put résister à leurs instances. On bâtit donc quelques cellules et un oratoire auprès de sa grotte. Ce fut comme le berceau de l’ordre, qu’il fonda peu de temps après ; car l’accroissement que sa communauté prenait de jour en jour, lui fit naître la résolution de construire au même lieu un monastère et une église, ce qu’il exécuta avec les secours que lui fournirent les habitants des environs. La règle qu’il donna à ses disciples fut d’observer un Carême perpétuel, et pour leur apprendre que la pénitence ne sert de rien sans l’humilité, il voulut qu’ils fissent une profession particulière de cette dernière vertu, et qu’on les appelât Minimes, c’est-à-dire, les moindres de tous les religieux. Son ordre fut approuvé par Sixte IV, en 1474. Louis XI entendit parler de la vertu extraordinaire de François de Paule, et dans l’espérance d’obtenir par ses prières la guérison d’une maladie, dont il était attaqué, il invita le saint homme à venir le trouver. Le pape ordonna à François de se rendre au désir du roi. Le saint obéit, il en fut reçu avec des marques singulières de vénération. Louis se jeta à ses pieds, et le conjura de demander à Dieu le rétablissement de sa santé ; mais François s’appliqua à le faire entrer dans des dispositions plus chrétiennes : il l’exhorta à se soumettre à la volonté de Dieu, et à lui faire le sacrifice de sa vie. Il se fit respecter de toute la cour par un parfait détachement et par la sagesse de ses discours, qui dans un homme sans lettres et sans culture, ne pouvaient venir que de l’Esprit Saint : aussi ne l’appelait-on pas autrement que le saint homme, l’homme de Dieu. Les successeurs de Louis XI le comblèrent de bienfaits, et il vit son ordre s’étendre non seulement en Italie et en France, mais encore en Espagne et en Allemagne, Il tomba malade dans le couvent du Plessis-Lès-Tours, le dimanche des Rameaux : il alla le Jeudi saint recevoir la sainte Eucharistie à l’église, avec de grands sentiments de piété, nus pieds, la corde au col, et versant beaucoup de larmes. Il mourut le lendemain, après avoir exhorté ses religieux à observer fidèlement leur règle, et à s’aimer les uns les autres.

## Hérésie de Luther. An. 1517.

Dieu prend soin de consoler son Église, comme on vient de le voir, et il lui donne des témoignages de sa protection, pour l’affermir dans les diverses tempêtes, qui se renouvellent sans cesse. Celle que Luther excita au commencement du seizième siècle, fut la plus terrible et la plus funeste qu’elle eut essuyée depuis le temps de l’arianisme. Cet hérésiarque, né en Saxe, était de l’ordre des Ermites de saint Augustin, et docteur de l’université de Wittemberg. Esprit inquiet, ardent, plein de présomption, il s’échauffa à l’occasion des indulgences accordées par Léon X, parce que la publication en fut confiée aux Dominicains, et non pas à ceux de son ordre. Il commença par déclamer contre l’abus des indulgences, puis contre les indulgences mêmes. Il attaqua ensuite la doctrine de l’Église sur le péché originel, sur la justification et sur les sacrements. Ces nouveautés impies, ayant été condamnées par une bulle du pape, le fougueux novateur s’éleva avec fureur contre la primauté du siège de Rome, et ne gardant plus aucune mesure, il alla d’écarts en écarts, et d’excès en excès, renouvelant les erreurs déjà foudroyées dans les Albigeois, dans Wiclef, dans les Hussites. Il écrivit contre le purgatoire, contre le libre arbitre, contre le mérite des bonnes œuvres, etc. Tel fut le commencement de sa funeste apostasie de l’ancienne foi, apostasie qu’il qualifia du nom de réformation. (1) Comme il fallait se procurer de l’appui pour soutenir une entreprise si hardie, Luther exhorta les princes d’Allemagne à s’emparer des biens ecclésiastiques : c’était un moyen facile de se les rendre favorables. L’espérance de recueillir ces riches dépouilles engagea dans son parti beaucoup de seigneurs puissants. Frédéric, électeur de Saxe, et Philippe, landgrave de Hesse, se déclarèrent hautement ses protecteurs. Luther s’attacha ce dernier prince par une complaisance encore plus honteuse : Philippe voulut, du vivant de son épouse, contracter un second mariage : il crut pouvoir tout obtenir du nouveau réformateur : il s’adressa donc à Luther, qui ayant assemblé les docteurs de la nouvelle réforme à Wittemberg, donna au landgrave, contre la défense expresse de Jésus-Christ, la permission d’avoir deux épouses à la fois. Pour multiplier ses sectateurs, il attaqua la loi du célibat des prêtres et des religieux, et il donna lui-même l’exemple de l’enfreindre, en épousant, tout prêtre et moine qu’il était, une jeune religieuse, qu’il avait tirée de son couvent pour la catéchiser et la séduire. De telles leçons soutenues par de tels exemples trouvèrent aisément entrée dans l’esprit des peuples, et une secte si favorable aux inclinations corrompues du cœur humain s’accrut de jour en jour. De la Haute-Saxe, elle se répandit dans les provinces septentrionales, dans les duchés de Brunswick, de Mecklembourg, de Poméranie et dans la Prusse où le grand-maître de l’ordre Teutonique se fit luthérien. Alors Luther, se voyant à la tête d’un parti redoutable, leva le masque : il exhala sans ménagement sa bile contre le pape et contre les personnes les plus respectables : il vomit contre eux un torrent d’injures grossières, telles que le délire le plus furieux peut suggérer à un frénétique. On ne peut lire sans un gémissement mêlé d’indignation les basses plaisanteries, les bouffonneries plates et révoltantes, les turpitudes même, dont il a sali ses écrits, et l’on a peine à concevoir comment un tel personnage a néanmoins entraîné dans son parti tant de provinces et de royaumes. Il faut que la cupidité et l’amour du plaisir, qui sont les deux grands moyens qu’il a employés, aient sur l’esprit des hommes un ascendant bien impérieux pour les avoir aveuglés à ce point, et pour que la séduction se soit si fort étendue à la honte de la raison.

(1) On appela ensuite Protestants, les sectateurs de Luther, parce qu’ils protestèrent contre un décret de l’empereur Charles-Quint, dans la diète\* de Spire, en 1529.

## Calvin ajoute aux erreurs de Luther. An. 1536.

Lorsque Luther eut donné l’exemple de changer la doctrine reçue parmi les fidèles, on vit s’élever un grand nombre de prétendus réformateurs, qui, en adoptant une partie de ses erreurs, y en ajoutèrent de nouvelles. Calvin, que l’on regarde comme le second chef des Protestants, naquit à Noyon. Après avoir fait ses humanités à Paris, il alla étudier le droit à Orléans et à Bourges, dont les écoles avaient de la réputation. Il eut pour maître dans cette dernière ville, un homme célèbre, mais imbu de la doctrine de Luther. Le disciple puisa dans son commerce le goût des nouveautés, et il ne dissimula point ses sentiments. La France alors s’efforçait de repousser la contagion, qui commençait à s’y glisser, et le roi François Premier sévissait contre les Luthériens. Craignant donc d’être arrêté, Calvin se retira à Bâle. Ce fut dans cette ville qu’il publia son livre de l’Institution chrétienne, qui est comme l’abrégé de toute sa doctrine. Excepté l’article de l’Eucharistie, il ne s’écarta pas beaucoup des sentiments de Luther, il enchérit même sur lui : il y enseigne que le libre-arbitre a été entièrement éteint par le péché ; que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner, non à cause de leurs crimes, mais parce qu’il lui plaît ainsi : il rejette l’invocation des saints, le purgatoire et les indulgences : il ne veut ni papes, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni culte extérieur, ni aucune des cérémonies sacrées, qui sont d’un si grand secours pour élever l’âme jusqu’à l’adoration de l’Être Suprême. Luther, malgré le désir qu’il eut de nier la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l’Eucharistie, en demeura si convaincu, qu’il ne put jamais abandonner ce dogme ; Calvin franchit le pas, et osa le rejeter. Il est vrai que pressé par la force de ces paroles de Jésus-Christ, « Ceci est mon Corps, Ceci est mon Sang, » et gêné par la foi constante et universelle de ce mystère, il laisse apercevoir un étrange embarras dans la manière de s’exprimer, et qu’il semble avoir honte de sa propre doctrine. C’est un hommage forcé qu’il rend à la vérité, même en la combattant. Le novateur fit différentes courses pour répandre son poison : il vint ensuite s’établir à Genève, qui depuis, quelques années avait chassé son évêque, et embrassé le Luthéranisme. Il y exerça l’emploi de prédicateur et de professeur de théologie. Y ayant acquis beaucoup de crédit, il fit de cette ville comme le centre de sa secte ; et c’est de là, qu’il souffla le feu de l’hérésie et de la discorde dans la France et dans les autres parties de l’Europe. Son pouvoir était absolu à Genève, et personne n’osait lui résister, parce qu’on ne le faisait point impunément. Il ne pouvait souffrir que l’on pensât autrement que lui, et cet homme qui prêchait qu’on ne devait pas écouter l’Église, ni lui obéir, exigeait des autres une soumission aveugle à tout ce qu’il lui plaisait de définir. Il fit brûler à Genève le médecin Michel Servet, pour avoir avancé quelques erreurs sur le mystère de la sainte Trinité et cependant il déclamait avec fureur contre la juste sévérité, dont on usait en France à l’égard des hérétiques : ainsi l’iniquité se ment-elle à elle-même. Quand il ne pouvait autrement exercer sa vengeance, il s’abandonnait à un emportement indigne non seulement d’un réformateur, mais d’un honnête homme, et il prodiguait à ses adversaires les épithètes de pourceau, de bête, d’âne, de chien, d’enragé, etc. Quel étrange langage dans la bouche d’un homme, qui se donne pour un apôtre ! que l’on compare ce langage avec celui de saint Paul, on jugera par le contraste de la différence qu’il y a entre les envoyés de Dieu et ceux qui n’ont été que les organes du démon de l’hérésie ou de l’impiété.

## Violences des Protestants.

L’hérésie est cruelle, et ennemie de toute subordination. Les Ariens avaient excité les plus grands troubles, et exercé les plus horribles violences. Il en a été de même des Protestants : ils n’ont pas plus respecté la puissance du prince, que l’autorité spirituelle du pape. « S’il m’est permis, disait Luther en parlant à son souverain, s’il m’est permis par amour pour la liberté chrétienne non seulement de mépriser, mais même de fouler aux pieds les décrets des papes et les canons des conciles, pensez-vous que je respecte assez vos ordres pour les regarder comme des lois ? L’Évangile, dit-il ailleurs[[16]](#footnote-17), a toujours causé des troubles ; il faut répandre du sang pour l’établir. » Quelles horribles scènes cette doctrine séditieuse n’a-t-elle pas données dans toute l’Europe ? En Allemagne, les Luthériens s’attroupèrent, prirent les armes, et portèrent le ravage dans les provinces de Souabe, de Franconie et d’Alsace ; ils pillèrent et brûlèrent les églises, détruisirent les monastères et les châteaux, massacrèrent les prêtres et les religieux. Ils formèrent une armée de soixante-douze mille hommes, et l’empereur Charles-Quint eut bien de la peine à les réduire. Que de sang le Calvinisme n’a-t-il pas répandu en France ! ce royaume fut déchiré pendant trois règnes par des factions continuelles, par des guerres civiles, par de sanglantes batailles. On ne peut lire l’histoire de cette hérésie, sans frémir au récit des excès qu’elle commit ou qu’elle occasionna. On a compté jusqu’à vingt-mille églises que ces fanatiques révoltés ont détruites pendant le cours de ces guerres. Dans la seule province du Dauphiné, ils tuèrent deux-cent-cinquante-six prêtres et cent-douze moines : ils brûlèrent neuf-cents villes ou villages. Leur fureur s’exerçait même sur les morts : ils l’ont portée jusqu’à profaner avec des mains sacrilèges les reliques précieuses des martyrs et des confesseurs de Jésus-Christ, ils ont enlevé de force les corps saints des dépôts sacrés, où on les conservait : ils les ont brûlés, et ils ont jeté leurs cendres au vent. Pour ne citer que deux exemples de cette impiété cruelle, en 1562, ils ont brisé la châsse de saint François de Paule au Plessis-Lès-Tours, et ayant trouvé son corps sans aucune corruption, ils l’ont traîné par les rues, et l’ont brûlé dans un feu allumé avec le bois d’une grande croix, Dans la même année, ils ont enlevé à Lyon la châsse de saint Bonaventure, ils en ont emporté toutes les richesses, ils ont brûlé les reliques du saint, et jeté ses cendres dans la rivière de Saône. Si les maximes de la religion prétendue réformée autorisent de tels excès, son Évangile peut-il être l’Évangile de Jésus-Christ ? Notre Seigneur, en envoyant ses apôtres, leur avait dit : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups : vous n’opposerez à leur cruauté que la patience et la douceur. » Il y eut sans doute du sang répandu pour l’établissement de l’Évangile, mais ce ne fut que le sang des brebis ; et ce sang c’étaient les loups qui le répandaient. Les fidèles n’apprirent alors des apôtres d’autre doctrine que celle de la patience et de la soumission aux souverains, et ils y furent inviolablement attachés ; ils disaient par la bouche de saint Justin dans son apologie[[17]](#footnote-18) : « Nos espérances ne sont point fondées sur le monde présent : c’est pourquoi nous ne faisons aucune résistance au bourreau, qui vient pour nous frapper. » Ils disaient aux empereurs : « Nous n’adorons que Dieu seul ; mais dans tout le reste nous vous obéissons avec joie : » ils disaient encore avec Tertullien : « Comme Chrétiens nous prions Dieu d’accorder aux empereurs une longue vie, un règne paisible, de la sûreté au dedans, des armes victorieuses au-dehors, un sénat fidèle, des sujets soumis, une paix universelle, et tout ce qu’un homme et un empereur peuvent désirer : » qu’elle différence entre cet esprit du christianisme et celui de la prétendue réforme !

## Variations des Églises protestantes.

C’est un des caractères de l’hérésie d’être sujette à se diviser et à varier dans ses dogmes. Comme c’est par son propre esprit que l’auteur l’a composée, chaque particulier se croit aussi en droit de changer par son propre esprit, et de modifier ce qu’il a reçu : l’auteur d’une secte n’a pas plus de droit d’innover que ses sectateurs. L’on a vu cette instabilité de doctrine dans les Ariens, dans les Pélagiens, etc. Elle n’a pas été moins sensible dans les Protestants. Luther et Calvin n’ont pu contenir leurs prosélytes dans les bornes qu’ils leur avaient prescrites. Aussi était-il contre la maxime fondamentale de la secte de poser ces bornes : ils avaient annoncé une liberté, qu’ils appelaient évangélique, jusqu’alors inconnue, en vertu de laquelle chaque particulier était maître de régler sa croyance. Eh ! que pouvait-il résulter de cette liberté, qu’une étrange confusion de doctrine, et une perpétuelle variation ! « Ceux qui ont retranché un seul article de foi, disait au cinquième siècle le célèbre Vincent de Lérins, en attaqueront bientôt d’autres, et quelle sera la suite nécessaire de cette manière de réformer la religion, sinon que ces réformateurs ne se tiendront jamais en repos ; mais qu’ils la changeront sans cesse jusqu’à ce qu’il n’en reste plus la moindre trace ? » C’est ce qui est arrivé dans la nouvelle réforme ; après avoir secoué le joug salutaire de l’autorité de l’Église, elle n’avait plus de principe d’unité, parce qu’il n’y a que cette autorité qui puisse retenir la licence des esprits. La nouvelle réforme, abandonnée à l’examen et au jugement de chaque particulier, a varié mille fois : elle a pris mille formes différentes : elle s’est divisée en Anabaptistes, en Quakers, en Arminiens, en Gomaristes, en Épiscopaux, en Puritains, en Sociniens, qui ont des dogmes opposés et qui ne s’accordent que dans leur haine commune pour la foi ancienne et dans le mépris de toute autorité. On a vu s’élever presque tous les jours de nouveaux prédicants, qui, mécontents de ce que les chefs avaient établi, ne cessaient d’y faire des changements. De là les différentes confessions de foi, qui se contredisaient l’une l’autre : les chefs eux-mêmes ne demeurèrent pas fermes dans leur premier plan de religion : ce qu’ils bâtissaient un jour, ils le détruisaient le lendemain. On peut bien leur appliquer ce que saint Hilaire de Poitiers disait aux Ariens : « Vous ressemblez à des architectes ignorants, qui ne sont jamais contents de leur ouvrage : vous ne faites que bâtir et démolir. Il y a maintenant autant de confessions de foi différentes qu’il y a d’hommes, et une aussi grande variété dans la doctrine que dans les modes. Chaque année, chaque mois voit éclore une confession de foi ; vous avez honte des anciennes : vous en forgez de nouvelles, pour les rejeter encore. » Leur inconstance sur ce point était si visible, qu’ils n’ont pu s’empêcher de s’en plaindre eux-mêmes. Voici comment en parle un de leurs théologiens (\*) : « Quelle sorte de gens sont nos Protestants, qui, s’égarant à tout moment, puis revenant sur leurs pas, se laissent emporter à tout vent de doctrine, tantôt d’un côté, tantôt de l’autre ! Vous pouvez peut-être connaître quels sont aujourd’hui leurs sentiments en matière de religion, mais vous ne pourrez jamais être assuré de ceux qu’ils auront demain. Sur quel article de la religion ces églises, qui se sont séparées de celle de Rome, sont-elles d’accord ! Examinez tous les points de leur croyance depuis le premier jusqu’au dernier : à peine trouverez-vous un seul article affirmé par tel ministre que vous ne le voyiez aussitôt condamné par l’autre, comme une doctrine impie. » Il n’est pas surprenant que l’on s’égare ainsi, quand on n’a plus de guide pour se conduire : ils avaient abandonné l’Église, que Jésus-Christ ordonne d’écouter : se trouvant seuls et sans conducteurs, ils se perdirent dans des sentiers inconnus, où l’esprit de séduction les avait engagés, et ils s’écartèrent de la vérité, qui est une, par mille détours différents. Il n’en est pas ainsi de l’Église catholique : quelle constance dans son gouvernement et dans sa conduite ! fondée sur Jésus-Christ et gouvernée par lui selon sa promesse, elle ne change jamais dans sa doctrine : sa foi est toujours la même ; elle l’a reçue de son divin fondateur, et elle conserve inviolablement ce dépôt sacré : elle ne permet sur cet article aucune innovation.

\* Duditius, lettre à Bèze [Epistola Andreae Duditii,... ad Theodorum Bezam, in qua disputatur an Ecclesiae nomen soli reformatae conveniat, 1593].

## Schisme d’Angleterre. An. 1533.

Les passions des princes sont ordinairement la cause des révolutions qui arrivent dans leurs États, et en particulier du changement de religion. C’est ce qu’éprouva l’Angleterre, où la foi avait d’abord été si florissante, qu’on l’avait nommée l’île des saints. Henri VIII s’était signalé par son zèle pour la foi catholique dans les commencements du Luthéranisme : il avait publié des édits sévères contre les sectateurs de Luther, pour empêcher que l’hérésie naissante n’infectât son royaume : il avait fait plus encore ; il avait composé lui même un ouvrage pour la combattre ; mais un attachement criminel étouffa dans son cœur de si heureuses dispositions [ᵉ], et fit le malheur de son règne. Il avait épousé, avec dispense, Catherine d’Aragon, veuve de son frère, et il y avait déjà dix-huit ans que cette union subsistait, lorsque ce prince ouvrit son cœur à la passion, qui le précipita lui et son royaume dans un schisme déplorable. Il voulut donner le nom et le rang de reine à Anne de Boleyn, qu’il aimait : il fallait pour cela faire dissoudre son premier mariage, comme s’il eût été illégitime : il poursuivit cette affaire à Rome avec beaucoup d’empressement. Le pape Clément VII, après l’avoir bien examinée, jugea que les raisons, qu’on alléguait pour le divorce, n’étaient pas fondées, et il refusa de séparer ce que Dieu avait uni : il prononça même une sentence d’excommunication contre Henri, s’il ne reprenait pas son épouse légitime. Alors ce prince passionné se livra à tous les transports de son ressentiment : il ne voulut plus reconnaître l’autorité du souverain pontife, et par un acte solennel du parlement d’Angleterre, il se fit déclarer chef suprême de l’Église anglicane. Il soutint cette démarche schismatique par une violente persécution contre ceux qui ne voulurent pas souscrire à cette déclaration. Thomas Morus, grand chancelier et Fischer, évêque de Rochester, furent les premières victimes de sa fureur : il leur fit trancher la tête, parce qu’ils avaient refusé de reconnaître sa suprématie ecclésiastique. Ce fut en cette occasion que le chancelier fit cette belle réponse : « Si j’étais seul de mon sentiment, je me défierais de mes lumières, et je préférerais celles du grand conseil d’Angleterre ; mais j’ai pour moi toute l’Église, ce grand conseil des Chrétiens. » Le supplice de ces deux hommes illustres fut le prélude d’un grand nombre d’exécutions sanglantes, et Henri, qui jusque-là n’avait point paru porté à la cruauté, devint un prince violent et sanguinaire. Pour se venger des religieux, qui persévéraient dans l’obéissance due au saint-Siège, il supprima les monastères, et s’en appropria les revenus. On eut dit qu’il ne s’était fait chef de l’Église de son royaume, qu’afin d’avoir un titre pour la piller. Il épousa Anne de Boleyn, qui était, la cause de tant de troubles ; mais s’en étant bientôt dégoûté, il lui fit trancher la tête, et il contracta une nouvelle alliance, qui fut suivie de quatre autres. Ainsi Dieu punissait-il les premiers excès de ce malheureux prince par d’autres excès, et le livrait-il aux désirs déréglés de son cœur. Henri mourut déchiré par les remords de sa conscience. Malgré ses égarements, il n’avait rien changé dans la doctrine ; mais le schisme conduit en peu de temps à l’hérésie : les nouvelles erreurs ne pouvaient manquer d’être bien reçues dans un pays ainsi disposé à la révolte : du vivant même de Henri, le Luthéranisme commençait, à s’y glisser à son insu et contre son gré. Après sa mort, Édouard VI abolit entièrement la religion catholique, et il établit la prétendue Réforme. On supprima la messe : les images furent abattues, les églises pillées et profanées, les chaires occupées par des prédicateurs, qui attaquaient publiquement les anciens dogmes et les saintes cérémonies de la religion. Pour bien juger de la Réforme anglicane, il suffit de se rappeler la honte de son origine et l’impiété de ses attentats : Henri VIII en jugea ainsi lui-même au lit de la mort, à ce moment fatal où l’illusion se dissipe, et où la vérité brille dans tout son éclat.

## Conversion des Indes. An. 1541.

Les pertes, que l’Église faisait en Europe par le schisme et l’hérésie, étaient réparées avec avantage par le zèle de François Xavier, quigagnait alors à Jésus-Christ des contrées immenses, des peuples innombrables. Xavier était issu d’une famille noble dans le royaume de Navarre. Il fit ses études à Paris, et il y enseignait la philosophie dans l’université, lorsqu’il s’attacha à saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus et qu’il devint un de ses premiers disciples. Ayant été choisi par le pape Paul III, pour porter l’Évangile dans les Indes orientales, où les Portugais avaient formé de nouveaux établissements, il s’embarqua à Lisbonne, en 1541, et aborda après une longue navigation à Goa, capitale de la domination portugaise en ce pays. L’état déplorable où il y trouva la religion, lui fit verser des larmes, et enflamma son zèle. Comme la vie scandaleuse des Chrétiens dans les Indes était le plus grand obstacle à la conversion des idolâtres mêlés parmi eux, il commença ses travaux apostoliques par rappeler ces mauvais chrétiens aux principes du christianisme. Pour y réussir, il s’appliqua à former la jeunesse à la vertu. Il rassemblait les petits enfants, et les menait à l’église, pour leur apprendre le symbole des apôtres, les commandements de Dieu et les pratiques de la vie chrétienne. La piété de ces enfants édifia toute la ville, qui changea bientôt de face. Les pécheurs commencèrent à rougir de leurs désordres, et vinrent demander à Xavier ses conseils. Il les reçut avec bonté, les instruisit, les exhorta et les convertit presque tous par sa douceur et sa charité. Il passa ensuite à la côte de la Pêcherie, dont les habitants avaient reçu le baptême, et néanmoins conservaient toujours leurs superstitions et leurs vices. Pour se mettre en état de faire plus de fruit, il étudia la langue Malabare, et à force de travail il traduisit en cette langue le symbole des apôtres, le Décalogue, l’Oraison dominicale, et enfin tout le catéchisme. Il apprit par cœur sa traduction, et il se mit à parcourir les bourgades en prêchant ainsi Jésus- Christ. Sa prédication, soutenue par des miracles, produisit des fruits abondants. La ferveur de cette chrétienté naissante était admirable ; d’une nation abandonnée à tous les vices, il en fit un peuple de saints : beaucoup de pécheurs changèrent de vie, et la multitude des infidèles, qui demandaient le baptême, était si grande que Xavier, épuisé de fatigue, ne pouvait presque plus lever les bras. Encouragé par ces premiers succès, il avança dans les pays voisins, où l’on n’avait encore aucune connaissance de Jésus-Christ, et en peu de temps il eut la consolation de voir les habitants détruire les temples de leurs idoles, et bâtir des églises à la place de ces temples. L’année suivante, il passa dans le royaume de Travancore, où il baptisa de ses propres mains jusqu’à dix-mille idolâtres dans l’espace d’un mois. On bâtit dans ce pays quarante-cinq églises, et François, qui manda lui-même toutes ces particularités, ajoute que c’était un spectacle bien touchant de voir ces infidèles convertis courir à l’envi pour démolir leurs temples. La réputation du saint apôtre se répandit jusqu’aux extrémités des Indes, et de toutes parts on le faisait prier de venir, pour recevoir de lui l’instruction et le baptême. Au milieu de cette riche moisson, François envoyait des lettres en Italie et en Portugal, pour demander des ouvriers évangéliques. Dans les transports de son zèle, il aurait voulu que les docteurs des universités de l’Europe devinssent tous missionnaires. Il alla à l’île de Mannar, à Cochin, à Méliapour. Malacca, aux Moluques, à Ternate : partout il opéra un nombre prodigieux de conversions, et il forma en chaque endroit une Église nombreuse de ceux qu’il baptisait : c’était avec des peines incroyables, et parmi toutes sortes de dangers qu’il produisait des fruits si multipliés, et il serait difficile d’exprimer tout ce qu’il eut à souffrir dans ses différentes missions ; mais il en était bien dédommagé par les consolations intérieures qu’il reçut. « Les périls auxquels je suis exposé, écrit-il lui-même à saint Ignace, les travaux que j’entreprends pour les intérêts de Dieu seul, sont des sources inépuisables de joie spirituelle : je ne me souviens pas d’avoir jamais goûté tant de délices intérieures, et ces consolations de l’âme sont si pures, si douces, si continuelles, qu’elles ôtent le sentiment des peines du corps. » Aussi au milieu de ces douceurs célestes, qui lui étaient quelquefois prodiguées sans mesure, suppliait-il la divine bonté d’en modérer l’excès.

## Suite des travaux apostoliques de saint François Xavier.

Saint François Xavier, dont le zèle ne connaissait point de bornes, s’embarqua pour aller, au Japon, et arriva en 1549 dans le royaume de Saxuma. Avec le secours d’un Japonais, qu’il avait converti dans l’Inde, il traduisit dans la langue du pays, le symbole et l’explication de chacun des articles dont il est composé. Ayant eu audience du roi, il en obtint la permission d’annoncer la foi. Il fit un grand nombre de conversions ; mais sa joie fut troublée par les persécutions qu’il éprouva de la part des bonzes, ou prêtres du pays, qui vinrent à bout d’indisposer le roi contre lui. Il partit donc pour se rendre à Firando, capitale d’un autre petit royaume. Il y fut bien reçu du prince, qui lui permit de prêcher la loi de Jésus-Christ dans tous ses États. Le fruit de ses prédications fut extraordinaire : il y convertit plus d’idolâtres en vingt jours, qu’il n’avait fait en une année entière dans le Saxuma. Il laissa cette chrétienté sous la conduite d’un missionnaire, qui l’avait accompagné, et il se mit en chemin pour se rendre à Méaco, ville capitale de tout le Japon. Il passa par Amanguchi, où régnait une effroyable corruption de mœurs. Ses prédications y furent sans succès : il y essuya même des insultes et des affronts. Arrivé à Méaco, il n’y fut pas mieux écouté, et il vit avec douleur que les esprits n’étaient point encore disposés à recevoir la vérité : il revint donc à Amanguchi, et comme il s’était aperçu que la pauvreté de son extérieur avait choqué les habitants de cette ville, et empêché qu’il ne fut reçu à la cour, il crut devoir s’accommoder aux préjugés du pays : il s’y présenta avec un appareil et un cortège capable d’en imposer, et il fit quelques présents au roi. Par ce moyen il obtint la protection du prince et la permission d’annoncer l’Évangile. Il baptisa trois-mille personnes dans cette ville, et ce succès le remplit de consolation. D’Amanguchi, le saint apôtre alla au royaume de Bongo, dont le prince désirait ardemment de le voir. Il confondit dans des conférences publiques les bonzes, qui par des motifs d’intérêt cherchaient partout à le traverser. Il en convertit cependant quelques-uns. Ses discours publics et ses entretiens particuliers touchèrent le peuple, et l’on venait en foule lui demander le baptême. Le roi lui-même fut convaincu de la vérité du christianisme ; mais une passion, à laquelle il s’abandonnait, l’empêcha alors de l’embrasser. Il se rappela depuis les instructions que Xavier lui avait données, il renonça à ses désordres, et reçut le baptême. Enfin après avoir séjourné près de deux ans et demi dans le Japon, Xavier se sentit pressé du désir de faire connaître Jésus-Christ dans la Chine : quoique l’entrée de ce vaste empire fût sévèrement interdite à tout étranger, il s’occupa des moyens d’exécuter son dessein ; mille obstacles s’opposaient à l’exécution, il éprouva des difficultés de toute espèce, mais rien put l’arrêter, et à force de patience, il vint à bout de passer jusqu’à l’île de Sancian, qui est située près de Macao, sur la côte de la Chine. La Sagesse éternelle inspire quelquefois à ses serviteurs des desseins, qui ne doivent pas être suivis de l’effet, afin de récompenser en eux la bonne volonté. Le saint apôtre, au moment où il espérait pénétrer dans la Chine, tomba malade, et après douze jours de langueur, qu’il passa sans aucun secours humain, il mourut à l’âge de quarante-six ans. On l’enterra sur le rivage, et l’on jeta sur son corps de la chaux vive, afin que les chairs étant plutôt consumées, on pût transporter ses ossements dans les Indes : mais plus de deux mois après, on trouva son corps aussi frais, aussi entier que celui d’un homme vivant, et ses vêtements bien conservés. On le transporta à Goa, où il fut déposé dans l’église de Saint Paul, avec tous les honneurs qu’on put lui rendre, et il s’y fit un grand nombre de miracles.

## Ouverture du concile de Trente. An. 1545.

Dès que l’on vit l’hérésie des Protestants se répandre dans l’Allemagne, on jugea qu’un concile général était le moyen le plus propre pour en arrêter le progrès, et pour guérir les maux qu’elle avait déjà faits à l’Église. L’empereur Charles-Quint le désirait avec beaucoup d’ardeur, et le pape Paul III, après avoir pressenti les dispositions des autres princes chrétiens, donna la bulle de convocation. Il choisit pour le lieu du concile, la ville de Trente, parce qu’elle offrait, par sa situation entre l’Italie et l’Allemagne, plus de facilité pour s’y rendre, à ceux qui devaient y assister. Il survint différents obstacles, qui en firent différer l’ouverture jusque vers la fin de l’année 1545. On commença par arrêter les points que l’on devait traiter, et l’ordre dans lequel on devait les proposer. Après une Messe solennelle du Saint-Esprit, on fit la lecture du symbole, à l’exemple des anciens conciles, qui avaient coutume d’opposer ce bouclier à toutes les hérésies, et qui souvent par ce seul moyen avaient attiré les infidèles à la foi, et confondu les hérétiques. Ensuite on traita de la canonicité des livres saints, qui sont les premiers fondements de la foi chrétienne, et l’on convint unanimement qu’il fallait reconnaître comme canoniques tous les livres de l’Ancien et du Nouveau Testament. Un des légats parla avec beaucoup de lumière et de zèle sur cet article ; il fit voir que ces livres avaient été reçus comme sacrés par les conciles et par les pères des premiers siècles. On traita aussi de la Tradition, c’est-à-dire, de la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, qui n’est pas consignée dans les livres de l’écriture, mais qui nous est venue de bouche en bouche, et qui se trouve dans les ouvrages des pères et dans les autres monuments ecclésiastiques. L’on dressa sur ces deux points un décret conçu en ces termes : « Le saint concile de Trente œcuménique et général, légitimement assemblé sous la conduite du Saint-Esprit, et présidé par les légats du Siège apostolique, considérant que les vérités de la foi et les règles des mœurs sont contenues dans les livres écrits, et sans écrit dans les Traditions, qui, reçues de la bouche de Jésus-Christ par les apôtres, ou inspirées aux mêmes apôtres par le Saint-Esprit, nous sont parvenues comme de main en main, le saint concile, suivant l’exemple des pères orthodoxes, reçoit tous les livres tant de l’Ancien que du Nouveau Testament, et aussi les Traditions concernant soit la foi, soit les mœurs, comme sorties de la bouche de Jésus-Christ, ou dictées par le Saint-Esprit, et conservées dans l’Église par une succession continue : il les embrasse avec le même respect et la même piété ; et afin que personne ne puisse douter quels sont les livres saints que reçoit le concile, il a voulu que le catalogue en fut inséré dans ce décret. » Suit la liste de tous les livres canoniques tels qu’ils sont imprimés dans la Vulgate. Le concile ajoute : « Si quelqu’un ne reçoit pas comme sacrés et canoniques ces livres entiers avec toutes leurs parties, ou s’il méprise avec connaissance et délibération les Traditions dont on vient de parler, qu’il soit anathème. » Ensuite pour contenir les esprits inquiets, le concile ordonne que dans les choses de la foi et de la morale, qui ont rapport au maintien de la doctrine chrétienne, qui que ce soit n’ait assez de confiance en son propre jugement pour détourner les saints livres à son sens particulier, contre l’interprétation que leur a donnée la sainte Église, à qui il appartient de juger du vrai sens et de la véritable interprétation des saintes écritures, ou contre le sentiment unanime des pères. Le concile ordonne encore que ceux qui emploieront les paroles de l’Écriture à des usages profanes, comme à des railleries, à des applications ridicules, à des flatteries ou à des pratiques superstitieuses, soient punis comme profanateurs de la parole de Dieu.

## Doctrine du concile sur le péché originel.

Le saint concile de Trente exposa dans sa cinquième session la doctrine catholique sur le péché originel, et sur le remède de ce péché. Il y enseigne qu’« Adam, après avoir transgressé le commandement de Dieu, perdît la sainteté et la justice, dans laquelle il avait été établi. En désobéissant à Dieu, il encourut sa haine et son indignation ; il devint l’esclave du démon, et sujet à la mort. Par sa prévarication, le premier homme n’a pas nui à lui seul, mais à sa postérité : en transmettant le péché, qui est la mort de l’âme, il a transmis à tout le genre humain la mort et les douleurs du corps, suivant ce que dit l’apôtre, “Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, et ainsi la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché dans un seul.” Ce péché ne peut être effacé par les forces de la nature, mais seulement par les mérites de Jésus-Christ, l’unique médiateur, qui nous a réconciliés avec Dieu par son sang ; et ces mérites de Jésus-Christ sont appliqués, tant aux adultes qu’aux enfants par le sacrement de baptême, selon ces paroles : “Il n’est pas sous le ciel un autre nom donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés,” et celles-ci, “Voilà l’agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde : vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ,” ainsi les enfants, même ceux qui sont nés de parents baptisés, ont besoin de recevoir le baptême, parce qu’ils tirent d’Adam la faute originelle, qui ne peut être effacée que par l’eau de la régénération, pour obtenir la vie éternelle. C’est pour cette raison que, suivant la tradition des apôtres, les petits enfants même, qui n’ont encore pu commettre aucun péché personnel, sont véritablement baptisés pour la rémission des péchés, afin que la régénération efface en eux ce qu’ils ont contracté de souillure par la génération ; car quiconque ne renaît de l’eau et du Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Par la grâce qui est conférée dans le baptême, l’offense du péché originel est véritablement remise et effacée, car Dieu ne hait rien dans ceux qui sont régénérés, et il n’y a point de condamnation pour ceux qui ont été ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, pour mourir au péché, et qui ne vivent point selon la chair ; mais qui dépouillant le vieil homme et se revêtant du nouveau, sont devenus innocents, sans tache, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, en sorte qu’il n’y a plus rien qui fasse obstacle à leur entrée dans le ciel. Le saint concile reconnaît toutefois et confesse que la concupiscence ou le foyer du péché reste dans ceux qui ont été baptisés : cette concupiscence, ayant été laissée pour être combattue, ne peut nuire à ceux qui n’y donnent pas leur consentement, mais qui résistent avec courage par la grâce de Jésus-Christ : au contraire celui-là sera couronné qui aura légitimement combattu. Si l’apôtre saint Paul l’appelle péché, c’est parce qu’elle est un effet du péché, et qu’elle porte au péché. » Le Saint concile déclare ensuite que dans ce qu’il a décidé touchant le péché originel, communiqué à tous les hommes, son intention n’a point été de comprendre la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu. Par cette clause les pères du concile témoignèrent leur zèle à maintenir la pieuse persuasion des fidèles, touchant la conception immaculée de la sainte Vierge.

## Doctrine du concile sur la justification du pécheur.

La matière de la justification suit naturellement celle du péché. Le saint concile remarque d’abord que chacune des dispositions qui conduisent à la justification est l’effet d’une grâce actuelle et prévenante, que Dieu ne doit point au pécheur, et qu’il lui accorde par bonté. L’homme a pu se blesser et se donner la mort ; mais il ne peut pas par ses propres forces et sans la grâce du libérateur, ni guérir de ses plaies, ni même concevoir un désir salutaire de sa guérison. C’est ce qui l’oblige de demander tout, et de tout attendre de la miséricorde de Dieu par les mérites de Jésus-Christ. La première disposition à la justification est de croire fermement les vérités que Dieu a révélées et les biens qu’il a promis. Parmi ces vérités, que la foi découvre, il y en a de terribles, il y en a de consolantes. Ces vérités font naître dans l’âme du pécheur la crainte des châtiments et l’espérance du pardon. Le pécheur, abattu par la crainte, se relève en considérant la miséricorde de Dieu : il y aperçoit une ressource assurée, et par une vive confiance fondée sur les mérites de Jésus-Christ, il se jette entre les bras de cette miséricorde infinie, et il commence à aimer Dieu comme source de toute justice. Après avoir exposé comment le pécheur parvient à la justification, le concile en explique la nature et les effets. Elle ne consiste pas seulement dans la rémission des péchés, mais encore dans le renouvellement intérieur de l’âme, en sorte que le pécheur devient véritablement juste, ami de Dieu et héritier de la vie éternelle. C’est le Saint-Esprit qui opère en lui ce merveilleux changement, en formant dans son cœur les saintes habitudes de la foi, de l’espérance et de la charité, qui l’unissent intimement avec Jésus-Christ, et le rendent un membre vivant de son corps. L’homme ainsi devenu juste par la grâce de Jésus-Christ, ne se borne pas au degré de justice qu’il a reçu, mais il s’avance de vertu en vertu, et devient plus juste de jour en jour par la prière, par la mortification, par la pratique des bonnes œuvres, par l’observation exacte de la loi de Dieu et des maximes de l’Évangile. En les accomplissant il éprouve combien est véritable ce que dit l’écriture, que les commandements de Dieu ne sont point pesants, que le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau léger, parce qu’étant enfant de Dieu il l’aime comme son père, et que l’aimant il trouve de la facilité et de la douceur à lui obéir, et à faire sa sainte volonté. Si Dieu pour faire sentir à l’homme le besoin qu’il a de sa grâce, pour le rendre plus humble et plus vigilant, paraît quelquefois lui cacher son visage, se retirer de lui, et se laisser à sa propre faiblesse, l’homme ne se décourage point ; mais sachant que Dieu ne lui commande pas des choses impossibles, et qu’en commandant il avertit de faire ce que l’on peut, et de demander ce que l’on ne peut pas, il s’adresse à lui par la prière avec une humble et ferme confiance d’obtenir les secours nécessaires pour marcher jusqu’à la fin dans la voie de la justice.

## Doctrine du concile sur les sacrements.

Le saint concile parle ensuite des sacrements, qui sont autant de moyens pour obtenir la véritable justice, ou pour l’augmenter en nous, ou pour la recouvrer, quand on l’a perdue. Il enseigne que les sacrements de la nouvelle loi ont été institués par Jésus-Christ qu’il n’y en a ni plus ni moins de sept, savoir : le baptême, la confirmation, l’eucharistie, la pénitence, l’extrême-onction, l’ordre et le mariage : que chaque sacrement contient la grâce dont il est le signe, et confère cette grâce à tous ceux qui n’y mettent pas d’obstacle. Après avoir condamné les erreurs de Luther sur les deux premiers sacrements, il passe à l’eucharistie. La doctrine pure, que l’Église catholique a toujours enseignée, et qu’elle conservera jusqu’à la fin des siècles, est qu’après la consécration du pain et du vin, Notre-Seigneur Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme est contenu véritablement, réellement et substantiellement sous les espèces de ces choses sensibles. C’est un crime et un attentat horrible d’oser détourner à un sens métaphorique les paroles par lesquelles Jésus-Christ a institué ce sacrement. L’Église, qui est la colonne de la vérité, déteste cette invention impie et diabolique, conservant toujours la mémoire d’un bienfait, qu’elle regarde comme le plus excellent qu’elle ait reçu de Jésus-Christ. En effet, notre Sauveur étant près de quitter ce monde pour aller à son Père, institua ce sacrement, dans lequel il répandit, pour ainsi dire, toutes les richesses de son amour envers les hommes, y renfermant le souvenir de toutes ses merveilles. Il nous a recommandé d’annoncer sa mort en le recevant, et il a voulu que ce sacrement fût la nourriture spirituelle de nos âmes, qui les fît vivre de sa propre vie, comme il le dit lui-même : « Celui qui me mange vivra pour moi. » Il a voulu de plus que ce sacrement fut le gage de notre bonheur éternel et le symbole de l’unité de ce corps, dont il est lui-même le chef. L’Église de Dieu a toujours cru qu’après la consécration le véritable corps de Notre-Seigneur et son véritable sang avec son âme et sa divinité sont sous les espèces du pain et du vin ; que l’une ou l’autre espèce contient autant que toutes les deux ensemble ; car Jésus-Christ est tout entier sous l’espèce du pain et sous la moindre partie de cette espèce comme aussi sous l’espèce du vin et sous toutes ses parties. L’Église a de même toujours tenu pour constant que, par la consécration du pain et du vin, il se fait un changement de toute la substance du pain en la substance du corps de notre Seigneur et de toute la substance du vin en la substance de son sang, lequel changement a été très à propos nommé transsubstantiation. Tous les fidèles sont donc obligés d’honorer le saint-sacrement du culte de latrie, qui est dû au vrai Dieu car nous y croyons présent le même Dieu, que tous les anges ont eu ordre d’adorer, lorsqu’il est entré dans le monde, le même que les mages ont adoré en se prosternant à ses pieds, le même que les apôtres ont adoré en Galilée. Quant à l’usage de ce divin sacrement, le saint concile avertit avec une affection paternelle, exhorte, prie et conjure par les entrailles de notre Seigneur tous ceux qui portent le nom de Chrétiens de se réunir en ce signe de paix, en ce lien de charité, en ce symbole de concorde ; de se souvenir sans cesse de l’amour excessif de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a donné sa chair à manger, et qui a souffert la mort pour notre salut, de croire le sacré mystère de son corps et de son sang avec une foi si ferme, un respect si profond, une piété si sincère, qu’ils soient en état de recevoir souvent ce pain céleste, afin qu’étant soutenus par sa vertu, ils passent du pèlerinage de cette misérable vie à la patrie céleste, pour y manger sans aucun voile le même pain des anges, qu’ils mangent maintenant sous des voiles sacrés.

## Doctrine du concile sur le sacrifice de la Messe.

L’Eucharistie n’est pas seulement un sacrement, où Jésus-Christ se donne à nous, pour être notre nourriture spirituelle ; elle est encore un sacrifice où il s’offre à son Père, comme victime pour nous. C’est ce qu’enseigne le saint concile de Trente en ces termes : « Quoique Jésus-Christ notre Seigneur dût s’offrir une fois lui-même à Dieu son Père, en mourant sur l’autel de la croix, pour y opérer une rédemption éternelle ; néanmoins parce que son sacerdoce ne devait point être éteint par sa mort, il a voulu laisser à l’Église, sa chère épouse, un sacrifice visible, tel que la nature des hommes le demande, sacrifice qui représentât le sacrifice sanglant de la croix, qui en conservât la mémoire jusqu’à la fin du monde, et qui en appliquât la vertu salutaire pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours. C’est pourquoi dans la dernière cène, la nuit même qu’il fut livré, montrant qu’il était établi prêtre pour toute l’éternité, selon l’ordre de Melchisédech, il offrit à Dieu le Père, son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, et sous les mêmes symboles les donna à ses apôtres, qu’il établissait alors prêtres du Nouveau Testament, et par ces paroles, faites ceci en mémoire de moi, il leur commanda à eux et à leurs successeurs de les offrir, comme l’Église catholique l’a toujours entendu et enseigné. Car après avoir célébré l’ancienne Pâque, que les enfants d’Israël immolaient en mémoire de la sortie d’Égypte, il établit la Pâque nouvelle, se donnant lui-même pour être immolé par les prêtres au nom de l’Église, sous des signes visibles, en mémoire de son passage de ce monde à son Père, lorsque nous rachetant par l’effusion de son sang, il nous arracha de la puissance des ténèbres, et nous transféra dans son royaume. C’est cette offrande pure, qui ne peut être souillée ni par l’indignité ni par la malice de ceux qui l’offrent, et dont le Seigneur a prédit par Malachie qu’elle serait offerte en tous lieux à son nom, qui devait être grand parmi les nations. C’est la même que l’apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, a marquée assez clairement quand il a dit que ceux qui sont souillés par la participation de la table des démons ne peuvent participer à la table du Seigneur. C’est elle enfin qui, au temps de la nature et de la loi, a été figurée et représentée par différentes sortes de sacrifices, comme renfermant tous les biens qui n’étaient que signifiés par les autres, dont elle était l’accomplissement et la perfection ; et parce que le même Jésus-Christ, qui s’est offert une fois lui-même sur la croix avec effusion de son sang, est contenu et immolé, sans effusion de sang dans ce divin sacrifice, qui s’accomplit à la Messe, le saint concile déclare que ce sacrifice est véritablement propitiatoire, que par lui nous obtenons miséricorde, et nous trouvons grâce et secours au besoin, si nous approchons de Dieu, contrits et pénitents, avec un cœur sincère, une foi droite et dans un esprit de crainte et de respect : car Dieu apaisé par cette offrande, et accordant la grâce et le don de pénitence, remet les péchés même, les crimes les plus grands, puisque c’est la même et unique hostie, le même Jésus-Christ qui s’est offert autrefois sur la croix, et qui s’offre maintenant par le ministère des prêtres, n’y ayant d’autre différence que dans la manière d’offrir, laquelle a été sanglante sur la croix, au lieu qu’elle est non sanglante sur l’autel. Bien loin que celle-ci déroge à la première, c’est même par le moyen de l’oblation non sanglante, que l’on reçoit avec abondance le fruit de celle qui s’est faite avec effusion de sang. C’est pourquoi conformément à la Tradition des apôtres, elle est offerte non seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités des fidèles qui sont encore vivants, mais aussi pour ceux qui sont morts en Jésus-Christ, et qui ne sont pas encore entièrement purifiés.

## Doctrine du concile sur la pénitence.

« Si tous ceux qui ont été régénérés par le baptême demeuraient constamment dans la justice qu’ils y ont reçue, il n’aurait pas été besoin d’établir d’autre sacrement que le baptême pour la rémission des péchés. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, connaissant notre fragilité, a voulu accorder encore un moyen de recouvrer la vie à ceux-mêmes qui depuis le baptême se seraient livrés à la servitude du péché et à la puissance du démon. Ce remède est le sacrement de pénitence, par lequel le bienfait de la mort de Jésus-Christ est appliqué à ceux qui sont tombés depuis le baptême. La pénitence a toujours été nécessaire à ceux qui ont voulu rentrer en grâce avec Dieu ; mais avant la venue de Jésus-Christ elle n’était point un sacrement, et elle ne l’est même depuis sa venue que pour ceux qui ont reçu le baptême. Notre-Seigneur Jésus-Christ a principalement institué le sacrement de pénitence, lorsqu’étant ressuscité des morts il souffla sur ses disciples, en disant : Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. Par ces paroles, Jésus-Christ a communiqué aux apôtres et à leurs successeurs, la puissance de remettre et de retenir les péchés commis depuis le baptême. Il y a une grande différence entre ce sacrement et celui du baptême car par la pénitence nous ne pouvons parvenir à ce renouvellement total et parfait, que le baptême opère en nous, si ce n’est par beaucoup de larmes et de grands travaux que la justice de Dieu exige de nous, en sorte que c’est avec beaucoup de raison que les saints pères ont appelé la pénitence un baptême laborieux. La forme du sacrement de pénitence, en quoi consiste principalement sa force et sa vertu, est renfermée dans les paroles de l’absolution que prononce le prêtre. Les actes du pénitent, qui sont la contrition, la confession et la satisfaction, sont comme la matière de ce sacrement, et la réconciliation du pécheur avec Dieu en est l’effet. La contrition, qui est le premier des actes du pénitent, est une douleur intérieure et une détestation du péché que l’on a commis, avec la résolution de ne plus pécher à l’avenir. Le saint concile déclare que cette contrition ne renferme pas seulement la cessation du péché, la résolution de changer et le commencement d’une nouvelle vie, mais encore la haine de la vie passée. Quoiqu’il arrive quelquefois, ajoute le concile, que la contrition soit parfaite par la charité, et qu’alors elle réconcilie l’homme avec Dieu, avant qu’il ait reçu le sacrement de pénitence, il ne faut pas néanmoins attribuer cette réconciliation à la contrition seule, indépendamment de la volonté de recevoir, le sacrement. Quant à la contrition imparfaite, que l’on nomme attrition, parce qu’ordinairement elle est conçue par la considération de la honte et de la laideur du péché ou par la crainte des châtiments, si elle est accompagnée de l’espérance du pardon,et qu’elle exclut la volonté de pécher, non seulement elle ne rend point l’homme hypocrite et plus criminel ; mais même, elle est un don de Dieu et une impulsion du Saint-Esprit, qui n’habite point encore dans l’homme, mais qui l’excite seulement, et qui l’aide à se préparer à la justice, et quoiqu’elle ne puisse pas par elle-même, sans le sacrement de pénitence, conduire le pécheur jusqu’à la justification, elle le dispose néanmoins à obtenir la grâce de Dieu dans le sacrement de pénitence. »

## Doctrine du concile sur la confession.

« L’Église universelle a toujours entendu que la confession entière des péchés est une suite nécessaire de l’institution du sacrement de pénitence, qu’elle a aussi été instituée par Notre-Seigneur, et qu’elle est nécessaire de droit divin à tous ceux qui sont tombés depuis le baptême : car Jésus-Christ étant près de monter au ciel, a établi les prêtres comme ses vicaires. pour être des juges, devant qui les fidèles porteraient tous les péchés mortels où ils seraient tombés, afin que selon le pouvoir qu’ils ont reçu de remettre ou de retenir les péchés, ils prononçassent la sentence ; mais il est manifeste que les prêtres ne pourraient exercer ce pouvoir sans connaissance de cause, ni garder l’équité dans l’imposition des peines, si les pénitents ne déclaraient leurs péchés, qu’en général et non en particulier et en détail, d’où le concile conclut que les pénitents doivent accuser tous les péchés mortels, dont ils se sentent coupables après une exacte discussion de leur conscience, quand même ces péchés seraient très cachés et commis seulement contre les deux derniers préceptes du décalogue, qui défendent les mauvais désirs ; ces sortes de péchés étant quelquefois plus dangereux et blessant l’âme plus mortellement, que ceux qui se commettent à la vue du monde. Pour les péchés véniels, qui ne nous font point perdre la grâce de Dieu, et où nous tombons plus fréquemment, ils ne sont point compris nécessairement dans le précepte de la confession, parce qu’ils peuvent être expiés par plusieurs autres remèdes. Néanmoins il est utile de s’en confesser, comme l’usage des personnes pieuses le fait voir ; mais tous les péchés mortels, même de pensée, rendant les hommes enfants de colère et ennemis de Dieu, il est nécessaire d’en chercher le pardon auprès de Dieu par une confession sans réserve, sincère et accompagnée de confusion. Ceux qui retiennent volontairement quelques-uns de ces péchés, ne présentent rien à la miséricorde divine, qui puisse être remis par le prêtre : car si le malade a honte de découvrir la plaie à son médecin, celui-ci avec toute sa science ne pourra guérir ce qu’il ne connaît pas. Il faut aussi expliquer dans la confession les circonstances qui changent l’espèce du péché, parce que sans cela le prêtre ne peut pas suffisamment connaître les péchés, pour faire une juste estimation de leur grièveté, et pour imposer aux pénitents une peine convenable : mais c’est une impiété de dire que la confession, telle qu’elle est ordonnée, est impossible, de la regarder comme la torture des consciences ; car il est constant que l’Église n’exige rien autre chose des pénitents, sinon qu’après s’être examinés avec soin, et après avoir fait une exacte recherche des replis de leur conscience, ils déclarent tous les péchés mortels, dont ils pourront se ressouvenir. Pour les péchés qui ne se présentent point à l’esprit d’une personne qui y pense avec application, ils sont censés compris en général dans la confession qu’elle fait, et c’est pour ces péchés que nous disons avec confiance après le prophète : Purifie-moi, Seigneur, de mes crimes cachés. Il faut avouer cependant que la confession, surtout par la honte que l’on a de découvrir ses crimes, pourrait paraître un joug pesant, s’il n’était rendu léger par les grands avantages et les consolations, que l’absolution procure à tous ceux qui s’approchent de ce sacrement avec piété et d’une manière digne de Dieu. »

## Doctrine du concile sur la satisfaction.

« Le saint concile déclare qu’il est absolument faux et contraire à la parole de Dieu, de dire que le Seigneur ne pardonne jamais la faute, qu’en même-temps il ne remette toute la peine : car, outre l’autorité de la Tradition divine, il se trouve dans les livres saints plusieurs exemples remarquables, qui détruisent manifestement cette erreur. Certainement l’ordre de la justice divine semble exiger qu’il reçoive autrement en sa grâce ceux qui avant le baptême ont péché par ignorance, et ceux qui après avoir été une fois délivrés de la servitude du démon, et après avoir reçu le don du Saint-Esprit, n’ont point appréhendé de profaner de propos délibéré le temple de Dieu, et de contrister le Saint-Esprit. Il est même de la clémence divine, que nos péchés ne nous soient pas ainsi remis sans quelque satisfaction, de peur que prenant de là occasion de les croire légers, nous ne nous laissions aller à des crimes plus énormes, par une conduite injurieuse au Saint-Esprit, amassant sur nos têtes des trésors de colère au jour de la vengeance. Car il est certain que ces peines imposées pour la satisfaction des péchés détournent de les commettre, et qu’elles sont comme un frein qui retient les pécheurs, en les obligeant d’être à l’avenir plus vigilants et plus sur leurs gardes. D’ailleurs elles servent de remède pour guérir ce qui peut rester du péché, et pour détruire par la pratique des vertus contraires, ses mauvaises habitudes que l’on a contrariées par une vie criminelle et déréglée. De plus, l’Église de Dieu a toujours cru qu’il n’y avait pas de voie plus assurée pour éviter le châtiment dont Dieu menace continuellement les hommes, que de pratiquer ces œuvres de pénitence avec une vraie douleur de cœur. Enfin ajoutez à cela qu’en souffrant pour nos péchés dans ces sortes de satisfactions, nous devenons conformes à Jésus-Christ, qui a satisfait lui-même pour nos péchés, et par-là nous avons un gage assuré que nous aurons part à sa gloire, ayant part à ses souffrances : mais cette satisfaction par laquelle, nous payons pour nos péchés, n’est pas tellement nôtre, qu’elle ne se fasse et ne s’accomplisse par Jésus-Christ, car ne pouvant rien de nous-mêmes, nous pouvons tout avec le secours de celui qui nous fortifie. Ainsi l’homme n’a pas de quoi se glorifier, mais toute notre gloire est en Jésus-Christ, en qui nous vivons, en qui nous méritons, et en qui nous satisfaisons, faisant de dignes fruits de pénitence dont toute la force et tout le mérite vient de lui, qui sont offerts par lui au Père, et qui en sont reçus et agréés par son entremise. Les prêtres du Seigneur doivent donc, autant que le Saint-Esprit et leur propre prudence leur suggérera, enjoindre des satisfactions salutaires et convenables, selon la qualité des crimes et l’état des pénitents, de peur que les traitant avec trop d’indulgence, ils ne se rendent eux-mêmes participants des péchés des autres. Ils doivent avoir en vue que la satisfaction qu’ils imposent, non seulement puisse servir de remède à l’infirmité des pénitents, et de préservatifs pour conserver leur nouvelle vie, mais qu’elle puisse aussi tenir lieu de punition et de châtiment pour les péchés passés. Le saint concile déclare encore que la bonté de Dieu est si grande, que par le moyen de Jésus-Christ nous pouvons satisfaire à Dieu le Père, non seulement par les peines que nous embrassons volontairement pour venger sur nous-mêmes nos péchés ; ou par celles que le prêtre nous impose, mais encore par les afflictions temporelles, que le Seigneur nous envoie, quand nous les souffrons avec patience et soumission. »

## Doctrine du concile sur le sacrement de l’extrême-onction.

« Le saint concile a jugé à propos d’ajouter à ce qui vient d’être dit sur la pénitence, ce qui suit touchant le sacrement de l’extrême-onction, que les saints pères ont regardé comme la consommation, non seulement de la pénitence, mais de toute la vie chrétienne, qui doit être une pénitence continuelle. Il déclare donc que comme notre Rédempteur infiniment bon qui a voulu pourvoir en tout temps ses serviteurs de remèdes salutaires contre tous les traits de toutes sortes d’ennemis, a préparé dans les autres sacrements de puissants secours aux chrétiens, pour qu’ils puissent se garantir pendant la vie des plus grands maux spirituels, aussi a-t-il voulu munir et fortifier la fin de leur course par le sacrement de l’extrême-onction, comme par une défense ferme et assurée : car quoique durant toute la vie notre adversaire cherche et épie les occasions de dévorer nos âmes par toutes sortes de moyens, il n’y a cependant aucun temps, où il emploie avec plus de force et plus d’attention ses ruses et ses artifices, pour nous perdre et pour nous ôter, s’il pouvait, la confiance en la miséricorde de Dieu, que lorsqu’il nous voit près de quitter la vie. Or cette onction sacrée des malades a été établie par Notre-Seigneur, comme un véritable sacrement, dont l’usage est insinué dans saint Marc, et se voit manifestement établi et recommandé aux fidèles par l’apôtre saint Jacques en ces termes : “Quelqu’un est-il malade parmi vous, qu’il fasse venir les prêtres de l’Église ; et qu’ils prient sur lui, l’oignant d’huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera, et s’il est en état de péché, ses pèches lui seront remis.” Par ces paroles, que l’Église a reçues comme de main en main de la tradition des apôtres, elle a appris elle-même, et elle nous enseigne quelle est la matière, la forme, le ministre et l’effet de ce sacrement salutaire car la matière c’est l’huile sanctifiée par la bénédiction de l’évêque : en effet, elle représente fort bien la grâce du Saint-Esprit, dont l’âme du malade est comme ointe invisiblement. Pour la forme, elle consiste dans cette prière qui accompagne l’onction : “Que le Seigneur par cette onction et par sa miséricorde pleine de bonté, vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue, par l’ouïe, etc.” L’effet réel du sacrement est la grâce du Saint-Esprit, dont l’onction nettoie les restes du péché et les péchés mêmes, s’il y en a encore quelques-uns à expier, soulage et affermit l’âme du malade, excitant en lui une grande confiance en la miséricorde de Dieu, qui le soutient, et lui fait supporter plus facilement les incommodités et les peines de la maladie, et résister plus aisément aux tentations du démon, qui lui dresse des embûches en cette extrémité. Il obtient même quelquefois par la vertu de cette onction la santé du corps, lorsque cela est expédient au salut de l’âme. Les paroles de l’apôtre marquent avec clarté qui sont ceux qui doivent administrer ce sacrement, et ceux qui doivent le recevoir : les évêques et les prêtres en sont les ministres ; c’est aux malades que cette onction doit être faite, surtout à ceux qui sont attaqués si dangereusement, qu’ils paraissent près de quitter cette vie. On ne doit cependant pas attendre que le malade soit désespéré et qu’il ait perdu connaissance, ajoute le catéchisme composé par ordre du concile : c’est même un grand péché de différer ainsi à la dernière extrémité, pour lui donner ce sacrement, parce qu’on prive alors le malade d’une grande partie du fruit qu’il pourrait tirer du sacrement, s’il le recevait avec une parfaite connaissance, en s’unissant avec foi et avec piété aux prières de l’Église. »

## Doctrine du concile sur le purgatoire, sur les indulgences, sur le culte des saints, etc.

Le saint concile de Trente, après avoir frappé d’anathème les erreurs de Luther et de Calvin sur le sacrement de l’ordre et sur celui du mariage, expose ainsi la doctrine catholique sur le purgatoire. « L’Église instruite par le Saint-Esprit a toujours enseigné, suivant les Saintes Écritures et 1a Tradition ancienne des pères, qu’il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues reçoivent du soulagement par le suffrage des fidèles, et particulièrement par le sacrifice de l’autel, si digne d’être agréé de Dieu. En conséquence le saint concile ordonne aux évêques d’avoir grand soin que la foi des fidèles touchant le purgatoire soit conforme à la saine doctrine, qui nous a été donnée par les saints pères et par les saints conciles ; et qu’elle soit prêchée et annoncée en tous lieux. » Il passe ensuite à ce qui regarde le culte des saints, et il enseigne que « les saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent à Dieu leurs prières pour les hommes ; qu’il est bon et utile de les invoquer humblement, et d’avoir recours à leurs prières, à leur aide et à leur assistance, pour obtenir de Dieu les bienfaits par son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est seul notre Rédempteur et notre Sauveur : que les fidèles doivent aussi respecter les corps des saints, parce que ces corps ont été autrefois les membres vivants de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit, et qu’ils doivent un jour ressusciter pour la vie éternelle : que Dieu autorise ce respect en opérant des miracles par la présence de ces saintes reliques, comme autrefois par l’ombre de saint Pierre, et par les linges qui avaient touché au corps de saint Paul. De plus qu’on doit avoir et conserver surtout dans les églises, les images de Jésus-Christ, de la Vierge Mère de Dieu et des autres saints : qu’il faut leur rendre l’honneur et la vénération, qui leur est dûs. Ce n’est pas, ajoute le concile, que l’on croie qu’il y ait dans les images aucune divinité ni aucune vertu pour laquelle on doive les révérer, ni leur demander aucune grâce, ou mettre en elles la confiance, comme faisaient les Païens, qui mettaient leur espérance dans les idoles ; mais l’honneur, qu’on leur rend, se rapporte aux originaux qu’elles représentent, en sorte que par les images que nous baisons et devant lesquelles nous nous découvrons et nous nous prosternons, nous adorons Jésus-Christ, et nous honorons les saints, dont elles portent la ressemblance. Les évêques doivent s’appliquer aussi à faire entendre que les histoires des mystères de notre rédemption, exprimées par la peinture ou autrement, servent à instruire le peuple et à l’affermir dans la pratique de se souvenir continuellement des articles de notre foi ; que l’on tire encore un grand avantage de toutes les saintes images, non seulement en ce qu’elles rappellent au peuple la mémoire des bienfaits et des grâces qu’il a reçues de Notre-Seigneur, mais encore parce qu’elles exposent aux yeux des fidèles les miracles que Dieu a opérés, et les exemples salutaires qu’il nous a procurés par les saints, afin qu’ils lui en rendent grâces, et qu’ils soient excités par la vue de ces objets à imiter les exemples des saints, à adorer et aimer Dieu, et à vivre dans la piété. » Le concile de Trente termine son instruction par ce qui regarde les indulgences : « Jésus-Christ, dit le saint concile, ayant conféré à son Église le pouvoir d’accorder des indulgences, et l’Église ayant dès les premiers temps fait usage du pouvoir qu’elle a reçu d’en haut, le saint concile enseigne et ordonne que l’on conserve dans l’Église cette pratique très salutaire au peuple chrétien, et confirmée par l’autorité des conciles. Il frappe d’anathème ceux qui assurent que les indulgences sont inutiles, ou qui nient que l’Église ait le pouvoir d’en accorder. Il désire néanmoins que l’on use de ce pouvoir avec modération et réserve, suivant la coutume observée anciennement et approuvée dans l’Église, de peur que la discipline ecclésiastique ne soit énervée par une excessive facilité. »

## Réflexions sur les scandales.

Il est nécessaire qu’il arrive des scandales, dit Notre-Seigneur lui-même : c’est une des épreuves où il veut mettre ses serviteurs, afin de les rendre dignes de lui. « Il viendra un temps où la charité se refroidira et où l’iniquité abondera dans la multitude. » Les vices ont leur source dans les passions que la religion ne détruit pas : elle apprend à les dompter ; mais elle n’ôte pas la liberté de les suivre. On ne doit donc pas s’étonner de voir des scandales dans l’Église : c’est un champ, où l’ivraie croit avec le bon grain jusqu’au temps de la moisson : c’est une aire où la paille est mêlée avec le froment : c’est une barque où se trouvent rassemblés de bons et de mauvais poissons. Toutes ces comparaisons, que l’Évangile emploie, nous annoncent qu’il y aura dans l’Église des abus et des désordres, qu’elle n’approuve point, qu’elle ne dissimule point ; au contraire, elle en gémit, elle les condamne, elle les déteste, et le soin de les réprimer sera toujours une partie de son travail ; mais elle n’en sera délivrée qu’à la fin du monde. Tant qu’elle sera sur la terre il y aura des scandales parmi les fidèles, il y en aura même parmi ses ministres, Jésus-Christ a promis au corps des pasteurs l’infaillibilité dans l’enseignement, mais il n’a pas promis la sainteté dans la conduite : « Allez, leur dit Jésus-Christ, enseignez toutes les nations, baptisez-les, et leur apprenez à observer tout ce que je vous ai prescrit, et je serai avec vous tous les jours jusqu’à la consommation des siècles. » En vertu de cette promesse Jésus-Christ est avec les pasteurs pour les garantir de toute erreur, et non pas pour les exempter de tous vices. « Quoique le bon exemple des pasteurs soit un excellent moyen pour insinuer l’Évangile, dit l’illustre Bossuet[[18]](#footnote-19), Dieu n’a pas voulu attacher la marque précise de la vraie foi à l’innocence de leurs mœurs, parce qu’on ne peut pas connaître cette innocence, et que tel, qui paraît saint, n’est qu’un hypocrite ; mais il l’a attachée à la profession de la doctrine, qui est publique, certaine, et ne trompe point. Il a dit, je serai avec vous enseignant ; mais il n’a pas dit, je serai avec vous pratiquant tout ce que je vous ai commandé. Aussi, ajoute-t-il en parlant aux fidèles : “Faites ce qu’ils vous disent, et non pas ce qu’ils font.” » Cependant leur prédication ne sera pas sans effet ; comme la parole de Dieu est toujours féconde, que la grâce ne manque jamais d’accompagner la saine doctrine, elle produira toujours des saints ; mais les saints seront quelquefois en petit nombre en comparaison des méchants ; et la merveille est que la multitude de ceux qui déshonorent l’Église n’empêchera pas quelle ne subsiste toujours, que les désordres et les abus, quelque multipliés qu’ils soient, ne pourront jamais l’éteindre ni la cacher : la merveille est que la barque surchargée de mauvais poissons, n’en n’arrivera pas moins au port. Il y aura donc des scandales dans le royaume de Jésus-Christ, puisqu’il l’a prédit ; mais ces scandales n’empêcheront pas qu’il ne soit avec son Église, et que la vérité qu’on y prêchera n’ait son efficace, puisqu’il l’a promis. En effet, dans tous les temps même les plus malheureux, on trouve de grands exemples de vertus. La morale de l’Évangile a toujours été mise en pratique par beaucoup de Chrétiens dans tous les états : chaque siècle a eu des modèles de sainteté, des pasteurs irréprochables, des vierges pures, des religieux fervents, des Chrétiens fidèles à leurs devoirs, de vrais pénitents, car c’est le désir sincère de la pénitence, qui depuis l’onzième siècle où le relâchement était grand, a introduit tant de nouveaux ordres religieux : Dieu a suscité des hommes extraordinaires pour réveiller la piété. La sainteté de l’Église consiste donc, non pas en ce que tous ses membres sont saints, mais en ce que sa doctrine et ses sacrements sont saints, en ce qu’il y a toujours des saints dans sa société, et qu’elle renferme tous les saints dans son unité. L’Église, dit le même prélat, est toujours sainte, parce qu’elle enseigne toujours hautement et visiblement la bonne doctrine sur la sainteté des mœurs, et parce que cette doctrine de piété sera mise en pratique dans tous les temps, même dans ceux du plus grand relâchement. Ainsi, quelque grande que soit ou puisse être la corruption qu’on imagine dans les mœurs, on ne peut pas dire qu’elle prévale, puisque la règle de la vérité subsiste toujours en son entier. S’il y a dans l’Église des désobéissants et des rebelles, il y aura aussi des saints et des gens de bien, tant que la prédication de l’Évangile subsistera, c’est-à-dire, sans interruption et sans fin. Il faut juger de la sainteté de l’Église, dit saint Augustin, non par les mauvais chrétiens, mais par les bons qui y seront toujours en grand nombre : l’Église souffre les méchants pour un temps, comme une paille qui met à couvert le bon grain dans l’aire. Ce serait donc une erreur manifeste de croire que les promesses de son éternelle durée ne peuvent s’accomplir parmi les abus et les scandales. Ceux même qui viennent de la part des ministres, ne préjudicient point à l’effet des promesses. Dieu a permis que les chefs de la religion ne fussent pas toujours des hommes sans reproche, parce que la conservation de son Église ne dépend point de la sainteté de ses pontifes, mais de la parole qu’il lui a donnée d’être avec elle jusqu’à la fin des siècles. Le sort des empires de la terre est attaché à la conduite des princes qui les gouvernent ; mais il n’en est pas ainsi de l’Église. C’est Dieu lui-même qui en a affermi les fondements, et il leur a donné une telle consistance que les hommes ni le temps ne peuvent les ébranler. C’est la conclusion qu’il faut tirer de certains endroits de l’histoire ecclésiastique, où l’on voit qu’il s’était introduit de grands abus dans le sein du christianisme : au lieu d’en prendre un sujet de scandale, nous devons nous souvenir que c’est une suite de l’état présent de l’Église. Elle n’est point ici dans le lieu de son repos. Sa patrie est le ciel ; la terre n’est pour elle qu’un lieu d’épreuve, un pays étranger, où elle est environnée d’ennemis qui s’efforcent, mais vainement, de lui enlever ce qu’elle a de plus précieux, la vérité et la charité. Quelque violentes que soient les tempêtes, ne craignons pas quelle soit submergée : celui qui commande aux flots et à la mer est lui-même le pilote qui la gouverne, et qui la fera arriver au port. Nés et élevés dans le sein de cette église, instruits de sa doctrine, sanctifiés par ses sacrements, nourris dans les principes d’un inviolable attachement à sa foi et à son autorité, édifions-nous du bien qui s’y fait : gémissons du mal que nous ne pouvons empêcher, et conservons avec soin l’unité d’un même esprit par le lien de la paix.

## Conclusion.

Les prophètes avaient prédit que le Messie serait roi, que sa domination s’étendrait dans tout l’univers et que son règne serait éternel. On voit clairement que cet empire de Jésus-Christ n’est autre chose que l’Église qu’il a établie. Cet empire est bien différent des royaumes de la terre. Il n’a rien de tout ce qui les relève aux yeux des hommes, de ce qui fait regarder ces royaumes comme florissants. Dans l’empire du Christ, l’or et l’argent ne sont comptés pour rien ; la gloire des armes lui est étrangère : il est sans pompe, sans soldats, sans aucun appareil extérieur : il n’a point d’autres richesses que celles de la grâce, point d’autre force que celle de la vertu. C’est un empire tout spirituel, c’est le règne de la vérité et de la justice : il a pour but d’éclairer les hommes et de les sanctifier : Jésus-Christ règne sur les esprits par la foi et sur les cœurs par la charité. Les seuls ennemis de cet empire sont les erreurs et les vices : l’Église est continuellement occupée à les combattre ; mais elle n’emploie pour les vaincre que l’instruction et la patience ; avec ces armes elle est assurée de la victoire. [<ᵉ] L’Église chrétienne s’étend chez tous les peuples, quelle que soit la forme de leur gouvernement ; elle y entre, elle s’y unit sans rien changer à l’ordre politique qu’elle trouve établi : elle lui communique une nouvelle force ; elle en consacre les lois et les institutions ; elle en devient le plus ferme appui. [ᵉ>] L’Église doit durer jusqu’à la consommation des siècles : son sort ne dépend point de la stabilité des États, où elle est admise : les différentes révolutions qu’ils éprouvent ne l’ébranlent pas : elle subsiste après leur destruction, elle survit à leur ruine. Elle a vu l’empire romain s’écrouler, et elle est demeurée ferme et immobile au milieu de ce grand ébranlement. Elle se soutient depuis dix-huit siècles[[19]](#footnote-20) parmi les orages, qui se sont élevés de toutes parts : elle se perpétuera jusqu’à la fin du monde, malgré les tempêtes qui surviendront encore dans la suite. Ceux qui viendront après nous, la trouveront toujours subsistante, parce que cette perpétuelle durée lui a été promise, et que celui qui a fait cette promesse est immuable, fidèle et tout-puissant. « Lisez, dit saint Augustin, lisez ce qui a été prédit, voyez ce qui a été accompli, et concluez que le reste s’accomplira infailliblement : prædícta lege, impléta cerne, implénda cóllige[[20]](#footnote-21). »

Qu’elle est vénérable aux yeux de la foi, cette Église qui est le chef-d’œuvre de la puissance de Dieu ! heureux ceux qui lui sont inviolablement attachés ! heureux ceux qui l’aiment ! l’amour de l’Église est le caractère des enfants de Dieu : on ne peut aimer Dieu sans aimer l’Église, qui est la cité où il règne, le séjour de l’éternelle vérité, le sanctuaire de la divine charité. Heureux donc ceux qui aiment l’Église, qui mettent leur joie à la voir en paix, qui demandent cette paix à Dieu, et qui y contribuent de tout leur pouvoir ! mais sa véritable paix, la paix parfaite ne se trouvera que dans le ciel : c’est là qu’elle sera inondée d’un fleuve de paix, dont Dieu lui-même est la source : c’est-là que s’accomplira cette parole du Seigneur dans Isaïe : « Je ferai régner la paix dans votre sein : on n’entendra plus parler de violence dans vos murs, ni de ravages et d’oppression dans toute votre enceinte : le salut environnera votre territoire, et les cantiques de louange retentiront à toutes les entrées de votre séjour. » En attendant cette heureuse paix, l’Église a des combats à soutenir sur la terre : mais au milieu de ces combats, elle ne laisse pas de goûter en la personne de ses véritables enfants la paix de Dieu, cette paix qui surpasse tout sentiment, et qui consiste dans la fermeté de la foi, dans la consolation de l’espérance et dans l’union des cœurs par la charité.

FIN.

# TABLE CHRONOLOGIQUE.

| Ans de J.-C. | Papes | empereurs |
| --- | --- | --- |
| 34 | S. Pierre | Tibère |
| 66 | S. Lin | Néron |
| 78 | S. Clet ou Anaclet | Vespasien |
| 91 | S. Clément I | Domitien |
| 100 | S. Évariste | Trajan |
| 109 | S. Alexandre I |
| 119 | S. Xyste ou Sixte | Adrien |
| 128 | S. Télesphore |
| 139 | S. Hygin | Antonin |
| 142 | S. Pie I |
| 167 | S. Anicet |
| 168 | S. Soter | Marc-Aurèle |
| 177 | S. Éleuthère |
| 193 | S. Victor I | Pertinax |
| 202 | S. Zéphyrin | Septímius Sérère |
| 219 | S. Calixte I | Héliogabale |
| 223 | S. Urbain | Alexandre Sévère |
| 230 | S. Pontien |
| 235 | S. Antère | Maximin |
| 236 | S. Fabien |
| 251 | S. Corneille | Dèce… Volusien |
| 252 | S. Luce I | Volusien |
| 253 | S. Étienne II | Émilien |
| 257 | S. Xiste ou Sixte II | Valérien |
| 259 | S. Denis |
| 269 | S. Félix | Claude et Aurélien |
| 275 | S. Eutychien | Tacite |
| 283 | S. Caïus | Carin |
| 296 | S. Marcellin | Dioclétien et Maxime |
| 303 | S. Marcel I | Constantin |
| 310 | S. Eusèbe |
| 311 | S. Miltiade |
| 314 | S. Silvestre I |
| 335 | S. Marc |
| 336 | S. Jules I | Constance |
| 352 | [ᵉ] Libère |
| 366 | S. Damase | Valent et Valens |
| 384 | S. Sirice | Théodose le Grand |
| 390 | S. Anastase I | Arcade, Honorius |
| 402 | S. Innocent I |
| 417 | S. Zozime | Théodose le jeune |
| 418 | S. Boniface I |
| 422 | S. Célestin I |
| 432 | S. Sixte III | Théodose ; Marcien |
| 438 | S. Léon le G |
| 440 | S. Hilaire | Léon |
| 468 | S. Simplice |  |
| 483 | S. Félix II | Zénon |
| 492 | S. Gélase I | Anastase |
| 496 | Anastase II |
| 498 | S. Symmaque |
| 514 | S. Hormisdas |
| 523 | S. Jean I | Justin I |
| 526 | Félix III |
| 529 | Boniface II | Justinien |
| 532 | Jean II |
| 535 | S. Agapit I |
| 536 | Silvère |
| 537 | Vigile |
| 555 | Pélage I |
| 559 | Jean III |
| 573 | Benoît II | Justin II |
| 578 | Pélage II | Tibère II |
| 590 | S. Grégoire le G. | Maurice |
| 604 | Sabinien | Phocas |
| 606 | S. Boniface III |
| 607 | Boniface IV |
| 614 | S. Deusdedit | Héraclius |
| 617 | Boniface V |
| 625 | Honorius I |
| 640 | Sévérin |
| 640 | Jean IV |
| 642 | Théodore I | Constant |
| 649 | S. Martin I |
| 654 | S. Eugène I |
| 657 | Vitalien |
| 672 | Adéodat | Constantin Pogonat |
| 676 | Domus |
| 678 | S. Agathon |
| 682 | S. Léon II |
| 684 | Benoît II |
| 685 | Jean V | Justinien II |
| 686 | Conon |
| 687 | Sergius I |
| 701 | Jean VI | Tibère |
| 705 | Jean VII | Justinien rétabli |
| 708 | Sisinius | Justinien II |
| 708 | Constantin |
| 715 | Grégoire II | Théodose |
| 731 | Grégoire III | Léon l’Isaurien |
| 741 | Zacharie | Constantin Copronyme |
| 752 | Étienne II |
| 757 | S. Paul I |
| 768 | Étienne III |
| 772 | Adrien I |
| 775 | Léon III | Constantin et Irène |
| 816 | Étienne IV | Léon l’Arménien |
| 817 | Pascal I |
| 824 | Eugène II | Michel le Bègue |
| 827 | Valentin |
| 827 | Grégoire IV |
| 844 | Sergius II | Michel III, Théodora |
| 847 | Léon IV |
| 855 | Benoît III | Michel et Théodora |
| 858 | Nicolas I |
| 867 | Adrien | Basile |
| 872 | Jean VIII |
| 882 | Marin |
| 884 | Adrien III |
| 885 | Étienne V |
| 891 | Formose | Léon le philosophe |
| 896 | Boniface VI |
| 896 | Étienne VI |
| 897 | Romain |
| 898 | Théodore II |
| 898 | Jean IX |
| 900 | Benoît IV |
| 903 | Léon V |
| 903 | Christophe |
| 904 | Sergius III | Constantin |
| 911 | Anastase III |
| 913 | Landon |
| 914 | Jean X |
| 928 | Léon VI |
| 929 | Étienne VII |
| 931 | Jean XI |
| 936 | Léon VII |
| 989 | Étienne VIII |
| 942 | Marin II |
| 946 | Agapit II |
| 956 | Jean XII |
| 963 | Léon VIII | Romain |
| 964 | Benoît V | Nicéphore |
| 965 | Jean XIII |
| 972 | Benoît VI | Jean |
| 974 | Boniface VII |
| 974 | Domus II |
| 975 | Benoît VII | Basile et Constantin |
| 984 | Jean XIV |
| 984 | Jean XV |
| 985 | Jean XVI |
| 991 | Grégoire V |
| 996 | Silvestre II |
| 1003 | Jean XVII |
| 1003 | Jean XVIII |
| 1009 | Sergius IV |
| 1012 | Benoît VIII |
| 1024 | Jean XIX |
| 1033 | Benoît IX | Romain Argyre |
| 1044 | Silvestre III |
| 1044 | Grégoire VI | Constantin Monomaque |
| 1046 | Clément II |
| 1048 | Damase II, |
| 1048 | Léon IX |
| 1055 | Victor II | Théodora |
| 1057 | Étienne IX | Michel VI |
| 1058 | Nicolas II | Isaac Comnène |
| 1061 | Alexandre II | Constantin Ducas |
| 1073 | Grégoire VII | Michel Ducas |
| 1086 | Victor III | Alexis Comnène |
| 1088 | Urbain II |
| 1099 | Pascal II |
| 1118 | Gélase II |
| 1119 | Calixte II | Jean Comnène |
| 1124 | Honorius II |
| 1130 | Innocent II |
| 1143 | Célestin II |
| 1144 | Luce II |
| 1145 | Eugène III | Manuel Comnène |
| 1153 | Anastase IV |
| 1154 | Adrien IV |
| 1181 | Luce III | Isaac Lange |
| 1185 | Urbain III |
| 1187 | Grégoire VIII |
| 1187 | Clément III |
| 1191 | Célestin III |
| 1198 | Innocent III | Ange Comnène |
| 1216 | Honorius III | Pierre de Courtenay |
| 1227 | Grégoire IX | Robert de Courtenay |
| 1241 | Célestin IV | Baudouin II |
| 1243 | Innocent IV |
| 1254 | Alexandre IV |
| 1261 | Urbain IV | Michel Paléologue |
| 1265 | Clément IV |
| 1271 | Grégoire X |
| 1276 | Innocent V |
| 1276 | Adrien V |
| 1276 | Jean XXI |
| 1277 | Nicolas III |
| 1281 | Martin IV |
| 1285 | Honorius IV | Andronic I |
| 1288 | Nicolas IV |
| 1294 | Célestin V |
| 1294 | Boniface VIII |
| 1303 | Benoît XI |
| 1305 | Clément V |
| 1316 | Jean XXII |
| 1334 | Benoît XII | Andronic II |
| 1342 | Innocent VI | Jean Paléologue |
| 1352 | Clément VI | Jean Paléologue |
| 1362 | Urbain V |
| 1370 | Grégoire XI |
| 1378 | Urbain VI |
| 1378 | Clément VU |
| 1389 | Boniface IX |
| 1394 | Benoît XIII | Manuel II Paléologue |
| 1404 | Innocent VII | Manuel II |
| 1406 | Grégoire XII |
| 1409 | Alexandre V |
| 1410 | Jean XXIII |
| 1417 | Martin V |
| 1431 | Eugène IV | Jean VI Paléologue |
| 1447 | Nicolas V | Jean VI |
|  |  | 1453 |
| 1455 | Calixte III | Constantin Paléologue |
| 1458 | Pie II | Prise de Constantinople par Mahomet II |
| 1464 | Paul II |
| 1461 | Sixte VI |
| 1484 | Innocent VIII | ———— |
| 1492 | Alexandre VI | Empereurs d’Allemagne  Maximilien I |
| 1503 | Pie III |
| 1503 | Jules II |
| 1513 | Léon X |
| 1522 | Adrien VI | Charles-Quint |
| 1523 | Clément VII |
| 1534 | Paul III |
| 1550 | Jules III |
| 1555 | Marcel II |
| 1555 | Paul IV |
| 1559 | Pie IV | Ferdinand I |
| 1566 | Pie V |

Fin de la table chronologique

# ANNEXES

## Monnaies et unités de mesures

bezan. Ancienne monnaie, d’or ou d’argent, des empereurs romains d’orient à Constantinople.

lieue. Unité de distance, d’une valeur d’à peu près 4,5 kilomètres.

livre. Unité de masse, celle utilisée en France du temps de Lhomond vaut un peu moins d’un demi-kilogramme.

Once. Unité de masse, celle utilisée en France du temps de Lhomond est égale au seizième de la livre de Paris, soit environ 30 grammes.

## Glossaire

On trouve ici quelques mots qui ne sont pas définis dans les petits catéchismes.

aréopage. L’Aréopage, c’est-à-dire « la colline de Mars », est un monticule rocheux qui se dresse au-dessus de l’agora, la place principale d’Athènes. On y monte encore aujourd’hui depuis l’agora par treize marches taillées dans le roc. Au bas de l’escalier, sur la pente douce, peut se tenir une foule considérable. Saint Paul prêcha devant ce rocher comme sur une estrade devant la foule assemblée pour l’écouter. (D’après L.-C. Fillion.)

cabale. Dans l’usage littéraire, le mot désigne une entente secrète de plusieurs personnes dirigée contre qqn, qqch.

chapitre. Assemblée des chanoines formant le conseil de l’évêque ou assemblée des chanoines desservant une église collégiale (église particulière desservie par des religieux vivant en communauté sous l’autorité d’une règle).

diète. Assemblée délibérative. Le mot diète provient du latin médiéval dieta, qui dérive lui-même de dies « jour ».

patriarche. Titre donné depuis le VIe siècle aux évêques des cinq grands sièges de la chrétienté : Rome, Constantinople, Antioche, Alexandrie et Jérusalem et étendu ensuite à d’autres sièges importants.

poix. Matière collante, visqueuse et inflammable à base de résines et de goudrons végétaux utilisée principalement pour assurer l’étanchéité de divers assemblages.

rabbin. Docteur juif, c’est-à-dire savant et enseignant, de la loi juive.

scandale. C’est en général une occasion de chute morale. Le mot désigne d’abord une pierre sur laquelle on butte, qui provoque une chute matérielle. Il désigne ensuite un acte qui peut provoquer la chute morale d’un homme. Elle peut venir par la présence d’un bien ou d’un mal. 1° Par la présence d’un bien. Dans ce cas le scandale est un bien qui est haï par un homme mauvais, qui cherche à le détruire et, en agissant pour le détruire, commet une faute très grave. Le scandale ne provoque pas exactement la chute mais plutôt révèle, met à jour, la méchanceté qui était contenue dans le cœur de l’homme mauvais. 2° Par la présence d’un mal. Dans ce cas, le scandale est un acte mauvais commis visiblement par un homme qui fait naître chez d’autres le désir de le commettre aussi. Le scandale par la présence d’un mal provoque chez les hommes qui sont attaché plus ou moins fortement au bien un sentiment de rejet. C’est ce dernier sentiment qu’on désigne le plus souvent dans le langage mondain des XIXe et XXe siècle. Aujourd’hui les hommes sont massivement habitués à voir partout le mal et sont tombés dans un état de déchéance morale d’où on peut difficilement tomber plus bas. Plus rien ne les scandalise.

suffragant. Évêque placé sous l’autorité d’un archevêque métropolitain. Le métropolitain est l’évêque se trouvant à la tête d’une région, regroupant plusieurs diocèses, appelée province ecclésiastique.

talmud. Recueil juif de lois, de commentaires des lois et de commentaires des livres de la bible autrefois transmis de manière orale. Il rassemble des discours prononcés par des maîtres juifs et transmis oralement par leurs élèves. Certains de ces discours contiennent des récits historiques.

## Petites corrections

Chap. « L’empereur se laisse surprendre et exile saint Athanase. »

CITATION. …Trêves, ville considérable de la Gaule Belgique, éloignée de quatre-vingt lieues d’Alexandrie.

CORRECTION. Quatre-vingt est mis à la place de huit-cents. Huit-cents lieues sont 2 800 Km.

Chap. « L’empereur Constance trouble toute l’Église. » et « Zèle de saint Hilaire de Poitiers pour la foi de Nicée. ».

Les dates étaient inversées. L’an 353 est la date du concile qui se réunit à Arles et à l’initiative de l’empereur Constance pour combattre la foi de Nicée. L’an 355 est la date du concile qui se réunit à l’initiative de saint Hilaire pour défendre la foi de Nicée.

Chap. « Troisième croisade. An 1190. »

CITATION. Elle se rendit en effet par composition, et l’un des principaux articles du traité fut que la vraie croix serait remise entre les mains des Chrétiens.

CORRECTION. Est-ce une erreur ou non ? Aujourd’hui on dit « à composition ».

## Commentaires sur les erreurs de l’abbé Lhomond dans son Histoire abrégée de l’Église.

La date du martyr de Saint Denys, p. 284. — La libération du pape Libère  
et la condamnation irrégulière et impie du pape Honorius, p. 285. — L’inquisition, p. 286. — Relations entre Jésus-Christ et le pouvoir civil, p. 287.

### La date du martyr de Saint Denys

Sources. Abbé Paul Guérin, Petits bollandistes, tome 12, Saint Denys l’Aréopagite, premier évêque d’Athènes et de Paris, p. 192. — Mgr Jean-Joseph Gaume, L’évangélisation apostolique du globe, 1879, Chap. 15, Évangélisation apostolique des Gaules en particulier ; Biographies évangéliques, 1881, tome 2, Chap. Saint Denys, Damaris et Hiérothée, p. 482.

CITATION. Chapitre « Neuvième persécution sous l’empereur Aurélien. An 274. », p. 83 : On rapporte aussi à cette persécution le martyre de saint Denys, premier évêque de Paris. … et elle fit enterrer secrètement les saintes reliques.

COMMENTAIRE. Sur la détermination de la date du martyre de Saint Denys à Paris, qui entraîne soit le respect de la tradition selon laquelle l’apôtre de Paris est Denys l’Aréopagite, soit l’invention d’un autre Denys qui aurait vécu plus d’un siècle et demi après lui, Lhomond suit l’opinion des hommes qui s’acharnent à dénigrer les traditions de l’Église. Pour quelle raison ? Nous ne pouvons former que des hypothèses.

Voici notre sentiment : Lhomond est un homme doux, ce n’est pas un polémiste. Son but est d’enseigner les enfants, de leur donner une saine doctrine pour vivre en bon chrétien. Il ne veut pas les entraîner, dès leur jeune âge, dans les combats qui déchirent l’Église. Il veut les attacher solidement au Christ. Lorsqu’ils seront grands, ils pourront prendre part à la défense de l’honneur de l’Église, par des travaux savants s’ils deviennent savant, et s’ils ne deviennent pas savants, simplement en s’attachant à l’opinion des savants respectables, et cela contre l’opinion dominant par la violence dans la société des hommes. Pour lors, il leur suffit, de défendre l’honneur de l’Église par leur pureté de vie. Lhomond ne veut pas entraîner les enfants dans un combat qui n’est pas fait pour eux. Il ne veut pas les placer les enfants dans une situation d’opposition, il suit donc dans son texte l’opinion qui domine par la violence.

### La libération du pape Libère et la condamnation irrégulière et impie du pape Honorius

Sources. 1° Libère. Abbé J.-E. Darras, Histoire générale de l’Église, Tome IX, chap. 7, n. 6 Députation des dames romaines pour réclamer le pape Libérius. Émeute, p. 526. — Abbé Paul Guérin, Petits bollandistes, tome 11, Saint Libère Pape, p. 339. — 2° Honorius. Darras, Histoire, etc. Tome XV, chap. VII, p. 397 ; Tome XVI, chap. I, n. 20, p. 37 ; chap. II, n. 3-4, p. 83 ; n. 29, p. 132.

CITATIONS.

Chap. L’empereur constance trouble toute l’Église. An 355. : Le pape Libère, qui montra d’abord beaucoup de fermeté, fut exilé à Bérée en Thrace ; mais succombant ensuite aux incommodités de son exil, il eut la faiblesse de signer la condamnation d’Athanase ; il se releva bientôt de cette chute, et il répara promptement le scandale qu’il avait donné. (Pag. 113)

Chap. Hérésie des monothélites. An 630.  : Honorius donna dans ce piège, et entra avec lui dans un dangereux ménagement : il consentit à un silence où le mensonge et la vérité étaient également supprimés, et, par cette mauvaise complaisance, sans jamais avoir enseigné l’erreur, il donna lieu de soupçonner qu’il la favorisait. (Pag. 164)

Chap. Sixième concile œcuménique. An. 680. : Le saint concile frappa ensuite d’anathème les auteurs de la secte, et n’épargna pas même Honorius, qui les avait trop ménagés. (Pag. 165)

Table chronologique. : Le nom du pape Libère n’est pas précédé de la mention S. (c’est-à-dire saint). (Pag. 275)

COMMENTAIRE. L’histoire de la libération du pape Libère et celle de la condamnation du pape Honorius par des évêques rassemblés à Constantinople pour le VIe concile œcuménique sont des sujets très compliqués qu’il ne convient pas d’aborder dans un résumé bref de l’histoire de l’Église. Contentons nous d’affirmer ceci : 1°) La chute du Pape Libère est un calomnie. 2°) Le pape Honorius a été condamnée de manière irrégulière après que l’empereur qui présidait le concile se fut absenté et que les légats du pape furent séquestrés. Il n’a pas été condamné par le VIe concile mais par les évêques réunis pour le concile et après le cours régulier du concile.

On remarquera que les méchants n’ont pas aimé que le pape Libère fût libéré par le Christ et ont refusé à Honorius l’honneur qui lui était dû comme étant le vicaire du Christ. Le Christ choisit des papes pour exercer sa puissance sur les hommes de la terre. Les méchants, qui haïssent la puissance de Dieu, insultent à ceux que le Christ a choisis pour exercer sa puissance.

### L’inquisition

CITATION. Chap. Condamnation de Wiclef et de Jean Huss. : Le concile n’a point sollicité leur supplice, mais il a laissé agir la justice du souverain, qui certainement peut, pour le bien de l’État, punir ceux qui troublent l’ordre civil, en répandant de mauvaises doctrines, souvent plus funestes à la tranquillité publique que les vols et les assassinats. (Pag. 239)

———

COMMENTAIRE. Cette affirmation est fausse, inacceptable et monstrueuse. Pourquoi Lhomond l’a publiée ? Nous ne savons pas. Parce qu’il était imbu des préjugés de son époque ? Parce qu’il ne voulait pas se mettre en opposition avec la hiérarchie ? Parce qu’il voulait éviter que la censure empêche de publier son livre qui devait faire beaucoup de bien ? Nous ne savons pas.

À la vérité, il est juste de condamner au châtiment les fauteurs de certaines mauvaises doctrines, celles qui exhortent à la haine et au meurtre. Cependant il est injuste de condamner les fauteurs de doctrines théologiques qui n’appellent pas directement la haine et le meurtre.

Il est vrai encore que le désordre, mis dans une société par les fausses doctrines religieuses, soulève toujours des conflits, des haines et entraînent des guerres et des meurtres. En voici le mécanisme : Lorsqu’une fausse opinion se trouve en présence de la vérité, un débat d’idée s’élève. Les partisans du mensonge le perdent toujours, car la vérité s’impose toujours dans un débat d’idée. Les partisans du mensonge sont alors frustrés dans leur volonté d’avoir le dessus contre l’opinion opposée et sont jaloux des hommes attachés à la vérité, qui possède la noblesse, la supériorité et le bonheur qu’ils n’ont pas. C’est alors qu’ils en viennent à la violence afin d’avoir le dessus par la force, afin d’assouvir leur colère jalouse contre les hommes heureux.

La rencontre des opinions mensongères et des opinions vraies soulèvent toujours la violence. C’est vrai lorsqu’une opinion fausse est répandue dans une société habituée à l’opinion vraie contraire. C’est vrai aussi lorsqu’une opinion vraie est répandue dans une société habituée à l’opinion fausse contraire. C’est ce qu’il arrive lorsque les Chrétiens annoncent la vérité dans une société païenne.

Les opinions mensongères ont-t-elles les mêmes droits que les opinions vraies dans une société ? Il faut demander à Dieu la réponse. Jésus interdit l’usage du glaive contre les ennemis de la vérité. Les apôtres commandent d’exclure de la société des fidèles les hommes attachés aux opinions mensongères. Dans la société religieuse des fidèles seulement, l’opinion mensongère n’a pas les mêmes droits que l’opinion vraie. Dans la société extérieure, dans la société civile, l’opinion mensongère à les mêmes droits que l’opinion vraie.

La rencontre des opinions mensongères et des opinions vraies soulèvent toujours la violence. La vérité soulève la jalousie du mensonge qui cherche alors l’assouvissement de sa colère. Il ne faut pas interdire les situations qui soulèvent la haine. C’est un délire. C’est celui des communistes qui veulent qu’il n’y ait ni riche ni pauvre. La prudence recommande cependant d’éviter autant que possible d’exciter la haine. Il faut faire usage de sa richesse avec discrétion, la montrer seulement quand il est utile de la montrer et pas au-delà. C’est une règle de prudence et non une loi.

La rencontre des opinions mensongères et des opinions vraies soulèvent toujours la violence. Cependant il est injuste, de condamner les fauteurs de fausses doctrines religieuses aussi longtemps qu’ils n’en ont sont pas arrivés à appeler au meurtre ou à le perpétrer. Lorsque la justice civile condamne celui qui n’a pas commis de crime civil, elle commet l’injustice et c’est elle qui amène la première le désordre dans la société.

Il faut rendre à César ce qui appartient à César. À César appartient la justice civile. À Dieu appartient la justice religieuse. Jésus a interdit d’user du glaive pour pratiquer la justice religieuse. Celui qui désobéit à l’ordre formel de Jésus, commet un crime énorme.

### Relations entre Jésus-Christ et le pouvoir civil.

CITATION. Conclusion. : L’Église chrétienne s’étend chez tous les peuples, quelle que soit la forme de leur gouvernement ; elle y entre, elle s’y unit sans rien changer à l’ordre politique qu’elle trouve établi : elle lui communique une nouvelle force ; elle en consacre les lois et les institutions ; elle en devient le plus ferme appui. (Pag. 271)

CORRECTION. L’Église chrétienne s’étend chez tous les peuples, quelle que soit la forme de leur gouvernement ; quand elle est acceptée, elle y entre et, s’il y a des bonnes choses dans l’ordre politique qu’elle trouve établi, elle les conserve et les perfectionne ; elle abolit ce qui doit être aboli, avec lenteur ou rapidité, selon ce que demande la prudence ; elle devient le plus ferme appui de l’ordre social en donnant aux inférieurs l’amour de l’obéissance, aux supérieurs l’amour de la justice, à tous l’amour de la paix.

COMMENTAIRE. Les serviteurs parfaits de Jésus-Christ proclament son enseignement sans se laisser influencer par les hommes de leur époque, sans faire acception de personne. Les parfaits sont rares. Les serviteurs imparfaits ménagent les hommes de leur temps et surtout les hommes en possession d’un pouvoir. D’où il suit que les serviteurs imparfaits de Jésus-Christ ont tendance à affirmer que Jésus-Christ a les mêmes idées politiques que les dirigeants de leur temps. D’après Lhomond, Jésus-Christ accepte toutes les formes de gouvernement et il y fait entrer sa société sans rien changer à l’ordre public. Lhomond flatte le prince de son époque, il flatte, il ment, il ne dit pas la vérité. Si on applique son affirmation dans tout sa rigueur, il faut en déduire que Jésus-Christ un royaliste dans une royauté et révolutionnaire dans la révolution.

Dans la liturgie même, on trouve cette erreur.

|  |  |
| --- | --- |
| Crudélis Heródes, Deum  Regem veníre quid times ?  Non éripit mortália,  Qui regna dat cæléstia. | Cruel Hérode, pourquoi crains-tu  Le Dieu Roi qui vient ?  Il ne ravit pas les règnes mortels,  Lui qui donne les règnes célestes. |

Le texte de l’hymne essaie de ménager la colère des princes en leur disant qu’ils ont tort de craindre Jésus-Christ, que celui-ci n’a pas l’intention de leur retirer leur pouvoir.

Dom Charles Poulet (1887-1950), Histoire de l’Église, tome 1, 1941, p. 18. (La 1re édition date de 1926, nous n’avons pas pu vérifier si cette phrase s’y trouvait déjà.)

Ces croyants de la première heure conservèrent la mentalité et les pratiques juives ; mais ils affirmaient la dignité messianique de Jésus en l’appuyant sur sa Passion et sa Résurrection ; ils étaient donc des révolutionnaires.

Autre époque et même mensonge (l’Église ne change pas l’ordre politique qu’elle rencontre), même flatterie (envers des hommes au pouvoir). Dom Poulet est dans une société révolutionnaire, donc il fait de Jésus-Christ est révolutionnaire.

Il faut rappeler la vérité sur la position politique de Jésus-Christ.

Dieu est le seul roi et tout genou doit plier devant lui. Dieu est royaliste et, dans la royauté qu’il instaure, il est le grand roi, le roi des rois, en vérité le seul et unique roi. Il établit une société archique, c’est-à-dire comprenant plusieurs niveaux de pouvoirs. Il fait des rois ses administrateurs. Jésus leur accorde le nom de roi parce qu’ils doivent le représenter, parce que lui, Jésus, veut que les peuples rendent hommage à Dieu par le moyen de l’hommage qu’ils rendent aux rois qui les gouvernent directement.

Lorsque Jésus-Christ rencontre un roi mortel légitime, il lui propose de se soumettre à lui et de devenir son administrateur. Jésus-Christ propose donc au roi mortel de lui conserver sa place à la tête de son peuple mais de perdre son autorité souveraine. Il lui propose de changer son autorité souveraine contre une autorité intermédiaire. Il propose au roi de perdre sa souveraineté, à la vérité, il vient lui arracher son sceptre. Les rois jaloux de leur indépendance ont raison de combattre Jésus-Christ, car Jésus-Christ vient les soumettre. Les rois amis de la justice sont heureux de servir un roi meilleur qu’eux et se soumettent avec joie à Jésus-Christ.

L’œuvre de Jésus-Christ est de retirer à l’homme le pouvoir qu’il a sur lui-même. Jésus-Christ est tout le contraire de ce que dit l’hymne Crudélis Heródis. Hérode a connu la vérité de Jésus-Christ ; l’auteur de l’hymne ne l’a pas connue. L’auteur de l’hymne dit qu’Hérode se trompe mais c’est lui qui se trompe. Jésus-Christ vient détruire, écraser, massacrer, broyer, anéantir la royauté de l’homme et établir la royauté de Dieu. Dieu est comme un combattant. L’homme est un mauvais roi et Dieu un bon roi, c’est pourquoi Dieu vient libérer l’homme en lui arrachant la royauté.

Dans un gouvernement civil, Jésus-Christ conserve et perfectionne ce qui est bon, aboli lentement et avec douceur ce qui doit être aboli lentement et avec douceur, chasse les usurpateurs et détruit violemment ce qui est abominable. En définitive tout doit changer, même ce qui est bon, parce que le perfectionnement est aussi un changement.

La révolution est un renversement. La révolution n’est pas une chose relative mais absolue. Il existe un ordre immuable : Dieu est supérieur aux hommes. La révolution, c’est mettre l’homme au-dessus de Dieu. Lorsque Dieu vient restaurer l’ordre où il y a désordre, il n’opère pas une révolution mais une restauration.

Les premiers chrétiens ne venaient pas apporter la révolution dans le monde juif, ils venaient apporter au monde juif son accomplissement. Ils apportaient l’objet vers lequel tendait la société juive : la société de l’Église. Les Juifs impies étaient eux des révolutionnaire, ils voulaient exercer le pouvoir sur les hommes en se servant de la loi de Dieu, ils voulaient mettre Dieu au service de leur pouvoir, ils voulaient se mettre au-dessus de Dieu. Jésus-Christ est venu écraser le pouvoir de ces révolutionnaires abominables.

Jésus-Christ n’accepte pas toutes les formes de gouvernement. Quand il trouve, dans un gouvernement civil, quelque chose de bien ordonné, il le conserve. C’est tout ce qu’on peut dire au sujet de la conservation que Dieu fait des gouvernements civils.

La vérité étant rétablie, rendons justice à Lhomond. Il est un parfait. Son but est de mettre entre les mains des enfants un livre excellent qui leur fera connaître et aimer l’Église et la doctrine du salut. Il doit faire face à la censure. Il rend son texte acceptable et même louable aux yeux du censeur afin de donner une nourriture excellente à ses enfants. S’il se trouve dans son texte quelques erreurs, ce n’est pas de sa faute, et il prend toujours soin de leur apporter la contradiction dans un autre endroit du même ouvrage.

# Cartes géographiques

1. L’empire romain (Atlas Historique, par A. Lesage, 1808).

2. L’est de la mer méditerranée.

3. L’ouest de la mer méditerranée.

4. L’Europe centrale.

5. La France.

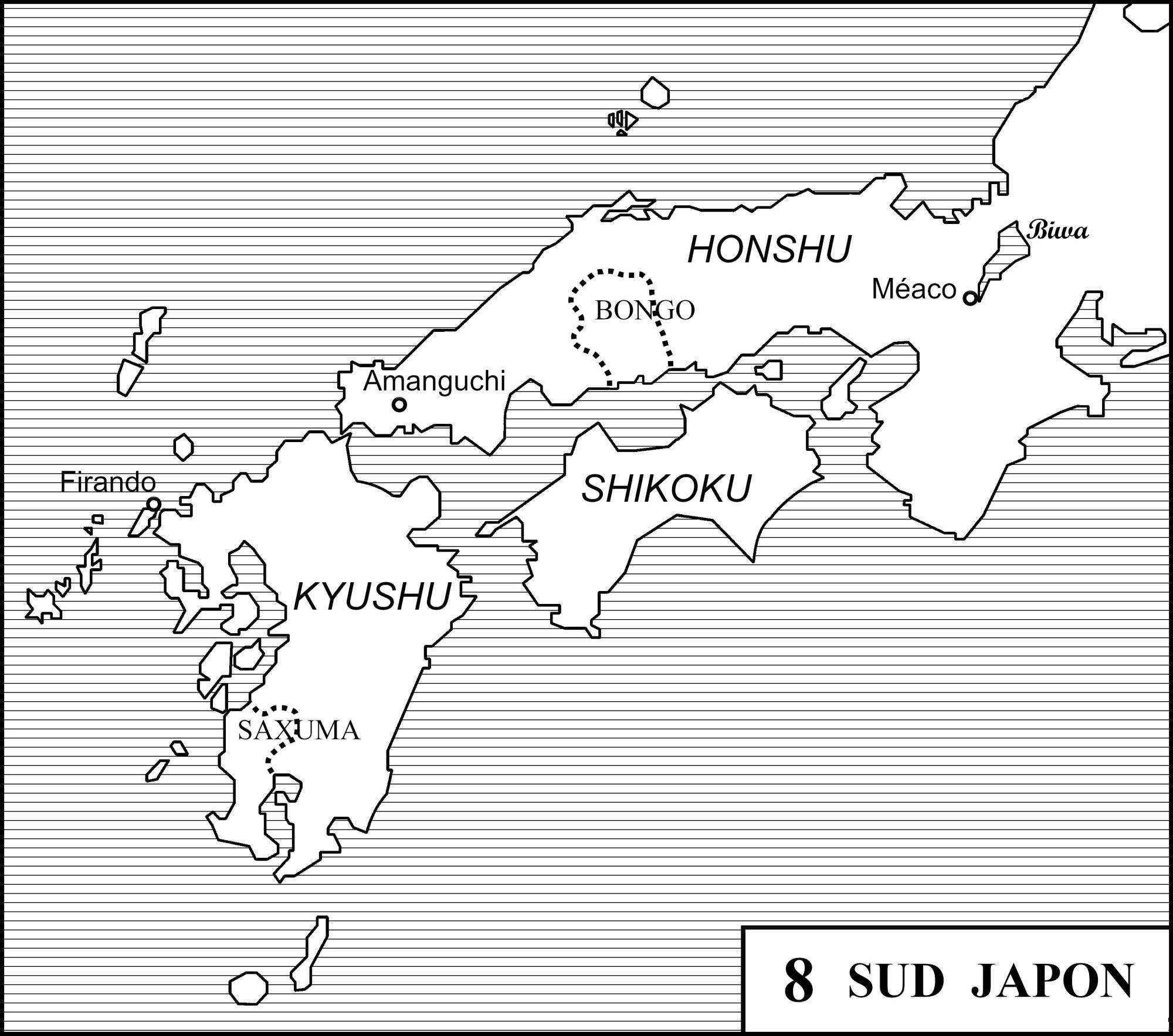
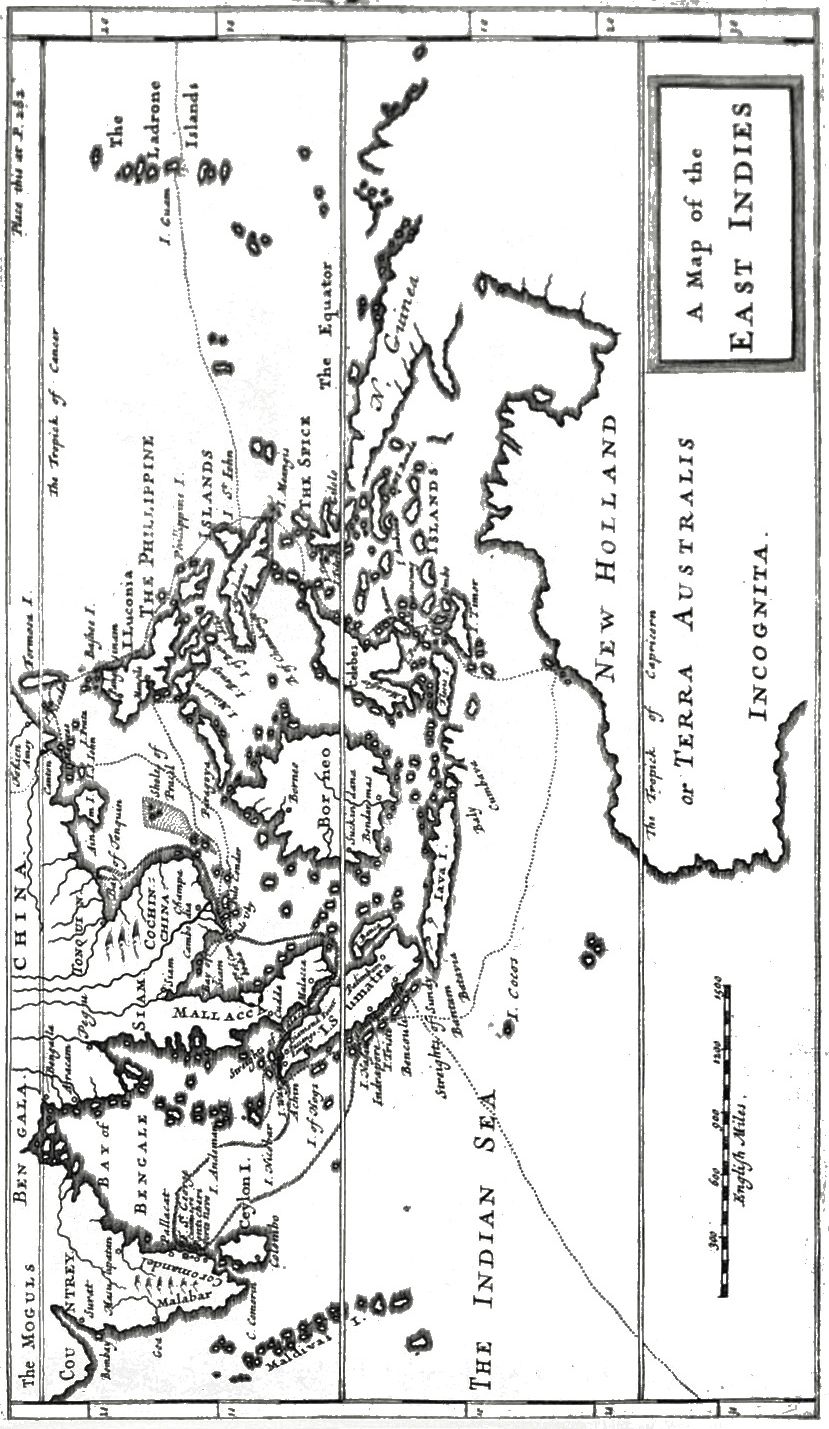
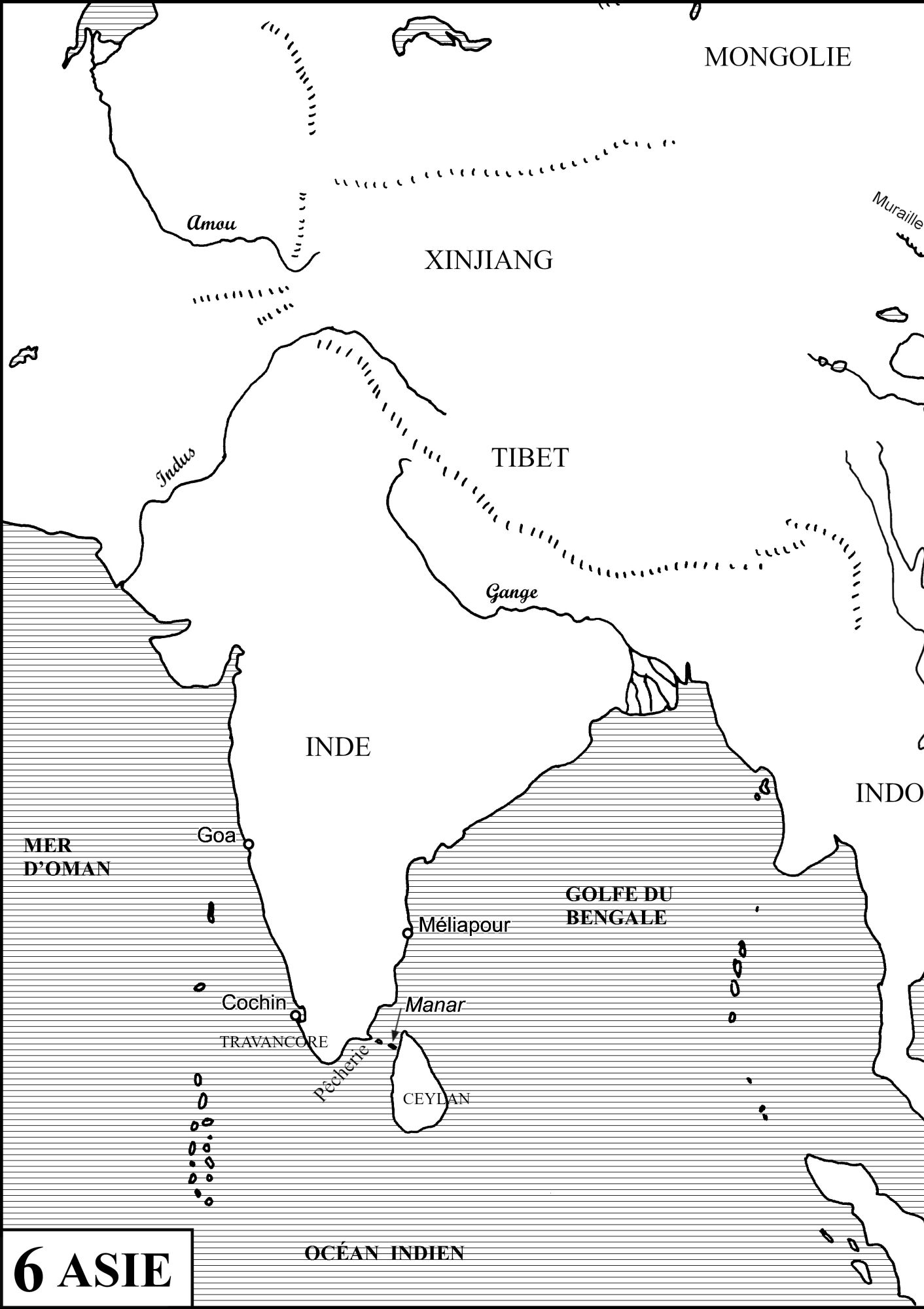
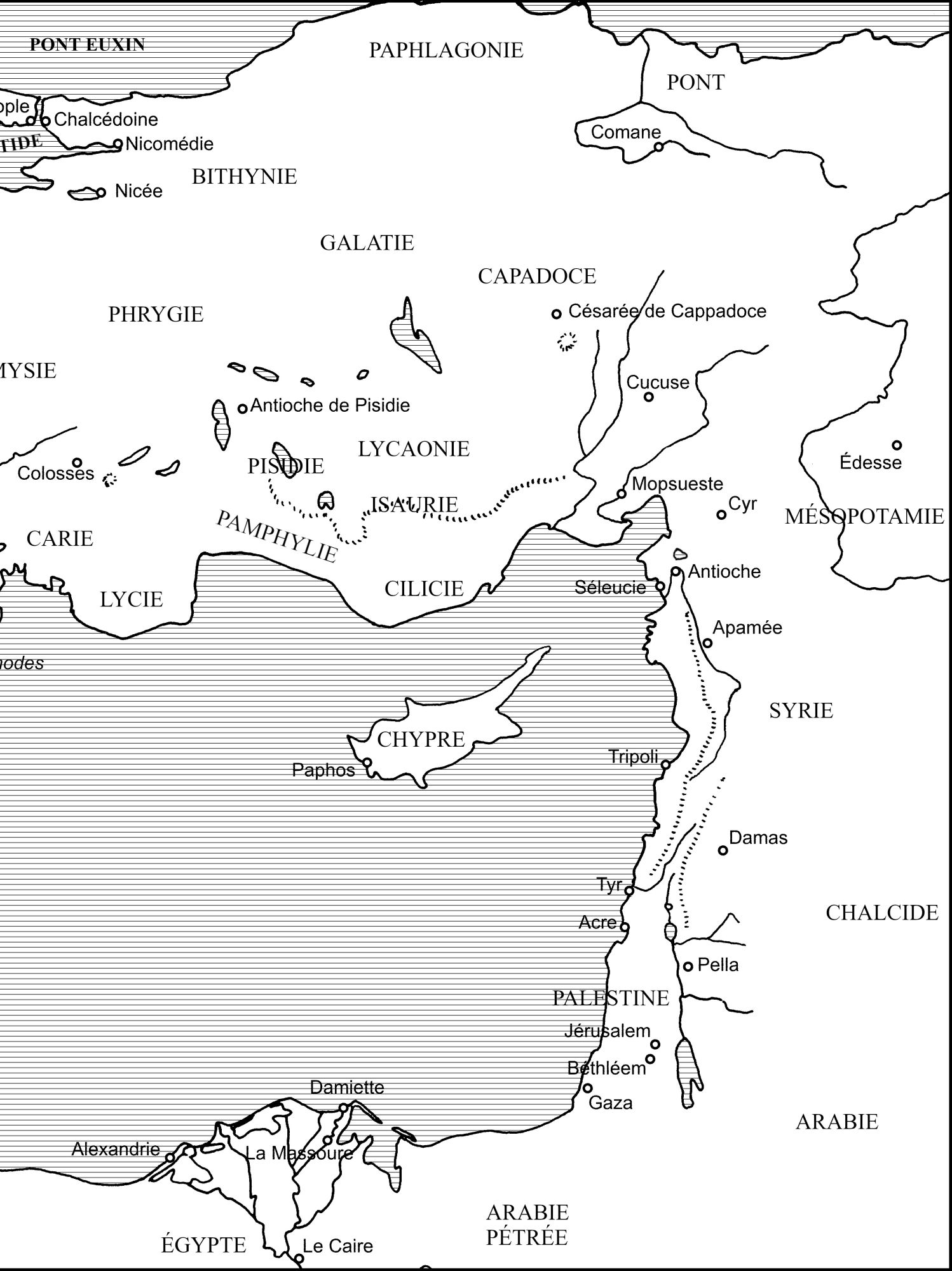
6. L’Asie.

7. Les Indes orientales (Map of the East Indies, from William Dampier's *New Voyage Round the World*, published 1697).

8. Le sud du Japon.







Fin des annexes.

# TABLE DES MATIÈRES

[Avertissement de la présente édition 5](#_Toc71392566)

[Notice sur la vie et les écrits de Lhomond. 8](#_Toc71392567)

[Introduction 13](#_Toc71392568)

[Ier siècle. 19](#_Toc71392569)

[Progrès merveilleux de l’Évangile. 19](#_Toc71392570)

[Vertus des premiers Chrétiens. 21](#_Toc71392571)

[Concile de Jérusalem. 22](#_Toc71392572)

[Mort de saint Jacques le Mineur. An de Jésus-Christ 62. 25](#_Toc71392573)

[Première persécution sous l’empereur Néron. An. 64. 26](#_Toc71392574)

[Prophétie terrible contre la ville de Jérusalem. 28](#_Toc71392575)

[Ruine de Jérusalem. An. 70. 29](#_Toc71392576)

[Seconde persécution sous Domitien. An 93. 31](#_Toc71392577)

[Dernières actions de saint Jean. 32](#_Toc71392578)

[Division dans l’Église de Corinthe. 34](#_Toc71392579)

[IIe siècle 35](#_Toc71392580)

[Troisième persécution sous Trajan. An 106. 35](#_Toc71392581)

[Trajan interroge et condamne à mort saint Ignace. 36](#_Toc71392582)

[Lettre de saint Ignace aux fidèles de Rome. 38](#_Toc71392583)

[Martyre de saint Ignace. An 107. 40](#_Toc71392584)

[Apologie de saint Justin. An 150. 41](#_Toc71392585)

[Quatrième persécution sous Marc-Aurèle. An 166. 42](#_Toc71392586)

[Saint Polycarpe l’évêque de Smyrne est arrêté et amené au proconsul. 44](#_Toc71392587)

[Martyre de saint Polycarpe. An. 166. 45](#_Toc71392588)

[Légion fulminante. An. 174. 47](#_Toc71392589)

[Persécution dans les Gaules. An 177. 48](#_Toc71392590)

[Tourments qu’on fait souffrir aux saints martyrs. 49](#_Toc71392591)

[Humilité des saints martyrs. 51](#_Toc71392592)

[Dernier combat des martyrs. 52](#_Toc71392593)

[Martyre de saint Épipode et de saint Alexandre. 53](#_Toc71392594)

[Martyre de saint Symphorien. 55](#_Toc71392595)

[Apologétique de Tertullien. 56](#_Toc71392596)

[Suite de l’Apologétique de Tertullien. 58](#_Toc71392597)

[IIIe siècle 60](#_Toc71392598)

[Cinquième persécution sous l’empereur Sévère. An 202. 60](#_Toc71392599)

[Martyre de saint Irénée, évêque de Lyon. 61](#_Toc71392600)

[Martyre de sainte Perpétue et sainte Félicité. An. 205. 62](#_Toc71392601)

[Interrogatoire et condamnation des saints martyrs. 63](#_Toc71392602)

[Supplice des martyrs. 65](#_Toc71392603)

[Belles qualités d’Origène. 66](#_Toc71392604)

[Ouvrages d’Origène. 68](#_Toc71392605)

[Suite de l’apologie d’Origène. 69](#_Toc71392606)

[Sixième persécution sous l’empereur Maximin. An 235. 71](#_Toc71392607)

[Septième persécution sous l’empereur Dèce. An. 249. 72](#_Toc71392608)

[Martyre de saint Pione. 73](#_Toc71392609)

[Huitième persécution sous l’empereur Valérien. An 257. 75](#_Toc71392610)

[Saint Cyprien est arrêté et envoyé en exil. 76](#_Toc71392611)

[Martyre de saint Cyprien. 78](#_Toc71392612)

[Suite de la persécution en Afrique. 79](#_Toc71392613)

[Constance admirable d’un enfant. 80](#_Toc71392614)

[Punition des persécuteurs. Charité des Chrétiens. 81](#_Toc71392615)

[Neuvième persécution sous l’empereur Aurélien. An 274. 83](#_Toc71392616)

[IVe siècle 84](#_Toc71392617)

[Dixième et dernière Persécution sous Dioclétien. An 303. 84](#_Toc71392618)

[Martyre de saint Quentin. 86](#_Toc71392619)

[Martyre de la légion thébaine. 87](#_Toc71392620)

[Martyre de saint Victor de Marseille. 89](#_Toc71392621)

[Martyre de saint Vincent de Saragosse. An 304. 90](#_Toc71392622)

[Réflexions sur les persécutions. 91](#_Toc71392623)

[Constance Chlore favorise les Chrétiens. An. 305. 94](#_Toc71392624)

[Conversion de Constantin. An. 312. 95](#_Toc71392625)

[Triomphe de la religion chrétienne. 97](#_Toc71392626)

[Invention de la vraie croix. An. 326. 98](#_Toc71392627)

[Institution des solitaires. Saint Antoine. An. 306. 99](#_Toc71392628)

[Saint Hilarion établit des monastères en Palestine. An. 329. 101](#_Toc71392629)

[Vie des solitaires. 103](#_Toc71392630)

[Hérésie d’Arius. An. 319. 104](#_Toc71392631)

[Concile de Nicée. An. 325. 106](#_Toc71392632)

[L’empereur se laisse surprendre et exile saint Athanase. 107](#_Toc71392633)

[Mort funeste d’Arius. An. 336. 108](#_Toc71392634)

[Rappel et justification de saint Athanase. An. 337. 110](#_Toc71392635)

[Violences exercées par les schismatiques. 111](#_Toc71392636)

[L’empereur Constance trouble toute l’Église. An. 353. 112](#_Toc71392637)

[Zèle de saint Hilaire de Poitiers pour la foi de Nicée. An. 355. 114](#_Toc71392638)

[Saint Martin, évêque de Tours. An. 360. 116](#_Toc71392639)

[L’empereur Julien veut rétablir le paganisme. An. 362. 117](#_Toc71392640)

[Julien entreprend de rebâtir le temple de Jérusalem. Sa mort. An. 363. 119](#_Toc71392641)

[Jovien, empereur, protège la foi catholique. An. 363. 120](#_Toc71392642)

[Valens renouvelle les troubles de l’arianisme. An 367. 121](#_Toc71392643)

[Intrépidité de saint Basile, évêque de Césarée. An 370. 122](#_Toc71392644)

[Courage admirable d’une femme chrétienne. 124](#_Toc71392645)

[Valens tremble devant Saint Basile. 125](#_Toc71392646)

[Vertus de saint Grégoire de Nazianze. An 372. 126](#_Toc71392647)

[Hérésie des macédoniens. 128](#_Toc71392648)

[Concile de Constantinople, second œcuménique. An. 381. 129](#_Toc71392649)

[Clémence de Théodose. An. 387. 130](#_Toc71392650)

[Chute et pénitence de Théodose. An. 389. 132](#_Toc71392651)

[Schisme des donatistes. 133](#_Toc71392652)

[Ve siècle 134](#_Toc71392653)

[Célèbre conférence de Carthage, fin du schisme. An 411. 134](#_Toc71392654)

[Hérésie des Pélagiens. An. 412. 136](#_Toc71392655)

[Intrigues et opiniâtreté des Pélagiens. 137](#_Toc71392656)

[Erreur des Demi-pélagiens. 138](#_Toc71392657)

[Saint Jérôme. 140](#_Toc71392658)

[Vertus et souffrances de saint Jean Chrysostome. An 407. 141](#_Toc71392659)

[Hérésie de Nestorius. 143](#_Toc71392660)

[Concile général d’Éphèse. An 431. 144](#_Toc71392661)

[Hérésie d’Eutychès. 145](#_Toc71392662)

[Concile général de Chalcédoine. An. 451. 147](#_Toc71392663)

[Grandes qualités du pape saint Léon. 148](#_Toc71392664)

[Conversion des français. An. 496. 149](#_Toc71392665)

[Baptême de Clovis. 151](#_Toc71392666)

[Vertus de sainte Geneviève. 152](#_Toc71392667)

[Commencement de saint Benoît. An. 480. 153](#_Toc71392668)

[Fondation du monastère du Mont-Cassin. 154](#_Toc71392669)

[VIe siècle 156](#_Toc71392670)

[Affaire des trois chapitres. Concile œcuménique. An. 553. 156](#_Toc71392671)

[Conversion de l’Angleterre. An. 596. 157](#_Toc71392672)

[Saint Augustin sacré archevêque de Cantorbéry. 158](#_Toc71392673)

[VIIe siècle 159](#_Toc71392674)

[Mahomet s’érige en prophète. An. 612. 159](#_Toc71392675)

[Prise de Jérusalem par Chosroès, roi de Perse. An. 614. 161](#_Toc71392676)

[La sainte croix rendue et rapportée à Jérusalem. An. 628. 162](#_Toc71392677)

[Hérésie des monothélites. An 630. 163](#_Toc71392678)

[Sixième concile œcuménique. An. 680. 165](#_Toc71392679)

[Conversion de l’Allemagne. An. 723. 166](#_Toc71392680)

[Martyre de saint Boniface. 167](#_Toc71392681)

[VIIIe siècle 168](#_Toc71392682)

[Hérésie des iconoclastes ou briseurs d’images. An 727. 168](#_Toc71392683)

[Violences des iconoclastes. 169](#_Toc71392684)

[Septième concile œcuménique, IIe de Nicée. An. 787. 170](#_Toc71392685)

[Belles qualités et zèle de Charlemagne, roi de France. An. 768. 172](#_Toc71392686)

[Charlemagne renouvelle les études. 173](#_Toc71392687)

[IXe siècle 174](#_Toc71392688)

[Charlemagne est couronné empereur d’occident. An. 800. 174](#_Toc71392689)

[Conversion des Danois et des Suédois. An. 829. 175](#_Toc71392690)

[Conversion des Slaves et des Russes. An. 842. 176](#_Toc71392691)

[Conversion des Bulgares. An. 855. 178](#_Toc71392692)

[Photius usurpe le siège de Constantinople. An. 858. 179](#_Toc71392693)

[Insignes fourberies de Photius. 180](#_Toc71392694)

[Rétablissement de saint Ignace. Huitième concile œcuménique An. 869. 181](#_Toc71392695)

[Réflexions sur les hérésies. 182](#_Toc71392696)

[Xe siècle 185](#_Toc71392697)

[Incursions des peuples barbares. Scandales. Xe siècle. 185](#_Toc71392698)

[Rétablissement de la discipline en Angleterre. An. 942. 186](#_Toc71392699)

[Rétablissement de la discipline en Allemagne. An. 901. 187](#_Toc71392700)

[Rétablissement de la discipline monastique en France. An. 910. 188](#_Toc71392701)

[La réforme est continuée par les successeurs de saint Bernon. 190](#_Toc71392702)

[Réforme du clergé. 191](#_Toc71392703)

[Conversion des Normands. An. 912. 192](#_Toc71392704)

[XIe siècle 194](#_Toc71392705)

[Conversion des Hongrois. An. 1002. 194](#_Toc71392706)

[Hérésie de Bérenger. An. 1050. 195](#_Toc71392707)

[Schisme de Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople. An. 1053. 197](#_Toc71392708)

[Troubles en Europe au sujet des investitures. An. 1075. 198](#_Toc71392709)

[Fondation de l’ordre des Chartreux. An. 1084. 200](#_Toc71392710)

[Première croisade. An 1095. 201](#_Toc71392711)

[Expéditions des croisés. 202](#_Toc71392712)

[Établissement des ordres militaires. 1098. 204](#_Toc71392713)

[XIIe siècle 205](#_Toc71392714)

[Institution des Prémontrés. An. 1120. 205](#_Toc71392715)

[Saint Norbert est élu archevêque de Magdebourg. 207](#_Toc71392716)

[Fondation de l’ordre de Cîteaux. An. 1110. 208](#_Toc71392717)

[Saint Bernard est fait abbé de Clairvaux. 209](#_Toc71392718)

[Célébrité de saint Bernard. 210](#_Toc71392719)

[Saint Bernard prêche la deuxième croisade ; sa mort. An. 1146. 212](#_Toc71392720)

[Institution de l’ordre des Trinitaires An. 1160. 213](#_Toc71392721)

[Martyre de saint Thomas de Cantorbéry. An. 1170. 215](#_Toc71392722)

[Troisième croisade. An 1190. 216](#_Toc71392723)

[Quatrième croisade. An. 1195. 217](#_Toc71392724)

[XIIIe siècle 219](#_Toc71392725)

[Institution des frères mineurs. An. 1204. 219](#_Toc71392726)

[Saint François obtient l’approbation de son ordre : ses travaux Apostoliques. 220](#_Toc71392727)

[Institution des Frères prêcheurs. An. 1216. 222](#_Toc71392728)

[Saint Dominique obtient la confirmation de son ordre. An. 1216. 223](#_Toc71392729)

[Naissance et éducation de saint Louis, roi de France. An 1213. 224](#_Toc71392730)

[Saint Louis fait apporter en France la couronne d’épines. An. 1239. 226](#_Toc71392731)

[Première croisade de saint Louis. An. 1248. 227](#_Toc71392732)

[Captivité de saint Louis. An. 1250. 228](#_Toc71392733)

[Voyage de saint Louis en Palestine. 229](#_Toc71392734)

[Seconde croisade de saint Louis. Sa mort. An. 1270. 231](#_Toc71392735)

[Vertus de saint Thomas d’Aquin. 232](#_Toc71392736)

[Vertus de saint Bonaventure. 233](#_Toc71392737)

[Première réunion des Grecs. Deuxième concile de Lyon. An. 1274. 235](#_Toc71392738)

[XIVe siècle 236](#_Toc71392739)

[Schisme d’occident. An. 1378. Concile de Constance. 236](#_Toc71392740)

[Condamnation de Wiclef et de Jean Huss. 238](#_Toc71392741)

[XVe siècle 239](#_Toc71392742)

[Nouvelle tentative pour la réunion des Grecs. Concile de Florence. An. 1439. 239](#_Toc71392743)

[Prise de Constantinople par Mahomet II. An. 1453. 240](#_Toc71392744)

[XVIe siècle 242](#_Toc71392745)

[Institution de l’ordre des Minimes. An. 1507. 242](#_Toc71392746)

[Hérésie de Luther. An. 1517. 243](#_Toc71392747)

[Calvin ajoute aux erreurs de Luther. An. 1536. 245](#_Toc71392748)

[Violences des Protestants. 246](#_Toc71392749)

[Variations des Églises protestantes. 248](#_Toc71392750)

[Schisme d’Angleterre. An. 1533. 249](#_Toc71392751)

[Conversion des Indes. An. 1541. 251](#_Toc71392752)

[Suite des travaux apostoliques de saint François Xavier. 253](#_Toc71392753)

[Ouverture du concile de Trente. An. 1545. 254](#_Toc71392754)

[Doctrine du concile sur le péché originel. 256](#_Toc71392755)

[Doctrine du concile sur la justification du pécheur. 257](#_Toc71392756)

[Doctrine du concile sur les sacrements. 258](#_Toc71392757)

[Doctrine du concile sur le sacrifice de la Messe. 260](#_Toc71392758)

[Doctrine du concile sur la pénitence. 261](#_Toc71392759)

[Doctrine du concile sur la confession. 262](#_Toc71392760)

[Doctrine du concile sur la satisfaction. 264](#_Toc71392761)

[Doctrine du concile sur le sacrement de l’extrême-onction. 265](#_Toc71392762)

[Doctrine du concile sur le purgatoire, sur les indulgences, sur le culte des saints, etc. 267](#_Toc71392763)

[Réflexions sur les scandales. 268](#_Toc71392764)

[Conclusion. 271](#_Toc71392765)

[TABLE CHRONOLOGIQUE. 274](#_Toc71392766)

[ANNEXES 282](#_Toc71392767)

[Monnaies et unités de mesures 282](#_Toc71392768)

[Glossaire 282](#_Toc71392769)

[Petites corrections 283](#_Toc71392770)

[Commentaires sur les erreurs de l’abbé Lhomond dans son *Histoire abrégée de l’Église*. 284](#_Toc71392771)

[Cartes géographiques 291](#_Toc71392772)

[TABLE DES MATIÈRES 307](#_Toc71392773)

1. Lhomond a participé lui aussi à la catastrophe dénoncée par Mgr Gaume : l’infestation des jeunes âmes par l’impiété païenne au moyen des études de collège. C’est troublant et nous avons formulé à ce sujet l’explication suivante qui nous parait vraie. La providence prépare aux hommes de très dures tentations et elle ne veut pas que les hommes fassent barrage à ce projet, si bien qu’un grand nombre d’hommes très saints participent aussi à la réalisation de ce projet et, par un aveuglement complet, répandent le danger dans la société chrétienne. [↑](#footnote-ref-2)
2. Première instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ à son Église. Éd. Lachat, vol. XVII, p. 105. [↑](#footnote-ref-3)
3. Bossuet résume la pensée de Saint Augustin. Voyez des citations littérales dans la note de la p. 272. [↑](#footnote-ref-4)
4. Discours sur l’histoire universelle, 2nde partie, chap. 31. [↑](#footnote-ref-5)
5. Pape de 1775 à 1799. [↑](#footnote-ref-6)
6. Aujourd’hui le Xinjiang. [↑](#footnote-ref-7)
7. Située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Voyez, dans les cartes, le Tableau de l’empire romain. [↑](#footnote-ref-8)
8. C’est pourquoi l’assemblée qui reconnait Angelo Giuseppe Roncalli comme un pape, assemblée qui n’enseigne pas la vérité, n’est pas l’Église et c’est pourquoi le corps social qui constituait autrefois l’Église militante sur la terre a cessé d’être l’Église lorsqu’il a reconnu l’imposteur Roncalli pour un pape légitime. L’Église est morte le 9 octobre 1958 avec la mort du pape Pie XII et ressuscitera lorsque quelques fidèles s’uniront au premier pape légitime successeur direct du pape Pie XII ; s’uniront selon l’expression du canon de la messe : Ecclésia tua sancta cathólica… **una cum** fámulo tuo Papa nostro N. « Votre sainte Église catholique… **unie avec** votre serviteur notre pape (on dit ici son nom). » [↑](#footnote-ref-9)
9. Mgr Gaume : « C’était sous le règne d’Adrien, l’an 119 de Notre-Seigneur : le vénérable pontife était âgé de cent-vingt ans. » [↑](#footnote-ref-10)
10. Édition de 1791. [↑](#footnote-ref-11)
11. Lhomond dit cependant plus bas qu’on appliqua la torture à des clercs. [↑](#footnote-ref-12)
12. Édition de 1791. [↑](#footnote-ref-13)
13. Lhomond : « se forme ». [↑](#footnote-ref-14)
14. Voici le texte original de ce canon qu’il faut connaitre pour combattre l’hérésie moderniste :

    Si quis sicut augméntum, ita étiam inítium fídei ipsum credulitátis afféctum, quo in eum crédimus qui justíficat ímpium, et ad regeneratiónem baptismátis pervénimus, non per grátiæ donum, id est, per inspiratiónem Spíritus sancti corrigéntem voluntátem nostram ab infidelitáte ad fidem, ab impietáte ad pietátem, et naturáliter nobis inésse dicit, Apostólicis dogmátibus adversárius approbátur, beáto Paulo dicénte : « Confídimus quia qui cœpit in vobis bonum opus, perfíciet usque in diem Dómini a nostri Jesu Christi (Philip. I) ». Et illud : « Vobis datum est pro Christo non solum ut in eum credátis, sed étiam ut pro illo patiámini ». Et : « Grátia salvi facti estis per fidem, non ex vobis : Dei enim « donum est (Ephes. II) ». Qui enim fidem, qua in Deum crédimus, dicunt esse naturálem, omnes eos qui ab Ecclésia Christi aliéni sunt, quodam modo fidéles esse diffíniunt. [↑](#footnote-ref-15)
15. Jean XXIII, élu pape par le concile de Pise en 1410 et déposé par le concile de Constance en 1415. Il est considéré comme un antipape par l’Église, c’est-à-dire un homme qui prétend être pape alors qu’il ne l’est pas en vérité. Il est le successeur d’Alexandre V, élu en 1408 alors qu’il y avait déjà dans l’Église deux papes, Grégoire XII et Benoît XIII, sans que l’on sache lequel était légitime. [↑](#footnote-ref-16)
16. Réf. donnée par Bossuet (Histoire des variations, etc., préface) : De servo arbítrio. f 431. [↑](#footnote-ref-17)
17. I, 11. [↑](#footnote-ref-18)
18. Seconde instruction pastorale sur les promesses de l’Église, 30. [↑](#footnote-ref-19)
19. En l’année 1787. [↑](#footnote-ref-20)
20. Cette formule est un résumé de la pensée de Saint Augustin.

    On la trouve sous le plume de Le Maistre de Sacy, peut-être en est-il l’auteur (Isaïe, traduit en français, 1686, fin du commentaire du chap. XLI) : « Saint Augustin admirant aussi bien que le prophète, ces preuves si invincibles de la vérité de notre religion a raison de s’écrier : Prædícta lege ; impléta cerne ; implénda collige. Lisez dans les prophètes les prédictions de Jésus-Christ et de l’Église ; voyez de vos yeux qu’elles sont maintenant accomplies ; croyez fermement après l’accomplissement des premières celles qui restent encore à accomplir ; comme la résurrection des morts et le dernier Jugement. »

    Voici quelques citations littérales.

    Epist. 137, c. 4, n. 16 : Hæc ómnia sicut legúntur prædícta, ita cernúntur impléta, atque ex his jam tot et tantis quæ restant, expectántur implénda. Toutes ces choses sont lues dans les Écritures, telles qu’elles ont été annoncées ; nous en voyons aujourd’hui l’accomplissement, et de toutes ces merveilles si nombreuses, si grandes, ce qui en reste encore à accomplir, nous l’attendons avec foi.

    De civ. Dei, X, 32, n. 3 : Quid hac história ... fidélius, in qua narrántur prætérita, ut futúra étiam prædicántur, quorum multa vidémus impléta, ex quibus ea quæ restant sine dúbio sperémus implénda. Que trouvera-t-il [Porphyre] de plus fidèle, alors que les récits du passé joints aux prédictions de l’avenir, nous prouvent par l’accomplissement que nos yeux aperçoivent la certitude des espérances qui nous sont données ? (…) in hujus viæ Scriptúris prædícta atque promíssa sunt ; quorum tam multa impléta conspícimus, ut recta pietáte futúra esse cetera confidámus. Voilà les grandes choses annoncées dans les Écritures de cette voie bienheureuse [la délivrance des âmes]. L’accomplissement de plusieurs de ces promesses, déjà réalisé sous nos yeux, est pour notre piété la garantie infaillible de tout le reste.

    Serm. LXXV, 5. Le bien qui vous est promis, vous l’obtiendrez sans nul doute ; mais il est encore loin ; ce n’est pas sur l’heure, c’est plus tard qu’il vous sera donné. Voyez combien de grâces vous avez déjà reçues, mes Frères. Qui pourrait les énumérer ? De toutes les choses promises dans les divines Écritures, il n’en reste qu’une à réaliser. Et Dieu, qui s’est montré fidèle et vrai dans toutes les autres, nous tromperait dans celle-là seule ? Il est écrit que l’Église doit exister, et nous sommes témoins de son existence. Il est écrit que les idoles disparaîtront, et nous ne voyons plus les idoles. Il est écrit que les Juifs seraient dépouillés de la royauté, et le fait est manifeste. Il est écrit qu’il y aurait des hérétiques, et les hérétiques sont devant nous. Le jour du jugement, les récompenses des bons et les supplices des méchants sont également consignés dans l’Écriture. Ne vous y trompez pas, mes Frères, de même que les premières choses sont arrivées, de même arriveront d’une manière infaillible et ce grand jour, et ces peines et ces récompenses. [↑](#footnote-ref-21)